


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

# ŒUVRES

DE

# J. J. ROUSSEAU

TOME II.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,

IMPRIMEUR DU ROI, RUE DU PONT-DE-LODI, N° 6.

# ŒUVRES
DE
# J. J. ROUSSEAU

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC DES NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES;

AUGMENTÉES

D'UN APPENDICE AUX CONFESSIONS

PAR M. MUSSAY PATHAY.

---

CONFESSIONS.

TOME II.




PARIS.
WERDET ET LEQUIEN FILS,
RUE DU BATTOIR, N° 20.

---

M DCCC XXVII.

# LES CONFESSIONS

DE

# J. J. ROUSSEAU.

## SECONDE PARTIE.

## LIVRE SEPTIÈME

(1741.)

Après deux ans de silence et de patience, malgré mes résolutions, je reprends la plume. Lecteur, suspendez votre jugement sur les raisons qui m'y forcent: vous n'en pouvez juger qu'après m'avoir lu.

On a vu s'écouler ma paisible jeunesse dans une vie égale, assez douce, sans de grandes traverses ni de grandes prospérités. Cette médiocrité fut en grande partie l'ouvrage de mon naturel ardent, mais foible, moins prompt encore à entreprendre que facile à décourager, sortant du repos par secousses, mais y rentrant par lassitude et par goût, et qui, me ramenant toujours, loin des grandes vertus et plus loin des grands vices, à la vie oiseuse et tranquille pour la-

quelle je me sentois né, ne m'a jamais permis d'aller à rien de grand, soit en bien, soit en mal.

Quel tableau différent j'aurai bientôt à développer! Le sort qui durant trente ans favorisa mes penchants, les contraria durant les trente autres; et, de cette opposition continuelle entre ma situation et mes inclinations, on verra naître des fautes énormes, des malheurs inouïs, et toutes les vertus, excepté la force, qui peuvent honorer l'adversité.

Ma première partie a été toute écrite de mémoire, j'y ai dû faire beaucoup d'erreurs. Forcé d'écrire la seconde de mémoire aussi, j'y en ferai probablement beaucoup davantage. Les doux souvenirs de mes beaux ans, passés avec autant de tranquillité[a] que d'innocence, m'ont laissé mille impressions charmantes que j'aime sans cesse à me rappeler. On verra bientôt combien sont différents ceux du reste de ma vie. Les rappeler, c'est en renouveler l'amertume. Loin d'aigrir celle de ma situation par ces tristes retours, je les écarte autant qu'il m'est possible; et souvent j'y réussis au point de ne les pouvoir plus retrouver au besoin. Cette facilité d'oublier les maux est une consolation que le ciel m'a ménagée dans ceux que le sort devoit un jour accumuler sur moi. Ma mémoire, qui me retrace uniquement les objets agréables, est l'heureux contre-poids de mon imagination effarouchée, qui ne me fait prévoir que de cruels avenirs.

Tous les papiers que j'avois rassemblés pour suppléer à ma mémoire et me guider dans cette entre-

[a] VAR. .... *autant de simplicité que....*

prise, passés en d'autres mains, ne rentreront plus dans les miennes.

Je n'ai qu'un guide fidèle sur lequel je puisse compter, c'est la chaîne des sentiments qui ont marqué la succession de mon être, et par eux celle des événements qui en ont été la cause ou l'effet. J'oublie aisément mes malheurs; mais je ne puis oublier mes fautes, et j'oublie encore moins mes bons sentiments. Leur souvenir m'est trop cher pour s'effacer jamais de mon cœur. Je puis faire des omissions dans les faits, des transpositions, des erreurs de dates; mais je ne puis me tromper sur ce que j'ai senti ni sur ce que mes sentiments m'ont fait faire; et voilà de quoi principalement il s'agit. L'objet propre de mes Confessions est de faire connoître exactement mon intérieur dans toutes les situations de ma vie. C'est l'histoire de mon ame que j'ai promise: et pour l'écrire fidèlement je n'ai pas besoin d'autres mémoires; il me suffit, comme j'ai fait jusqu'ici, de rentrer au-dedans de moi*.

Il y a cependant, et très heureusement, un intervalle de six à sept ans dont j'ai des renseignements

* Dans le premier manuscrit, après ces mots qui commencent l'alinéa, *Je n'ai qu'un guide.... c'est la chaîne des sentiments qui ont marqué la succession de mon être*, tout le reste de l'alinéa se lit ainsi qu'il suit : *et dont l'impression ne s'efface point de mon cœur Ces sentiments me rappelleront assez les évènements qui les ont fait naître pour pouvoir me flatter de les narrer fidèlement; et s'il se trouve quelque omission, quelque transposition de faits ou de dates, ce qui ne peut avoir lieu qu'en choses indifférentes et qui m'ont fait peu d'impression, il reste assez de sentiments de chaque fait pour le remettre aisément à sa place dans l'ordre de ceux que j'aurai marqués,*

sûrs dans un recueil transcrit de lettres dont les originaux sont dans les mains de M. du Peyrou. Ce recueil, qui finit en 1760, comprend tout le temps de mon séjour à l'Hermitage et de ma grande brouillerie avec mes soi-disants amis: époque mémorable dans ma vie et qui fut la source de tous mes autres malheurs. A l'égard des lettres originales plus récentes qui peuvent me rester, et qui sont en très petit nombre, au lieu de les transcrire à la suite du recueil, trop volumineux pour que je puisse espérer de les soustraire à la vigilance de mes Argus, je les transcrirai dans cet écrit même, lorsqu'elles me paroîtront fournir quelque éclaircissement soit à mon avantage soit à ma charge: car je n'ai pas peur que le lecteur oublie jamais que je fais mes Confessions pour croire que je fais mon apologie; mais il ne doit pas s'attendre non plus que je taise la vérité lorsqu'elle parle en ma faveur.

Au reste, cette seconde partie n'a que cette même vérité de commune avec la première, ni d'avantage sur elle que par l'importance des choses. A cela près, elle ne peut que lui être inférieure en tout. J'écrivois la première avec plaisir, avec complaisance, à mon aise, à Wooton ou dans le château de Trye; tous les souvenirs que j'avois à me rappeler étoient autant de nouvelles jouissances. J'y revenois sans cesse avec un nouveau plaisir, et je pouvois tourner mes descriptions sans gêne jusqu'à ce que j'en fusse content. Aujourd'hui ma mémoire et ma tête affoiblies me rendent presque incapable de tout travail; je ne m'occupe de celui-ci que par force et le cœur serré de détresse. Il

ne m'offre que malheurs, trahisons, perfidies, que souvenirs attristants et déchirants. Je voudrois pour tout au monde pouvoir ensevelir dans la nuit des temps ce que j'ai à dire; et, forcé de parler malgré moi, je suis réduit encore à me cacher, à ruser, à tâcher de donner le change, à m'avilir aux choses pour lesquelles j'étois le moins né. Les planchers sous lesquels je suis ont des yeux, les murs qui m'entourent ont des oreilles: environné d'espions et de surveillants malveillants et vigilants, inquiet et distrait, je jette à la hâte sur le papier quelques mots interrompus qu'à peine j'ai le temps de relire, encore moins de corriger. Je sais que, malgré les barrières immenses qu'on entasse sans cesse autour de moi, l'on craint toujours que la vérité ne s'échappe par quelque fissure. Comment m'y prendre pour la faire percer? Je le tente avec peu d'espoir de succès. Qu'on juge si c'est là de quoi faire des tableaux agréables et leur donner un coloris bien attrayant. J'avertis donc ceux qui voudront commencer cette lecture que rien, en la poursuivant, ne peut les garantir de l'ennui, si ce n'est le desir d'achever de connoître un homme, et l'amour sincère de la justice et de la vérité.

Je me suis laissé dans ma première partie partant à regret pour Paris, déposant mon cœur aux Charmettes, y fondant mon dernier château en Espagne, projetant d'y rapporter un jour aux pieds de maman, rendue à elle-même, les trésors que j'aurois acquis, et comptant sur mon système de musique comme sur une fortune assurée.

Je m'arrêtai quelque temps à Lyon pour y voir mes

connoissances, pour m'y procurer quelques recommandations pour Paris, et pour vendre mes livres de géométrie, que j'avois apportés avec moi. Tout le monde m'y fit accueil. Monsieur et madame de Mably marquèrent du plaisir à me revoir, et me donnèrent à dîner plusieurs fois. Je fis chez eux connoissance avec l'abbé de Mably comme je l'avois déjà faite avec l'abbé de Condillac, qui tous deux étoient venus voir leur frère. L'abbé de Mably me donna des lettres pour Paris, entre autres une pour M. de Fontenelle et une pour le comte de Caylus. L'un et l'autre me furent des connoissances très agréables, surtout le premier, qui jusqu'à sa mort n'a point cessé de me marquer de l'amitié[a], et de me donner dans nos tête-à-tête des conseils dont j'aurois dû mieux profiter.

Je revis M. Bordes, avec lequel j'avois depuis longtemps fait connoissance, et qui m'avoit souvent obligé de grand cœur et avec le plus vrai plaisir. En cette occasion je le retrouvai toujours le même. Ce fut lui qui me fit vendre mes livres, et il me donna par lui-même ou me procura de bonnes recommandations pour Paris. Je revis monsieur l'intendant, dont je devois la connoissance à M. Bordes, et à qui je dus celle de M. le duc de Richelieu qui passa à Lyon dans ce temps-là. M. Pallu me présenta à lui. M. de Richelieu me reçut bien, et me dit de l'aller voir à Paris; ce que je fis plusieurs fois, sans pourtant que cette haute connoissance, dont j'aurai souvent à parler dans la suite, m'ait été jamais utile à rien.

Je revis le musicien David, qui m'avoit rendu ser-

[a] VAR .... *me marquer de la bienveillance, et.....*

vice dans ma détresse à un de mes précédents voyages. Il m'avoit prêté ou donné un bonnet et des bas, que je ne lui ai jamais rendus, et qu'il ne m'a jamais redemandés, quoique nous nous soyons revus souvent depuis ce temps-là. Je lui ai pourtant fait dans la suite un présent à peu près équivalent. Je dirois mieux que cela s'il s'agissoit ici de ce que j'ai dû; mais il s'agit de ce que j'ai fait, et malheureusement ce n'est pas la même chose.

Je revis le noble et généreux Perrichon, et ce ne fut pas sans me ressentir de sa magnificence ordinaire; car il me fit le même cadeau qu'il avoit fait auparavant au gentil Bernard, en me défrayant de ma place à la diligence. Je revis le chirurgien Parisot, le meilleur et le mieux faisant des hommes; je revis sa chère Godefroi, qu'il entretenoit depuis dix ans, et dont la douceur de caractère et la bonté de cœur faisoient à peu près tout le mérite, mais qu'on ne pouvoit aborder sans intérêt ni quitter sans attendrissement; car elle étoit au dernier terme d'une étisie dont elle mourut peu après. Rien ne montre mieux les vrais penchants d'un homme que l'espèce de ses attachements[1]. Quand on avoit vu la douce Godefroi, on connoissoit le bon Parisot.

[1] A moins qu'il ne se soit d'abord trompé dans son choix, ou que celle à laquelle il s'étoit attaché n'ait ensuite changé de caractère par un concours de causes extraordinaires; ce qui n'est pas impossible absolument. Si l'on vouloit admettre sans modification cette conséquence, il faudroit donc juger de Socrate par sa femme Xantippe, et de Dion par son ami Calippus: ce qui seroit le plus inique et le plus faux jugement qu'on ait jamais porté. Au reste qu'on écarte ici toute application injurieuse à ma femme. Elle est, il est

J'avois obligation à tous ces honnêtes gens. Dans la suite je les négligeai tous, non certainement par ingratitude, mais par cette invincible paresse qui m'en a souvent donné l'air. Jamais le sentiment de leurs services n'est sorti de mon cœur; mais il m'en eût moins coûté de leur prouver ma reconnoissance que de la leur témoigner assidument. L'exactitude à écrire a toujours été au-dessus de mes forces; sitôt que je commence à me relâcher, la honte et l'embarras de réparer ma faute me la font aggraver, et je n'écris plus du tout. J'ai donc gardé le silence, et j'ai paru les oublier. Parisot et Perrichon n'y ont pas même fait attention, et je les ai toujours trouvés les mêmes; mais on verra vingt ans après, dans M. Bordes, jusqu'où l'amour-propre d'un bel esprit peut porter la vengeance lorsqu'il se croit négligé.

Avant de quitter Lyon, je ne dois pas oublier une aimable personne que j'y revis avec plus de plaisir que jamais, et qui laissa dans mon cœur des souvenirs bien tendres; c'est mademoiselle Serre, dont j'ai parlé dans ma première partie*, et avec laquelle j'avois renouvelé connoissance tandis que j'étois chez M. de Mably. A ce voyage, ayant plus de loisir, je la vis davantage; mon cœur se prit et très vivement.

vrai, plus bornée et plus facile à tromper que je ne l'avois cru; mais pour son caractère, pur, excellent, sans malice, il est digne de toute mon estime, et l'aura tant que je vivrai.

* Voyez ci-devant liv. IV. C'est certainement à cette demoiselle qu'il écrivit alors cette lettre d'amour si passionnée, la seule de ce genre que l'on remarque dans sa correspondance, et qu'on trouve dans cette partie de ses œuvres, sous le nom de mademoiselle ***, et à la date de 1736, n° 9.

J'eus quelque lieu de penser que le sien ne m'étoit pas contraire; mais elle m'accorda une confiance qui m'ôta la tentation d'en abuser. Elle n'avoit rien ni moi non plus; nos situations étoient trop semblables pour que nous pussions nous unir; et, dans les vues qui m'occupoient, j'étois bien éloigné de songer au mariage. Elle m'apprit qu'un jeune négociant appelé M. Genève, paroissoit vouloir s'attacher à elle. Je le vis chez elle une fois ou deux; il me parut honnête homme, il passoit pour l'être. Persuadé qu'elle seroit heureuse avec lui, je desirai qu'il l'épousât, comme il a fait dans la suite; et, pour ne pas troubler leurs innocentes amours, je me hâtai de partir, faisant pour le bonheur de cette charmante personne des vœux qui n'ont été exaucés ici-bas que pour un temps, hélas! bien court; car j'appris dans la suite qu'elle étoit morte au bout de deux ou trois ans de mariage. Occupé de mes tendres regrets durant toute ma route, je sentis et j'ai souvent senti depuis lors, en y repensant, que si les sacrifices qu'on fait au devoir et à la vertu coûtent à faire, on en est bien payé par les doux souvenirs qu'ils laissent au fond du cœur.

Autant à mon précédent voyage j'avois vu Paris par son côté défavorable, autant à celui-ci je le vis par son côté brillant; non pas toutefois quant à mon logement; car, sur une adresse que m'avoit donnée M. Bordes, j'allai loger à l'hôtel Saint-Quentin, rue des Cordiers, proche la Sorbonne, vilaine rue, vilain hôtel, vilaine chambre, mais où cependant avoient logé des hommes de mérite, tels que Gresset, Bordes, les abbés de Mably, de Condillac, et plusieurs autres

dont malheureusement je n'y trouvai plus aucun. Mais j'y trouvai un M. de Bonnefond, hobereau boiteux, plaideur, faisant le puriste, auquel je dus la connoissance de M. Roguin, maintenant doyen de mes amis, et par lui celle du philosophe Diderot, dont j'aurai beaucoup à parler dans la suite.

J'arrivai à Paris dans l'automne de 1741, avec quinze louis d'argent comptant, ma comédie de *Narcisse*, et mon projet de musique pour toute ressource, et ayant par conséquent peu de temps à perdre pour tâcher d'en tirer parti. Je me pressai de faire valoir mes recommandations. Un jeune homme qui arrive à Paris avec une figure passable, et qui s'annonce par des talents, est toujours sûr d'être accueilli. Je le fus; cela me procura des agréments sans me mener à grand'chose. De toutes les personnes à qui je fus recommandé, trois seules me furent utiles: M. Damesin, gentilhomme savoyard, alors écuyer et, je crois, favori de madame la princesse de Carignan; M. de Boze, secrétaire de l'académie des inscriptions, et garde des médailles du Cabinet du roi; et le P. Castel, jésuite, auteur du clavecin oculaire. Toutes ces recommandations, excepté celle de M. Damesin, me venoient de l'abbé de Mably.

M. Damesin pourvut au plus pressé par deux connoissances qu'il me procura: l'une de M. de Gasc, président à mortier au parlement de Bordeaux, et qui jouoit très bien du violon; l'autre de M. l'abbé de Léon, qui logeoit alors en Sorbonne, jeune seigneur très aimable, qui mourut à la fleur de son âge après avoir brillé quelques instants dans le monde sous le

nom de chevalier de Rohan. L'un et l'autre eurent la fantaisie d'apprendre la composition. Je leur en donnai quelques mois de leçons qui soutinrent un peu ma bourse tarissante. L'abbé de Léon me prit en amitié, et vouloit m'avoir pour son secrétaire; mais il n'étoit pas riche, et ne put m'offrir en tout que huit cents francs, que je refusai bien à regret, mais qui ne pouvoient me suffire pour mon logement, ma nourriture, et mon entretien.

M. de Boze me reçut fort bien. Il aimoit le savoir, il en avoit; mais il étoit un peu pédant. Madame de Boze auroit été sa fille; elle étoit brillante et petite maîtresse. J'y dînois quelquefois. On ne sauroit avoir l'air plus gauche et plus sot que j'avois vis-à-vis d'elle. Son maintien dégagé m'intimidoit et rendoit le mien plus plaisant. Quand elle me présentoit une assiette, j'avançois ma fourchette pour piquer modestement un petit morceau de ce qu'elle m'offroit; de sorte qu'elle rendoit à son laquais l'assiette qu'elle m'avoit destinée, en se tournant pour que je ne la visse pas rire. Elle ne se doutait guère que dans la tête de ce campagnard il ne laissoit pas d'y avoir quelque esprit. M. de Boze me présenta à M. Réaumur son ami, qui venoit dîner chez lui tous les vendredis, jours d'académie des sciences. Il lui parla de mon projet et du desir que j'avois de le soumettre à l'examen de l'académie. M. de Réaumur se chargea de la proposition, qui fut agréée. Le jour donné, je fus introduit et présenté par M. de Réaumur; et le même jour, 22 août 1742, j'eus l'honneur de lire à l'académie le Mémoire que j'avois préparé pour cela.

Quoique cette illustre assemblée fût assurément très imposante, j'y fus bien moins intimidé que devant madame de Boze, et je me tirai passablement de mes lectures et de mes réponses. Le Mémoire réussit, et m'attira des compliments, qui me surprirent autant qu'ils me flattèrent, imaginant à peine que devant une académie quiconque n'en étoit pas pût avoir le sens commun. Les commissaires qu'on me donna furent MM. de Mairan, Hellot, et de Fouchy, tous trois gens de mérite assurément, mais dont pas un ne savoit la musique, assez du moins pour être en état de juger de mon projet.

(1742.) — Durant mes conférences avec ces messieurs je me convainquis, avec autant de certitude que de surprise, que si quelquefois les savants ont moins de préjugés que les autres hommes, ils tiennent, en revanche, encore plus fortement à ceux qu'ils ont. Quelque foibles, quelque fausses que fussent la plupart de leurs objections, et quoique j'y répondisse timidement, je l'avoue, et en mauvais termes, mais par des raisons péremptoires, je ne vins pas une seule fois à bout de me faire entendre et de les contenter. J'étois toujours ébahi de la facilité avec laquelle, à l'aide de quelques phrases sonores, ils me réfutoient sans m'avoir compris. Ils déterrèrent, je ne sais où, qu'un moine appelé le P. Souhaitti avoit jadis imaginé de noter la gamme par chiffres; c'en fut assez pour prétendre que mon système n'étoit pas neuf. Et passe pour cela; car bien que je n'eusse jamais ouï parler du P. Souhaitti, et bien que sa manière d'écrire les sept notes du plain-chant sans même songer aux octaves ne mé-

rităt en aucune sorte d'entrer en parallèle avec ma simple et commode invention pour noter aisément par chiffres toute musique imaginable, clefs, silences, octaves, mesures, temps, et valeurs des notes, choses auxquelles Souhaitti n'avoit pas même songé, il étoit néanmoins très vrai de dire que quant à l'élémentaire expression des sept notes, il en étoit le premier inventeur. Mais outre qu'ils donnèrent à cette invention primitive plus d'importance qu'elle n'en avoit, ils ne s'en tinrent pas là; et sitôt qu'ils voulurent parler du fond du système, ils ne firent plus que déraisonner. Le plus grand avantage du mien étoit d'abroger les transpositions et les clefs, en sorte que le même morceau se trouvoit noté et transposé à volonté, dans quelque ton qu'on voulût, au moyen du changement supposé d'une seule lettre initiale à la tête de l'air. Ces messieurs avoient ouï dire aux croque-sol de Paris que la méthode d'exécuter par transposition ne valoit rien : ils partirent de là pour tourner en invincible objection, contre mon système, son avantage le plus marqué; et ils décidèrent que ma note étoit bonne pour la vocale, et mauvaise pour l'instrumentale; au lieu de décider, comme ils l'auroient dû, qu'elle étoit bonne pour la vocale, et meilleure pour l'instrumentale. Sur leur rapport, l'académie m'accorda un certificat plein de très beaux compliments, à travers lesquels on démêloit, pour le fond, qu'elle ne jugeoit mon système ni neuf ni utile. Je ne crus pas devoir orner d'une pareille pièce l'ouvrage intitulé *Dissertation sur la musique moderne*, par lequel j'en appelois au public.

J'eus lieu de remarquer en cette occasion combien même avec un esprit borné, la connoissance unique, mais profonde, de la chose est préférable pour en bien juger, à toutes les lumières que donne la culture des sciences, lorsqu'on n'y a pas joint l'étude particulière de celle dont il s'agit. La seule objection solide qu'il y eût à faire à mon système y fut faite par Rameau. A peine le lui eus-je expliqué qu'il en vit le côté foible. Vos signes me dit-il, sont très bons en ce qu'ils déterminent simplement et clairement les valeurs, en ce qu'ils représentent nettement les intervalles et montrent toujours le simple dans le redoublé, toutes choses que ne fait pas la note ordinaire; mais ils sont mauvais en ce qu'ils exigent [a] une opération de l'esprit qui ne peut toujours suivre la rapidité de l'exécution. La position de nos notes, continua-t-il, se peint à l'œil sans le concours de cette opération. Si deux notes, l'une très haute, l'autre très basse, sont jointes par une tirade de notes intermédiaires, je vois du premier coup d'œil le progrès de l'une à l'autre par degrés conjoints; mais, pour m'assurer chez vous de cette tirade, il faut nécessairement que j'épelle tous vos chiffres l'un après l'autre; le coup d'œil ne peut suppléer à rien. L'objection me parut sans réplique, et j'en convins à l'instant: quoiqu'elle soit simple et frappante, il n'y a qu'une grande pratique de l'art qui puisse la suggérer, et il n'est pas étonnant qu'elle ne soit venue à aucun académicien; mais il l'est que tous ces grands savants,

[a] VAR. ..... *exigent pour chaque intervalle une....*

qui savent tant de choses, sachent si peu que chacun ne devroit juger que de son métier.

Mes fréquentes visites à mes commissaires et à d'autres académiciens me mirent à portée de faire connoissance avec tout ce qu'il y avoit à Paris de plus distingué dans la littérature; et par là cette connoissance se trouva toute faite lorsque je me vis dans la suite inscrit tout d'un coup parmi eux. Quant à présent, concentré dans mon système de musique, je m'obstinai à vouloir par là faire une révolution dans cet art, et parvenir de la sorte à une célébrité qui, dans les beaux-arts, se joint toujours[a] à Paris avec la fortune. Je m'enfermai dans ma chambre et travaillai deux ou trois mois avec une ardeur inexprimable à refondre, dans un ouvrage destiné pour le public, le mémoire que j'avois lu à l'académie. La difficulté fut de trouver un libraire qui voulût se charger de mon manuscrit, vu qu'il y avoit quelque dépense à faire pour les nouveaux caractères, que les libraires ne jettent pas leurs écus à la tête des débutants, et qu'il me sembloit cependant bien juste que mon ouvrage me rendît le pain que j'avois mangé en l'écrivant.

Bonnefond me procura Quillau le père, qui fit avec moi un traité à moitié profit, sans compter le privilége que je payai seul. Tant fut opéré par ledit Quillau, que j'en fus pour mon privilége, et n'ai tiré jamais un liard de cette édition, qui vraisemblablement eut un débit médiocre, quoique l'abbé Desfontaines m'eût promis de la faire aller, et que les autres journalistes en eussent dit assez de bien.

[a] VAR. ..... *se conjoint toujours*.....

Le plus grand obstacle à l'essai de mon système étoit la crainte que, s'il n'étoit pas admis, on ne perdît le temps qu'on mettroit à l'apprendre. Je disois à cela que la pratique de ma note rendoit les idées si claires, que pour apprendre la musique par les caractères ordinaires on gagneroit encore du temps à commencer par les miens. Pour en donner la preuve par l'expérience, j'enseignai gratuitement la musique à une jeune Américaine appelée mademoiselle des Roulins, dont M. Roguin m'avoit procuré la connoissance. En trois mois elle fut en état de déchiffrer sur ma note quelque musique que ce fût, et même de chanter à livre ouvert mieux que moi-même toute celle qui n'étoit pas chargée de difficultés. Ce succès fut frappant, mais ignoré. Un autre en auroit rempli les journaux; mais avec quelque talent pour trouver des choses utiles, je n'en eus jamais pour les faire valoir.

Voilà comment ma fontaine de héron fut encore cassée : mais cette seconde fois j'avois trente ans, et je me trouvois sur le pavé de Paris, où l'on ne vit pas pour rien. Le parti que je pris dans cette extrémité n'étonnera que ceux qui n'auront pas bien lu la première partie de ces Mémoires. Je venois de me donner des mouvements aussi grands qu'inutiles; j'avois besoin de reprendre haleine. Au lieu de me livrer au désespoir, je me livrai tranquillement à ma paresse et aux soins de la Providence; et, pour lui donner le temps de faire son œuvre, je me mis à manger, sans me presser, quelques louis qui me restoient encore, réglant la dépense de mes nonchalants plaisirs sans la retrancher, n'allant plus au café que de deux jours

l'un, et au spectacle que deux fois la semaine. A l'égard de la dépense des filles, je n'eus aucune réforme à y faire, n'ayant de ma vie mis un sou à cet usage, si ce n'est une seule fois, dont j'aurai bientôt à parler.

La sécurité, la volupté, la confiance avec laquelle je me livrois à cette vie indolente et solitaire, que je n'avois pas de quoi faire durer trois mois, est une des singularités de ma vie et une des bizarreries de mon humeur. L'extrême besoin que j'avois qu'on pensât à moi étoit précisément ce qui m'ôtoit le courage de me montrer, et la nécessité de faire des visites me les rendit insupportables, au point que je cessai même de voir les académiciens et autres gens de lettres avec lesquels j'étois déjà faufilé. Marivaux, l'abbé de Mably, Fontenelle, furent presque les seuls chez qui je continuai d'aller quelquefois. Je montrai même au premier ma comédie de *Narcisse*. Elle lui plut, et il eut la complaisance de la retoucher. Diderot, plus jeune qu'eux, étoit à peu près de mon âge. Il aimoit la musique; il en savoit la théorie; nous en parlions ensemble; il me parloit aussi de ses projets d'ouvrages. Cela forma bientôt entre nous des liaisons plus intimes, qui ont duré quinze ans, et qui probablement dureroient encore si malheureusement, et bien par sa faute, je n'eusse été jeté dans son même métier.

On n'imagineroit pas à quoi j'employois ce court et précieux intervalle qui me restoit encore avant d'être forcé de mendier mon pain: à étudier par cœur des passages de poëtes, que j'avois appris cent fois et autant de fois oubliés. Tous les matins, vers les dix heures, j'allois me promener au Luxembourg, un

Virgile ou un Rousseau dans ma poche; et là, jusqu'à l'heure du dîner, je remémorois tantôt une ode sacrée et tantôt une bucolique, sans me rebuter de ce qu'en repassant celle du jour je ne manquois pas d'oublier celle de la veille. Je me rappelois qu'après la défaite de Nicias à Syracuse les Athéniens captifs gagnoient leur vie à réciter les poèmes d'Homère. Le parti que je tirai de ce trait d'érudition, pour me prémunir contre la misère, fut d'exercer mon heureuse mémoire à retenir tous les poëtes par cœur.

J'avois un autre expédient non moins solide dans les échecs, auxquels je consacrois régulièrement, chez Maugis, les après-midi des jours que je n'allois pas au spectacle. Je fis là connoissance avec M. de Légal, avec un M. Husson, avec Philidor, avec tous les grands joueurs d'échecs de ce temps-là, et n'en devins pas plus habile. Je ne doutai pas cependant que je ne devinsse à la fin plus fort qu'eux tous; et c'en étoit assez, selon moi, pour me servir de ressource. De quelque folie que je m'engouasse, j'y portois toujours la même manière de raisonner. Je me disois: Quiconque prime en quelque chose est toujours sûr d'être recherché. Primons donc, n'importe en quoi; je serai recherché, les occasions se présenteront, et mon mérite fera le reste. Cet enfantillage n'étoit pas le sophisme de ma raison, c'étoit celui de mon indolence. Effrayé des grands et rapides efforts qu'il auroit fallu faire pour m'évertuer, je tâchois de flatter ma paresse, et je m'en voilois la honte par des arguments dignes d'elle.

J'attendois ainsi tranquillement la fin de mon argent; et je crois que je serois arrivé au dernier sou

sans m'en émouvoir davantage, si le P. Castel, que j'allois voir quelquefois en allant au café, ne m'eût arraché de ma léthargie. Le P. Castel étoit fou, mais bon-homme au demeurant: il étoit fâché de me voir consumer ainsi sans rien faire. Puisque les musiciens, me dit-il, puisque les savants ne chantent pas à votre unisson, changez de corde et voyez les femmes. Vous réussirez peut-être mieux de ce côté-là. J'ai parlé de vous à madame de Beuzenval, allez la voir de ma part. C'est une bonne femme qui verra avec plaisir un pays de son fils et de son mari. Vous verrez chez elle madame de Broglie sa fille, qui est une femme d'esprit. Madame Dupin en est une autre à qui j'ai aussi parlé de vous: portez-lui votre ouvrage; elle a envie de vous voir, et vous recevra bien. On ne fait rien dans Paris que par les femmes: ce sont comme des courbes dont les sages sont les asymptotes; ils s'en approchent sans cesse, mais ils n'y touchent jamais.

Après avoir remis d'un jour à l'autre ces terribles corvées, je pris enfin courage, et j'allai voir madame de Beuzenval. Elle me reçut avec bonté. Madame de Broglie étant entrée dans sa chambre, elle lui dit: Ma fille, voilà M. Rousseau dont le P. Castel nous a parlé. Madame de Broglie me fit compliment sur mon ouvrage, et, me menant à son clavecin, me fit voir qu'elle s'en étoit occupée. Voyant à sa pendule qu'il étoit près d'une heure, je voulus m'en aller. Madame de Beuzenval me dit: Vous êtes bien loin de votre quartier, restez; vous dînerez ici. Je ne me fis pas prier. Un quart d'heure après je compris par quelques mots que le dîner auquel elle m'invitoit étoit celui de

son office. Madame de Beuzenval étoit une très bonne femme, mais bornée, et trop pleine de son illustre noblesse polonoise; elle avoit peu d'idées des égards qu'on doit aux talents. Elle me jugeoit même en cette occasion sur mon maintien plus que sur mon équipage, qui, quoique très simple, étoit fort propre, et n'annonçoit point du tout un homme fait pour dîner à l'office. J'en avois oublié le chemin depuis trop long-temps pour vouloir le rapprendre. Sans laisser voir tout mon dépit, je dis à madame de Beuzenval qu'une petite affaire qui me revenoit en mémoire me rappeloit dans mon quartier, et je voulus partir. Madame de Broglie s'approcha de sa mère, et lui dit à l'oreille quelques mots qui firent effet. Madame de Beuzenval se leva pour me retenir, et me dit: Je compte que c'est avec nous que vous nous ferez l'honneur de dîner. Je crus que faire le fier seroit faire le sot, et je restai. D'ailleurs la bonté de madame de Broglie m'avoit touché et me la rendoit intéressante. Je fus fort aise de dîner avec elle, et j'espérai qu'en me connoissant davantage elle n'auroit pas regret à m'avoir procuré cet honneur. M. le président de Lamoignon, grand ami de la maison, y dîna aussi. Il avoit, ainsi que madame de Broglie, ce petit jargon de Paris, tout en petits mots, tout en petites allusions fines. Il n'y avoit pas là de quoi briller pour le pauvre Jean-Jacques. J'eus le bon sens de ne vouloir pas faire le gentil malgré Minerve, et je me tus. Heureux si j'eusse été toujours aussi sage! je ne serois pas dans l'abîme où je suis aujourd'hui.

J'étois désolé de ma lourdise, et de ne pouvoir justifier aux yeux de madame de Broglie ce qu'elle avoit fait en ma faveur. Après le dîner, je m'avisai de ma ressource ordinaire. J'avois dans ma poche une épître en vers, écrite à Parisot pendant mon séjour à Lyon. Ce morceau ne manquoit pas de chaleur; j'en mis dans la façon de le réciter, et je les fis pleurer tous trois. Soit vanité, soit vérité dans mes interprétations, je crus voir que les regards de madame de Broglie disoient à sa mère: Hé bien, maman, avois-je tort de vous dire que cet homme étoit plus fait pour dîner avec vous qu'avec vos femmes? Jusqu'à ce moment j'avois eu le cœur un peu gros; mais après m'être ainsi vengé, je fus content. Madame de Broglie, poussant un peu trop loin le jugement avantageux qu'elle avoit porté de moi, crut que j'allois faire sensation dans Paris et devenir un homme à bonnes fortunes. Pour guider mon inexpérience, elle me donna les *Confessions du comte de* ***. Ce livre, me dit-elle, est un Mentor dont vous aurez besoin dans le monde: vous ferez bien de le consulter quelquefois. J'ai gardé plus de vingt ans cet exemplaire avec reconnoissance pour la main dont il me venoit, mais riant souvent de l'opinion que paroissoit avoir cette dame de mon mérite galant. Du moment que j'eus lu cet ouvrage, je desirai d'obtenir l'amitié de l'auteur. Mon penchant m'inspiroit très bien: c'est le seul ami vrai que j'aie eu parmi les gens de lettres[1].

[1] Je l'ai cru si long-temps et si parfaitement, que c'est à lui que depuis mon retour à Paris je confiai le manuscrit de mes *Confessions*.

Dès-lors j'osai compter que madame la baronne de Beuzenval et madame la marquise de Broglie, prenant intérêt à moi, ne me laisseroient pas long-temps sans ressource, et je ne me trompai pas. Parlons maintenant de mon entrée chez madame Dupin, qui a eu de plus longues suites.

Madame Dupin étoit, comme on sait, fille de Samuel Bernard et de madame Fontaine. Elles étoient trois sœurs qu'on pouvoit appeler les trois Graces. Madame de La Touche, qui fit une escapade en Angleterre avec le duc de Kingston; madame d'Arty, la maîtresse, et, bien plus, l'amie, l'unique et sincère amie de M. le prince de Conti, femme adorable autant par la douceur, par la bonté de son charmant caractère, que par l'agrément de son esprit et par l'inaltérable gaieté de son humeur; enfin madame Dupin, la plus belle des trois, et la seule à qui l'on n'ait point reproché d'écart dans sa conduite. Elle fut le prix de l'hospitalité de M. Dupin, à qui sa mère la donna avec une place de fermier-général et une fortune immense, en reconnoissance du bon accueil qu'il lui avoit fait dans sa province. Elle étoit encore, quand je la vis pour la première fois, une des plus belles femmes de Paris. Elle me reçut à sa toilette. Elle avoit les bras nus, les cheveux épars, son peignoir mal arrangé. Cet abord m'étoit très nouveau; ma pauvre tête n'y

Le défiant Jean-Jacques n'a jamais pu croire à la perfidie et à la fausseté qu'après en avoir été la victime*.

* Au lieu de cette note, on lit celle-ci dans le premier manuscrit : « Voilà « ce que j'aurois pensé toujours si je n'étois jamais revenu à Paris. »

tint pas; je me trouble; je m'égare; et bref me voilà épris de madame Dupin.

Mon trouble ne parut pas me nuire auprès d'elle; elle ne s'en aperçut point. Elle accueillit le livre et l'auteur, me parla de mon projet en personne instruite, chanta, s'accompagna du clavecin, me retint à dîner, me fit mettre à table à côté d'elle. Il n'en falloit pas tant pour me rendre fou; je le devins. Elle me permit de la venir voir: j'usai, j'abusai de la permission. J'y allois presque tous les jours, j'y dînois deux ou trois fois la semaine. Je mourois d'envie de parler; je n'osai jamais. Plusieurs raisons renforçoient ma timidité naturelle. L'entrée d'une maison opulente étoit une porte ouverte à la fortune; je ne voulois pas, dans ma situation, risquer de me la fermer. Madame Dupin, tout aimable qu'elle étoit, étoit sérieuse et froide; je ne trouvois rien dans ses manières d'assez agaçant pour m'enhardir. Sa maison, aussi brillante alors qu'aucune autre dans Paris, rassembloit des sociétés auxquelles il ne manquoit que d'être un peu moins nombreuses pour être d'élite dans tous les genres. Elle aimoit à voir tous les gens qui jetoient de l'éclat; les grands, les gens de lettres, les belles femmes. On ne voyoit chez elle que ducs, ambassadeurs, cordons-bleus. Madame la princesse de Rohan, madame la comtesse de Forcalquier, madame de Mirepoix, madame de Brignolé, milady Hervey, pouvoient passer pour ses amies. M. de Fontenelle, l'abbé de Saint-Pierre, l'abbé Sallier, M. de Fourmont, M. de Bernis, M. de Buffon, M. de Voltaire, étoient de son cercle et de ses dîners. Si son

maintien réservé n'attiroit pas beaucoup les jeunes gens, sa société, d'autant mieux composée, n'en étoit que plus imposante; et le pauvre Jean-Jacques n'avoit pas de quoi se flatter de briller beaucoup au milieu de tout cela. Je n'osai donc parler; mais, ne pouvant plus me taire, j'osai écrire. Elle garda deux jours ma lettre sans m'en parler. Le troisième jour elle me la rendit, m'adressant verbalement quelques mots d'exhortation d'un ton froid qui me glaça. Je voulus parler, la parole expira sur mes lèvres : ma subite passion s'éteignit avec l'espérance; et après une déclaration dans les formes, je continuai de vivre avec elle comme auparavant, sans plus lui parler de rien, même des yeux.

Je crus ma sottise oubliée : je me trompai. M. de Francueil, fils de M. Dupin et beau-fils de madame, étoit à peu près de son âge et du mien. Il avoit de l'esprit, de la figure; il pouvoit avoir des prétentions; on disoit qu'il en avoit auprès d'elle, uniquement peut-être parcequ'elle lui avoit donné une femme bien laide, bien douce, et qu'elle vivoit parfaitement bien avec tous les deux. M. de Francueil aimoit et cultivoit les talents. La musique, qu'il savoit fort bien, fut entre nous un moyen de liaison. Je le vis beaucoup; je m'attachois à lui : tout d'un coup il me fit entendre que madame Dupin trouvoit mes visites trop fréquentes, et me prioit de les discontinuer. Ce compliment auroit pu être à sa place quand elle me rendit ma lettre; mais huit ou dix jours après, et sans aucune autre cause, il venoit, ce me semble, hors de propos. Cela faisoit une position d'autant plus bizarre,

que je n'en étois pas moins bien venu qu'auparavant chez monsieur et madame de Francueil. J'y allai cependant plus rarement; et j'aurois cessé d'y aller tout-à-fait, si, par un autre caprice imprévu, madame Dupin ne m'avoit fait prier de veiller pendant huit ou dix jours à son fils, qui, changeant de gouverneur, restoit seul durant cet intervalle. Je passai ces huit jours dans un supplice que le plaisir d'obéir à madame Dupin pouvoit seul me rendre souffrable; car le pauvre Chenonceaux avoit dès-lors cette mauvaise tête qui a failli déshonorer sa famille, et qui l'a fait mourir dans l'île de Bourbon. Pendant que je fus auprès de lui, je l'empêchai de faire du mal à lui-même ou à d'autres, et voilà tout: encore ne fut-ce pas une médiocre peine, et je ne m'en serois pas chargé huit autres jours de plus quand madame Dupin se seroit donnée à moi pour récompense.

M. de Francueil me prenoit en amitié, je travaillois avec lui: nous commençâmes ensemble un cours de chimie chez Rouelle. Pour me rapprocher de lui, je quittai mon hôtel Saint-Quentin et vins me loger au jeu de paume de la rue Verdelet, qui donne dans la rue Plâtrière, où logeoit M. Dupin. Là, par la suite d'un rhume négligé, je gagnai une fluxion de poitrine dont je faillis mourir. J'ai eu souvent dans ma jeunesse de ces maladies inflammatoires, des pleurésies, et surtout des esquinancies auxquelles j'étois très sujet, dont je ne tiens pas ici le registre, et qui toutes m'ont fait voir la mort d'assez près pour me familiariser avec son image. Durant ma convalescence j'eus le temps de réfléchir sur mon état, et de déplorer

ma timidité, ma foiblesse, et mon indolence qui, malgré le feu dont je me sentois embrasé, me laissoit languir dans l'oisiveté d'esprit toujours à la porte de la misère. La veille du jour où j'étois tombé malade, j'étois allé à un opera de Royer, qu'on donnoit alors, et dont j'ai oublié le titre. Malgré ma prévention pour les talents des autres, qui m'a toujours fait défier des miens, je ne pouvois m'empêcher de trouver cette musique foible, sans chaleur, sans invention. J'osois quelquefois me dire : Il me semble que je ferois mieux que cela. Mais la terrible idée que j'avois de la composition d'un opéra, et l'importance que j'entendois donner par les gens de l'art à cette entreprise, m'en rebutoient à l'instant même, et me faisoient rougir d'oser y penser. D'ailleurs où trouver quelqu'un qui voulût me fournir des paroles et prendre la peine de les tourner à mon gré? Ces idées de musique et d'opéra me revinrent durant ma maladie, et dans le transport de ma fiévre, je composois des chants[a], des duo, des chœurs. Je suis certain d'avoir fait deux ou trois morceaux *di prima intenzione* dignes peut-être de l'admiration des maîtres s'ils avoient pu les entendre exécuter. O si l'on pouvoit tenir registre des rêves d'un fiévreux, quelles grandes et sublimes choses on verroit sortir quelquefois de son délire!

Ces sujets de musique et d'opéra m'occupèrent encore pendant ma convalescence, mais plus tranquillement. A force d'y penser, et même malgré moi, je voulus en avoir le cœnr net, et tenter de faire à moi seul un opéra, paroles et musique. Ce n'étoit pas

[a] VAR. . . . . . *je composois des vers, des chants.*

tout-à-fait mon coup d'essai. J'avois fait à Chambéri un opéra-tragédie, intitulé *Iphis et Anaxarète*, que j'avois eu le bon sens de jeter au feu. J'en avois fait à Lyon un autre intitulé *la Découverte du Nouveau-Monde*, dont, après l'avoir lu à M. Bordes, à l'abbé de Mably, à l'abbé Trublet et à d'autres, j'avois fini par faire le même usage, quoique j'eusse déjà fait la musique du prologue et du premier acte, et que David m'eût dit, en voyant cette musique, qu'il y avoit des morceaux dignes du *Buononcini*.

Cette fois, avant de mettre la main à l'œuvre, je me donnai le temps de méditer mon plan. Je projetai dans un ballet héroïque trois sujets différents en trois actes détachés, chacun dans un différent caractère de musique; et prenant pour chaque sujet les amours d'un poéte, j'intitulai cet opéra les *Muses galantes*. Mon premier acte, en genre de musique forte, étoit le Tasse; le second, en genre de musique tendre, étoit Ovide; et le troisième, intitulé *Anacréon*, devoit respirer la gaieté du dithyrambe. Je m'essayai d'abord sur le premier acte, et je m'y livrai avec une ardeur qui, pour la première fois, me fit goûter les délices de la verve dans la composition. Un soir, près d'entrer à l'Opéra, me sentant tourmenté, maîtrisé par mes idées, je remets mon argent dans ma poche, je cours m'enfermer chez moi, je me mets au lit, après avoir bien fermé tous mes rideaux pour empêcher le jour d'y pénétrer; et là, me livrant à tout l'œstre poétique et musical, je composai rapidement en sept ou huit heures la meilleure partie de mon acte. Je puis dire que mes amours pour la princesse de Ferrare (car

j'étois le Tasse pour lors) et mes nobles et fiers sentiments vis-à-vis de son injuste frère me donnèrent une nuit cent fois plus délicieuse que je ne l'aurois trouvée dans les bras de la princesse elle-même [a]. Il ne resta le matin dans ma tête qu'une bien petite partie de ce que j'avois fait; mais ce peu, presque effacé par la lassitude et le sommeil, ne laissoit pas de marquer encore l'énergie des morceaux dont il offroit les débris.

Pour cette fois je ne poussai pas fort loin ce travail, en ayant été détourné par d'autres affaires. Tandis que je m'attachois à la maison Dupin, madame de Beuzenval et madame de Broglie, que je continuai de voir quelquefois, ne m'avoient pas oublié. M. le comte de Montaigu, capitaine aux gardes, venoit d'être nommé ambassadeur à Venise. C'étoit un ambassadeur de la façon de Barjac *, auquel il faisoit assidument sa cour. Son frère le chevalier de Montaigu, gentilhomme de la manche de monsieur le Dauphin, étoit de la connoissance de ces deux dames et de celle de l'abbé Alary de l'académie françoise, que je voyois aussi quelquefois. Madame de Broglie, sachant que l'ambassadeur cherchoit un secrétaire, me proposa. Nous entrâmes en pourparler. Je demandois cinquante louis d'appointement, ce qui étoit bien peu dans une place où l'on est obligé de figurer. Il ne vouloit me donner que cent pistoles, et que je fisse le voyage à mes frais. La proposition étoit ridicule.

[a] VAR..... *dans les bras de la première beauté de l'univers.*

* Valet de chambre du cardinal de Fleury. *Voyez* les Mémoires du maréchal de Richelieu.

Nous ne pûmes nous accorder. M. de Francueil, qui faisoit ses efforts pour me retenir, l'emporta. Je restai, et M. de Montaigu partit, emmenant un autre secrétaire appelé M. Follau, qu'on lui avoit donné au bureau des affaires étrangères. A peine furent-ils arrivés à Venise qu'ils se brouillèrent. Follau, voyant qu'il avoit affaire à un fou, le planta là; et M. de Montaigu, n'ayant qu'un jeune abbé appelé M. de Binis, qui écrivoit sous le secrétaire et n'étoit pas en état d'en remplir la place, eut recours à moi. Le chevalier son frère, homme d'esprit, me tourna si bien, me faisant entendre qu'il y avoit des droits attachés à la place de secrétaire, qu'il me fit accepter les mille francs. J'eus vingt louis pour mon voyage, et je partis.

(1743—1744.) — A Lyon j'aurois bien voulu prendre la route du Mont-Cénis pour voir en passant ma pauvre maman; mais je descendis le Rhône et fus m'embarquer à Toulon, tant à cause de la guerre et par raison d'économie, que pour prendre un passeport de M. de Mirepoix, qui commandoit alors en Provence, et à qui j'étois adressé. M. de Montaigu, ne pouvant se passer de moi, m'écrivoit lettres sur lettres pour presser mon voyage. Un incident le retarda.

C'étoit le temps de la peste de Messine. La flotte angloise y avoit mouillé, et visita la felouque sur laquelle j'étois. Cela nous assujettit en arrivant à Gênes, après une longue et pénible traversée, à une quarantaine de vingt-un jours. On donna le choix aux passagers de la faire à bord ou au lazaret, dans lequel

on nous prévint que nous ne trouverions que les quatre murs, parcequ'on n'avoit pas encore eu le temps de le meubler. Tous choisirent la felouque. L'insupportable chaleur, l'espace étroit, l'impossibilité d'y marcher, la vermine, me firent préférer le lazaret, à tout risque. Je fus conduit dans un grand bâtiment à deux étages absolument nu, où je ne trouvai ni fenêtre, ni table, ni lit, ni chaise, pas même un escabeau pour m'asseoir, ni une botte de paille pour me coucher. On m'apporta mon manteau, mon sac de nuit, mes deux malles; on ferma sur moi de grosses portes à grosses serrures, et je restai là, maître de me promener à mon aise de chambre en chambre et d'étage en étage, trouvant partout la même solitude et la même nudité.

Tout cela ne me fit pas repentir d'avoir choisi le lazaret plutôt que la felouque; et, comme un nouveau Robinson, je me mis à m'arranger pour mes vingt-un jours comme j'aurois fait pour toute ma vie. J'eus d'abord l'amusement d'aller à la chasse aux poux que j'avois gagnés dans la felouque. Quand, à force de changer de linge et de hardes, je me fus enfin rendu net, je procédai à l'ameublement de la chambre que je m'étois choisie. Je me fis un bon matelas de mes vestes et de mes chemises, des draps de plusieurs serviettes que je cousis, une couverture de ma robe de chambre, un oreiller de mon manteau roulé. Je me fis un siége d'une malle posée à plat, et une table de l'autre posée de champ. Je tirai du papier, une écritoire; j'arrangeai en manière de bibliothèque une douzaine de livres que j'avois. Bref, je m'accommodai

si bien, qu'à l'exception des rideaux et des fenêtres, j'étois presque aussi commodément à ce lazaret absolument nu qu'à mon jeu de paume de la rue Verdelet. Mes repas étoient servis avec beaucoup de pompe; deux grenadiers, la baïonnette au bout du fusil, les escortoient; l'escalier étoit ma salle à manger, le palier me servoit de table, la marche inférieure me servoit de siége; et quand mon dîner étoit servi, l'on sonnoit en se retirant une clochette pour m'avertir de me mettre à table. Entre mes repas, quand je ne lisois ni n'écrivois, ou que je ne travaillois pas à mon ameublement, j'allois me promener dans le cimetière des protestants, qui me servoit de cour, ou je montois dans une lanterne qui donnoit sur le port et d'où je pouvois voir entrer et sortir les navires. Je passai de la sorte quatorze jours; et j'y aurois passé la vingtaine entière sans m'ennuyer un moment, si M. de Jonville, envoyé de France, à qui je fis parvenir une lettre vinaigrée, parfumée et demi-brûlée, n'eût fait abréger mon temps de huit jours: je les allai passer chez lui, et je me trouvai mieux, je l'avoue, du gîte de sa maison que de celui du lazaret. Il me fit force caresses. Dupont, son secrétaire, étoit un bon garçon, qui me mena, tant à Gênes qu'à la campagne, dans plusieurs maisons où l'on s'amusoit assez; et je liai avec lui connoissance et correspondance, que nous entretînmes fort long-temps. Je poursuivis agréablement ma route à travers la Lombardie. Je vis Milan, Vérone, Bresse, Padoue, et j'arrivai enfin à Venise, impatiemment attendu par monsieur l'ambassadeur.

Je trouvai des tas de dépêches, tant de la cour que des autres ambassadeurs, dont il n'avoit pu lire ce qui étoit chiffré, quoiqu'il eût tous les chiffres nécessaires pour cela. N'ayant jamais travaillé dans aucun bureau ni vu de ma vie un chiffre de ministre, je craignis d'abord d'être embarrassé; mais je trouvai que rien n'étoit plus simple, et en moins de huit jours j'eus déchiffré le tout, qui assurément n'en valoit pas la peine; car, outre que l'ambassade de Venise est toujours assez oisive, ce n'étoit pas à un pareil homme qu'on eût voulu confier la moindre négociation. Il s'étoit trouvé dans un grand embarras jusqu'à mon arrivée, ne sachant ni dicter, ni écrire lisiblement. Je lui étois très utile; il le sentoit, et me traita bien. Un autre motif l'y portoit encore. Depuis M. de Froulay, son prédécesseur, dont la tête s'étoit dérangée, le consul de France, appelé M. Le Blond, étoit resté chargé des affaires de l'ambassade, et depuis l'arrivée de M. de Montaigu, il continuoit de les faire jusqu'à ce qu'il l'eût mis au fait. M. de Montaigu, jaloux qu'un autre fît son métier, quoique lui-même en fût incapable, prit en guignon le consul; et sitôt que je fus arrivé, il lui ôta les fonctions de secrétaire d'ambassade pour me les donner. Elles étoient inséparables du titre; il me dit de le prendre. Tant que je restai près de lui, jamais il n'envoya que moi sous ce titre au sénat et à son conférent; et dans le fond il étoit fort naturel qu'il aimât mieux avoir pour secrétaire d'ambassade un homme à lui, qu'un consul ou un commis des bureaux nommé par la cour.

Cela rendit ma situation assez agréable, et em-

pêcha ses gentilshommes, qui étoient Italiens ainsi que ses pages et la plupart de ses gens, de me disputer la primauté dans sa maison. Je me servis avec succès de l'autorité qui y étoit attachée, pour maintenir son droit de liste, c'est-à-dire la franchise de son quartier contre les tentatives qu'on fit plusieurs fois pour l'enfreindre, et auxquelles ses officiers vénitiens n'avoient garde de résister. Mais aussi je ne souffris jamais qu'il s'y réfugiât des bandits, quoiqu'il m'en eût pu revenir des avantages dont son excellence n'auroit pas dédaigné sa part.

Elle osa même la réclamer sur les droits du sécrétariat qu'on appeloit la chancellerie. On étoit en guerre; il ne laissoit pas d'y avoir bien des expéditions de passe-ports. Chacun de ces passe-ports payoit un sequin au secrétaire qui l'expédioit et le contre-signoit. Tous mes prédécesseurs s'étoient fait payer indistinctement ce sequin tant des François que des étrangers. Je trouvai cet usage injuste; et, sans être François, je l'abrogeai pour les François; mais j'exigeai si rigoureusement mon droit de tout autre, que le marquis Scotti, frère du favori de la reine d'Espagne, m'ayant fait demander un passe-port sans m'envoyer le sequin, je le lui fis demander; hardiesse que le vindicatif Italien n'oublia pas. Dès qu'on sut la réforme que j'avois faite dans la taxe des passe-ports, il ne se présenta plus, pour en avoir, que des foules de prétendus François, qui, dans des baragouins abominables, se disoient, l'un Provençal, l'autre Picard, l'autre Bourguignon. Comme j'ai l'oreille assez fine, je n'en fus guère la dupe, et je doute qu'un seul Italien m'ait

soufflé mon sequin et qu'un seul François l'ait payé. J'eus la bêtise de dire à M. de Montaigu, qui ne savoit rien de rien, ce que j'avois fait. Ce mot de sequin lui fit ouvrir les oreilles; et, sans me dire son avis sur la suppression de ceux des François, il prétendit que j'entrasse en compte avec lui sur les autres, me promettant des avantages équivalents. Plus indigné de cette bassesse qu'affecté par mon propre intérêt, je rejetai hautement sa proposition. Il insista, je m'échauffai: Non, monsieur, lui dis-je très vivement; que votre excellence garde ce qui est à elle et me laisse ce qui est à moi; je ne lui en céderai jamais un sou. Voyant qu'il ne gagnoit rien par cette voie, il en prit une autre, et n'eut pas honte de me dire que, puisque j'avois les profits de sa chancellerie, il étoit juste que j'en fisse les frais. Je ne voulus pas chicaner sur cet article; et depuis lors j'ai fourni de mon argent encre, papier, cire, bougie, nonpareille, jusqu'au sceau, que je fis refaire, sans qu'il m'en ait remboursé jamais un liard. Cela ne m'empêcha pas de faire une petite part du produit des passe-ports à l'abbé de Binis, bon garçon, et bien éloigné de prétendre à rien de semblable. S'il étoit complaisant envers moi, je n'étois pas moins honnête envers lui, et nous avons toujours bien vécu ensemble.

Sur l'essai de ma besogne, je la trouvai moins embarrassante que je n'avois craint pour un homme sans expérience, auprès d'un ambassadeur qui n'en avoit pas davantage, et dont, pour surcroît, l'ignorance et l'entêtement contrarioient comme à plaisir tout ce que le bon sens et quelques lumières m'inspiroient de

bien pour son service et celui du roi. Ce qu'il fit de plus raisonnable, fut de se lier avec le marquis de Mari, ambassadeur d'Espagne, homme adroit et fin, qui l'eût mené par le nez s'il l'eût voulu; mais qui, vu l'union d'intérêt des deux couronnes, le conseilloit d'ordinaire assez bien, si l'autre n'eût gâté ses conseils en fourrant toujours du sien dans leur exécution. La seule chose qu'ils eussent à faire de concert étoit d'engager les Vénitiens à maintenir la neutralité. Ceux-ci ne manquoient pas de protester de leur fidélité à l'observer, tandis qu'ils fournissoient publiquement des munitions aux troupes autrichiennes, et même des recrues sous prétexte de désertion. M. de Montaigu qui, je crois, vouloit plaire à la république, ne manquoit pas aussi, malgré mes représentations, de me faire assurer dans toutes ses dépêches qu'elle n'enfreindroit jamais la neutralité. L'entêtement et la stupidité de ce pauvre homme me faisoient écrire et faire à tout moment des extravagances dont j'étois bien forcé d'être l'agent puisqu'il le vouloit, mais qui me rendoient quelquefois mon métier insupportable et même presque impraticable. Il vouloit absolument, par exemple, que la plus grande partie de sa dépêche au roi et de celle au ministre fût en chiffres, quoique l'une et l'autre ne contînt absolument rien qui demandât cette précaution. Je lui représentai qu'entre le vendredi qu'arrivoient les dépêches de la cour et le samedi que partoient les nôtres, il n'y avoit pas assez de temps pour l'employer à tant de chiffres et à la forte correspondance dont j'étois chargé pour le même courrier. Il trouva à cela un expédient admi-

rable, ce fut de faire dès le jeudi la réponse aux dépêches qui devoient arriver le lendemain. Cette idée lui parut même si heureusement trouvée, quoi que je pusse lui dire sur l'impossibilité, sur l'absurdité de son exécution, qu'il en fallut passer par là; et tout le temps que j'ai demeuré chez lui, après avoir tenu note de quelques mots qu'il me disoit dans la semaine à la volée, et de quelques nouvelles triviales que j'allois écumant par-ci par-là, muni de ces uniques matériaux, je ne manquois jamais le jeudi matin de lui porter le brouillon des dépêches qui devoient partir le samedi, sauf quelques additions ou corrections que je faisois à la hâte sur celles qui devoient venir le vendredi, et auxquelles les nôtres servoient de réponses. Il avoit un autre tic fort plaisant et qui donnoit à sa correspondance un ridicule difficile à imaginer; c'étoit de renvoyer chaque nouvelle à sa source, au lieu de lui faire suivre son cours. Il marquoit à M. Amelot les nouvelles de la cour, à M. de Maurepas celles de Paris, à M. d'Havrincourt celles de Suède, à M. de La Chetardie celles de Pétersbourg, et quelquefois à chacun celles qui venoient de lui-même, et que j'habillois en termes un peu différents. Comme de tout ce que je lui portois à signer il ne parcouroit que les dépêches de la cour et signoit celles des autres ambassadeurs sans les lire, cela me rendoit un peu plus le maître de tourner ces dernières à ma mode, et j'y fis au moins croiser les nouvelles. Mais il me fut impossible de donner un tour raisonnable aux dépêches essentielles: heureux encore quand il ne s'avisoit pas d'y larder impromptu quelques lignes de

son estoc, qui me forçoient de retourner transcrire en hâte toute la dépêche ornée de cette nouvelle impertinence, à laquelle il falloit donner l'honneur du chiffre, sans quoi il ne l'auroit pas signée. Je fus tenté vingt fois pour l'amour de sa gloire, de chiffrer autre chose que ce qu'il avoit dit; mais sentant que rien ne pouvoit autoriser une pareille infidélité, je le laissai délirer à ses risques, content de lui parler avec franchise, et de remplir aux miens mon devoir auprès de lui.

C'est ce que je fis toujours avec une droiture, un zèle et un courage qui méritoient de sa part une autre récompense que celle que j'en reçus à la fin. Il étoit temps que je fusse une fois ce que le ciel qui m'avoit doué d'un heureux naturel, ce que l'éducation que j'avois reçue de la meilleure des femmes, ce que celle que je m'étois donnée à moi-même, m'avoit fait être; et je le fus. Livré à moi seul, sans ami, sans conseil, sans expérience, en pays étranger, servant une nation étrangère, au milieu d'une foule de fripons, qui, pour leur intérêt et pour écarter le scandale du bon exemple, m'excitoient à les imiter; loin d'en rien faire, je servis bien la France à qui je ne devois rien, et mieux l'ambassadeur, comme il étoit juste, en tout ce qui dépendoit de moi. Irréprochable dans un poste assez en vue, je méritai, j'obtins l'estime de la république, celle de tous les ambassadeurs avec qui nous étions en correspondance, et l'affection de tous les François établis à Venise, sans en excepter le consul même, que je supplantois à regret dans des fonctions que je savois lui être dues, et qui me donnoient plus d'embarras que de plaisir.

M. de Montaigu, livré sans réserve au marquis de Mari, qui n'entroit pas dans les détails de ses devoirs, les négligeoit à tel point que, sans moi, les François qui étoient à Venise ne se seroient pas aperçus qu'il y eût un ambassadeur de leur nation. Toujours éconduits sans qu'il voulût les entendre lorsqu'ils avoient besoin de sa protection, ils se rebutèrent, et l'on n'en voyoit plus aucun ni à sa suite ni à sa table, où il ne les invita jamais. Je fis souvent de mon chef ce qu'il auroit dû faire: je rendis aux François qui avoient recours à lui ou à moi, tous les services qui étoient en mon pouvoir. En tout autre pays j'aurois fait davantage; mais ne pouvant voir personne en place à cause de la mienne, j'étois forcé de recourir souvent au consul; et le consul, établi dans le pays où il avoit sa famille, avoit des ménagements à garder qui l'empêchoient de faire ce qu'il auroit voulu. Quelquefois cependant, le voyant mollir et n'oser parler, je m'aventurois à des démarches hasardeuses dont plusieurs m'ont réussi. Je m'en rappelle une dont le souvenir me fait encore rire. On ne se douteroit guère que c'est à moi que les amateurs du spectacle à Paris ont dû Coralline et sa sœur Camille : rien cependant n'est plus vrai. Véronèse, leur père, s'étoit engagé avec ses enfants pour la troupe italienne; et après avoir reçu deux mille francs pour son voyage, au lieu de partir, il s'étoit tranquillement mis à Venise au théâtre de Saint-Luc[1], où Coralline, tout enfant qu'elle étoit encore, attiroit beaucoup de monde. M. le duc de

[1] Je suis en doute si ce n'étoit point *Saint-Samuel*. Les noms propres m'échappent absolument.

Gesvres, comme premier gentilhomme de la chambre, écrivit à l'ambassadeur pour réclamer le père et la fille. M. de Montaigu, me donnant la lettre, me dit pour toute instruction, *voyez cela*. J'allai chez M. Le Blond le prier de parler au patricien à qui appartenoit le théâtre de Saint-Luc, et qui étoit, je crois, un Zustiniani, afin qu'il renvoyât Véronèse qui étoit engagé au service du roi. Le Blond, qui ne se soucioit pas trop de la commission, la fit mal. Zustiniani battit la campagne, et Véronèse ne fut point renvoyé. J'étois piqué. L'on étoit en carnaval: ayant pris la bahute et le masque, je me fis mener au palais Zustiniani. Tous ceux qui virent entrer ma gondole avec la livrée de l'ambassadeur furent frappés; Venise n'avoit jamais vu pareille chose. J'entre, je me fais annoncer sous le nom d'*una siora maschera*. Sitôt que je fus introduit j'ôte mon masque et je me nomme. Le sénateur pâlit et reste stupéfait. Monsieur, lui dis-je en vénitien, c'est à regret que j'importune votre excellence de ma visite; mais vous avez à votre théâtre de Saint-Luc un homme nommé Véronèse qui est engagé au service du roi, et qu'on vous a fait demander inutilement: je viens le réclamer au nom de sa majesté. Ma courte harangue fit effet. A peine étois-je parti que mon homme courut rendre compte de son aventure aux inquisiteurs d'état, qui lui lavèrent la tête. Véronèse fut congédié le jour même. Je lui fis dire que, s'il ne partoit dans la huitaine je le ferois arrêter; et il partit.

Dans une autre occasion je tirai de peine un capitaine de vaisseau marchand par moi seul et presque

sans le concours de personne. Il s'appeloit le capitaine Olivet de Marseille; j'ai oublié le nom du vaisseau. Son équipage avoit pris querelle avec des Esclavons au service de la république : il y avoit eu des voies de fait, et le vaisseau avoit été mis aux arrêts avec une telle sévérité, que personne, excepté le seul capitaine, n'y pouvoit aborder ni en sortir sans permission. Il eut recours à l'ambassadeur, qui l'envoya promener; il fut au consul, qui lui dit que ce n'étoit pas une affaire de commerce et qu'il ne pouvoit s'en mêler : ne sachant plus que faire, il revint à moi. Je représentai à M. de Montaigu qu'il devoit me permettre de donner sur cette affaire un mémoire au sénat. Je ne me rappelle pas s'il y consentit et si je présentai le mémoire; mais je me rappelle bien que mes démarches n'aboutissant à rien, et l'embargo durant toujours, je pris un parti qui me réussit. J'insérai la relation de cette affaire dans une dépêche à M. de Maurepas, et j'eus même assez de peine à faire consentir M. de Montaigu à passer cet article. Je savois que nos dépêches, sans valoir trop la peine d'être ouvertes, l'étoient à Venise. J'en avois la preuve dans les articles que j'en trouvois mot pour mot dans la gazette : infidélité dont j'avois inutilement voulu porter l'ambassadeur à se plaindre. Mon objet, en parlant de cette vexation dans la dépêche, étoit de tirer parti de leur curiosité pour leur faire peur et les engager à délivrer le vaisseau; car s'il eût fallu attendre pour cela la réponse de la cour, le capitaine étoit ruiné avant qu'elle fût venue. Je fis plus, je me rendis au vaisseau pour interroger l'équipage. Je pris avec moi l'abbé

Patizel, chancelier du consulat, qui ne vint qu'à contre-cœur; tant tous ces pauvres gens craignoient de déplaire au sénat. Ne pouvant monter à bord à cause de la défense, je restai dans ma gondole, et j'y dressai mon verbal, interrogeant à haute voix et successivement tous les gens de l'équipage, et dirigeant mes questions de manière à tirer des réponses qui leur fussent avantageuses. Je voulus engager Patizel à faire les interrogations et le verbal lui-même; ce qui en effet étoit plus de son métier que du mien. Il n'y voulut jamais consentir, ne dit pas un seul mot, et voulut à peine signer le verbal après moi. Cette démarche un peu hardie eut cependant un heureux succès, et le vaisseau fut délivré long-temps avant la réponse du ministre. Le capitaine voulut me faire un présent. Sans me fâcher je lui dis, en lui frappant sur l'épaule: Capitaine Olivet, crois-tu que celui qui ne reçoit pas des François un droit de passe-port qu'il trouve établi, soit homme à leur vendre la protection du roi? Il voulut au moins me donner sur son bord un dîner que j'acceptai, et où je menai le secrétaire d'ambassade d'Espagne, nommé Carrio, homme d'esprit et très aimable, qu'on a vu depuis secrétaire d'ambassade à Paris et chargé des affaires, avec lequel je m'étois intimement lié, à l'exemple de nos ambassadeurs.

Heureux si, lorsque je faisois avec le plus parfait désintéressement tout le bien que je pouvois faire, j'avois su mettre assez d'ordre et d'attention dans tous ces menus détails pour n'en pas être la dupe et servir les autres à mes dépens! Mais dans des places

comme celle que j'occupois, où les moindres fautes ne sont point sans conséquence, j'épuisois toute mon attention pour n'en point faire contre mon service. Je fus jusqu'à la fin du plus grand ordre et de la plus grande exactitude en tout ce qui regardoit mon devoir essentiel. Hors quelques erreurs qu'une précipitation forcée me fit faire en chiffrant, et dont les commis de M. Amelot se plaignirent une fois, ni l'ambassadeur ni personne n'eut jamais à me reprocher une seule négligence dans aucune de mes fonctions ; ce qui est à noter pour un homme aussi négligent et aussi étourdi que moi; mais je manquois parfois de mémoire et de soin dans les affaires particulières dont je me chargeois; et l'amour de la justice m'en a toujours fait supporter le préjudice de mon propre mouvement avant que personne songeât à se plaindre. Je n'en citerai qu'un seul trait, qui se rapporte à mon départ de Venise, et dont j'ai senti le contre-coup dans la suite à Paris.

Notre cuisinier, appelé Rousselot, avoit apporté de France un ancien billet de deux cents francs, qu'un perruquier de ses amis avoit d'un noble vénitien appelé Zanetto Nani pour fourniture de perruques. Rousselot m'apporta ce billet, me priant de tâcher d'en tirer quelque chose par accommodement. Je savois, il savoit aussi que l'usage constant des nobles vénitiens est de ne jamais payer, de retour dans leur patrie, les dettes qu'ils ont contractées en pays étranger : quand on les y veut contraindre, ils consument en tant de longueurs et de frais le malheureux créancier, qu'il se rebute, et finit par tout abandonner,

ou s'accommoder presque pour rien. Je priai M. Le Blond de parler à Zanetto. Celui-ci convint du billet, non du paiement. A force de batailler il promit enfin trois sequins. Quand Le Blond lui porta le billet, les trois sequins ne se trouvèrent pas prêts; il fallut attendre. Durant cette attente survint ma querelle avec l'ambassadeur et ma sortie de chez lui. Je laissai les papiers de l'ambassade dans le plus grand ordre, mais le billet de Rousselot ne se trouva point. M. Le Blond m'assura me l'avoir rendu. Je le connoissois trop honnête homme pour en douter; mais il me fut impossible de me rappeler ce qu'étoit devenu ce billet. Comme Zanetto avoit avoué la dette, je priai M. Le Blond de tâcher de tirer les trois sequins sur un reçu, ou de l'engager à renouveler le billet par duplicata. Zanetto, sachant le billet perdu, ne voulut faire ni l'un ni l'autre. J'offris à Rousselot les trois sequins de ma bourse pour l'acquit du billet. Il les refusa, et me dit que je m'accommoderois à Paris avec le créancier, dont il me donna l'adresse. Le perruquier, sachant ce qui s'étoit passé, voulut son billet ou son argent en entier. Que n'aurois-je point donné dans mon indignation pour retrouver ce maudit billet! Je payai les deux cents francs, et cela dans ma plus grande détresse. Voilà comment la perte du billet valut au créancier le paiement de la somme entière, tandis que si, malheureusement pour lui, ce billet se fût retrouvé, il en auroit difficilement tiré les dix écus promis par son excellence Zanetto Nani.

Le talent que je me crus sentir pour mon emploi me le fit remplir avec goût; et hors la société de mon

ami Carrio, celle du vertueux Altuna, dont j'aurai bientôt à parler, hors les récréations bien innocentes de la place Saint-Marc, du spectacle, et de quelques visites que nous faisions presque toujours ensemble, je fis mes seuls plaisirs de mes devoirs. Quoique mon travail ne fût pas fort pénible, surtout avec l'aide de l'abbé de Binis, comme la correspondance étoit très étendue, et qu'on étoit en temps de guerre, je ne laissois pas d'être occupé raisonnablement. Je travaillois tous les jours une bonne partie de la matinée, et les jours de courrier quelquefois jusqu'à minuit. Je consacrois le reste du temps à l'étude du métier que je commençois, et dans lequel je comptois bien, par le succès de mon début, être employé plus avantageusement dans la suite. En effet, il n'y avoit qu'une voix sur mon compte, à commencer par celle de l'ambassadeur, qui se louoit hautement de mon service, qui ne s'en est jamais plaint, et dont toute la fureur ne vint dans la suite que de ce que, m'étant plaint inutilement moi-même, je voulus enfin avoir mon congé. Les ambassadeurs et ministres du roi, avec qui nous étions en correspondance, lui faisoient sur le mérite de son secrétaire, des compliments qui devoient le flatter, et qui, dans sa mauvaise tête, produisirent un effet tout contraire. Il en reçut un surtout dans une circonstance essentielle qu'il ne m'a jamais pardonné. Ceci vaut la peine d'être expliqué.

Il pouvoit si peu se gêner, que le samedi même, jour de presque tous les courriers, il ne pouvoit attendre pour sortir que le travail fût achevé; et me talonnant sans cesse pour expédier les dépêches du

roi et des ministres, il les signoit en hâte, et puis couroit je ne sais où, laissant la plupart des autres lettres sans signature, ce qui me forçoit, quand ce n'étoient que des nouvelles, de les tourner en bulletin; mais lorsqu'il s'agissoit d'affaires qui regardoient le service du roi, il falloit bien que quelqu'un signât, et je signois. J'en usai ainsi pour un avis important que nous venions de recevoir de M. Vincent, chargé des affaires du roi à Vienne. C'étoit dans le temps que le prince de Lobkowitz marchoit à Naples, et que le comte de Gages fit cette mémorable retraite, la plus belle manœuvre de guerre de tout le siécle, et dont l'Europe a trop peu parlé. L'avis portoit qu'un homme dont M. Vincent nous envoyoit le signalement partoit de Vienne, et devoit passer à Venise, allant furtivement dans l'Abruzze, chargé d'y faire soulever le peuple à l'approche des Autrichiens. En l'absence de M. le comte de Montaigu, qui ne s'intéressoit à rien, je fis passer à M. le marquis de L'Hôpital cet avis si à propos, que c'est peut-être à ce pauvre Jean-Jacques si bafoué que la maison de Bourbon doit la conservation du royaume de Naples.

Le marquis de L'Hôpital, en remerciant son collégue comme il étoit juste, lui parla de son secrétaire et du service qu'il venoit de rendre à la cause commune. Le comte de Montaigu, qui avoit à se reprocher sa négligence dans cette affaire, crut entrevoir dans ce compliment un reproche, et m'en parla avec humeur. J'avois été dans le cas d'en user avec le comte de Castellane, ambassadeur à Constantinople, comme avec le marquis de L'Hôpital, quoique en chose moins

importante. Comme il n'y avoit point d'autre poste pour Constantinople que les courriers que le sénat envoyoit de temps en temps à son bayle, on donnoit avis du départ de ces courriers à l'ambassadeur de France, pour qu'il pût écrire par cette voie à son collégue s'il le jugeoit à propos. Cet avis venoit d'ordinaire un jour ou deux à l'avance: mais on faisoit si peu de cas de M. de Montaigu, qu'on se contentoit d'envoyer chez lui, pour la forme, une heure ou deux avant le départ du courrier; ce qui me mit plusieurs fois dans le cas de faire la dépêche en son absence. M. de Castellane, en y répondant, faisoit mention de moi en termes honnêtes; autant en faisoit à Gênes M. de Jonville: autant de nouveaux griefs.

J'avoue que je ne fuyois pas l'occasion de me faire connoître, mais je ne la cherchois pas non plus hors de propos; et il me paroissoit fort juste, en servant bien, d'aspirer au prix naturel des bons services, qui est l'estime de ceux qui sont en état d'en juger et de les récompenser. Je ne dirai pas si mon exactitude à remplir mes fonctions étoit de la part de l'ambassadeur un légitime sujet de plainte; mais je dirai bien que c'est le seul qu'il ait articulé jusqu'au jour de notre séparation.

Sa maison, qu'il n'avoit jamais mise sur un bon pied, se remplissait de canaille: les François y étoient maltraités, les Italiens y prenoient l'ascendant; et même parmi eux, les bons serviteurs attachés depuis longtemps à l'ambassade furent tous malhonnêtement chassés, entre autres son premier gentilhomme, qui l'avoit été du comte de Froulay; et qu'on appeloit, je

crois, le comte Peati, ou d'un nom très approchant. Le second gentilhomme, du choix de M. de Montaigu, étoit un bandit de Mantoue, appelé Dominique Vitali, à qui l'ambassadeur confia le soin de sa maison, et qui, à force de patelinage et de basse lésine, obtint sa confiance et devint son favori, au grand préjudice du peu d'honnêtes gens qui y étoient encore, et du secrétaire qui étoit à leur tête. L'œil intègre d'un honnête homme est toujours inquiétant pour les fripons. Il n'en auroit pas fallu davantage pour que celui-ci me prît en haine; mais cette haine avoit une autre cause encore qui la rendit bien plus cruelle. Il faut dire cette cause, afin qu'on me condamne si j'avois tort.

L'ambassadeur avoit, selon l'usage, une loge à chacun des cinq spectacles. Tous les jours à dîner il nommoit le théâtre où il vouloit aller ce jour-là; je choisissois après lui, et les gentilshommes disposoient des autres loges. Je prenois en sortant la clef de la loge que j'avois choisie. Un jour, Vitali n'étant* pas là, je chargeai le valet de pied qui me servoit de m'apporter la mienne dans une maison que je lui indiquai. Vitali, au lieu de m'envoyer ma clef, dit qu'il en avoit disposé. J'étois d'autant plus outré, que le valet de pied m'avoit rendu compte de ma commission devant tout le monde. Le soir, Vitali voulut me dire quelques mots d'excuse que je ne reçus point: Demain, monsieur, lui dis-je, vous viendrez me les faire à telle heure dans la maison où j'ai reçu l'affront et devant les gens qui en ont été les témoins; ou après demain, quoi qu'il arrive, je vous déclare que vous ou moi

* VAR. *Vitali qui tenoit les clefs n'étant.....*

sortirons d'ici. Ce ton décidé lui en imposa. Il vint au lieu et à l'heure me faire des excuses publiques avec une bassesse digne de lui; mais il prit à loisir ses mesures, et, tout en me faisant de grandes courbettes, il travailla tellement à l'italienne[a], que, ne pouvant porter l'ambassadeur à me donner mon congé, il me mit dans la nécessité de le prendre.

Un pareil misérable n'étoit assurément pas fait pour me connoître; mais il connoissoit de moi ce qui servoit à ses vues; il me connoissoit bon et doux à l'excès pour supporter des torts involontaires, fier et peu endurant pour des offenses préméditées, aimant la décence et la dignité dans les choses convenables, et non moins exigeant pour l'honneur qui m'étoit dû qu'attentif à rendre celui que je devois aux autres. C'est par là qu'il entreprit et vint à bout de me rebuter. Il mit la maison sens-dessus-dessous; il en ôta ce que j'avois tâché d'y maintenir de régle, de subordination, de propreté, d'ordre. Une maison sans femme a besoin d'une discipline un peu sévère pour y faire régner la modestie inséparable de la dignité. Il fit bientôt de la nôtre un lieu de crapule et de licence, un repaire de fripons et de débauchés. Il donna pour second gentilhomme à son excellence, à la place de celui qu'il avoit fait chasser, un autre maquereau comme lui qui tenoit bordel public à la Croix de Malte; et ces deux coquins bien d'accord étoient d'une indécence égale à leur insolence. Hors la seule chambre de l'ambassadeur, qui même n'étoit pas trop en régle, il n'y avoit

[a] VAR. *à la sourdine.*

pas un seul coin dans la maison souffrable pour un honnête homme.

Comme son excellence ne soupoit pas, nous avions le soir, les gentilshommes et moi, une table particulière, où mangeoient aussi l'abbé de Binis et les pages. Dans la plus vilaine gargotte on est servi plus proprement, plus décemment, en linge moins sale, et l'on a mieux à manger. On nous donnoit une seule petite chandelle bien noire, des assiettes d'étain, des fourchettes de fer. Passe encore pour ce qui se faisoit en secret : mais on m'ôta ma gondole ; seul de tous les secrétaires d'ambassadeur, j'étois forcé d'en louer une, ou d'aller à pied, et je n'avois plus la livrée de son excellence que quand j'allois au sénat. D'ailleurs rien de ce qui se passoit au-dedans n'étoit ignoré dans la ville. Tous les officiers de l'ambassadeur jetoient les hauts cris. Dominique, la seule cause de tout, crioit le plus haut, sachant bien que l'indécence avec laquelle nous étions traités m'étoit plus sensible qu'à tous les autres. Seul de la maison, je ne disois rien au-dehors ; mais je me plaignois vivement à l'ambassadeur et du reste et de lui-même, qui, secrétement excité par son ame damnée, me faisoit chaque jour quelque nouvel affront. Forcé de dépenser beaucoup pour me tenir au pair avec mes confrères et convenablement à mon poste, je ne pouvois arracher un sou de mes appointements ; et, quand je lui demandois de l'argent, il me parloit de son estime et de sa confiance, comme si elle eût dû remplir ma bourse et pourvoir à tout.

Ces deux bandits finirent par faire tourner tout-à-fait la tête à leur maître, qui ne l'avoit déjà pas trop

droite, et le ruinoient dans un brocantage continuel par des marchés de dupe, qu'ils lui persuadoient être des marchés d'escroc. Ils lui firent louer, sur la Brenta, un palazzo le double de sa valeur, dont ils partagèrent le surplus avec le propriétaire. Les appartements en étoient incrustés en mosaïque et garnis de colonnes et de pilastres de très beaux marbres à la mode du pays. M. de Montaigu fit superbement masquer tout cela d'une boiserie de sapin, par l'unique raison qu'à Paris les appartements sont ainsi boisés. Ce fut par une raison semblable que, seul de tous les ambassadeurs qui étoient à Venise, il ôta l'épée à ses pages et la canne à ses valets de pied. Voilà quel étoit l'homme qui, toujours par le même motif peut-être, me prit en grippe, uniquement sur ce que je le servois fidèlement.

J'endurai patiemment ses dédains, sa brutalité, ses mauvais traitements, tant qu'en y voyant de l'humeur je crus n'y pas voir de la haine; mais dès que je vis le dessein formé de me priver de l'honneur que je méritois par mon bon service, je résolus d'y renoncer. La première marque que je reçus de sa mauvaise volonté fut à l'occasion d'un dîner qu'il devoit donner à M. le duc de Modène et à sa famille, qui étoient à Venise, et dans lequel il me signifia que je n'aurois pas place à sa table. Je lui répondis, piqué, mais sans me fâcher, qu'ayant l'honneur d'y dîner journellement, si M. le duc de Modène exigeoit que je m'en abstinsse quand il y viendroit, il étoit de la dignité de son excellence et de mon devoir de n'y pas consentir. Comment! dit-il avec emportement, mon secrétaire, qui même n'est pas gentilhomme, prétend dîner avec un

souverain quand mes gentilshommes n'y dînent pas? Oui, monsieur, lui répliquai-je, le poste dont m'a honoré votre excellence m'ennoblit si bien tant que je le remplis, que j'ai même le pas sur vos gentilshommes ou soi-disant tels, et suis admis où ils ne peuvent l'être. Vous n'ignorez pas que, le jour que vous ferez votre entrée publique, je suis appelé par l'étiquette, et par un usage immémorial, à vous y suivre en habit de cérémonie et à l'honneur d'y dîner avec vous au palais de Saint-Marc; et je ne vois pas pourquoi un homme qui peut et doit manger en public avec le doge et le sénat de Venise, ne pourroit pas manger en particulier avec M. le duc de Modène. Quoique l'argument fût sans réplique, l'ambassadeur ne s'y rendit point: mais nous n'eûmes pas occasion de renouveler la dispute, M. le duc de Modène n'étant point venu dîner chez lui.

Dès lors il ne cessa de me donner des désagréments, de me faire des passe-droits, s'efforçant de m'ôter les petites prérogatives attachées à mon poste pour les transmettre à son cher Vitali; et je suis sûr que s'il eût osé l'envoyer au sénat à ma place il l'auroit fait. Il employoit ordinairement l'abbé de Binis pour écrire dans son cabinet ses lettres particulières: il se servit de lui pour écrire à M. de Maurepas une relation de l'affaire du capitaine Olivet, dans laquelle, loin de lui faire aucune mention de moi qui seul m'en étois mêlé, il m'ôtoit même l'honneur du verbal, dont il lui envoyoit un double, pour l'attribuer à Patizel qui n'avoit pas dit un seul mot. Il vouloit me mortifier et complaire à son favori, mais non pas se défaire de

moi. Il sentoit qu'il ne lui seroit plus aussi aisé de me trouver un successeur qu'à M. Follau, qui l'avoit déjà fait connoître. Il lui falloit absolument un secrétaire qui sût l'italien à cause des réponses du sénat, qui fît toutes ses dépêches, toutes ses affaires, sans qu'il se mêlât de rien, qui joignît au mérite de bien servir la bassesse d'être le complaisant de messieurs ses faquins de gentilshommes. Il vouloit donc me garder et me mater en me tenant loin de mon pays et du sien, sans argent pour y retourner : et il auroit réussi peut-être s'il s'y fût pris modérément. Mais Vitali, qui avoit d'autres vues, et qui vouloit me forcer de prendre mon parti, en vint à bout. Dès que je vis que je perdois toutes mes peines, que l'ambassadeur me faisoit des crimes de mes services au lieu de m'en savoir gré, que je n'avois plus à espérer chez lui que désagréments au-dedans, injustice au-dehors, et que, dans le décri général où il s'étoit mis, ses mauvais offices pouvoient me nuire sans que les bons pussent me servir, je pris mon parti et lui demandai mon congé, lui laissant le temps de se pourvoir d'un secrétaire. Sans me dire ni oui ni non, il alla toujours son train. Voyant que rien n'alloit mieux et qu'il ne se mettoit en devoir de chercher personne, j'écrivis à son frère, et, lui détaillant mes motifs, je le priai d'obtenir mon congé de son excellence, ajoutant que de manière ou d'autre il m'étoit impossible de rester. J'attendis longtemps et n'eus point de réponse. Je commençois d'être fort embarrassé; mais l'ambassadeur reçut enfin une lettre de son frère. Il falloit qu'elle fût vive, car, quoiqu'il fût sujet à des emportements très féroces, je ne

lui en vis jamais un pareil. Après des torrents d'injures abominables, ne sachant plus que dire, il m'accusa d'avoir vendu ses chiffres. Je me mis à rire, et lui demandai d'un ton moqueur s'il croyoit qu'il y eût dans tout Venise un homme assez sot pour en donner un écu. Cette réponse le fit écumer de rage. Il fit mine d'appeler ses gens pour me faire, dit-il, jeter par la fenêtre. Jusque-là j'avois été fort tranquille; mais à cette menace la colère et l'indignation me transportèrent à mon tour. Je m'élançai vers la porte; et après avoir tiré le bouton qui la fermoit en-dedans: Non pas, monsieur le comte, lui dis-je en revenant à lui d'un pas grave; vos gens ne se mêleront pas de cette affaire, trouvez bon qu'elle se passe entre nous. Mon action, mon air le calmèrent à l'instant même: la surprise et l'effroi se marquèrent dans son maintien. Quand je le vis revenu de sa furie, je lui fis mes adieux en peu de mots; puis, sans attendre sa réponse, j'allai rouvrir la porte, je sortis, et passai posément dans l'anti-chambre au milieu de ses gens, qui se levèrent à l'ordinaire, et qui, je crois, m'auroient plutôt prêté main-forte contre lui, qu'à lui contre moi. Sans remonter chez moi je descendis l'escalier tout de suite, et sortis sur-le-champ du palais pour n'y plus rentrer.

J'allai droit chez M. Le Blond lui conter l'aventure. Il en fut peu surpris; il connoissoit l'homme. Il me retint à dîner. Ce dîner, quoique impromptu, fut brillant; tous les François de considération qui étoient à Venise s'y trouvèrent: l'ambassadeur n'eut pas un chat. Le consul conta mon cas à la compagnie. A ce

récit, il n'y eut qu'un cri, qui ne fut pas en faveur de son excellence. Elle n'avoit point réglé mon compte, ne m'avoit pas donné un sou; et, réduit pour toute ressource à quelque louis que j'avois sur moi, j'étois dans l'embarras pour mon retour. Toutes les bourses me furent ouvertes. Je pris une vingtaine de sequins dans celle de M. Le Blond, autant dans celle de M. de Saint-Cyr, avec lequel, après lui, j'avois le plus de liaison. Je remerciai tous les autres; et en attendant mon départ, j'allai loger chez le chancelier du consulat, pour bien prouver au public que la nation n'étoit pas complice des injustices de l'ambassadeur. Celui-ci furieux de me voir fêté dans mon infortune, et lui délaissé, tout ambassadeur qu'il étoit, perdit tout-à-fait la tête et se comporta comme un forcené. Il s'oublia jusqu'à présenter un mémoire au sénat pour me faire arrêter. Sur l'avis que m'en donna l'abbé de Binis, je résolus de rester encore quinze jours, au lieu de partir le surlendemain, comme j'avois compté. On avoit vu et approuvé ma conduite; j'étois universellement estimé. La seigneurie ne daigna pas même répondre à l'extravagant mémoire de l'ambassadeur, et me fit dire par le consul que je pouvois rester à Venise aussi long-temps qu'il me plairoit sans m'inquiéter des démarches d'un fou. Je continuai de voir mes amis: j'allai prendre congé de monsieur l'ambassadeur d'Espagne, qui me reçut très bien, et du comte de Finochietti, ministre de Naples, que je ne trouvai pas, mais à qui j'écrivis, et qui me répondit la lettre du monde la plus obligeante. Je partis enfin ne laissant, malgré mes embarras, d'autres dettes

que les emprunts dont je viens de parler et une cinquantaine d'écus chez un marchand nommé Morandi, que Carrio se chargea de payer, et que je ne lui ai jamais rendus, quoique nous nous soyons souvent revus depuis ce temps-là : mais quant aux deux emprunts dont j'ai parlé, je les remboursai très exactement sitôt que la chose me fut possible.

Ne quittons pas Venise sans dire un mot des célébres amusements de cette ville, ou du moins de la très petite part que j'y pris durant mon séjour. On a vu dans le cours de ma jeunesse combien peu j'ai couru les plaisirs de cet âge, ou du moins ceux qu'on nomme ainsi. Je ne changeai pas de goût à Venise; mais mes occupations, qui d'ailleurs m'en auroient empêché, rendirent plus piquantes les récréations simples que je me permettois. La première et la plus douce étoit la société des gens de mérite, MM. Le Blond, de Saint-Cyr, Carrio, Altuna, et un gentilhomme forlan*, dont j'ai grand regret d'avoir oublié le nom, et dont je ne me rappelle point, sans émotion, l'aimable souvenir : c'étoit, de tous les hommes que j'ai connus dans ma vie, celui dont le cœur ressembloit le plus au mien. Nous étions liés aussi avec deux ou trois Anglois pleins d'esprit et de connoissances, passionnés de la musique ainsi que nous. Tous ces messieurs avoient leurs femmes, ou leurs amies, ou leurs maîtresses; ces dernières presque toutes filles à talents, chez lesquelles on faisoit de la musique ou des bals. On y jouoit aussi, mais très peu; les goûts vifs, les talents, les spectacles nous

* C'est-à-dire natif de Forli, ville d'Italie dans la Romagne.

ment. Il n'y eut qu'un cri, qui ne fut pas en faveur de son excellence. Elle n'avoit point réglé mon compte, ne m'avoit pas donné un sou; et, réduit pour toute ressource à quelques louis que j'avois sur moi, j'étois dans l'embarras pour mon retour. Toutes les bourses me furent ouvertes. Je pris une vingtaine de sequins dans celle de M. Le Blond, autant dans celle de M. de Saint-Cyr, avec lequel, après lui, j'avois le plus de liaison. Je remerciai tous les autres; et en attendant mon départ, j'allai loger chez le chancelier du consulat, pour bien prouver au public que la nation n'étoit pas complice des injustices de l'ambassadeur. Celui-ci, furieux de me voir fêté dans mon infortune, et lui délaissé, tout ambassadeur qu'il étoit, perdit tout-à-fait la tête et se comporta comme un forcené. Il s'oublia jusqu'à présenter un mémoire au sénat pour me faire arrêter. Sur l'avis que m'en donna l'abbé de Binis, je résolus de rester encore quinze jours, au lieu de partir le surlendemain, comme j'avois compté. On avoit vu et approuvé ma conduite; j'étois universellement estimé. La seigneurie ne daigna pas même répondre à l'extravagant mémoire de l'ambassadeur, et me fit dire par le consul que je pouvois rester à Venise aussi long-temps qu'il me plairoit sans m'inquiéter des démarches d'un fou. Je continuai de voir mes amis: j'allai prendre congé de monsieur l'ambassadeur d'Espagne, qui me reçut très bien, et du comte de Finochietti, ministre de Naples, que je ne trouvai pas, mais à qui j'écrivis, et qui me répondit la lettre du monde la plus obligeante. Je partis enfin ne laissant, malgré mes embarras, d'autres dettes

rendoient cet amusement insipide. Le jeu n'est que la ressource des gens ennuyés. J'avois apporté de Paris le préjugé qu'on a dans ce pays-là contre la musique italienne, mais j'avois aussi reçu de la nature cette sensibilité de tact contre laquelle les préjugés ne tiennent pas. J'eus bientôt pour cette musique la passion qu'elle inspire à ceux qui sont faits pour en juger. En écoutant des barcarolles, je trouvois que je n'avois pas ouï chanter jusqu'alors; et bientôt je m'engouai tellement de l'opéra, qu'ennuyé de babiller, manger et jouer dans les loges, quand je n'aurois voulu qu'écouter, je me dérobois souvent à la compagnie pour aller d'un autre côté. Là, tout seul, enfermé dans ma loge, je me livrois, malgré la longueur du spectacle, au plaisir d'en jouir à mon aise et jusqu'à la fin. Un jour, au théâtre de Saint-Chrisostôme, je m'endormis, et bien plus profondément que je n'aurois fait dans mon lit. Les airs bruyants et brillants ne me réveillèrent point; mais qui pourroit exprimer la sensation délicieuse que me firent la douce harmonie et les chants angéliques de celui qui me réveilla! Quel réveil, quel ravissement, quelle extase, quand j'ouvris au même instant les oreilles et les yeux! Ma première idée fut de me croire en paradis. Ce morceau ravissant, que je me rappelle encore et que je n'oublierai de ma vie, commençoit ainsi:

*Conservami la bella*
*Che si m'accende il cor.*

Je voulus avoir ce morceau : je l'eus, et je l'ai gardé long-temps, mais il n'étoit pas sur mon papier comme

dans ma mémoire. C'étoit bien la même note, mais ce n'étoit pas la même chose. Jamais cet air divin ne peut être exécuté que dans ma tête, comme il le fut en effet le jour qu'il me réveilla.

Une musique à mon gré bien supérieure à celle des opéra, et qui n'a pas sa semblable en Italie, ni dans le reste du monde, est celle des *scuole*. Les *scuole* sont des maisons de charité établies pour donner l'éducation à de jeunes filles sans bien, et que la république dote ensuite, soit pour le mariage, soit pour le cloître. Parmi les talents qu'on cultive dans ces jeunes filles, la musique est au premier rang. Tous les dimanches à l'église de chacune de ces quatre *scuole*, on a durant les vêpres des motets à grand chœur et en grand orchestre, composés et dirigés par les plus grands maîtres de l'Italie, exécutés dans des tribunes grillées, uniquement par des filles dont la plus vieille n'a pas vingt ans. Je n'ai l'idée de rien d'aussi voluptueux, d'aussi touchant que cette musique : les richesses de l'art, le goût exquis des chants, la beauté des voix, la justesse de l'exécution, tout dans ces délicieux concerts concourt à produire une impression qui n'est assurément pas du bon costume, mais dont je doute qu'aucun cœur d'homme soit à l'abri. Jamais Carrio ni moi ne manquions ces vêpres aux *Mendicanti*, et nous n'étions pas les seuls. L'église étoit toujours pleine d'amateurs ; les acteurs même de l'Opéra venoient se former au vrai goût du chant sur ces excellents modèles. Ce qui me désoloit étoit ces maudites grilles, qui ne laissoient passer que des sons, et me cachoient les anges de beauté dont ils

étoient dignes. Je ne parlois d'autre chose. Un jour que j'en parlois chez M. Le Blond : Si vous êtes si curieux, me dit-il, de voir ces petites filles, il est aisé de vous contenter. Je suis un des administrateurs de la maison; je veux vous y donner à goûter avec elles. Je ne le laissai pas en repos qu'il ne m'eût tenu parole. En entrant dans le salon qui renfermoit ces beautés si convoitées, je sentis un frémissement d'amour que je n'avois jamais éprouvé. M. Le Blond me présenta l'une après l'autre ces chanteuses célèbres dont la voix et le nom étoient tout ce qui m'étoit connu. Venez, Sophie... Elle étoit horrible. Venez, Catina... Elle étoit borgne. Venez, Bettina... La petite vérole l'avoit défigurée. Presque pas une n'étoit sans quelque notable défaut. Le bourreau rioit de ma cruelle surprise. Deux ou trois cependant me parurent passables: elles ne chantoient que dans les chœurs. J'étois désolé. Durant le goûter on les agaça; elles s'égayèrent. La laideur n'exclut pas les graces; je leur en trouvai. Je me disois, on ne chante pas ainsi sans ame; elles en ont. Enfin ma façon de les voir changea si bien, que je sortis presque amoureux de toutes ces laiderons [a]. J'osois à peine retourner à leurs vêpres. J'eus de quoi me rassurer. Je continuai de trouver leurs chants délicieux, et leurs voix fardoient si bien leurs visages, que tant qu'elles chantoient je m'obstinois, en dépit de mes yeux, à les trouver belles.

La musique en Italie coûte si peu de chose, que ce n'est pas la peine de s'en faire faute quand on a du goût pour elle. Je louai un clavecin, et pour un petit

[a] VAR. ..... de *tous ces laiderons.*

écu j'avois chez moi quatre ou cinq symphonistes, avec lesquels je m'exerçois une fois la semaine à exécuter les morceaux qui m'avoient fait le plus de plaisir à l'Opéra. J'y fis essayer aussi quelques symphonies de mes *Muses galantes*. Soit qu'elles plussent, ou qu'on me voulût cajoler, le maître des ballets de Saint-Jean-Chrisostôme m'en fit demander deux, que j'eus le plaisir d'entendre exécuter par cet admirable orchestre, et qui furent dansées par une petite Bettina, jolie et surtout aimable fille, entretenue par un Espagnol de nos amis appelé Fagoaga, et chez laquelle nous allions passer la soirée assez souvent.

Mais, à propos de filles, ce n'est pas dans une ville comme Venise qu'on s'en abstient; n'avez-vous rien, pourroit-on me dire, à confesser sur cet article? Oui, j'ai quelque chose à dire en effet, et je vais procéder à cette confession avec la même naïveté que j'ai mise à toutes les autres.

J'ai toujours eu du dégoût pour les filles publiques, et je n'avois pas à Venise autre chose à ma portée, l'entrée de la plupart des maisons du pays m'étant interdite à cause de ma place. Les filles de M. Le Blond étoient très aimables, mais d'un difficile abord, et je considérois trop le père et la mère pour penser même à les convoiter.

J'aurois eu plus de goût pour une jeune personne appelée mademoiselle de Catanéo, fille de l'agent du roi de Prusse; mais Carrio étoit amoureux d'elle, il a même été question de mariage. Il étoit à son aise, et je n'avois rien; il avoit cent louis d'appointements, je n'avois que cent pistoles; et, outre que je ne voulois

pas aller sur les brisées d'un ami, je savois que partout, et surtout à Venise, avec une bourse aussi mal garnie, on ne doit pas se mêler de faire le galant. Je n'avois pas perdu la funeste habitude de donner le change à mes besoins; trop occupé pour sentir vivement ceux que le climat donne, je vécus près d'un an dans cette ville aussi sage que j'avois fait à Paris, et j'en suis reparti au bout de dix-huit mois sans avoir approché du sexe que deux seules fois par les singulières occasions que je vais dire.

La première me fut procurée par l'honnête gentilhomme Vitali, quelque temps après l'excuse que je l'obligeai de me demander dans toutes les formes. On parloit à table des amusements de Venise. Ces messieurs me reprochoient mon indifférence pour le plus piquant de tous, vantant la gentillesse des courtisanes vénitiennes, et disant qu'il n'y en avoit point au monde qui les valussent. Dominique dit qu'il falloit que je fisse connoissance avec la plus aimable de toutes; qu'il vouloit m'y mener, et que j'en serois content. Je me mis à rire de cette offre obligeante; et le comte Péati, homme déjà vieux et vénérable, dit avec plus de franchise que je n'en aurois attendu d'un Italien, qu'il me croyoit trop sage pour me laisser mener chez des filles par mon ennemi. Je n'en avois en effet ni l'intention ni la tentation, et malgré cela, par une de ces inconséquences que j'ai peine à comprendre moi-même, je finis par me laisser entraîner, contre mon goût, mon cœur, ma raison, ma volonté même, uniquement par foiblesse, par honte de marquer de la défiance, et, comme on dit dans ce pays-là, *per non parer troppo co-*

*glione*. La *padoana* chez qui nous allâmes étoit d'une assez jolie figure, belle même, mais non pas d'une beauté qui me plût. Dominique me laissa chez elle. Je fis venir des sorbets, je la fis chanter, et au bout d'une demi-heure je voulus m'en aller, en laissant sur la table un ducat; mais elle eut le singulier scrupule de n'en vouloir point qu'elle ne l'eût gagné, et moi la singulière bêtise de lever son scrupule. Je m'en revins au palais, si persuadé que j'étois poivré, que la première chose que je fis en arrivant, fut d'envoyer chercher le chirurgien pour lui demander des tisanes. Rien ne peut égaler le malaise d'esprit que je souffris durant trois semaines, sans qu'aucune incommodité réelle, aucun signe apparent le justifiât. Je ne pouvois concevoir qu'on pût sortir impunément des bras de la padoana. Le chirurgien lui-même eut toute la peine imaginable à me rassurer. Il n'en put venir à bout qu'en me persuadant que j'étois conformé d'une façon particulière à ne pouvoir pas aisément être infecté, et, quoique je me sois moins exposé peut-être qu'aucun autre homme à cette expérience, ma santé de ce côté n'ayant jamais reçu d'atteinte, m'est une preuve que le chirurgien avoit raison. Cette opinion cependant ne m'a jamais rendu téméraire; et, si je tiens en effet cet avantage de la nature, je puis dire que je n'en ai pas abusé.

Mon autre aventure, quoique avec une fille aussi, fut d'une espèce bien différente, et quant à son origine, et quant à ses effets. J'ai dit que le capitaine Olivet m'avoit donné à dîner sur son bord, et que j'y avois mené le secrétaire d'Espagne. Je m'attendois au

salut du canon. L'équipage nous reçut en haie; mais il n'y eut pas une amorce brûlée; ce qui me mortifia beaucoup, à cause de Carrio, que je vis en être un peu piqué; et il étoit vrai que sur les vaisseaux marchands on accordoit le salut du canon à des gens qui ne nous valoient certainement pas: d'ailleurs je croyois avoir mérité quelque distinction du capitaine. Je ne pus me déguiser, parceque cela m'est toujours impossible; et, quoique le dîner fût très bon et qu'Olivet en fit très bien les honneurs, je le commençai de mauvaise humeur, mangeant peu, et parlant encore moins.

A la première santé, du moins, j'attendois une salve: rien. Carrio, qui me lisoit dans l'ame, rioit de me voir grogner comme un enfant. Au tiers du dîner je vois approcher une gondole. Ma foi, monsieur, me dit le capitaine, prenez garde à vous, voici l'ennemi. Je lui demande ce qu'il veut dire: il répond en plaisantant. La gondole aborde, et j'en vois sortir une jeune personne éblouissante, fort coquettement mise et fort leste, qui dans trois sauts fut dans la chambre; et je la vis établie à côté de moi avant que j'eusse aperçu qu'on y avoit mis un couvert. Elle étoit aussi charmante que vive, une brunette de vingt ans au plus. Elle ne parloit qu'italien; son accent seul eût suffi pour me tourner la tête. Tout en mangeant, tout en causant elle me regarde, me fixe un moment, puis s'écriant, Bonne Vierge! ah! mon cher Brémond, qu'il y a de temps que je ne t'ai vu! se jette entre mes bras, colle sa bouche contre la mienne, et me serre à m'étouffer. Ses grands yeux noirs à l'orientale lançoient dans mon cœur des traits de feu; et, quoique la surprise fît

d'abord quelque diversion, la volupté me gagna très rapidement, au point que, malgré les spectateurs, il fallût bientôt que cette belle me contînt elle-même; car j'étois ivre ou plutôt furieux. Quand elle me vit au point où elle me vouloit, elle mit plus de modération dans ses caresses, mais non dans sa vivacité; et quand il lui plut de nous expliquer la cause vraie ou fausse de toute cette pétulance, elle nous dit que je ressemblois, à s'y tromper, à M. de Brémond, directeur des douanes de Toscane; qu'elle avoit raffolé de ce M. de Brémond; qu'elle en raffoloit encore; qu'elle l'avoit quitté parcequ'elle étoit une sotte; qu'elle me prenoit à sa place; qu'elle vouloit m'aimer parceque cela lui convenoit; qu'il falloit, par la même raison, que je l'aimasse tant que cela lui conviendroit; et que, quand elle me planteroit là, je prendrois patience comme avoit fait son cher Brémond. Ce qui fut dit fut fait. Elle prit possession de moi comme d'un homme à elle, me donnoit à garder ses gants, son éventail, son *cinda,* sa coiffe; m'ordonnoit d'aller ici ou là, de faire ceci ou cela, et j'obéissois. Elle me dit d'aller renvoyer sa gondole, parcequ'elle vouloit se servir de la mienne, et j'y fus; elle me dit de m'ôter de ma place, et de prier Carrio de s'y mettre, parcequ'elle avoit à lui parler, et je le fis. Ils causèrent très long-temps ensemble et tout bas; je les laissai faire. Elle m'appela, je revins. Écoute, Zanetto, me dit-elle, je ne veux point être aimée à la françoise, et même il n'y feroit pas bon: au premier moment d'ennui, va-t'en. Mais ne reste pas à demi, je t'en avertis. Nous allâmes après le dîner voir la verrerie à Murano. Elle acheta beaucoup de petites

breloques, qu'elle nous laissa payer sans façon; mais elle donna partout des trinqueltes beaucoup plus forts que tout ce que nous avions dépensé. Par l'indifférence avec laquelle elle jetoit son argent et nous laissoit jeter le nôtre, on voyoit qu'il n'étoit d'aucun prix pour elle. Quand elle se faisoit payer, je crois que c'étoit par vanité plus que par avarice: elle s'applaudissoit du prix qu'on mettoit à ses faveurs.

Le soir nous la ramenâmes chez elle. Tout en causant je vis deux pistolets sur sa toilette. Ah! ah! dis-je en en prenant un, voici une boîte à mouches de nouvelle fabrique; pourroit-on savoir quel en est l'usage? Je vous connois d'autres armes qui font feu mieux que celles-là. Après quelques plaisanteries sur le même ton, elle nous dit, avec une naïve fierté qui la rendoit encore plus charmante: Quand j'ai des bontés pour des gens que je n'aime point, je leur fais payer l'ennui qu'ils me donnent; rien n'est plus juste: mais en endurant leurs caresses, je ne veux pas endurer leurs insultes, et je ne manquerai pas le premier qui me manquera.

En la quittant j'avois pris son heure pour le lendemain. Je ne la fis pas attendre. Je la trouvai *in vestito di confidenza*, dans un déshabillé plus que galant, qu'on ne connoît que dans les pays méridionaux, et que je ne m'amuserai pas à décrire, quoique je me le rappelle trop bien. Je dirai seulement que ses manchettes et son tour de gorge étoient bordés d'un fil de soie garni de pompons couleur de rose. Cela me parut animer fort une belle peau. Je vis ensuite que c'étoit la mode à Venise; et l'effet en est si charmant, que je suis sur-

pris que cette mode n'ait jamais passé en France. Je n'avois point d'idée des voluptés qui m'attendoient. J'ai parlé de madame de Larnage, dans les transports que son souvenir me rend quelquefois encore; mais qu'elle étoit vieille, et laide, et froide auprès de ma Zulietta! Ne tâchez pas d'imaginer les charmes et les graces de cette fille enchanteresse, vous resteriez trop loin de la vérité; les jeunes vierges des cloîtres sont moins fraîches, les beautés du sérail sont moins vives, les houris du paradis sont moins piquantes. Jamais si douce jouissance ne s'offrit au cœur et aux sens d'un mortel. Ah! du moins, si je l'avois su goûter pleine et entière un seul moment!... Je la goûtai, mais sans charme; j'en émoussai toutes les délices; je les tuai comme à plaisir. Non, la nature ne m'a point fait pour jouir. Elle a mis dans ma mauvaise tête le poison de ce bonheur ineffable, dont elle a mis l'appétit dans mon cœur.

S'il est une circonstance de ma vie qui peigne bien mon naturel[a], c'est celle que je vais raconter. La force avec laquelle je me rappelle en ce moment l'objet de mon livre me fera mépriser ici la fausse bienséance qui m'empêcheroit de le remplir. Qui que vous soyez, qui voulez connoître un homme, osez lire les deux ou trois pages suivantes: vous allez connoître à plein Jean-Jacques Rousseau.

J'entrai dans la chambre d'une courtisane comme dans le sanctuaire de l'amour et de la beauté; j'en crus voir la divinité dans sa personne. Je n'aurois jamais cru que, sans respect et sans estime, on pût

[a] VAR...... *mon caractère, c'est.....*

rien sentir de pareil à ce qu'elle me fit éprouver. A peine eus-je connu, dans les premières familiarités, le prix de ses charmes et de ses caresses, que de peur d'en perdre le fruit d'avance, je voulus me hâter de le cueillir. Tout-à-coup, au lieu des flammes qui me dévoroient, je sens un froid mortel couler dans mes veines; les jambes me flageolent, et prêt à me trouver mal, je m'assieds[a], et je pleure comme un enfant.

Qui pourroit deviner la cause de mes larmes, et ce qui me passoit par la tête en ce moment? Je me disois: Cet objet dont je dispose est le chef-d'œuvre de la nature et de l'amour; l'esprit, le corps, tout en est parfait; elle est aussi bonne et généreuse qu'elle est aimable et belle; les grands, les princes, devroient être ses esclaves; les sceptres devroient être à ses pieds. Cependant la voilà, misérable coureuse, livrée au public; un capitaine de vaisseau marchand dispose d'elle; elle vient se jeter à ma tête, à moi qu'elle sait qui n'ai rien, à moi dont le mérite, qu'elle ne peut connoître, doit être nul à ses yeux. Il y a là quelque chose d'inconcevable. Ou mon cœur me trompe, fascine mes sens et me rend la dupe d'une indigne salope, ou il faut que quelque défaut secret que j'ignore détruise l'effet de ses charmes, et la rende odieuse à ceux qui devroient se la disputer. Je me mis à chercher ce défaut avec une contention d'esprit singulière, et il ne me vint pas même à l'esprit que la v.... pût y avoir part. La fraîcheur de ses chairs, l'éclat de son coloris, la blancheur de ses dents, la douceur de son haleine, l'air de propreté répandu sur toute sa personne, éloignoient de

[a] VAR. *Je m'asseye.*

moi si parfaitement cette idée, qu'en doute encore sur mon état depuis la padoana, je me faisois plutôt un scrupule de n'être pas assez sain pour elle; et je suis très persuadé qu'en cela ma confiance ne me trompoit pas.

Ces réflexions, si bien placées, m'agitèrent au point d'en pleurer. Zulietta, pour qui cela faisoit sûrement un spectacle tout nouveau dans la circonstance, fut un moment interdite; mais ayant fait un tour de chambre et passant devant son miroir, elle comprit, et mes yeux lui confirmèrent que le dégoût n'avoit point de part à ce rat. Il ne lui fut pas difficile de m'en guérir et d'effacer cette petite honte: mais, au moment que j'étois prêt à me pâmer sur une gorge qui sembloit pour la première fois souffrir la bouche et la main d'un homme, je m'aperçus qu'elle avoit un téton borgne. Je me frappe, j'examine, je crois voir que ce téton n'est pas conformé comme l'autre. Me voilà cherchant dans ma tête comment on peut avoir un téton borgne; et, persuadé que cela tenoit à quelque notable vice naturel, à force de tourner et retourner cette idée, je vis clair comme le jour que dans la plus charmante personne dont je pusse me former l'image, je ne tenois dans mes bras qu'une espèce de monstre, le rebut de la nature, des hommes et de l'amour. Je poussai la stupidité jusqu'à lui parler de ce téton borgne. Elle prit d'abord la chose en plaisantant, et, dans son humeur folâtre, dit et fit des choses à me faire mourir d'amour: mais gardant un fonds d'inquiétude que je ne pus lui cacher, je la vis enfin rougir, se rajuster, se redresser, et, sans dire un seul mot, s'aller mettre à sa fenêtre.

Je voulus m'y mettre à côté d'elle; elle s'en ôta, fut s'asseoir sur un lit de repos, se leva le moment d'après; et, se promenant par la chambre en s'éventant, me dit d'un ton froid et dédaigneux : Zanetto, *lascia le donne, e studia la matamatica.*

Avant de la quitter, je lui demandai pour le lendemain un autre rendez-vous, qu'elle remit au troisième jour, en ajoutant, avec un sourire ironique, que je devois avoir besoin de repos. Je passai ce temps mal à mon aise, le cœur plein de ses charmes et de ses graces, sentant mon extravagance, me la reprochant, regrettant les moments si mal employés, qu'il n'avoit tenu qu'à moi de rendre les plus doux de ma vie, attendant avec la plus vive impatience celui d'en réparer la perte, et néanmoins inquiet encore, malgré que j'en eusse, de concilier les perfections de cette adorable fille avec l'indignité de son état. Je courus, je volai chez elle à l'heure dite. Je ne sais si son tempérament ardent eût été plus content de cette visite; son orgueil l'eût été du moins, et je me faisois d'avance une jouissance délicieuse de lui montrer de toutes manières comment je savois réparer mes torts. Elle m'épargna cette épreuve. Le gondolier, qu'en abordant j'envoyai chez elle, me rapporta qu'elle étoit partie la veille pour Florence. Si je n'avois pas senti tout mon amour en la possédant, je le sentis bien cruellement en la perdant. Mon regret insensé ne m'a point quitté. Tout aimable, toute charmante qu'elle étoit à mes yeux, je pouvois me consoler de la perdre; mais de quoi je n'ai pu me consoler, je l'avoue, c'est qu'elle n'ait emporté de moi qu'un souvenir méprisant.

Voilà mes deux histoires. Les dix-huit mois que j'ai passés à Venise ne m'ont fourni de plus à dire qu'un simple projet tout au plus. Carrio étoit galant : ennuyé de n'aller toujours que chez des filles engagées à d'autres, il eut la fantaisie d'en avoir une à son tour; et, comme nous étions inséparables, il me proposa l'arrangement, peu rare à Venise, d'en avoir une à nous deux. J'y consentis. Il s'agissoit de la trouver sûre. Il chercha tant qu'il déterra une petite fille de onze à douze ans, que son indigne mère cherchoit à vendre. Nous fûmes la voir ensemble. Mes entrailles s'émurent en voyant cette enfant : elle étoit blonde et douce comme un agneau; on ne l'auroit jamais crue italienne. On vit pour très peu de chose à Venise : nous donnâmes quelque argent à la mère, et pourvûmes à l'entretien de la fille. Elle avoit de la voix : pour lui procurer un talent de ressource, nous lui donnâmes une épinette et un maître à chanter. Tout cela nous coûtoit à peine à chacun deux sequins par mois, et nous en épargnoit davantage en autres dépenses : mais comme il falloit attendre qu'elle fût mûre, c'étoit semer beaucoup avant que de recueillir. Cependant, contents d'aller là passer les soirées, causer et jouer très innocemment avec cette enfant, nous nous amusions plus agréablement peut-être que si nous l'avions possédée : tant il est vrai que ce qui nous attache le plus aux femmes est moins la débauche qu'un certain agrément de vivre auprès d'elles ! Insensiblement mon cœur s'attachoit à la petite Anzoletta, mais d'un attachement paternel, auquel les sens avoient si peu de part, qu'à mesure qu'il augmentoit il m'auroit été

moins possible de les y faire entrer; et je sentois que j'aurois eu horreur d'approcher de cette fille devenue nubile comme d'un inceste abominable. Je voyois les sentiments du bon Carrio prendre, à son insu, le même tour. Nous nous ménagions, sans y penser, des plaisirs non moins doux, mais bien différents de ceux dont nous avions d'abord eu l'idée; et je suis certain que, quelque belle qu'eût pu devenir cette pauvre enfant, loin d'être jamais les corrupteurs de son innocence, nous en aurions été les protecteurs. Ma catastrophe, arrivée peu de temps après, ne me laissa pas celui d'avoir part à cette bonne œuvre; et je n'ai à me louer dans cette affaire que du penchant de mon cœur. Revenons à mon voyage.

Mon premier projet en sortant de chez M. de Montaigu étoit de me retirer à Genève, en attendant qu'un meilleur sort, écartant les obstacles, pût me réunir à ma pauvre maman. Mais l'éclat qu'avoit fait notre querelle, et la sottise qu'il fit d'en écrire à la cour, me fit prendre le parti d'aller moi-même y rendre compte de ma conduite, et me plaindre de celle d'un forcené. Je marquai de Venise ma résolution à M. du Theil, chargé par intérim des affaires étrangères après la mort de M. Amelot. Je partis aussitôt que ma lettre. Je pris ma route par Bergame, Côme et Domo d'Ossola; je traversai le Simplon. A Sion, M. de Chaignon, chargé des affaires de France, me fit mille amitiés : à Genève, M. de La Closure m'en fit autant. J'y renouvelai connoissance avec M. de Gauffecourt, dont j'avois quelque argent à recevoir. J'avois traversé Nyon sans voir mon père; non qu'il ne m'en coûtât

extrêmement, mais je n'avois pu me résoudre à me montrer à ma belle-mère après mon désastre, certain qu'elle me jugeroit sans vouloir m'écouter. Le libraire Duvillard, ancien ami de mon père, me reprocha vivement ce tort. Je lui en dis la cause; et, pour le réparer sans m'exposer à voir ma belle-mère, je pris une chaise, et nous fûmes ensemble à Nyon descendre au cabaret. Duvillard s'en fut chercher mon pauvre père, qui vint tout courant m'embrasser. Nous soupâmes ensemble, et, après avoir passé une soirée bien douce à mon cœur, je retournai le lendemain matin à Genève avec Duvillard, pour qui j'ai toujours conservé de la reconnoissance du bien qu'il me fit en cette occasion.

Mon plus court chemin n'étoit pas par Lyon; mais j'y voulus passer pour vérifier une friponnerie bien basse de M. de Montaigu. J'avois fait venir de Paris une petite caisse contenant une veste brodée en or, quelques paires de manchettes et six paires de bas de soie blancs; rien de plus. Sur la proposition qu'il m'en fit lui-même, je fis ajouter cette caisse, ou plutôt cette boîte, à son bagage. Dans le mémoire d'apothicaire qu'il voulut me donner en paiement de mes appointements, et qu'il avoit écrit de sa main, il avoit mis que cette boîte, qu'il appeloit ballot, pesoit onze quintaux; et il m'en avoit passé le port à un prix énorme. Par les soins de M. Boy-de-La-Tour, auquel j'étois recommandé par M. Roguin son oncle, il fut vérifié sur les registres des douanes de Lyon et de Marseille, que ledit ballot ne pesoit que quarante-cinq livres, et n'avoit payé le port qu'à raison de ce poids. Je joignis

cet extrait authentique au mémoire de M. de Montaigu; et, muni de ces pièces et de plusieurs autres de la même force, je me rendis à Paris très impatient d'en faire usage. J'eus, durant toute cette longue route, de petites aventures à Côme en Vallais et ailleurs. Je vis plusieurs choses, entre autres les îles Borromées, qui mériteroient d'être décrites. Mais le temps me gagne, les espions m'obsèdent; je suis forcé de faire à la hâte et mal un travail qui demanderoit le loisir et la tranquillité qui me manquent. Si jamais la Providence, jetant les yeux sur moi, me procure enfin des jours plus calmes, je les destine à refondre, si je puis, cet ouvrage, ou à y faire au moins un supplément dont je sens qu'il a grand besoin[1].

Le bruit de mon histoire m'avoit devancé, et en arrivant je trouvai que dans les bureaux et dans le public tout le monde étoit scandalisé des folies de l'ambassadeur. Malgré cela, malgré le cri public dans Venise, malgré les preuves sans réplique que j'exhibois, je ne pus obtenir aucune justice. Loin d'avoir ni satisfaction ni réparation, je fus même laissé à la discrétion de l'ambassadeur pour mes appointements, et cela par l'unique raison que, n'étant pas François, je n'avois pas droit à la protection nationale, et que c'étoit une affaire particulière entre lui et moi. Tout le monde convint avec moi que j'étois offensé, lésé, malheureux; que l'ambassadeur étoit un extravagant cruel, inique, et que toute cette affaire le déshonoroit à jamais. Mais quoi! il étoit l'ambassadeur; je n'étois,

[1] J'ai renoncé à ce projet. — *N. B.* Cette note n'est point dans le premier manuscrit.

moi, que le secrétaire. Le bon ordre, ou ce qu'on appelle ainsi, vouloit que je n'obtinsse aucune justice, et je n'en obtins aucune. Je m'imaginai qu'à force de crier et de traiter publiquement ce fou comme il le méritoit, on me diroit à la fin de me taire; et c'étoit ce que j'attendois, bien résolu de n'obéir qu'après qu'on auroit prononcé. Mais il n'y avoit point alors de ministre des affaires étrangères. On me laissa clabauder, on m'encouragea même, on faisoit chorus; mais l'affaire en resta toujours là, jusqu'à ce que, las d'avoir toujours raison et jamais justice, je perdis enfin courage, et plantai là tout.

La seule personne qui me reçut mal, et dont j'aurois le moins attendu cette injustice, fut madame de Beuzenval. Toute pleine des prérogatives du rang et de la noblesse, elle ne put jamais se mettre dans la tête qu'un ambassadeur pût avoir tort avec son secrétaire. L'accueil qu'elle me fit fut conforme à ce préjugé. J'en fus si piqué, qu'en sortant de chez elle je lui écrivis une des fortes et vives lettres que j'aie peut-être écrites, et n'y suis jamais retourné. Le P. Castel me reçut mieux; mais à travers le patelinage jésuitique, je le vis suivre assez fidèlement une des grandes maximes de la société, qui est d'immoler toujours le plus foible au plus puissant. Le vif sentiment de la justice de ma cause et ma fierté naturelle ne me laissèrent pas endurer patiemment cette partialité. Je cessai de voir le P. Castel, et par là d'aller aux jésuites où je ne connoissois que lui seul. D'ailleurs l'esprit tyrannique et intrigant de ses confrères, si différent de la bonhommie du bon P. Hemet, me donnoit tant

d'éloignement pour leur commerce, que je n'en ai vu aucun depuis ce temps-là, si ce n'est le P. Berthier, que je vis deux ou trois fois chez M. Dupin, avec lequel il travailloit de toute sa force à la réfutation de Montesquieu.

Achevons, pour n'y plus revenir, ce qui me reste à dire de M. de Montaigu. Je lui avois dit dans nos démêlés qu'il ne lui falloit pas un secrétaire, mais un clerc de procureur. Il suivit cet avis, et me donna réellement pour successeur un vrai procureur, qui dans moins d'un an lui vola vingt ou trente mille livres. Il le chassa, le fit mettre en prison, chassa ses gentilshommes avec esclandre et scandale; se fit partout des querelles, reçut des affronts qu'un valet n'endureroit pas, et finit, à force de folies, par se faire rappeler et renvoyer planter des choux. Apparemment que, parmi les réprimandes qu'il reçut à la cour, son affaire avec moi ne fut pas oubliée: du moins, peu de temps après son retour, il m'envoya son maître-d'hôtel pour solder mon compte et me donner de l'argent. J'en manquois dans ce moment-là; mes dettes de Venise, dettes d'honneur si jamais il en fut, me pesoient sur le cœur. Je saisis le moyen qui se présentoit de les acquitter de même que le billet de Zanetto Nani. Je reçus ce qu'on voulut me donner; je payai toutes mes dettes, et je restai sans un sou, comme auparavant, mais soulagé d'un poids qui m'étoit insupportable. Depuis lors, je n'ai plus entendu parler de M. de Montaigu qu'à sa mort, que j'appris par la voix publique. Que Dieu fasse paix à ce pauvre homme! Il étoit aussi propre au métier d'ambassadeur que je

l'avois été dans mon enfance à celui de grapignan. Cependant il n'avoit tenu qu'à lui de se soutenir honorablement par mes services, et de me faire avancer rapidement dans l'état auquel le comte de Gouvon m'avoit destiné dans ma jeunesse, et dont par moi seul je m'étois rendu capable dans un âge plus avancé.

La justice et l'inutilité de mes plaintes me laissèrent dans l'ame un germe d'indignation contre nos sottes institutions civiles, où le vrai bien public et la véritable justice sont toujours sacrifiés à je ne sais quel ordre apparent, destructif en effet de tout ordre, et qui ne fait qu'ajouter la sanction de l'autorité publique à l'oppression du foible et à l'iniquité du fort. Deux choses empêchèrent ce germe de se développer pour lors comme il a fait dans la suite: l'une, qu'il s'agissoit de moi dans cette affaire, et que l'intérêt privé, qui n'a jamais rien produit de grand et de noble, ne sauroit tirer de mon cœur les divins élans qu'il n'appartient qu'au plus pur amour du juste et du beau d'y produire; l'autre fut le charme de l'amitié, qui tempéroit et calmoit ma colère par l'ascendant d'un sentiment plus doux. J'avois fait connoissance à Venise avec un Biscaïen, ami de mon ami de Carrio, et digne de l'être de tout homme de bien. Cet aimable jeune homme, né pour tous les talents et pour toutes les vertus, venoit de faire le tour de l'Italie pour prendre le goût des beaux-arts; et, n'imaginant rien de plus à acquérir, il vouloit s'en retourner en droiture dans sa patrie. Je lui dis que les arts n'étoient que le délassement d'un génie comme le sien, fait pour cultiver les sciences; et je lui conseillai, pour

en prendre le goût, un voyage et six mois de séjour à Paris. Il me crut et fut à Paris. Il y étoit et m'attendoit quand j'y arrivai. Son logement étoit trop grand pour lui; il m'en offrit le moitié; je l'acceptai. Je le trouvai dans la ferveur des hautes connoissances*. Rien n'étoit au-dessus de sa portée; il dévoroit et digéroit tout avec une prodigieuse rapidité. Comme il me remercia d'avoir procuré cet aliment à son esprit, que le besoin de savoir tourmentoit sans qu'il s'en doutât lui-même! Quels trésors de lumières et de vertus je trouvai dans cette ame forte! Je sentis que c'étoit l'ami qu'il me falloit: nous devînmes intimes. Nos goûts n'étoient pas les mêmes; nous disputions toujours. Tous deux opiniâtres, nous n'étions jamais d'accord sur rien. Avec cela nous ne pouvions nous quitter; et, tout en nous contrariant sans cesse, aucun des deux n'eût voulu que l'autre fût autrement.

Ignacio Emanuel de Altuna étoit un de ces hommes rares que l'Espagne seul produit et dont elle produit trop peu pour sa gloire. Il n'avoit pas ces violentes passions nationales communes dans son pays; l'idée de la vengeance ne pouvoit pas plus entrer dans son esprit que le desir dans son cœur. Il étoit trop fier pour être vindicatif, et je lui ai souvent ouï dire avec beaucoup de sang froid qu'un mortel ne pouvoit pas offenser son ame. Il étoit galant sans être tendre. Il jouoit avec les femmes comme avec de jolis enfants. Il se plaisoit avec les maîtresses de ses amis; mais je ne lui en ai jamais vu aucune, ni aucun desir d'en avoir. Les flammes de la vertu dont son cœur étoit

* Var. ..... *des hautes sciences.*

dévoré ne permirent jamais à celles de ses sens de naître.

Après ses voyages il s'est marié; il est mort jeune: il a laissé des enfants; et je suis persuadé, comme de mon existence, que sa femme est la première et la seule qui lui ait fait connoître les plaisirs de l'amour. A l'extérieur il étoit dévot comme un Espagnol, mais en-dedans c'étoit la piété d'un ange. Hors moi je n'ai vu que lui seul de tolérant depuis que j'existe. Il ne s'est jamais informé d'aucun homme comment il pensoit en matière de religion. Que son ami fût juif, protestant, Turc, bigot, athée, peu lui importoit, pourvu qu'il fût honnête homme. Obstiné, têtu pour des opinions indifférentes, dès qu'il s'agissoit de religion, même de morale, il se recueilloit, se taisoit, ou disoit simplement: *Je ne suis chargé que de moi*. Il est incroyable qu'on puisse associer autant d'élévation d'ame avec un esprit de détail porté jusqu'à la minutie. Il partageoit et fixoit d'avance l'emploi de sa journée par heures, quarts d'heure et minutes, et suivoit cette distribution avec un tel scrupule, que si l'heure eût sonné tandis qu'il lisoit sa phrase, il eût fermé le livre sans achever. De toutes ces mesures de temps ainsi rompues, il y en avoit pour telle étude, il y en avoit pour telle autre; il y en avoit pour la réflexion, pour la conversation, pour l'office, pour Locke, pour le rosaire, pour les visites, pour la musique, pour la peinture; et il n'y avoit ni plaisir, ni tentation, ni complaisance, qui pût intervertir cet ordre; un devoir à remplir seul l'auroit pu. Quand il me faisoit la liste de ses distributions afin que je m'y

conformasse, je commençois par rire, et je finissois par pleurer d'admiration. Jamais il ne gênoit personne ni ne supportoit la gêne; il brusquoit les gens qui par politesse vouloient le gêner. Il étoit emporté sans être boudeur. Je l'ai vu souvent en colère, mais je ne l'ai jamais vu fâché. Rien n'étoit si gai que son humeur: il entendoit raillerie et il aimoit à railler; il y brilloit même, et il avoit le talent de l'épigramme. Quand on l'animoit il étoit bruyant et tapageur en paroles, sa voix s'entendoit de loin; mais, tandis qu'il crioit, on le voyoit sourire, et, tout à travers ses emportements, il lui venoit quelque mot plaisant qui faisoit éclater tout le monde. Il n'avoit pas plus le teint espagnol que le phlegme. Il avoit la peau blanche, les joues colorées, les cheveux d'un châtain presque blond. Il étoit grand et bien fait. Son corps fut formé pour loger son ame.

Ce sage de cœur ainsi que de tête se connoissoit en hommes, et fut mon ami. C'est toute ma réponse à quiconque ne l'est pas. Nous nous liâmes si bien que nous fîmes le projet de passer nos jours ensemble. Je devois, dans quelques années, aller à Ascoytia pour vivre avec lui dans sa terre. Toutes les parties de ce projet furent arrangées entre nous la veille de son départ. Il n'y manqua que ce qui ne dépend pas des hommes dans les projets les mieux concertés. Les événements postérieurs, mes désastres, son mariage, sa mort enfin nous ont séparés pour toujours.

On diroit qu'il n'y a que les noirs complots des méchants qui réussissent; les projets innocents des bons n'ont presque jamais d'accomplissement.

Ayant senti l'inconvénient de la dépendance, je me promis bien de ne m'y plus exposer. Ayant vu renverser dès leur naissance les projets d'ambition que l'occasion m'avoit fait former, rebuté de rentrer dans la carrière que j'avois si bien commencée, et dont néanmoins je venois d'être expulsé, je résolus de ne plus m'attacher à personne, mais de rester dans l'indépendance en tirant parti de mes talents, dont enfin je commençois à sentir la mesure, et dont j'avois trop modestement pensé jusqu'alors. Je repris le travail de mon opéra, que j'avois interrompu pour aller à Venise; et, pour m'y livrer plus tranquillement, après le départ d'Altuna, je retournai loger à mon ancien hôtel Saint-Quentin, qui, dans un quartier solitaire et peu loin du Luxembourg, m'étoit plus commode pour travailler à mon aise que la bruyante rue Saint-Honoré. Là m'attendoit la seule consolation réelle que le ciel m'ait fait goûter dans ma misère, et qui seule me la rend supportable. Ceci n'est pas une connoissance passagère; je dois entrer dans quelque détail sur la manière dont elle se fit.

Nous avions une nouvelle hôtesse qui étoit d'Orléans. Elle prit pour travailler en linge une fille de son pays, d'environ vingt-deux à vingt-trois ans, qui mangeoit avec nous ainsi que l'hôtesse. Cette fille, appelée Thérèse Le Vasseur, étoit de bonne famille; son père étoit officier de la monnoie d'Orléans, sa mère étoit marchande. Ils avoient beaucoup d'enfants. La monnoie d'Orléans n'allant plus, le père se trouva sur le pavé; la mère, ayant essuyé des banqueroutes, fit mal ses affaires, quitta le commerce, et vint à

Paris avec son mari et sa fille, qui les nourrissoit tous trois de son travail.

La première fois que je vis paroître cette fille à table, je fus frappé de son maintien modeste, et plus encore de son regard vif et doux, qui pour moi n'eut jamais son semblable. La table étoit composée, outre M. de Bonnefond, de plusieurs abbés irlandois, gascons, et autres gens de pareille étoffe. Notre hôtesse elle-même avoit rôti le balai : il n'y avoit là que moi seul qui parlât et se comportât décemment. On agaça la petite; je pris sa défense. Aussitôt les lardons tombèrent sur moi. Quand je n'aurois eu naturellement aucun goût pour cette pauvre fille, la compassion, la contradiction m'en auroient donné. J'ai toujours aimé l'honnêteté dans les manières et dans les propos, surtout avec le sexe. Je devins hautement son champion. Je la vis sensible à mes soins; et ses regards, animés par la reconnoissance, qu'elle n'osoit exprimer de bouche, n'en devenoient que plus pénétrants.

Elle étoit très timide; je l'étois aussi. La liaison, que cette disposition commune sembloit éloigner, se fit pourtant très rapidement. L'hôtesse, qui s'en aperçut, devint furieuse, et ses brutalités avancèrent encore mes affaires auprès de la petite, qui, n'ayant que moi seul d'appui dans la maison, me voyoit sortir avec peine et soupiroit après le retour de son protecteur. Le rapport de nos cœurs, le concours de nos dispositions eut bientôt son effet ordinaire. Elle crut voir en moi un honnête homme; elle ne se trompa pas. Je crus voir en elle une fille sensible, simple et sans coquetterie; je ne me trompai pas non plus. Je lui déclarai

d'avance que je ne l'abandonnerois ni ne l'épouserois jamais. L'amour, l'estime, la sincérité naïve furent les ministres de mon triomphe; et c'étoit parceque son cœur étoit tendre et honnête que je fus heureux sans être entreprenant.

La crainte qu'elle eut que je ne me fâchasse de ne pas trouver en elle ce qu'elle croyoit que j'y cherchois, recula mon bonheur plus que toute autre chose. Je la vis interdite et confuse avant de se rendre, vouloir se faire entendre, et n'oser s'expliquer. Loin d'imaginer la véritable cause de son embarras, j'en imaginai une bien fausse et bien insultante pour ses mœurs; et, croyant qu'elle m'avertissoit que ma santé couroit des risques, je tombai dans des perplexités qui ne me retinrent pas, mais qui durant plusieurs jours empoisonnèrent mon bonheur. Comme nous ne nous entendions point l'un l'autre, nos entretiens à ce sujet étoient autant d'énigmes et d'amphigouris plus que risibles. Elle fut prête à me croire absolument fou; je fus prêt à ne savoir plus que penser d'elle. Enfin nous nous expliquâmes : elle me fit, en pleurant, l'aveu d'une faute unique au sortir de l'enfance, fruit de son ignorance et de l'adresse d'un séducteur. Sitôt que je la compris je fis un cri de joie : Pucelage! m'écriai-je : c'est bien à Paris, c'est bien à vingt ans qu'on en cherche! Ah! ma Thérèse, je suis trop heureux de te posséder sage et saine, et de ne pas trouver ce que je ne cherchois pas.

Je n'avois cherché d'abord qu'à me donner un amusement. Je vis que j'avois plus fait, et que je m'étois donné une compagne. Un peu d'habitude avec cette

excellente fille, un peu de réflexion sur ma situation, me firent sentir qu'en ne songeant qu'à mes plaisirs, j'avois beaucoup fait pour mon bonheur. Il me falloit, à la place de l'ambition éteinte, un sentiment vif qui remplît mon cœur. Il falloit, pour tout dire, un successeur à maman : puisque je ne devois plus vivre avec elle, il me falloit quelqu'un qui vécût avec son élève, et en qui je trouvasse la simplicité, la docilité de cœur qu'elle avoit trouvée en moi. Il falloit que la douceur de la vie privée et domestique me dédommageât du sort brillant auquel je renonçois. Quand j'étois absolument seul mon cœur étoit vide; mais il n'en falloit qu'un pour le remplir. Le sort m'avoit ôté, m'avoit aliéné, du moins en partie, celui pour lequel la nature m'avoit fait. Dès-lors j'étois seul; car il n'y eut jamais pour moi d'intermédiaire entre tout et rien. Je trouvois dans Thérèse le supplément dont j'avois besoin; par elle je vécus heureux autant que je pouvois l'être selon le cours des événements.

Je voulus d'abord former son esprit : j'y perdis ma peine. Son esprit est ce que l'a fait la nature; la culture et les soins n'y prennent pas. Je ne rougis point d'avouer qu'elle n'a jamais bien su lire [a], quoiqu'elle écrive passablement. Quand j'allai loger dans la rue Neuve-des-Petits-Champs, j'avois à l'hôtel de Pontchartrain, vis-à-vis mes fenêtres [b], un cadran sur lequel je m'efforçai durant plus d'un mois à lui faire connoître les heures. A peine les connoît-elle encore à présent. Elle n'a jamais pu suivre l'ordre des douze

[a] VAR. ...... *bien appris à lire.* — [b] VAR. ...... *vis-à-vis de mes fenêtres.*

mois de l'année, et ne connoît pas un seul chiffre malgré tous les soins que j'ai pris pour les lui montrer. Elle ne sait ni compter l'argent ni le prix d'aucune chose. Le mot qui lui vient en parlant est souvent l'opposé de celui qu'elle veut dire. Autrefois j'avois fait un dictionnaire de ses phrases pour amuser madame de Luxembourg, et ses quiproquo sont devenus célèbres dans les sociétés où j'ai vécu. Mais cette personne si bornée, et, si l'on veut, si stupide, est d'un conseil excellent dans les occasions difficiles. Souvent, en Suisse, en Angleterre, en France, dans les catastrophes où je me trouvois, elle a vu ce que je ne voyois pas moi-même; elle m'a donné les avis les meilleurs à suivre; elle m'a tiré des dangers où je me précipitois aveuglément; et devant les dames du plus haut rang, devant les grands et les princes, ses sentiments, son bon sens, ses réponses, et sa conduite, lui ont attiré l'estime universelle; et à moi, sur son mérite, des compliments dont je sentois la sincérité.

Auprès des personnes qu'on aime, le sentiment nourrit l'esprit ainsi que le cœur, et l'on a peu besoin de chercher ailleurs des idées. Je vivois avec ma Thérèse aussi agréablement qu'avec le plus beau génie de l'univers. Sa mère, fière d'avoir été jadis élevée auprès de la marquise de Monpipeau, faisoit le bel esprit, vouloit diriger le sien, et gâtoit, par son astuce, la simplicité de notre commerce. L'ennui de cette importunité me fit un peu surmonter la sotte honte de n'oser me montrer avec Thérèse en public; et nous faisions tête-à-tête de petites promenades champêtres et de petits goûtés qui m'étoient délicieux. Je voyois

qu'elle m'aimoit sincèrement, et cela redoubloit ma tendresse. Cette douce intimité me tenoit lieu de tout: l'avenir ne me touchoit plus, ou ne me touchoit que comme le présent prolongé : je ne desirois rien que d'en assurer la durée.

Cet attachement me rendit toute autre dissipation superflue et insipide. Je ne sortois plus que pour aller chez Thérèse ; sa demeure devint presque la mienne. Cette vie retirée devint si avantageuse à mon travail, qu'en moins de trois mois mon opéra tout entier fut fait, paroles et musique. Il restoit seulement quelques accompagnements et remplissages à faire. Ce travail de manœuvre m'ennuyoit fort: Je proposai à Philidor de s'en charger en lui donnant part au bénéfice. Il vint deux fois, et fit quelques remplissages dans l'acte d'Ovide; mais il ne put se captiver à ce travail assidu pour un profit éloigné et même incertain. Il ne revint plus, et j'achevai ma besogne moi-même.

Mon opéra fait, il s'agit d'en tirer parti : c'étoit un autre opéra bien plus difficile. On ne vient à bout de rien à Paris quand on y vit isolé. Je pensai à me faire jour par M. de La Poplinière, chez qui Gauffecourt, de retour de Genève, m'avoit introduit. M. de La Poplinière étoit le Mécène de Rameau : madame de La Poplinière étoit sa très humble écolière. Rameau faisoit, comme on dit, la pluie et le beau temps dans cette maison. Jugeant qu'il protégeroit avec plaisir l'ouvrage d'un de ses disciples, je voulus lui montrer le mien. Il refusa de le voir, disant qu'il ne pouvoit lire des partitions, et que cela le fatiguoit trop. La Poplinière dit là-dessus qu'on pouvoit le lui faire en-

tendre, et m'offrit de rassembler des musiciens pour en exécuter des morceaux. Je ne demandois pas mieux. Rameau consentit en grommelant, et répétant sans cesse que ce devoit être une belle chose que de la composition d'un homme qui n'étoit pas enfant de la balle, et qui avoit appris la musique tout seul. Je me hâtai de tirer en parties cinq ou six morceaux choisis. On me donna une dizaine de symphonistes, et pour chanteurs Albert, Bérard, et mademoiselle Bourbonnois. Rameau commença, dès l'ouverture, à faire entendre, par ses éloges outrés, qu'elle ne pouvoit être de moi. Il ne laissa passer aucun morceau sans donner des signes d'impatience; mais à un air de haute-contre, dont le chant étoit mâle et sonore et l'accompagnement très brillant, il ne put plus se contenir; il m'apostropha avec une brutalité qui scandalisa tout le monde, soutenant qu'une partie de ce qu'il venoit d'entendre étoit d'un homme consommé dans l'art, et le reste d'un ignorant qui ne savoit pas même la musique. Et il est vrai que mon travail, inégal et sans régle, étoit tantôt sublime et tantôt très plat, comme doit être celui de quiconque ne s'éléve que par quelques élans de génie, et que la science ne soutient point. Rameau prétendit ne voir en moi qu'un petit pillard sans talent et sans goût. Les assistants, et surtout le maître de la maison ne pensèrent pas de même. M. de Richelieu, qui, dans ce temps-là, voyoit beaucoup monsieur, et, comme on sait, madame de La Poplinière, ouït parler de mon ouvrage, et voulut l'entendre en entier, avec le projet de le faire donner à la cour s'il en étoit content. Il fut

exécuté à grand chœur et en grand orchestre, aux frais du roi, chez M. de Bonneval, intendant des menus. Francœur dirigeoit l'exécution. L'effet en fut surprenant : monsieur le duc ne cessoit de s'écrier et d'applaudir ; et à la fin d'un chœur, dans l'acte du Tasse, il se leva, vint à moi, et me serrant la main : M. Rousseau, me dit-il, voilà de l'harmonie qui transporte ; je n'ai jamais rien entendu de plus beau : je veux faire donner cet ouvrage à Versailles. Madame de La Poplinière qui étoit là ne dit pas un mot. Rameau, quoique invité, n'y avoit pas voulu venir. Le lendemain madame de La Poplinière me fit à sa toilette un accueil fort dur, affecta de rabaisser ma pièce, et me dit que, quoique un peu de clinquant eût d'abord ébloui M. de Richelieu, il en étoit bien revenu, et qu'elle ne me conseilloit pas de compter sur mon opéra. Monsieur le duc arriva peu après, et me tint un tout autre langage, me dit des choses flatteuses sur mes talents, et me parut toujours disposé à faire donner ma pièce devant le roi. Il n'y a, dit-il, que l'acte du Tasse qui ne peut passer à la cour : il en faut faire un autre. Sur ce seul mot j'allai m'enfermer chez moi ; et dans trois semaines j'eus fait, à la place du Tasse, un autre acte, dont le sujet étoit Hésiode inspiré par une muse. Je trouvai le secret de faire passer dans cet acte une partie de l'histoire de mes talents, et de la jalousie dont Rameau vouloit bien les honorer. Il y avoit dans ce nouvel acte une élévation moins gigantesque et mieux soutenue que celle du Tasse ; la musique en étoit aussi noble et beaucoup mieux faite ; et si les deux autres actes avoient valu celui-là, la

pièce entière eût avantageusement soutenu la représentation : mais tandis que j'achevois de la mettre en état, une autre entreprise suspendit l'exécution de celle-là.

(1745 — 1747.) — L'hiver qui suivit la bataille de Fontenoi il y eut beaucoup de fêtes à Versailles, entre autres plusieurs opéra au théâtre des Petites-Écuries. De ce nombre fut le drame de Voltaire intitulé *la Princesse de Navarre*, dont Rameau avoit fait la musique, et qui venoit d'être changé et réformé sous le nom des *Fêtes de Ramire*. Ce nouveau sujet demandoit plusieurs changements aux divertissements de l'ancien, tant dans les vers que dans la musique. Il s'agissoit de trouver quelqu'un qui pût remplir ce double objet. Voltaire, alors en Lorraine, et Rameau, tous deux occupés pour lors à l'opéra du *Temple de la Gloire*, ne pouvant donner des soins à celui-là, M. de Richelieu pensa à moi, me fit proposer de m'en charger; et, pour que je pusse examiner mieux ce qu'il y avoit à faire, il m'envoya séparément le poème et la musique. Avant toute chose, je ne voulus toucher aux paroles que de l'aveu de l'auteur; et je lui écrivis à ce sujet une lettre très honnête, et même respectueuse, comme il convenoit*. Voici sa réponse, dont l'original est dans la liasse A, n° 1.

15 décembre 1745.

« Vous réunissez, monsieur, deux talents qui ont « toujours été séparés jusqu'à présent. Voilà déjà deux

* Voyez cette lettre dans la Correspondance, à la date du 11 décembre 1745, n° 35.

« bonnes raisons pour moi de vous estimer et de cher-
« cher à vous aimer. Je suis fâché pour vous que vous
« employiez ces deux talents à un ouvrage qui n'en
« est pas trop digne. Il y a quelques mois que M. le
« duc de Richelieu m'ordonna absolument de faire
« en un clin d'œil une petite et mauvaise esquisse
« de quelques scènes insipides et tronquées, qui de-
« voient s'ajuster à des divert ssements qui ne sont
« point faits pour elles. J'obéis avec la plus grande
« exactitude; je fis très vite et très mal. J'envoyai ce
« misérable croquis à M. le duc de Richelieu, comp-
« tant qu'il ne serviroit pas, ou que je le corrigerois.
« Heureusement il est entre vos mains, vous en êtes
« le maître absolu; j'ai perdu entièrement tout cela de
« vue. Je ne doute pas que vous n'ayez rectifié toutes
« les fautes échappées nécessairement dans une com-
« position si rapide d'une simple esquisse, que vous
« n'ayez suppléé à tout.

« Je me souviens qu'entre autres balourdises il n'est
« pas dit dans ces scènes qui lient les divertissements,
« comment la princesse Grenadine passe tout d'un
« coup d'une prison dans un jardin ou dans un palais.
« Comme ce n'est point un magicien qui lui donne des
« fêtes, mais un seigneur espagnol, il me semble que
« rien ne doit se faire par enchantement. Je vous
« prie, monsieur, de vouloir bien revoir cet endroit,
« dont je n'ai qu'une idée confuse. Voyez s'il est né-
« cessaire que la prison s'ouvre et qu'on fasse passer
« notre princesse de cette prison dans un beau palais
« doré et verni, préparé pour elle. Je sais très bien
« que tout cela est fort misérable, et qu'il est au-des-

« sous d'un être pensant de faire une affaire sérieuse « de ces bagatelles; mais enfin, puisqu'il s'agit de dé- « plaire le moins qu'on pourra, il faut mettre le plus « de raison qu'on peut, même dans un mauvais diver- « tissement d'opéra.

« Je me rapporte de tout à vous et à M. Ballod, et « je compte avoir bientôt l'honneur de vous faire mes « remerciements, et de vous assurer, monsieur, à « quel point j'ai celui d'être, etc. »

Qu'on ne soit pas surpris de la grande politesse de cette lettre, comparée aux autres lettres demi-cavalières qu'il m'a écrites depuis ce temps-là. Il me crut en grande faveur auprès de M. de Richelieu; et la souplesse courtisane qu'on lui connoît l'obligeoit à beaucoup d'égards pour un nouveau venu, jusqu'à ce qu'il connût mieux la mesure de son crédit.

Autorisé par M. de Voltaire et dispensé de tous égards pour Rameau, qui ne cherchoit qu'à me nuire, je me mis au travail, et en deux mois ma besogne fut faite. Elle se borna, quant aux vers, à très peu de chose. Je tâchai seulement qu'on n'y sentît pas la différence des styles; et j'eus la présomption de croire avoir réussi. Mon travail en musique fut plus long et plus pénible : outre que j'eus à faire plusieurs morceaux d'appareil, et entre autres l'ouverture, tout le récitatif dont j'étois chargé se trouva d'une difficulté extrême, en ce qu'il falloit lier, souvent en peu de vers et par des modulations très rapides, des symphonies et des chœurs dans des tons fort éloignés : car, pour que Rameau ne m'accusât pas d'avoir défiguré ses airs, je n'en voulus changer ni transposer

aucun. Je réussis à ce récitatif. Il étoit bien accentué, plein d'énergie, et surtout excellemment modulé. L'idée des deux hommes supérieurs auxquels on daignoit m'associer m'avoit élevé le génie; et je puis dire que, dans ce travail ingrat et sans gloire, dont le public ne pouvoit pas même être informé, je me tins presque toujours à côté de mes modèles.

La pièce, dans l'état où je l'avois mise, fut répétée au grand théâtre de l'Opéra. Des trois auteurs je m'y trouvai seul. Voltaire étoit absent, et Rameau n'y vint pas, ou se cacha.

Les paroles du premier monologue étoient très lugubres; en voici le début :

O mort! viens terminer les malheurs de ma vie.

Il avoit bien fallu faire une musique assortissante. Ce fut pourtant là-dessus que madame de La Poplinière fonda sa censure, en m'accusant, avec beaucoup d'aigreur, d'avoir fait une musique d'enterrement. M. de Richelieu commença judicieusement par s'informer de qui étoient les vers de ce monologue. Je lui présentai le manuscrit qu'il m'avoit envoyé, et qui faisoit foi qu'ils étoient de Voltaire. En ce cas, dit-il, c'est Voltaire seul qui a tort. Durant la répétition tout ce qui étoit de moi fut successivement improuvé par madame de La Poplinière, et justifié par M. de Richelieu. Mais enfin j'avois affaire à trop forte partie, et il me fut signifié qu'il y avoit à refaire à mon travail plusieurs choses sur lesquelles il falloit consulter M. Rameau. Navré d'une conclusion pareille, au lieu des éloges que j'attendois et qui certainement m'étoient

dus, je rentrai chez moi la mort dans le cœur. J'y tombai malade, épuisé de fatigue, dévoré de chagrin; et de six semaines je ne fus en état de sortir.

Rameau, qui fut chargé des changements indiqués par madame de La Poplinière, m'envoya demander l'ouverture de mon grand opéra pour la substituer à celle que je venois de faire. Heureusement je sentis le croc-en-jambe, et je la refusai. Comme il n'y avoit plus que cinq ou six jours jusqu'à la représentation, il n'eut pas le temps d'en faire une; et il fallut laisser la mienne. Elle étoit à l'italienne, et d'un style très nouveau pour lors en France. Cependant elle fut goûtée, et j'appris par M. de Valmalette, maître-d'hôtel du roi, et gendre de M. Mussard mon parent et mon ami, que les amateurs avoient été très contents de mon ouvrage, et que le public ne l'avoit pas distingué de celui de Rameau. Mais celui-ci, de concert avec madame de La Poplinière, prit des mesures pour qu'on ne sût pas même que j'y avois travaillé. Sur les livres qu'on distribue aux spectateurs, et où les auteurs sont toujours nommés, il n'y eut de nommé que Voltaire; et Rameau aima mieux que son nom fût supprimé que d'y voir associer le mien *.

* L'imprimé (brochure in-4° de 14 pages) ne porte les noms ni de l'auteur des paroles, ni de celui de la musique, mais seulement le nom de Laval, auteur du ballet. — Les *Fêtes de Ramire* furent représentées à Versailles le 22 décembre 1745; il n'y eut donc que sept jours d'intervalle entre la date de la lettre de Voltaire et cette représentation, et Rousseau ne put dans un si court espace faire à son ouvrage d'importants changements; aussi n'y voit-on pas qu'il ait motivé, comme Voltaire l'y avoit invité dans sa lettre, le changement subit de la prison en jardin. Ce petit ouvrage, d'ail-

Sitôt que je fus en état de sortir, je voulus aller chez M. de Richelieu. Il n'étoit plus temps; il venoit de partir pour Dunkerque, où il devoit commander le débarquement destiné pour l'Écosse. A son retour, je me dis, pour autoriser ma paresse, qu'il étoit trop tard. Ne l'ayant plus revu depuis lors, j'ai perdu l'honneur que méritoit mon ouvrage, l'honoraire qu'il devoit me produire; et mon temps, mon travail, mon chagrin, ma maladie et l'argent qu'elle me coûta, tout cela fut à mes frais, sans me rendre un sou de bénéfice, ou plutôt de dédommagement. Il m'a cependant toujours paru que M. de Richelieu avoit naturellement de l'inclination pour moi et pensoit avantageusement de mes talents; mais mon malheur et madame de La Poplinière empêchèrent tout l'effet de sa bonne volonté.

Je ne pouvois rien comprendre à l'aversion de cette femme à qui je m'étois efforcé de plaire et à qui je faisois assez régulièrement ma cour. Gauffecourt m'en expliqua les causes : d'abord, me dit-il, son amitié pour Rameau, dont elle est la prôneuse en titre et qui ne veut souffrir aucun concurrent; et de plus un péché originel qui vous damne auprès d'elle, et qu'elle ne vous pardonnera jamais, c'est d'être Génevois. Là-dessus il m'expliqua que l'abbé Hubert, qui l'étoit, et sincère ami de M. de La Poplinière, avoit fait ses efforts pour l'empêcher d'épouser cette femme qu'il connoissoit bien, et qu'après le mariage elle lui

leurs extrêmement médiocre en toutes ses parties, n'a de commun avec la *Princesse de Navarre* que les paroles mises en chant dans celle-ci, et qu'on a reproduites dans le ballet nouveau.

avoit voué une haine implacable ainsi qu'à tous les Génevois. Quoique La Poplinière, ajouta-t-il, ait de l'amitié pour vous et que je le sache, ne comptez pas sur son appui. Il est amoureux de sa femme: elle vous hait; elle est méchante, elle est adroite: vous ne ferez jamais rien dans cette maison. Je me le tins pour dit.

Ce même Gauffecourt me rendit à peu près dans le même temps un service dont j'avois grand besoin. Je venois de perdre mon vertueux père âgé d'environ soixante ans. Je sentis moins cette perte que je n'aurois fait en d'autres temps, où les embarras de ma situation m'auroient moins occupé. Je n'avois point voulu réclamer de son vivant ce qui restoit du bien de ma mère et dont il tiroit le petit revenu: je n'eus plus là-dessus de scrupule après sa mort. Mais le défaut de preuve juridique de la mort de mon frère faisoit une difficulté que Gauffecourt se chargea de lever, et qu'il leva en effet par les bons offices de l'avocat de Lolme. Comme j'avois le plus grand besoin de cette petite ressource et que l'événement étoit douteux, j'en attendois la nouvelle définitive avec le plus vif empressement. Un soir, en rentrant chez moi, je trouvai la lettre qui devoit contenir cette nouvelle, et je la pris pour l'ouvrir avec un tremblement d'impatience dont j'eus honte au-dedans de moi. Eh quoi! me dis-je avec dédain, Jean-Jacques se laisseroit-il subjuguer à ce point par l'intérêt et par la curiosité? je remis sur-le-champ la lettre sur ma cheminée; je me déshabillai, me couchai tranquillement, dormis mieux qu'à mon ordinaire, et me levai le lendemain assez tard sans plus penser à ma lettre. En m'habillant

je l'aperçus, je l'ouvris sans me presser; j'y trouvai une lettre de change. J'eus bien des plaisirs à-la-fois; mais je puis jurer que le plus vif fut celui d'avoir su me vaincre. J'aurois vingt traits pareils à citer en ma vie, mais je suis trop pressé pour pouvoir tout dire. J'envoyai une petite partie de cet argent à ma pauvre maman, regrettant avec larmes l'heureux temps où j'aurois mis le tout à ses pieds. Toutes ses lettres se sentoient de sa détresse. Elle m'envoyoit des tas de recettes et de secrets dont elle prétendoit que je fisse ma fortune et la sienne. Déjà le sentiment de sa misère lui resserroit le cœur et lui rétrécissoit l'esprit. Le peu que je lui envoyai fut la proie des fripons qui l'obsédoient. Elle ne profita de rien. Cela me dégoûta de partager mon nécessaire avec ces misérables, surtout après l'inutile tentative que je fis pour la leur arracher, comme il sera dit ci-après.

Le temps s'écouloit et l'argent avec lui. Nous étions deux, même quatre, ou, pour mieux dire, nous étions sept ou huit. Car, quoique Thérèse fût d'un désintéressement qui a peu d'exemple, sa mère n'étoit pas comme elle. Sitôt qu'elle se vit un peu remontée par mes soins, elle fit venir toute sa famille pour en partager le fruit. Sœurs, fils, filles, petites-filles, tout vint, hors sa fille aînée, mariée au directeur des carrosses d'Angers. Tout ce que je faisois pour Thérèse étoit détourné par sa mère en faveur de ces affamés. Comme je n'avois pas affaire à une personne avide et que je n'étois pas subjugué par une passion folle, je ne faisois pas des folies. Content de tenir Thérèse honnêtement, mais sans luxe, à l'abri des pressants

besoins, je consentois que ce qu'elle gagnoit par son travail fût tout entier au profit de sa mère, et je ne me bornois pas à cela; mais par une fatalité qui me poursuivoit, tandis que maman étoit en proie à ses croquants, Thérèse étoit en proie à sa famille, et je ne pouvois rien faire d'aucun côté qui profitât à celle pour qui je l'avois destiné. Il étoit singulier que la cadette des enfants de madame Le Vasseur, la seule qui n'eût point été dotée, étoit la seule qui nourrissoit son père et sa mère, et qu'après avoir été long-temps battue par ses frères, par ses sœurs, même par ses nièces, cette pauvre fille en étoit maintenant pillée sans qu'elle pût mieux se défendre de leurs vols que de leurs coups. Une seule de ses nièces, appelée Goton Leduc, étoit assez aimable et d'un caractère assez doux, quoique gâtée par l'exemple et les leçons des autres. Comme je les voyois souvent ensemble, je leur donnois les noms qu'elles s'entre-donnoient; j'appelois la nièce *ma nièce* et la tante *ma tante*. Toutes deux m'appeloient leur oncle. De là le nom de *tante*, duquel j'ai continué d'appeler Thérèse, et que mes amis répétoient quelquefois en plaisantant.

On sent que, dans une pareille situation, je n'avois pas un moment à perdre pour tâcher de m'en tirer. Jugeant que M. de Richelieu m'avoit oublié, et n'espérant plus rien du côté de la cour, je fis quelques tentatives pour faire passer à Paris mon opéra; mais j'éprouvai des difficultés qui demandoient bien du temps pour les vaincre, et j'étois de jour en jour plus pressé. Je m'avisai de présenter ma petite comédie de *Narcisse* aux Italiens. Elle y fut reçue, et j'eus les

entrées, qui me firent grand plaisir: mais ce fut tout. Je ne pus jamais parvenir à faire jouer ma pièce; et ennuyé de faire ma cour à des comédiens, je les plantai là. Je revins enfin au dernier expédient qui me restoit, et le seul que j'aurois dû prendre. En fréquentant la maison de M. de La Poplinière je m'étois éloigné de celle de M. Dupin. Les deux dames, quoique parentes, étoient mal ensemble et ne se voyoient point; il n'y avoit aucune société entre les deux maisons, et Thieriot seul vivoit dans l'une et dans l'autre. Il fut chargé de tâcher de me ramener chez M. Dupin. M. de Francueil suivoit alors l'histoire naturelle et la chimie, et faisoit un cabinet. Je crois qu'il aspiroit à l'académie des sciences; il vouloit pour cela faire un livre, et il jugeoit que je pouvois lui être utile dans ce travail. Madame Dupin, qui, de son côté, méditoit un autre livre, avoit sur moi des vues à peu près semblables. Ils auroient voulu m'avoir en commun pour une espèce de secrétaire, et c'étoit là l'objet des semonces de Thieriot. J'exigeai préalablement que M. de Francueil emploieroit son crédit avec celui de Jelyote pour faire répéter mon ouvrage à l'Opéra. Il y consentit. *Les Muses galantes* furent répétées d'abord plusieurs fois au magasin, puis au grand théâtre. Il y avoit beaucoup de monde à la grande répétition, et plusieurs morceaux furent très applaudis. Cependant je sentis moi-même durant l'exécution, fort mal conduite par Rebel, que la pièce ne passeroit pas, et même qu'elle n'étoit pas en état de paroître sans de grandes corrections*. Ainsi je la retirai sans mot dire et sans m'ex-

* Dans une note de la main du marquis de Girardin, mise en

poser au refus; mais je vis clairement par plusieurs indices que l'ouvrage, eût-il été parfait, n'auroit pas passé. M. de Francueil m'avoit bien promis de le faire répéter, mais non pas de le faire recevoir. Il me tint exactement parole. J'ai toujours cru voir dans cette occasion et dans beaucoup d'autres que ni lui ni madame Dupin ne se soucioient de me laisser acquérir une certaine réputation dans le monde, de peur peut-être qu'on ne supposât, en voyant leurs livres, qu'ils avoient greffé leurs talents sur les miens [a]. Cependant comme madame Dupin m'en a toujours supposé de très médiocres, et qu'elle ne m'a jamais employé qu'à écrire sous sa dictée ou à des recherches de pure érudition, ce reproche, surtout à son égard, eût été bien injuste.

(1747—1749.)—Ce dernier mauvais succès acheva de me décourager. J'abandonnai tout projet d'avancement et de gloire; et, sans plus songer à des talents vrais ou vains qui me prospéroient si peu, je consacrai mon temps et mes soins à me procurer ma subsistanse et celle de ma Thérèse comme il plairoit à ceux qui se chargeroient d'y pourvoir. Je m'attachai donc tout-à-fait à madame Dupin et à M. de Francueil. Cela ne me jeta pas dans une grande opulence; car, avec huit à neuf cents francs par an que j'eus les deux

tête d'un des manuscrits déposés à la bibliothèque de la Chambre des Députés, on lit ce qui suit : «Il reste entre les mains de la veuve « le manuscrit original et unique de la partition, paroles et musique, « des *Muses galantes*, que j'ai fait retrouver et revenir avec beaucoup « de peine d'Angleterre. » Il ne paroît pas que la veuve de Rousseau ait cherché à tirer parti de ce manuscrit.

[a] VAR...... *avoient greffé mes talents sur les leurs.*

premières années, à peine avois-je de quoi fournir à mes premiers besoins, forcé de me loger à leur voisinage, en chambre garnie, dans un quartier assez cher, et payant un autre loyer à l'extrémité de Paris, tout au haut de la rue Saint-Jacques, où, quelque temps qu'il fît, j'allois souper presque tous les soirs. Je pris bientôt le train et même le goût de mes nouvelles occupations. Je m'attachai à la chimie; j'en fis plusieurs cours avec M. de Francueil chez M. Rouelle; et nous nous mîmes à barbouiller du papier tant bien que mal sur cette science dont nous possédions à peine les éléments. En 1747 nous allâmes passer l'automne en Touraine, au château de Chenonceaux, maison royale sur le Cher, bâtie par Henri second pour Diane de Poitiers, dont on y voit encore les chiffres, et maintenant possédée par M. Dupin, fermier-général. On s'amusa beaucoup dans ce beau lieu; on y faisoit très bonne chère: j'y devins gras comme un moine. On y fit beaucoup de musique. J'y composai plusieurs trio à chanter, pleins d'une assez forte harmonie, et dont je reparlerai peut-être dans mon supplément, si jamais j'en fais un. On y joua la comédie. J'y en fis, en quinze jours, une en trois actes, intitulée *l'Engagement téméraire*, qu'on trouvera parmi mes papiers, et qui n'a d'autre mérite que beaucoup de gaieté. J'y composai d'autres petits ouvrages, entre autres une pièce en vers, intitulée *l'Allée de Sylvie*, du nom d'une allée du parc qui bordoit le Cher *; et tout

* Il y a une vingtaine d'années qu'un nouveau propriétaire a fait abattre cette allée, que le nom de Rousseau avoit rendue célèbre, qui contribuoit même à attirer à Chenonceaux les étrangers. Quel

cela se fit sans discontinuer mon travail sur la chimie et celui que je faisois auprès de madame Dupin.

Tandis que j'engraissois à Chenonceaux, ma pauvre Thérèse engraissoit à Paris d'une autre manière ; et quand j'y revins, je trouvai l'ouvrage que j'avois mis sur le métier plus avancé que je ne l'avois cru. Cela m'eût jeté, vu ma situation, dans un embarras extrême, si des camarades de table ne m'eussent fourni la seule ressource qui pouvoit m'en tirer. C'est un de ces récits essentiels que je ne puis faire avec trop de simplicité, parcequ'il faudroit, en les commentant, m'excuser ou me charger, et que je ne dois faire ici ni l'un ni l'autre.

Durant le séjour d'Altuna à Paris, au lieu d'aller manger chez un traiteur, nous mangions ordinairement lui et moi à notre voisinage, presque vis-à-vis le cul-de-sac de l'Opéra, chez une madame La Selle, femme d'un tailleur, qui donnoit assez mal à manger, mais dont la table ne laissoit pas d'être recherchée à cause de la bonne et sûre compagnie qui s'y trouvoit ; car on n'y recevoit aucun inconnu, et il falloit être introduit par quelqu'un de ceux qui y mangeoient d'ordinaire. Le commandeur de Graville, vieux débauché, plein de politesse et d'esprit, mais ordurier, y logeoit, et y attiroit une folle et brillante jeunesse en officiers aux gardes et mousquetaires. Le commandeur de Nonant, chevalier de toutes les filles de l'Opéra, y apportoit journellement toutes les nouvelles de ce tripot. MM. du Plessis, lieutenant-colonel retiré, bon

puissant motif a donc pu le porter à détruire ce que tant d'autres auroient voulu religieusement conserver ?

et sage vieillard, et Ancelet[1], officier des mousquetaires, y maintenoient un certain ordre parmi ces jeunes gens. Il y venoit aussi des commerçants, des financiers, des vivriers, mais polis, honnêtes, et de ceux qu'on distinguoit dans leur métier: M. de Besse, M. de Forcade, et d'autres dont j'ai oublié les noms. Enfin l'on y voyoit des gens de mise de tous les états, excepté des abbés et des gens de robe que je n'y ai jamais vus; et c'étoit une convention de n'y en point introduire. Cette table, assez nombreuse, étoit très gaie sans être bruyante, et l'on y polissonnoit beaucoup sans grossièreté. Le vieux commandeur, avec tous ses contes gras quant à la substance, ne perdoit jamais sa politesse de la vieille cour, et jamais un mot de gueule ne sortoit de sa bouche qu'il ne fût si plaisant que des femmes l'auroient pardonné. Son ton servoit de régle à toute la table: tous ces jeunes gens contoient leurs aventures galantes avec autant de licence que de grace: et les contes de filles manquoient d'autant moins que le magasin étoit à la porte; car

[1] Ce fut à ce M. *Ancelet* que je donnai une petite comédie de ma façon, intitulée *les Prisonniers de guerre*, que j'avois faite après les désastres des François en Bavière et en Bohême, et que je n'osai jamais avouer ni montrer, et cela par la singulière raison que jamais le roi, ni la France, ni les François ne furent peut-être mieux loués, ni de meilleur cœur, que dans cette pièce; et que, républicain et frondeur en titre, je n'osois m'avouer panégyriste d'une nation dont toutes les maximes étoient contraires aux miennes. Plus navré des malheurs de la France que les François mêmes, j'avois peur qu'on ne taxât de flatterie et de lâcheté les marques d'un sincère attachement, dont j'ai dit l'époque et la cause dans ma première partie*, et que j'étois honteux de montrer.

* Livre V.

l'allée par où l'on alloit chez madame La Salle étoit la même où donnoit la boutique de la Duchapt, célèbre marchande de modes, qui avoit alors de très jolies filles avec lesquelles nos messieurs alloient causer avant ou après dîner. Je m'y serois amusé comme les autres si j'eusse été plus hardi. Il ne falloit qu'entrer comme eux; je n'osai jamais. Quant à madame La Selle, je continuai d'y aller manger assez souvent après le départ d'Altuna. J'y apprenois des foules d'anecdotes très amusantes, et j'y pris aussi peu-à-peu, non, graces au ciel, jamais les mœurs, mais les maximes que j'y vis établies. D'honnêtes personnes mises à mal, des maris trompés, des femmes séduites, des accouchements clandestins, étoient là les textes les plus ordinaires; et celui qui peuploit le mieux les Enfants-Trouvés étoit toujours le plus applaudi. Cela me gagna; je formai ma façon de penser sur celle que je voyois en régne chez des gens très aimables, et dans le fond très honnêtes gens; et je me dis, Puisque c'est l'usage du pays, quand on y vit on peut le suivre. Voilà l'expédient que je cherchois. Je m'y déterminai gaillardement sans le moindre scrupule; et le seul que j'eus à vaincre fut celui de Thérèse, à qui j'eus toutes les peines du monde de faire adopter cet unique moyen de sauver son honneur. Sa mère, qui de plus craignoit un nouvel embarras de marmaille, étant venue à mon secours, elle se laissa vaincre. On choisit une sage-femme prudente et sûre, appelée mademoiselle Gouin, qui demeuroit à la pointe Saint-Eustache, pour lui confier ce dépôt, et quand le temps fut venu, Thérèse fut menée par sa mère chez la Gouin

pour y faire ses couches. J'allai l'y voir plusieurs fois, et je lui portai un chiffre que j'avois fait à double sur deux cartes, dont une fut mise dans les langes de l'enfant; et il fut déposé par la sage-femme au bureau des Enfants-Trouvés, dans la forme ordinaire. L'année suivante, même inconvénient et même expédient, au chiffre près qui fut négligé. Pas plus de réflexion de ma part, pas plus d'approbation de celle de la mère: elle obéit en gémissant. On verra successivement toutes les vicissitudes que cette fatale conduite a produites dans ma façon de penser, ainsi que dans ma destinée. Quant à présent tenons-nous à cette première époque. Ses suites, aussi cruelles qu'imprévues, ne me forceront que trop d'y revenir.

Je marque ici celle de ma première connoissance avec madame d'Épinay, dont le nom reviendra souvent dans ces mémoires: elle s'appeloit mademoiselle d'Esclavelles, et venoit d'épouser M. d'Épinay, fils de M. de Lalive de Bellegarde, fermier-général. Son mari étoit musicien, ainsi que M. de Francueil. Elle étoit musicienne aussi, et la passion de cet art mit entre ces trois personnes une grande intimité. M. de Francueil m'introduisit chez madame d'Épinay; j'y soupois quelquefois avec lui. Elle étoit aimable, avoit de l'esprit, des talents; c'étoit assurément une bonne connoissance à faire. Mais elle avoit une amie, appelée mademoiselle d'Ette, qui passoit pour méchante, et qui vivoit avec le chevalier de Valory, qui ne passoit pas pour bon. Je crois que le commerce de ces deux personnes fit tort à madame d'Épinay, à qui la nature avoit donné, avec un tempérament très

exigeant, des qualités excellentes pour en régler ou racheter les écarts. M. de Francueil lui communiqua une partie de l'amitié qu'il avoit pour moi, et m'avoua ses liaisons avec elle, dont, par cette raison, je ne parlerois pas ici si elles ne fussent devenues publiques au point de n'être pas même cachées à M. d'Épinay. M. de Francueil me fit même sur cette dame des confidences bien singulières, qu'elle ne m'a jamais faites elle-même et dont elle ne m'a jamais cru instruit; car je n'en ouvris ni n'en ouvrirai de ma vie la bouche ni à elle ni à qui que ce soit*. Toute cette confiance de part et d'autre rendoit ma situation très embarrassante, surtout avec madame de Francueil, qui me connoissoit assez pour ne pas se défier de moi, quoique en liaison avec sa rivale. Je consolois de mon mieux cette pauvre femme, à qui son mari ne rendoit assurément par l'amour qu'elle avoit pour lui. J'écoutois séparément ces trois personnes; je gardois leurs secrets avec la plus grande fidélité, sans qu'aucune des trois m'en arrachât jamais aucun de ceux des deux autres, et sans dissimuler à chacune des deux femmes mon attachement pour sa rivale. Madame de Francueil, qui vouloit se servir de moi pour bien des choses, essuya des refus formels; et madame d'Épinay m'ayant voulu charger une fois d'une lettre

* Les *confidences* de M. de Francueil à Rousseau sur le compte de madame d'Épinay, ne sont plus maintenant un secret pour personne. Les Mémoires publiés au nom de cette dame nous ont appris que M. d'Épinay avoit communiqué à sa femme une maladie honteuse, et que celle-ci l'avoit transmise à son amant qui faillit en mourir.

pour Francueil, non seulement en reçut un pareil, mais encore une déclaration très nette que si elle vouloit me chasser pour jamais de chez elle, elle n'avoit qu'à me faire une seconde fois pareille proposition. Il faut rendre justice à madame d'Épinay: loin que ce procédé parût lui déplaire, elle en parla à Francueil avec éloge et ne m'en reçut pas moins bien. C'est ainsi que, dans des relations orageuses entre trois personnes que j'avois à ménager, dont je dépendois en quelque sorte, et pour qui j'avois de l'attachement, je conservai jusqu'à la fin leur amitié, leur estime, leur confiance, en me conduisant avec douceur et complaisance, mais toujours avec droiture et fermeté. Malgré ma bêtise et ma gaucherie, madame d'Épinay voulut me mettre des amusements de la Chevrette, château près de Saint-Denys, appartenant à M. de Bellegarde. Il y avoit un théâtre où l'on jouoit souvent des pièces. On me chargea d'un rôle, que j'étudiai six mois sans relâche, et qu'il fallut me souffler d'un bout à l'autre à la représentation. Après cette épreuve, on ne me proposa plus de rôle.

En faisant la connoissance de madame d'Épinay, je fis aussi celle de sa belle-sœur mademoiselle de Bellegarde, qui devint bientôt comtesse de Houdetot. La première fois que je la vis, elle étoit à la veille de son mariage: elle me causa long-temps[a] avec cette

[a] VAR. *Elle me fit voir l'appartement qu'on lui préparoit, et me causa long-temps*.... — Cette expression *me causa*, pour *causa avec moi*, dont on ne trouve ailleurs aucun exemple, et qui est au moins très remarquable, nous avoit fait d'abord supposer quelque altération dans le texte; mais toutes les éditions s'accordent en ceci avec le manuscrit qu'a suivi l'éditeur de 1801.

familiarité charmante qui lui est naturelle. Je la trouvai très aimable; mais j'étois bien éloigné de prévoir que cette jeune personne feroit un jour le destin de ma vie, et m'entraîneroit, quoique bien innocemment, dans l'abîme où je suis aujourd'hui.

Quoique je n'aie pas parlé de Diderot depuis mon retour de Venise, non plus que de mon ami M. Roguin, je n'avois pourtant négligé ni l'un ni l'autre, et je m'étois surtout lié de jour en jour plus intimement avec le premier. Il avoit une Nanette ainsi que j'avois une Thérèse : c'étoit entre nous une conformité de plus. Mais la différence étoit que ma Thérèse, aussi bien de figure [a] que sa Nanette, avoit une humeur douce et un caractère aimable, fait pour attacher un honnête homme; au lieu que la sienne, pie-grièche et harengère, ne montroit rien aux yeux des autres qui pût racheter la mauvaise éducation. Il l'épousa toutefois. Ce fut fort bien fait, s'il l'avoit promis. Pour moi, qui n'avois rien promis de semblable, je ne me pressai pas de l'imiter.

Je m'étois aussi lié avec l'abbé de Condillac, qui n'étoit rien, non plus que moi, dans la littérature, mais qui étoit fait pour devenir ce qu'il est aujourd'hui. Je suis le premier peut-être qui ai vu sa portée, et qui l'ai estimé ce qu'il valoit. Il paroissoit aussi se plaire avec moi; et tandis qu'enfermé dans ma chambre, rue Jean-Saint-Denys, près l'Opéra, je faisois mon acte d'Hésiode, il venoit quelquefois dîner avec moi tête-à-tête en pique-nique. Il travailloit alors à l'*Essai sur l'origine des Connoissances humaines*, qui

[a] VAR. *aussi bien tout au moins de figure.....*

est son premier ouvrage. Quand il fut achevé, l'embarras fut de trouver un libraire qui voulût s'en charger. Les libraires de Paris sont arrogants et durs pour tout homme qui commence; et la métaphysique, alors très peu à la mode, n'offroit pas un sujet bien attrayant. Je parlai à Diderot de Condillac et de son ouvrage; je leur fis faire connoissance. Ils étoient faits pour se convenir; ils se convinrent. Diderot engagea le libraire Durand à prendre le manuscrit de l'abbé, et ce grand métaphysicien eut de son premier livre, et presque par grace, cent écus qu'il n'auroit peut-être pas trouvés sans moi. Comme nous demeurions dans des quartiers fort éloignés les uns des autres, nous nous rassemblions tous trois une fois la semaine au Palais-Royal, et nous allions dîner ensemble à l'hôtel du Panier-Fleuri. Il falloit que ces petits dîners hebdomadaires plussent extrêmement à Diderot, car lui, qui manquoit presque à tous ses rendez-vous [a], ne manqua jamais à aucun de ceux-là. Je formai là le projet d'une feuille périodique, intitulée *le Persifleur*, que nous devions faire alternativement, Diderot et moi. J'en esquissai la première feuille, et cela me fit faire connoissance avec d'Alembert, à qui Diderot en avoit parlé. Des événements imprévus nous barrèrent, et ce projet en demeura là.

Ces deux auteurs venoient d'entreprendre le *Dictionnaire encyclopédique*, qui ne devoit d'abord être qu'une espèce de traduction de Chambers, semblable à peu près à celle du Dictionnaire de Médecine de James,

[a] VAR....... *ses rendez-vous, fussent-ils même avec des femmes, ne.....*

que Diderot venoit d'achever. Celui-ci voulut me faire entrer pour quelque chose dans une seconde entreprise, et me proposa la partie de la musique, que j'acceptai, et que j'exécutai très à la hâte et très mal, dans les trois mois qu'il m'avoit donnés, comme à tous les auteurs qui devoient concourir à cette entreprise. Mais je fus le seul qui fus prêt au terme prescrit. Je lui remis mon manuscrit que j'avois fait mettre au net par un laquais de M. Francueil, appelé Dupont, qui écrivoit très bien, et à qui je payai dix écus, tirés de ma poche, qui ne m'ont jamais été remboursés. Diderot m'avoit promis, de la part des libraires, une rétribution, dont il ne m'a jamais reparlé, ni moi à lui.

Cette entreprise de l'Encyclopédie fut interrompue par sa détention. Les *Pensées philosophiques* lui avoient attiré quelques chagrins qui n'eurent point de suite. Il n'en fut pas de même de la *Lettre sur les Aveugles*, qui n'avoit rien de répréhensible que quelques traits personnels, dont madame Dupré de Saint-Maur et M. de Réaumur furent choqués, et pour lesquels il fut mis au donjon de Vincennes. Rien ne peindra jamais les angoisses que me fit sentir le malheur de mon ami. Ma funeste imagination, qui porte toujours le mal au pis, s'effaroucha. Je le crus là pour le reste de sa vie. La tête faillit à m'en tourner. J'écrivis à madame de Pompadour pour la conjurer de le faire relâcher, ou d'obtenir qu'on m'enfermât avec lui. Je n'eus aucune réponse à ma lettre : elle étoit trop peu raisonnable pour être efficace; et je ne me flatte pas qu'elle ait contribué aux adoucissements qu'on mit quelque

temps après à la captivité du pauvre Diderot. Mais si elle eût duré quelque temps encore avec la même rigueur, je crois que je serois mort de désespoir au pied de ce malheureux donjon. Au reste, si ma lettre a produit peu d'effet, je ne m'en suis pas non plus beaucoup fait valoir; car je n'en parlai qu'à très peu de gens, et jamais à Diderot lui-même.

---

# LIVRE HUITIÈME.

(1749.)

J'ai dû faire une pause à la fin du précédent Livre. Avec celui-ci commence, dans sa première origine, la longue chaîne de mes malheurs.

Ayant vécu dans deux des plus brillantes maisons de Paris, je n'avois pas laissé, malgré mon peu d'entregent, d'y faire quelques connoissances. J'avois fait, entre autres, chez madame Dupin celle du jeune prince héréditaire de Saxe-Gota, et du baron de Thun son gouverneur. J'avois fait, chez M. de La Poplinière, celle de M. Seguy, ami du baron de Thun, et connu dans le monde littéraire par sa belle édition de Rousseau. Le baron nous invita, M. Seguy et moi, d'aller passer un jour ou deux à Fontenai-sous-Bois, où le prince avoit une maison. Nous y fûmes. En passant devant Vincennes, je sentis, à la vue du donjon, un déchirement de cœur dont le baron remarqua l'effet sur mon visage. A souper, le prince parla de la détention de Diderot. Le baron, pour me faire parler, accusa le prisonnier d'imprudence: j'en mis dans la manière impétueuse dont je le défendis. L'on pardonna cet excès de zéle à celui qu'inspire un ami malheureux, et l'on parla d'autre chose. Il y avoit là deux Allemands

attachés au prince: l'un appelé M. Klupffel, homme de beaucoup d'esprit, étoit son chapelain, et devint ensuite son gouverneur, après avoir supplanté le baron; l'autre étoit un jeune homme appelé M. Grimm, qui lui servoit de lecteur en attendant qu'il trouvât quelque place, et dont l'équipage très mince annonçoit le pressant besoin de la trouver. Dès ce même soir, Klupffel et moi commençâmes une liaison qui bientôt devint amitié. Celle avec le sieur Grimm n'alla pas tout-à-fait si vite; il ne se mettoit guère en avant, bien éloigné de ce ton avantageux que la prospérité lui donna dans la suite. Le lendemain à dîner on parla de musique: il en parla bien. Je fus transporté d'aise en apprenant qu'il accompagnoit du clavecin. Après le dîner on fit apporter de la musique. Nous musiquâmes tout le jour au clavecin du prince. Et ainsi commença cette amitié qui d'abord me fut si douce, enfin si funeste, et dont j'aurai tant à parler désormais.

En revenant à Paris, j'y appris l'agréable nouvelle que Diderot étoit sorti du donjon, et qu'on lui avoit donné le château et le parc de Vincennes pour prison, sur sa parole, avec permission de voir ses amis. Qu'il me fut dur de n'y pouvoir courir à l'instant même! mais retenu deux ou trois jours chez madame Dupin par des soins indispensables, après trois ou quatre siècles d'impatience, je volai dans les bras de mon ami. Moment inexprimable! Il n'étoit pas seul; d'Alembert et le trésorier de la Sainte-Chapelle étoient avec lui. En entrant je ne vis que lui; je ne fis qu'un saut, un cri; je collai mon visage sur le sien, je le serrai étroitement sans lui parler autrement que par mes

pleurs et mes sanglots; j'étouffois de tendresse et de joie. Son premier mouvement, sorti de mes bras, fut de se tourner vers l'ecclésiastique, et de lui dire : Vous voyez, monsieur, comment m'aiment mes amis. Tout entier à mon émotion, je ne réfléchis pas alors à cette manière d'en tirer avantage; mais en y pensant quelquefois depuis ce temps-là, j'ai toujours jugé qu'à la place de Diderot ce n'eût pas été là la première idée qui me seroit venue.

Je le trouvai très affecté de sa prison. Le donjon lui avoit fait une impression terrible; et quoiqu'il fût agréablement au château, et maître de ses promenades dans un parc qui n'est pas même fermé de murs, il avoit besoin de la société de ses amis pour ne pas se livrer à son humeur noire. Comme j'étois assurément celui qui compatissoit le plus à sa peine, je crus être aussi celui dont la vue lui seroit la plus consolante, et tous les deux jours au plus tard, malgré des occupations très exigeantes, j'allois, soit seul, soit avec sa femme, passer avec lui les après-midi.

Cette année 1749 l'été fut d'une chaleur excessive. On compte deux lieues de Paris à Vincennes. Peu en état de payer des fiacres, à deux heures après midi j'allois à pied quand j'étois seul, et j'allois vite pour arriver plus tôt. Les arbres de la route, toujours élagués, à la mode du pays, ne donnoient presque aucune ombre; et souvent, rendu de chaleur et de fatigue, je m'étendois par terre, n'en pouvant plus. Je m'avisai, pour modérer mon pas, de prendre quelque livre. Je pris un jour le *Mercure de France*, et tout en marchant et le parcourant, je tombai sur cette question proposée

par l'académie de Dijon pour le prix de l'année suivante, *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs.*

A l'instant de cette lecture je vis un autre univers et je devins un autre homme. Quoique j'aie un souvenir vif de l'impression que j'en reçus, les détails m'en sont échappés depuis que je les ai déposés dans une de mes quatre lettres à M. de Malesherbes. C'est une des singularités de ma mémoire qui mérite d'être dite. Quand elle me sert, ce n'est qu'autant que je me suis reposé sur elle: sitôt que j'en confie le dépôt au papier, elle m'abandonne; et dès qu'une fois j'ai écrit une chose, je ne m'en souviens plus du tout. Cette singularité me suit jusque dans la musique. Avant de l'apprendre je savois par cœur des multitudes de chansons: sitôt que j'ai su chanter des airs notés, je n'en ai pu retenir aucun; et je doute que de ceux que j'ai le plus aimés j'en pusse aujourd'hui redire un seul tout entier.

Ce que je me rappelle bien distinctement dans cette occasion, c'est qu'arrivant à Vincennes, j'étois dans une agitation qui tenoit du délire. Diderot l'aperçut: je lui en dis la cause, et je lui lus la prosopopée de Fabricius; écrite en crayon sous un chêne. Il m'exhorta de donner l'essor à mes idées, et de concourir au prix. Je le fis, et dès cet instant je fus perdu. Tout le reste de ma vie et de mes malheurs fut l'effet inévitable de cet instant d'égarement*.

* Dans sa lettre à Malesherbes Rousseau ajoute à ce récit des circonstances bien plus frappantes encore. Elles donnent l'idée d'une inspiration et d'un accès d'enthousiasme dont on peut dire qu'il n'y

Mes sentiments se montèrent, avec la plus inconcevable rapidité, au ton de mes idées. Toutes mes petites passions furent étouffées par l'enthousiasme de la vérité, de la liberté, de la vertu : et ce qu'il y a de plus étonnant est que cette effervescence se soutint dans mon cœur, durant plus de quatre ou cinq ans, à un aussi haut degré peut-être qu'elle ait jamais été dans le cœur d'aucun autre homme.

Je travaillai ce discours d'une façon bien singulière,

a point d'exemple dans les fastes de la littérature. « Je sentis ma tête « prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente « palpitation... ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse « tomber sous un arbre de l'avenue, et j'y passe une demi-heure « dans une telle agitation, qu'en me relevant j'aperçus tout le devant « de ma veste mouillé de larmes, sans avoir senti que j'en répandois. » (Deuxième lettre.)

A cette extase si éloquemment décrite, Marmontel (*Mémoires, Livre VIII*) oppose ce qu'il appelle *le fait dans sa simplicité*, tel qu'il déclare que le lui a raconté Diderot lui-même : « Un jour (c'est « Diderot qui parle) nous promenant ensemble, il me dit que l'aca- « démie de Dijon venoit de proposer une question intéressante et « qu'il se proposoit de la traiter. Cette question étoit..... Quel parti « prendrez-vous ? lui demandai-je. — Celui de l'affirmative. — C'est « le pont aux ânes. Tous les talents médiocres prendront ce chemin- « là... le parti contraire présente à la philosophie et à l'éloquence « un champ nouveau, riche et fécond. — Vous avez raison, me dit-il « après y avoir réfléchi un moment, et je suivrai votre conseil. »

Après avoir entendu Diderot parlant par l'organe de Marmontel, entendons Diderot lui-même. Sa *Vie de Sénèque* contient du 61[e] au 68[e] paragraphe une longue et virulente diatribe contre son ancien ami, où les mots de *scélérat, perfide, calomniateur, hypocrite*, et autres semblables ne sont pas épargnés, sans l'énonciation, à vrai dire, d'aucun fait positif qui en justifie l'emploi, mais qui font bien connoître au moins la disposition de Diderot en les écrivant. Si,

et que j'ai presque toujours suivie dans mes autres ouvrages. Je lui consacrois les insomnies de mes nuits. Je méditois dans mon lit à yeux fermés, et je tournois et retournois mes périodes dans ma tête avec des peines incroyables; puis, quand j'étois parvenu à en être content, je les déposois dans ma mémoire jusqu'à ce que je pusse les mettre sur le papier : mais le temps de me lever et de m'habiller me faisoit tout perdre; et quand je m'étois mis à mon papier il ne

animé de sentiments aussi hostiles, il eût eu un fait semblable à articuler, avec quel empressement n'eût-il pas saisi cette occasion de nous en instruire, en appuyant encore et chargeant même sur ses conséquences! Hé bien, il ne dit sur cela que quelques mots, et les voici littéralement : « Lorsque le programme de l'académie « de Dijon parut, il vint me consulter sur le parti qu'il prendroit. « Le parti que vous prendrez, lui dis-je, c'est celui que personne « ne prendra. — Vous avez raison, » répliqua-t-il (§ 66). Quelle différence de cette version à celle de Marmontel, et quelles idées contraires ne fait-elle pas naître! En les développant ici, nous paroîtrions nous défier de l'intelligence et de la bonne foi du lecteur, et nous ne lui ferons pas cette injure. Qui ne voit ici que Rousseau a pu en effet *venir consulter* son ami, mais comme trop souvent on *consulte* en pareil cas, c'est-à-dire avec un parti bien pris d'avance? et la réponse de Diderot prouve que lui-même ne s'y est pas mépris. La connoissance parfaite qu'il avoit du tour d'esprit et du caractère de Rousseau lui a fait voir sur-le-champ ce que depuis M. Ginguené a parfaitement développé et prouvé : c'est qu'en effet la négative soutenue par Rousseau *tient à toute sa vie précédente* (*Réflexions sur les Confessions*, page 53). Elle étoit l'effet nécessaire des évènements de cette vie si vagabonde, si tristement et si diversement agitée, des épreuves par lui subies, des impressions qui en furent la suite, et de sa position dans le monde à l'époque où il prit la plume pour traiter la question proposée. Concluons que Marmontel, ou Diderot peut-être causant avec lui, a, innocemment ou non, *brodé* sur le fait.

me venoit presque plus rien de ce que j'avois composé. Je m'avisai de prendre pour secrétaire madame Le Vasseur. Je l'avois logée avec sa fille et son mari plus près de moi; et c'étoit elle qui, pour m'épargner un domestique, venoit tous les matins allumer mon feu et faire mon petit service. A son arrivée je lui dictois de mon lit mon travail de la nuit; et cette pratique, que j'ai long-temps suivie, m'a sauvé bien des oublis.

Quand ce discours fut fait, je le montrai à Diderot, qui en fut content, et m'indiqua quelques corrections. Cependant cet ouvrage, plein de chaleur et de force, manque absolument de logique et d'ordre; de tous ceux qui sont sortis de ma plume c'est le plus foible de raisonnement et le plus pauvre de nombre et d'harmonie: mais, avec quelque talent qu'on puisse être né, l'art d'écrire ne s'apprend pas tout d'un coup.

Je fis partir cette pièce sans en parler à personne autre, si ce n'est, je pense, à Grimm, avec lequel, depuis son entrée chez le comte de Frièse, je commençois à vivre dans la plus grande intimité. Il avoit un clavecin qui nous servoit de point de réunion, et autour duquel je passois avec lui tous les moments que j'avois de libres, à chanter des airs italiens et des barcarolles sans trève et sans relâche du matin au soir, ou plutôt du soir au matin, et, sitôt qu'on ne me trouvoit pas chez madame Dupin, on étoit sûr de me trouver chez M. Grimm, ou du moins avec lui, soit à la promenade, soit au spectacle. Je cessai d'aller à la Comédie Italienne où j'avois mes entrées, mais qu'il n'aimoit pas, pour aller avec lui, en payant, à la

Comédie Françoise dont il étoit passionné. Enfin un attrait si puissant me lioit à ce jeune homme, et j'en devins tellement inséparable, que la pauvre tante elle-même en étoit négligée; c'est-à-dire que je la voyois moins, car jamais un moment de ma vie mon attachement pour elle ne s'est affoibli.

Cette impossibilité de partager à mes inclinations le peu de temps que j'avois de libre renouvela plus vivement que jamais le desir que j'avois depuis long-temps de ne faire qu'un ménage avec Thérèse: mais l'embarras de sa nombreuse famille, et surtout le défaut d'argent pour acheter des meubles, m'avoient jusqu'alors retenu. L'occasion de faire un effort se présenta, et j'en profitai. M. de Francueil et madame Dupin, sentant bien que huit à neuf cents francs par an ne pouvoient me suffire, portèrent de leur propre mouvement mon honoraire annuel jusqu'à cinquante louis; et de plus, madame Dupin, apprenant que je cherchois à me mettre dans mes meubles, m'aida de quelques secours pour cela. Avec les meubles qu'avoit déjà Thérèse nous mîmes tout en commun; et, ayant loué un petit appartement à l'hôtel de Languedoc, rue de Grenelle Saint-Honoré, chez de très bonnes gens, nous nous y arrangeâmes comme nous pûmes; et nous y avons demeuré paisiblement et agréablement pendant sept ans, jusqu'à mon délogement pour l'Hermitage.

Le père de Thérèse étoit un vieux bon-homme, très doux, qui craignoit extrêmement sa femme, et qui lui avoit donné pour cela le surnom de Lieutenant-criminel, que Grimm, par plaisanterie, trans-

porta dans la suite à la fille. Madame Le Vasseur ne manquoit pas d'esprit, c'est-à-dire d'adresse; elle se piquoit même de politesse et d'airs du grand monde: mais elle avoit un patelinage mystérieux qui m'étoit insupportable, donnant d'assez mauvais conseils à sa fille, cherchant à la rendre dissimulée avec moi, et cajolant séparément mes amis aux dépens les uns des autres et aux miens; du reste assez bonne mère, parcequ'elle trouvoit son compte à l'être, et couvrant les fautes de sa fille parcequ'elle en profitoit. Cette femme, que je comblois d'attentions, de soins, de petits cadeaux, et dont j'avois extrêmement à cœur de me faire aimer, étoit, par l'impossibilité que j'éprouvois d'y parvenir, la seule cause de peine que j'eusse dans mon petit ménage; et du reste je puis dire avoir goûté, durant ces six ou sept ans, le plus parfait bonheur domestique que la foiblesse humaine puisse comporter. Le cœur de ma Thérèse étoit celui d'un ange: notre attachement croissoit avec notre intimité, et nous sentions davantage de jour en jour combien nous étions faits l'un pour l'autre. Si nos plaisirs pouvoient se décrire, ils feroient rire par leur simplicité; nos promenades tête à tête hors de la ville, où je dépensois magnifiquement huit ou dix sous à quelque guinguette; nos petits soupers à la croisée de ma fenêtre, assis en vis-à-vis sur deux petites chaises posées sur une malle qui tenoit la largeur de l'embrasure. Dans cette situation, la fenêtre nous servoit de table, nous respirions l'air, nous pouvions voir les environs, les passants; et, quoique au quatrième étage, plonger dans la rue tout en mangeant. Qui décrira, qui sentira les charmes de

ces repas, composés, pour tout mets, d'un quartier de gros pain, de quelques cerises, d'un petit morceau de fromage et d'un demi-setier de vin que nous buvions à nous deux? Amitié, confiance, intimité, douceur d'ame, que vos assaisonnements sont délicieux! Quelquefois nous restions là jusqu'à minuit sans y songer, et sans nous douter de l'heure, si la vieille maman ne nous en eût avertis. Mais laissons ces détails qui paroîtront insipides ou risibles: je l'ai toujours dit et senti, la véritable jouissance ne se décrit point.

J'en eus à peu près dans le même temps une plus grossière, la dernière de cette espèce que j'aie eue à me reprocher. J'ai dit que le ministre Klupffell étoit aimable; mes liaisons avec lui n'étoient guère moins étroites qu'avec Grimm, et devinrent aussi familières; ils mangeoient quelquefois chez moi. Ces repas, un peu plus que simples, étoient égayés par les fines et folles polissonneries de Klupffell, et par les plaisants germanismes de Grimm, qui n'étoit pas encore devenu puriste. La sensualité ne présidoit pas à nos petites orgies; mais la joie y suppléoit, et nous nous trouvions si bien ensemble, que nous ne pouvions plus nous quitter. Klupffell avoit mis dans ses meubles une petite fille, qui ne laissoit pas[a] d'être à tout le monde, parcequ'il ne pouvoit l'entretenir à lui seul. Un soir, en entrant au café, nous le trouvâmes qui en sortoit pour aller souper avec elle. Nous le raillâmes; il s'en vengea galamment en nous mettant du même souper, et puis nous raillant à son tour. Cette pauvre créature

[a] VAR. *qui par convention ne laissoit pas....*

me parut d'un assez bon naturel, très douce, et peu faite à son métier, auquel une sorcière qu'elle avoit avec elle la styloit de son mieux. Les propos et le vin nous égayèrent au point que nous nous oubliâmes. Le bon Klupffell ne voulut pas faire ses honneurs à demi, et nous passâmes tous trois successivement dans la chambre voisine avec la pauvre petite, qui ne savoit si elle devoit rire ou pleurer. Grimm a toujours affirmé qu'il ne l'avoit pas touchée : c'étoit donc pour s'amuser à nous impatienter qu'il resta si long-temps avec elle; et s'il s'en abstint, il est peu probable que ce fût par scrupule, puisque avant d'entrer chez le comte de Frièse, il logeoit chez des filles au même quartier Saint-Roch.

Je sortis de la rue des Moineaux, où logeoit cette fille, aussi honteux que Saint-Preux sortit de la maison où on l'avoit enivré, et je me rappelai bien mon histoire en écrivant la sienne. Thérèse s'aperçut à quelque signe, et surtout à mon air confus, que j'avois quelque reproche à me faire; j'en allégeai le poids par ma franche et prompte confession. Je fis bien; car dès le lendemain Grimm vint en triomphe lui raconter mon forfait en l'aggravant, et depuis lors il n'a jamais manqué de lui en rappeler malignement le souvenir: en cela d'autant plus coupable, que l'ayant mis librement et volontairement dans ma confidence, j'avois droit d'attendre de lui qu'il ne m'en feroit pas repentir. Jamais je ne sentis mieux qu'en cette occasion la bonté de cœur de ma Thérèse; car elle fut plus choquée du procédé de Grimm qu'offensée de mon infidélité, et je n'essuyai de sa part que des reproches tou-

chants et tendres, dans lesquels je n'aperçus jamais la moindre trace de dépit.

La simplicité d'esprit de cette excellente fille égaloit sa bonté de cœur, c'est tout dire; mais un exemple qui se présente mérite pourtant d'être ajouté. Je lui avois dit que Klupffel étoit ministre et chapelain du prince de Saxe-Gotha. Un ministre étoit pour elle un homme si singulier, que, confondant comiquement les idées les plus disparates, elle s'avisa de prendre Klupffel pour le pape. Je la crus folle la première fois qu'elle me dit, comme je rentrois, que le pape m'étoit venu voir. Je la fis expliquer, et je n'eus rien de plus pressé que d'aller conter cette histoire à Grimm et à Klupffel, à qui le nom de pape en resta parmi nous. Nous donnâmes à la fille de la rue des Moineaux le nom de papesse Jeanne. C'étoient des rires inextinguibles; nous étouffions. Ceux qui, dans une lettre qu'il leur a plu de m'attribuer, m'ont fait dire que je n'avois ri que deux fois en ma vie, ne m'ont pas connu dans ce temps-là, ni dans ma jeunesse; car assurément cette idée n'auroit jamais pu leur venir.

(1750—1752.)—L'année suivante, 1750, comme je ne songeois plus à mon Discours, j'appris qu'il avoit remporté le prix à Dijon. Cette nouvelle réveilla toutes les idées qui me l'avoient dicté, les anima d'une nouvelle force, et acheva de mettre en fermentation dans mon cœur ce premier levain d'héroïsme et de vertu que mon père, et ma patrie, et Plutarque, y avoient mis dans mon enfance. Je ne trouvai plus rien de grand et de beau que d'être libre et vertueux, au-dessus de la fortune et de l'opinion, et de se suffire à

soi-même. Quoique la mauvaise honte et la crainte des sifflets m'empêchassent de me conduire d'abord sur ces principes et de rompre brusquement en visière aux maximes de mon siècle, j'en eus dès-lors la volonté décidée, et je ne tardai à l'exécuter qu'autant de temps qu'il en falloit aux contradictions pour l'irriter et la rendre triomphante.

Tandis que je philosophois sur les devoirs de l'homme, un événement vint me faire mieux réfléchir sur les miens. Thérèse devint grosse pour la troisième fois. Trop sincère avec moi, trop fier en dedans pour vouloir démentir mes principes par mes œuvres, je me mis à examiner la destination de mes enfants, et mes liaisons avec leur mère, sur les lois de la nature, de la justice et de la raison, et sur celles de cette religion pure, sainte, éternelle comme son auteur, que les hommes ont souillée en feignant de vouloir la purifier, et dont ils n'ont plus fait, par leurs formules, qu'une religion de mots, vu qu'il en coûte peu de prescrire l'impossible quand on se dispense de le pratiquer.

Si je me trompai dans mes résultats, rien n'est plus étonnant que la sécurité d'ame avec laquelle je m'y livrai. Si j'étois de ces hommes mal nés, sourds à la douce voix de la nature, au-dedans desquels aucun vrai sentiment de justice et d'humanité ne germa jamais, cet endurcissement seroit tout simple; mais cette chaleur de cœur, cette sensibilité si vive, cette facilité à former des attachements, cette force avec laquelle ils me subjuguent, ces déchirements cruels quand il les faut rompre, cette bienveillance innée

pour mes semblables, cet amour ardent du grand, du vrai, du beau, du juste; cette horreur du mal en tout genre; cette impossibilité de haïr, de nuire, et même de le vouloir; cet attendrissement, cette vive et douce émotion que je sens à l'aspect de tout ce qui est vertueux, généreux, aimable : tout cela peut-il jamais s'accorder dans la même ame avec la dépravation qui fait fouler aux pieds sans scrupule le plus doux des devoirs? Non, je le sens, et le dis hautement, cela n'est pas possible. Jamais un seul instant de sa vie Jean-Jacques n'a pu être un homme sans sentiment, sans entrailles, un père dénaturé. J'ai pu me tromper mais non m'endurcir. Si je disois mes raisons, j'en dirois trop. Puisqu'elles ont pu me séduire, elles en séduiroient bien d'autres : je ne veux pas exposer les jeunes gens qui pourroient me lire à se laisser abuser par la même erreur. Je me contenterai de dire qu'elle fut telle, qu'en livrant mes enfants * à l'éducation pu-

* VAR...... *qu'elle fut telle que dès-lors je ne regardai plus mes liaisons avec Thérèse que comme un engagement honnête et saint, quoique libre et volontaire; ma fidélité pour elle, tant qu'il duroit, comme un devoir indispensable; l'infraction que j'y avois faite une seule fois, comme un véritable adultère. Et quant à mes enfants, en les livrant à....* — Il est bien clair qu'en recopiant son premier manuscrit, Rousseau a senti que s'il laissoit subsister ce passage, son amour conçu depuis pour madame d'Houdetot paroîtroit doublement coupable aux yeux des lecteurs. Que de réflexions ceci ne fait-il pas naître! D'un autre côté, il est bien à présumer aussi qu'en prenant cette résolution noble et vertueuse relativement à Thérèse, il n'aura pas manqué de l'en instruire elle-même, tant pour lui faire d'autant mieux oublier *l'infraction* qu'il s'étoit permise et qu'elle lui avoit généreusement pardonnée, que pour se lier davantage et s'affermir irrévocablement dans le devoir qu'il se pres-

blique, faute de pouvoir les élever moi-même, en les destinant à devenir ouvriers et paysans, plutôt qu'aventuriers et coureurs de fortunes, je crus faire un acte de citoyen et de père; et je me regardai comme un membre de la république de Platon. Plus d'une fois, depuis lors, les regrets de mon cœur m'ont appris que je m'étois trompé; mais, loin que ma raison m'ait donné le même avertissement, j'ai souvent béni le ciel de les avoir garantis par là du sort de leur père, et de celui qui les menaçoit quand j'aurois été forcé de les abandonner. Si je les avois laissés à madame d'Épinay ou à madame de Luxembourg, qui, soit par amitié, soit par générosité, soit par quelque autre motif, ont voulu s'en charger dans la suite, auroient-ils été plus heureux, auroient-ils été élevés du moins en honnêtes gens? Je l'ignore; mais je suis sûr qu'on les auroit portés à haïr, peut-être à trahir leurs parents : il vaut mieux cent fois qu'ils ne les aient point connus.

Mon troisième enfant fut donc mis aux Enfants-Trouvés, ainsi que les premiers : et il en fut de même des deux suivants; car j'en ai eu cinq en tout. Cet arrangement me parut si bon, si sensé, si légitime, que si je ne m'en vantai pas ouvertement, ce fut uniquement par égard pour la mère; mais je le dis à tous ceux à qui j'avois déclaré nos liaisons; je le dis à Diderot, à Grimm; je l'appris dans la suite à madame d'Épinay, et dans la suite encore à madame de Luxem-

crivoit. Cette conjecture, qui d'ailleurs est toute en l'honneur de Rousseau, et est par cela même d'autant plus vraisemblable, trouvera ci-après son application.

bourg, et cela librement, franchement, sans aucune espéce de nécessité; et pouvant aisément le cacher à tout le monde; car la Gouin étoit une honnête femme, très discréte, et sur laquelle je comptois parfaitement. Le seul de mes amis à qui j'eus quelque intérêt de m'ouvrir fut le médecin Thierry, qui soigna ma pauvre tante dans une de ses couches où elle se trouva fort mal. En un mot, je ne mis aucun mystère à ma conduite, non seulement parceque je n'ai jamais rien su cacher à mes amis, mais parcequ'en effet je n'y voyois aucun mal. Tout pesé, je choisis pour mes enfants le mieux, ou ce que je crus l'être. J'aurois voulu, je voudrois encore avoir été élevé et nourri comme ils l'ont été.

Tandis que je faisois ainsi mes confidences, madame Le Vasseur les faisoit aussi de son côté, mais dans des vues moins désintéressées. Je les avois introduites, elle et sa fille, chez madame Dupin, qui, par amitié pour moi, avoit mille bontés pour elles. La mère la mit dans le secret de sa fille. Madame Dupin, qui est bonne et généreuse, et à qui elle ne disoit pas combien, malgré la modicité de mes ressources, j'étois attentif à pourvoir à tout, y pourvoyoit de son côté avec une libéralité que, par l'ordre de la mère, la fille m'a toujours cachée durant mon séjour à Paris, et dont elle ne me fit l'aveu qu'à l'Hermitage, à la suite de plusieurs autres épanchements de cœur. J'ignorois que madame Dupin, qui ne m'en a jamais fait le moindre semblant, fût si bien instruite; j'ignore encore si madame de Chenonceaux, sa bru, le fut aussi : mais madame de Francueil, sa belle-fille, le

fut, et ne put s'en taire. Elle m'en parla l'année suivante lorsque j'avois déjà quitté leur maison. Cela m'engagea à lui écrire à ce sujet une lettre qu'on trouvera dans mes recueils *, et dans laquelle j'expose celles de mes raisons que je pouvois dire sans compromettre madame Le Vasseur et sa famille; car les plus déterminantes venoient de là, et je les tus **.

* Voyez dans la Correspondance cette lettre du 20 avril 1751 et la note qui s'y rapporte. Voyez aussi trois lettres à madame de Luxembourg des 12 juin, 20 juillet, et 10 août 1761.

** Ces raisons *les plus déterminantes* qu'il fait seulement entrevoir ici, il s'en explique positivement ci-après au livre IX, et surtout dans ses *Rêveries*. « Il est sûr que c'est la crainte d'une destinée pour mes « enfants mille fois pire et presque inévitable par toute autre voie, « qui m'a le plus déterminé... Hors d'état de les élever moi-même, il « auroit fallu dans ma situation les laisser élever par leur mère, qui « les auroit gâtés, et par sa famille qui en auroit fait des monstres. « Je frémis encore d'y penser. » (Huitième Promenade.)

On a vu précédemment (p. 94 et 116) l'idée odieuse qu'il donne de tous les individus qui composoient cette famille; et ce qu'il va dire tout-à-l'heure du vol de linge qui lui fut fait, ne contribuera pas peu à la confirmer.

Pour n'avoir plus à revenir dans nos notes sur ce triste sujet, nous allons, en rappelant et rapprochant en peu de mots tous les faits qui s'y rapportent, mettre le lecteur à portée de bien déterminer le degré d'indulgence ou de sévérité qu'il doit mettre dans son jugement.

D'abord, par l'idée que Rousseau nous donne au Livre VII (ci-devant p. 99 et suiv.) des gens qu'il fréquentoit dans les premiers temps de sa liaison avec Thérèse Le Vasseur, et de l'effet qu'opéra sur lui leur façon de penser et de vivre, il est bien prouvé que, s'il fut cinq fois coupable en abandonnant ses enfants, ce ne fut pas par les mêmes causes pour ses cinq enfants successivement. Dans l'abandon des deux premiers, il suivit l'exemple donné par ces hommes si amusants, si aimables qu'il voyoit et entendoit chaque

Je suis sûr de la discrétion de madame Dupin et de l'amitié de madame de Chenonceaux; je l'étois de celle de madame de Francueil, qui d'ailleurs mourut

jour chez la femme La Selle son hôtesse. Il se décida, nous dit-il, *gaillardement*, comme ils faisoient eux-mêmes en pareil cas.

A la naissance du troisième (voyez ci-devant p. 121) sa situation étoit tout autre. Il étoit auteur et auteur couronné; il méditoit de nouveaux ouvrages, il *philosophoit sur les devoirs de l'homme*, et son action cette fois, il nous le dit lui-même, fut l'effet d'une résolution motivée et bien réfléchie. « Si je disois mes raisons, ajoute-« t-il, j'en dirois trop. Puisqu'elles ont pu me séduire, elles en « séduiroient bien d'autres. » Ces raisons sont faciles à apercevoir, et nous doutons qu'après un si fatal exemple, leur *séduction* soit à craindre. Notre philosophe, une fois entré dans la carrière des lettres, se sentoit appelé ou plutôt poussé par son génie à des travaux et des devoirs de l'ordre le plus relevé, qui ne se concilioient pas avec les soins importuns et vulgaires qu'impose à un père sans fortune le besoin d'élever et de nourrir ses enfants. En chargeant la société de cette nourriture et de cette éducation dans l'établissement destiné pour cela, il se croyoit bien en état de l'en dédommager amplement par ses ouvrages. Si Rousseau a eu réellement cette idée, la question n'est point de savoir si, généralement parlant, elle mérite approbation; il a passé condamnation sur ce point; mais si, l'idée une fois admise, il vaudroit mieux pour nous qu'il y eût eu dans le monde cinq personnes de plus portant le nom de Rousseau, nourries et élevées par leur père, et que l'*Héloïse* et l'*Émile* n'eussent pas été faits; en un mot si Rousseau, nous ayant chargés de ses enfants, nous a effectivement donné le dédommagement dont il se flattoit.

Au reste si Rousseau, coupable dans le droit, se trouve ainsi justifié par le fait, hâtons-nous d'observer encore qu'il n'a jamais pour lui-même fait valoir cette espèce de justification. Même au comble de sa gloire et lorsqu'il recevoit de tous côtés des tributs de reconnoissance et d'admiration, le remords agitoit son ame et influoit sur sa conduite privée. Les lecteurs en verront la preuve ci-après au livre XII, et dans le passage de l'*Émile* rapporté en note à cette occasion.

long-temps avant que mon secret fût ébruité. Jamais il n'a pu l'être que par les gens mêmes à qui je l'avois confié, et ne l'a été en effet qu'après ma rupture avec eux. Par ce seul fait ils sont jugés : sans vouloir me disculper du blâme que je mérite, j'aime mieux en être chargé que de celui que mérite leur méchanceté. Ma faute est grande, mais c'est une erreur : j'ai négligé mes devoirs, mais le desir de nuire n'est pas entré dans mon cœur, et les entrailles de père ne sauroient parler bien puissamment pour des enfants qu'on n'a jamais vus : mais trahir la confiance de l'amitié, violer le plus saint de tous les pactes, publier les secrets versés dans notre sein, déshonorer à plaisir l'ami qu'on a trompé, et qui nous respecte encore en nous quittant, ce ne sont pas là des fautes, ce sont des bassesses d'ame et des noirceurs *.

J'ai promis ma confession, non ma justification;

* Dès le temps où Rousseau résidoit à Paris, l'envoi successif de ses cinq enfants à l'hôpital étoit, dans le quartier qu'il habitoit, un fait de notoriété publique. Voici ce que rapporte à ce sujet celui qui rendit compte, dans le Journal Encyclopédique, de l'ouvrage de Ginguené sur les *Confessions* à l'époque de sa publication en 1791. « Le hasard m'avoit logé rue de Grenelle-Saint-Honoré vis-à-vis la « maison où M. Rousseau occupoit un appartement au troisième. « Un perruquier tenoit la boutique de cette maison et il devint le « mien. J'avois toujours redouté la conversation de ses pareils, et « au moment de l'accommodage, je manquois rarement de me munir « d'un livre. Mais ce fut ma précaution même qui me trahit. J'avois « un jour à la main un des volumes de M. Rousseau, et voilà mon « homme qui part de là pour me dire qu'il en est fort connu et qu'il « est l'ami de sa gouvernante qu'il plaint fort, attendu que les enfants « que lui fait son maître sont barbarement envoyés aux Enfants- « Trouvés. Je n'en crus rien, etc., etc. »

*Extrait des Journaux. Août* 1791, p. 193.

ainsi je m'arrête ici sur ce point. C'est à moi d'être vrai, c'est au lecteur d'être juste. Je ne lui demanderai jamais rien de plus.

Le mariage de M. de Chenonceaux me rendit la maison de sa mère encore plus agréable, par le mérite et l'esprit de la nouvelle mariée, jeune personne très aimable, et qui parut me distinguer parmi les scribes de M. Dupin. Elle étoit fille unique de madame la vicomtesse de Rochechouart, grande amie du comte de Frièse, et par contre-coup de Grimm qui lui étoit attaché. Ce fut pourtant moi qui l'introduisis chez sa fille : mais leurs humeurs ne se convenant pas, cette liaison n'eut point de suite; et Grimm, qui dès-lors visoit au solide, préféra la mère, femme du grand monde, à la fille, qui vouloit des amis sûrs et qui lui convinssent, sans se mêler d'aucune intrigue ni chercher du crédit parmi les grands. Madame Dupin, ne trouvant pas dans madame de Chenonceaux toute la docilité qu'elle en attendoit, lui rendit sa maison fort triste; et madame de Chenonceaux, fière de son mérite, peut-être de sa naissance, aima mieux renoncer aux agréments de la société, et rester presque seule dans son appartement, que de porter un joug pour lequel elle ne se sentoit pas faite. Cette espèce d'exil augmenta mon attachement pour elle par cette pente naturelle qui m'attire vers les malheureux. Je lui trouvai l'esprit métaphysique et penseur, quoique parfois un peu sophistique. Sa conversation, qui n'étoit point du tout celle d'une jeune femme qui sort du couvent, étoit pour moi très attrayante. Cependant elle n'avoit pas vingt ans; son teint étoit d'une

blancheur éblouissante; sa taille eût été grande et belle si elle se fût mieux tenue; ses cheveux, d'un blond cendré et d'une beauté peu commune, me rappeloient ceux de ma pauvre maman dans son bel âge, et m'agitoient vivement le cœur. Mais les principes sévères que je venois de me faire, et que j'étois résolu de suivre à tout prix, me garantirent d'elle et de ses charmes. J'ai passé, durant tout un été, trois ou quatre heures par jour tête à tête avec elle, à lui montrer gravement l'arithmétique, et à l'ennuyer de mes chiffres éternels, sans lui dire un seul mot galant ni lui jeter une œillade. Cinq ou six ans plus tard je n'aurois pas été si sage ou si fou; mais il étoit écrit que je ne devois aimer d'amour qu'une fois en ma vie, et qu'une autre qu'elle auroit les premiers et les derniers soupirs de mon cœur.

Depuis que je vivois chez madame Dupin, je m'étois toujours contenté de mon sort sans marquer aucun desir de le voir améliorer. L'augmentation qu'elle avoit faite à mes honoraires, conjointement avec M. de Francueil, étoit venue uniquement de leur propre mouvement. Cette année, M. de Francueil, qui me prenoit de jour en jour plus en amitié, songea à me mettre un peu plus au large et dans une situation moins précaire. Il étoit receveur-général des finances. M. Dudoyer, son caissier, étoit vieux, riche, et vouloit se retirer. M. de Francueil m'offrit cette place; et pour me mettre en état de la remplir, j'allai pendant quelques semaines chez M. Dudoyer prendre les instructions nécessaires. Mais, soit que j'eusse peu de talent pour cet emploi, soit que Dudoyer, qui me

parut vouloir se donner un autre successeur, ne m'instruisît pas de bonne foi, j'acquis lentement et mal les connoissances dont j'avois besoin; et tout cet ordre de comptes embrouillés à dessein ne put jamais bien m'entrer dans la tête. Cependant, sans avoir saisi le fin du métier, je ne laissai pas d'en prendre la marche courante assez pour pouvoir l'exercer rondement. J'en commençai même les fonctions. Je tenois les registres et la caisse; je donnois et recevois de l'argent, des récépissés; et quoique j'eusse aussi peu de goût que de talent pour ce métier, la maturité des ans commençant à me rendre sage, j'étois déterminé à vaincre ma répugnance pour me livrer tout entier à mon emploi. Malheureusement, comme je commençois à me mettre en train, M. de Francueil fit un petit voyage, durant lequel je restai chargé de sa caisse, où il n'y avoit cependant pour lors que vingt-cinq à trente mille francs. Les soucis, l'inquiétude d'esprit, que me donna ce dépôt, me firent sentir que je n'étois point fait pour être caissier; et je ne doute point que le mauvais sang que je fis durant cette absence n'ait contribué à la maladie où je tombai après son retour.

J'ai dit, dans ma première partie, que j'étois né mourant. Un vice de conformation dans la vessie me fit éprouver, durant mes premières années, une rétention d'urine presque continuelle; et ma tante Suzon, qui prit soin de moi, eut des peines incroyables à me conserver. Elle en vint à bout cependant; ma robuste constitution prit enfin le dessus, et ma santé s'affermit tellement, durant ma jeunesse, qu'ex-

cepté la maladie de langueur dont j'ai raconté l'histoire, et de fréquents besoins d'uriner que le moindre échauffement me rendit toujours incommodes, je parvins jusqu'à l'âge de trente ans sans presque me sentir de ma première infirmité. Le premier ressentiment que j'en eus fut à mon arrivée à Venise. La fatigue du voyage et les terribles chaleurs que j'avois souffertes me donnèrent une ardeur d'urine et des maux de reins que je gardai jusqu'à l'entrée de l'hiver. Après avoir vu la Padoana, je me crus mort, et n'eus pas la moindre incommodité. Après m'être épuisé plus d'imagination que de corps pour ma Zulietta, je me portai mieux que jamais. Ce ne fut qu'après la détention de Diderot, que l'échauffement contracté dans mes courses de Vincennes, durant les terribles chaleurs qu'il faisoit alors, me donna une violente néphrétique, depuis laquelle je n'ai jamais recouvré ma première santé.

Au moment dont je parle, m'étant peut-être un peu fatigué au maussade travail de cette maudite caisse, je retombai plus bas qu'auparavant, et je demeurai dans mon lit cinq ou six semaines dans le plus triste état que l'on puisse imaginer. Madame Dupin m'envoya le célèbre Morand, qui, malgré son habileté et la délicatesse de sa main, me fit souffrir des maux incroyables, et ne put jamais venir à bout de me sonder. Il me conseilla de recourir à Daran, dont les bougies plus flexibles parvinrent en effet à s'insinuer: mais, en rendant compte à madame Dupin de mon état, Morand lui déclara que dans six mois je ne serois pas en vie. Ce discours, qui me parvint, me fit

faire de sérieuses réflexions sur mon état, et sur la bêtise de sacrifier le repos et l'agrément du peu de jours qui me restoient à vivre, à l'assujettissement d'un emploi pour lequel je ne me sentois que du dégoût. D'ailleurs, comment accorder les sévères principes que je venois d'adopter avec un état qui s'y rapportoit si peu? et n'aurois-je pas bonne grace, caissier d'un receveur-général des finances, à prêcher le désintéressement et la pauvreté? Ces idées fermentèrent si bien dans ma tête avec la fièvre, elles s'y combinèrent avec tant de force, que rien depuis lors ne les en put arracher; et durant ma convalescence je me confirmai de sang froid dans les résolutions que j'avois prises dans mon délire. Je renonçai pour jamais à tout projet de fortune et d'avancement. Déterminé à passer dans l'indépendance et la pauvreté le peu de temps qui me restoit à vivre, j'appliquai toutes les forces de mon ame à briser les fers de l'opinion, et à faire avec courage tout ce qui me paroissoit bien, sans m'embarrasser aucunement du jugement des hommes. Les obstacles que j'eus à combattre, et les efforts que je fis pour en triompher, sont incroyables. Je réussis autant qu'il étoit possible, et plus que je n'avois espéré moi-même. Si j'avois aussi bien secoué le joug de l'amitié que celui de l'opinion, je venois à bout de mon dessein, le plus grand peut-être, ou du moins le plus utile à la vertu, que mortel ait jamais conçu; mais, tandis que je foulois aux pieds les jugements insensés de la tourbe vulgaire des soi-disant grands et des soi-disant sages, je me laissois subjuguer et mener comme un enfant par de soi-disant amis, qui,

jaloux de me voir marcher seul [a] dans une route nouvelle, tout en paroissant s'occuper beaucoup à me rendre heureux, ne s'occupoient en effet qu'à me rendre ridicule, et commencèrent par travailler à m'avilir, pour parvenir dans la suite à me diffamer. Ce fut moins ma célébrité littéraire que ma réforme personnelle, dont je marque ici l'époque, qui m'attira leur jalousie : ils m'auroient pardonné peut-être de briller dans l'art d'écrire; mais ils ne purent me pardonner de donner dans ma conduite un exemple qui sembloit les importuner. J'étois né pour l'amitié; mon humeur facile et douce la nourrissoit sans peine. Tant que je vécus ignoré du public, je fus aimé de tous ceux qui me connurent, et je n'eus pas un seul ennemi; mais sitôt que j'eus un nom, je n'eus plus d'amis. Ce fut un très grand malheur; un plus grand encore fut d'être environné de gens qui prenoient ce nom et qui n'usèrent des droits qu'il leur donnoit que pour m'entraîner à ma perte. La suite de ces mémoires développera cette odieuse trame; je n'en montre ici que l'origine : on en verra bientôt former le premier nœud.

Dans l'indépendance où je voulois vivre, il falloit cependant subsister. J'en imaginai un moyen très simple, ce fut de copier de la musique à tant la page. Si quelque occupation plus solide eût rempli le même but, je l'aurois prise; mais ce talent étant de mon goût, et le seul qui, sans assujettissement personnel, pût me donner du pain au jour le jour, je m'y tins. Croyant n'avoir plus besoin de prévoyance, et faisant

VAR..... *me voir marcher fièrement et seul dans.....*

taire la vanité, de caissier d'un financier je me fis copiste de musique. Je crus avoir gagné beaucoup à ce choix, et je m'en suis si peu repenti, que je n'ai quitté ce métier que par force, pour le reprendre aussitôt que je pourrai *.

Le succès de mon premier discours me rendit l'exécution de cette résolution plus facile. Quand il eut remporté le prix, Diderot se chargea de le faire imprimer. Tandis que j'étois dans mon lit, il m'écrivit un billet pour m'en annoncer la publication et l'effet. *Il prend*, me marquoit-il, *tout par-dessus les nues; il n'y a pas d'exemple d'un succès pareil.* Cette faveur du public, nullement briguée, et pour un auteur inconnu, me donna la première assurance véritable de mon talent, dont, malgré le sentiment interne, j'avois toujours douté jusqu'alors. Je compris tout l'avantage que j'en pouvois tirer pour le parti que j'étois prêt à prendre; et je jugeai qu'un copiste de quelque célébrité dans les lettres ne manqueroit vraisemblablement pas de travail.

Sitôt que ma résolution fut bien prise et bien confirmée, j'écrivis un billet à M. de Francueil pour lui en faire part, pour le remercier, ainsi que madame Dupin, de toutes leurs bontés, et pour leur demander leur pratique. Francueil ne comprenant rien à ce billet,

* Dans ses *Rêveries* (troisième Promenade) il fait connoître beaucoup plus en détail les motifs de sa résolution à cette époque de sa vie, les faits antérieurs qui la lui avoient fait former d'avance, et toutes les circonstances qui alors le déterminèrent. Il y trace l'historique complet, non seulement, comme il le dit, de la réforme *externe et matérielle*, mais encore de la réforme *intellectuelle et morale* qui en fut la suite.

et me croyant encore dans le transport de la fièvre, accourut chez moi; mais il trouva ma résolution si bien prise, qu'il ne put parvenir à l'ébranler. Il alla dire à madame Dupin et à tout le monde que j'étois devenu fou; je laissai dire, et j'allai mon train. Je commençai ma réforme par ma parure; je quittai la dorure et les bas blancs; je pris une perruque ronde; je posai l'épée; je vendis ma montre, en me disant avec une joie incroyable: Grace au ciel, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est. M. de Francueil eut l'honnêteté d'attendre assez long-temps encore avant de disposer de sa caisse. Enfin, voyant mon parti bien pris, il la remit à M. d'Alibard, jadis gouverneur du jeune Chenonceaux, et connu dans la botanique par sa *Flora parisiensis* [1].

Quelque austère que fût ma réforme somptuaire, je ne l'étendis pas d'abord jusqu'à mon linge, qui étoit beau et en quantité, reste de mon équipage de Venise et pour lequel j'avois un attachement particulier. A force d'en faire un objet de propreté, j'en avois fait un objet de luxe, qui ne laissoit pas de m'être coûteux. Quelqu'un me rendit le bon office de me délivrer de cette servitude. La veille de Noël, tandis que les gouverneuses étoient à vêpres et que j'étois au concert spirituel, on força la porte d'un grenier où étoit étendu tout notre linge après une lessive qu'on venoit de faire.

[1] Je ne doute pas que tout ceci ne soit maintenant conté bien différemment par Francueil et ses consorts; mais je m'en rapporte à ce qu'il en dit alors et long-temps après à tout le monde, jusqu'à la formation du complot, et dont les gens de bon sens et de bonne foi ont dû conserver le souvenir.

On vola tout, et entre autres quarante-deux chemises à moi, de très belle toile, et qui faisoient le fond de ma garde-robe en linge. A la façon dont les voisins dépeignirent un homme qu'on avoit vu sortir de l'hôtel, portant des paquets à la même heure, Thérèse et moi soupçonnâmes son frère, qu'on savoit être un très mauvais sujet. La mère repoussa vivement ce soupçon; mais tant d'indices le confirmèrent, qu'il nous resta, malgré qu'elle en eût. Je n'osai faire d'exactes recherches, de peur de trouver plus que je n'aurois voulu. Ce frère ne se montra plus chez moi, et disparut enfin tout-à-fait. Je déplorai le sort de Thérèse et le mien de tenir à une famille si mêlée, et je l'exhortai plus que jamais de secouer un joug aussi dangereux. Cette aventure me guérit de la passion du beau linge, et je n'en ai plus eu depuis[a] que de très commun, plus assortissant au reste de mon équipage.

Ayant ainsi complété ma réforme, je ne songeai plus qu'à la rendre solide et durable, en travaillant à déraciner de mon cœur tout ce qui tenoit encore au jugement des hommes, tout ce qui pouvoit me détourner, par la crainte du blâme, de ce qui étoit bon et raisonnable en soi. A l'aide du bruit que faisoit mon ouvrage, ma résolution fit du bruit aussi, et m'attira des pratiques; de sorte que je commençai mon métier avec assez de succès. Plusieurs causes, cependant, m'empêchèrent d'y réussir comme j'aurois pu faire en d'autres circonstances. D'abord, ma mauvaise santé. L'attaque que je venois d'essuyer eut des suites qui ne m'ont laissé jamais aussi bien portant qu'auparavant;

[a] VAR...... *n'en ai plus eu depuis lors que....*

et je crois que les médecins auxquels je me livrai me firent bien autant de mal que la maladie. Je vis successivement Morand, Daran, Helvétius, Malouin, Thierry, qui, tous très savants, tous mes amis, me traitèrent chacun à sa mode, ne me soulagèrent point, et m'affoiblirent considérablement. Plus je m'asservissois à leur direction, plus je devenois jaune, maigre, foible. Mon imagination, qu'ils effarouchoient, mesurant mon état sur l'effet de leurs drogues, ne me montroit avant la mort qu'une suite de souffrances, les rétentions, la gravelle, la pierre. Tout ce qui soulage les autres, les tisanes, les bains, la saignée, empiroit mes maux. M'étant aperçu que les sondes de Daran, qui seules me faisoient quelque effet, et sans lesquelles je ne croyois plus pouvoir vivre, ne me donnoient cependant qu'un soulagement momentané, je me mis à faire, à grands frais, d'immenses provisions de sondes, pour pouvoir en porter toute ma vie, même au cas que Daran vînt à manquer. Pendant huit ou dix ans que je m'en suis servi si souvent, il faut, avec tout ce qui m'en reste, que j'en aie acheté pour cinquante louis. On sent qu'un traitement si coûteux, si douloureux, si pénible, ne me laissoit pas travailler sans distraction, et qu'un mourant ne met pas une ardeur bien vive à gagner son pain quotidien.

Les occupations littéraires firent une autre distraction non moins préjudiciable à mon travail journalier. A peine mon discours eut-il paru, que les défenseurs des lettres fondirent sur moi comme de concert. Indigné de voir tant de petits messieurs Josse, qui n'entendoient pas même la question, vouloir en décider

en maîtres, je pris la plume, et j'en traitai quelques uns de manière à ne pas laisser les rieurs de leur côté. Un certain M. Gautier, de Nancy, le premier qui tomba sous ma plume, fut rudement malmené dans une lettre à M. Grimm. Le second fut le roi Stanislas lui-même, qui ne dédaigna pas d'entrer en lice avec moi. L'honneur qu'il me fit me força de changer de ton pour lui répondre; j'en pris un plus grave, mais non moins fort; et, sans manquer de respect à l'auteur, je réfutai pleinement l'ouvrage. Je savois qu'un jésuite, appelé le P. Menou, y avoit mis la main : je me fiai à mon tact pour démêler ce qui étoit du prince et ce qui étoit du moine; et, tombant sans ménagement sur toutes les phrases jésuitiques, je relevai, chemin faisant, un anachronisme que je crus ne pouvoir venir que du révérend. Cette pièce, qui, je ne sais pourquoi, a fait moins de bruit que mes autres écrits, est jusqu'à présent un ouvrage unique dans son espèce. J'y saisis l'occasion qui m'étoit offerte d'apprendre au public comment un particulier pouvoit défendre la cause de la vérité contre un souverain même. Il est difficile de prendre en même temps un ton plus fier et plus respectueux que celui que je pris pour lui répondre. J'avois le bonheur d'avoir affaire à un adversaire pour lequel mon cœur plein d'estime pouvoit, sans adulation, la lui témoigner; c'est ce que je fis avec assez de succès, mais toujours avec dignité. Mes amis, effrayés pour moi, croyoient déjà me voir à la Bastille. Je n'eus pas cette crainte un seul moment, et j'eus raison. Ce bon prince, après avoir vu ma réponse, dit : *J'ai mon compte, je ne m'y frotte plus.* De-

puis lors, je reçus de lui diverses marques d'estime et de bienveillance, dont j'aurai quelques unes à citer; et mon écrit courut tranquillement la France et l'Europe, sans que personne y trouvât rien à blâmer.

J'eus peu de temps après un autre adversaire, auquel je ne m'étois pas attendu, ce même M. Bordes, de Lyon, qui dix ans auparavant m'avoit fait beaucoup d'amitiés et rendu plusieurs services. Je ne l'avois pas oublié, mais je l'avois négligé par paresse; et je ne lui avois pas envoyé mes écrits, faute d'occasion toute trouvée pour les lui faire passer. J'avois donc tort; et il m'attaqua, honnêtement toutefois, et je répondis de même. Il répliqua sur un ton plus décidé. Cela donna lieu à ma dernière réponse, après laquelle il ne dit plus rien*: mais il devint mon plus ardent ennemi, saisit le temps de mes malheurs pour faire contre moi d'affreux libelles, et fit un voyage à Londres exprès pour m'y nuire.

Toute cette polémique m'occupoit beaucoup, avec beaucoup de perte de temps pour ma copie, peu de progrès pour la vérité, et peu de profit pour ma bourse; Pissot, alors mon libraire, me donnant toujours très peu de chose de mes brochures, souvent

* Rousseau confond ici les faits, trompé sans doute par sa mémoire. Il n'a fait à Bordes qu'une seule réponse, applicable à son premier Discours *sur les avantages des sciences*, et n'a point répondu au second du même auteur sur le même sujet. On trouvera au tome IV de cette édition quelques détails qui mettent ce fait hors de doute. Il en faut conclure que le silence gardé par Rousseau en cette occasion, interprété défavorablement par son adversaire, dut être la principale cause de l'inimitié que ce dernier conçut contre lui.

rien du tout. Et, par exemple, je n'eus pas un liard de mon premier Discours; Diderot le lui donna gratuitement. Il falloit attendre long-temps, et tirer sou à sou le peu qu'il me donnoit. Cependant la copie n'alloit point. Je faisois deux métiers : c'étoit le moyen de faire mal l'un et l'autre.

Ils se contrarioient encore d'une autre façon, par les diverses manières de vivre auxquelles ils m'assujettissoient. Le succès de mes premiers écrits m'avoit mis à la mode. L'état que j'avois pris excitoit la curiosité : l'on vouloit connoître cet homme bizarre, qui ne recherchoit personne, et ne se soucioit de rien que de vivre libre et heureux à sa manière : c'en étoit assez pour qu'il ne le pût point. Ma chambre ne désemplissoit pas de gens qui, sous divers prétextes, venoient s'emparer de mon temps. Les femmes employoient mille ruses pour m'avoir à dîner. Plus je brusquois les gens, plus ils s'obstinoient. Je ne pouvois refuser tout le monde. En me faisant mille ennemis par mes refus, j'étois incessamment subjugué par ma complaisance; et, de quelque façon que je m'y prisse, je n'avois pas par jour une heure de temps à moi.

Je sentis alors qu'il n'est pas toujours aussi aisé qu'on se l'imagine d'être pauvre et indépendant. Je voulois vivre de mon métier; le public ne le vouloit pas. On imaginoit mille petits moyens de me dédommager du temps qu'on me faisoit perdre[a]. Bientôt il auroit fallu me montrer comme Polichinelle à tant par

[a] VAR...... *me faisoit perdre. Les cadeaux de toute espèce venoient me chercher. Bientôt....*

personne. Je ne connois pas d'assujettissement plus avilissant et plus cruel que celui-là. Je n'y vis de reméde que de refuser les cadeaux grands et petits, de ne faire d'exception pour qui que ce fût. Tout cela ne fit qu'attirer les donneurs, qui vouloient avoir la gloire de vaincre ma résistance, et me forcer de leur être obligé malgré moi. Tel qui ne m'auroit pas donné un écu, si je l'avois demandé, ne cessoit de m'importuner de ses offres, et, pour se venger de les voir rejetées, taxoit mes refus d'arrogance et d'ostentation.

On se doutera bien que le parti que j'avois pris, et le système que je voulois suivre, n'étoient pas du goût de madame Le Vasseur. Tout le désintéressement de la fille ne l'empêchoit pas de suivre les directions de sa mère; et les *gouverneuses*, comme les appeloit Gauffecourt, n'étoient pas toujours aussi fermes que moi dans leurs refus. Quoiqu'on me cachât bien des choses, j'en vis assez pour juger que je ne voyois pas tout; et cela me tourmenta, moins par l'accusation de connivence qu'il m'étoit aisé de prévoir, que par l'idée cruelle de ne pouvoir jamais être maître chez moi ni de moi. Je priois, je conjurois, je me fâchois, le tout sans succès; la maman me faisoit passer pour un grondeur éternel, pour un bourru; c'étoit, avec mes amis, des chuchoteries continuelles; tout étoit mystère et secret pour moi dans mon ménage; et, pour ne pas m'exposer sans cesse à des orages, je n'osois plus m'informer de ce qui s'y passoit. Il auroit fallu, pour me tirer de tous ces tracas, une fermeté dont je n'étois pas capable. Je savois crier, et non

pas agir : on me laissoit dire, et l'on alloit son train.

Ces tiraillements continuels, et les importunités journalières auxquelles j'étois assujetti, me rendirent enfin ma demeure et le séjour de Paris désagréables. Quand mes incommodités me permettoient de sortir, et que je ne me laissois pas entraîner ici ou là par mes connoissances, j'allois me promener seul; je rêvois à mon grand système, j'en jetois quelque chose sur le papier, à l'aide d'un livret blanc et d'un crayon que j'avois toujours dans ma poche. Voilà comment les désagrements imprévus d'un état de mon choix me jetèrent par diversion tout-à-fait dans la littérature; et voilà comment je portai dans tous mes premiers ouvrages la bile et l'humeur qui m'en faisoient occuper.

Une autre chose y contribuoit encore. Jeté malgré moi dans le monde sans en avoir le ton, sans être en état de le prendre et de m'y pouvoir assujettir, je m'avisai d'en prendre un à moi qui m'en dispensât. Ma sotte et maussade timidité que je ne pouvois vaincre, ayant pour principe la crainte de manquer aux bienséances, je pris, pour m'enhardir, le parti de les fouler aux pieds. Je me fis cynique et caustique par honte; j'affectai de mépriser la politesse que je ne savois pas pratiquer. Il est vrai que cette âpreté, conforme à mes nouveaux principes, s'ennoblissoit dans mon ame, y prenoit l'intrépidité de la vertu; et c'est, je l'ose dire, sur cette auguste base qu'elle s'est soutenue mieux et plus long-temps qu'on n'auroit dû l'attendre d'un effort si contraire à mon naturel. Cependant, malgré la réputation de misanthropie que

mon extérieur et quelques mots heureux me donnèrent dans le monde, il est certain que, dans le particulier, je soutins toujours mal mon personnage; que mes amis et mes connoissances menoient cet ours si farouche comme un agneau, et que, bornant mes sarcasmes à des vérités dures, mais générales, je n'ai jamais su dire un mot désobligeant à qui que ce fût.

*Le Devin du village* acheva de me mettre à la mode, et bientôt il n'y eut pas d'homme plus recherché que moi dans Paris. L'histoire de cette pièce, qui fait époque, tient à celle des liaisons que j'avois pour lors. C'est un détail dans lequel je dois entrer, pour l'intelligence de ce qui doit suivre.

J'avois un assez grand nombre de connoissances, mais deux seuls amis de choix, Diderot et Grimm. Par un effet du desir que j'ai de rassembler tout ce qui m'est cher, j'étois trop l'ami de tous les deux pour qu'ils ne le fussent pas bientôt l'un de l'autre. Je les liai; ils se convinrent, et s'unirent encore plus étroitement entre eux qu'avec moi. Diderot avoit des connoissances sans nombre; mais Grimm, étranger et nouveau venu, avoit besoin d'en faire. Je ne demandois pas mieux que de lui en procurer. Je lui avois donné Diderot; je lui donnai Gauffecourt. Je le menai chez madame de Chenonceaux, chez madame d'Épinay, chez le baron d'Holbach, avec lequel je me trouvois lié presque malgré moi. Tous mes amis devinrent les siens, cela étoit tout simple: mais aucun des siens ne devint jamais le mien, voilà ce qui l'étoit moins. Tandis qu'il logeoit chez le comte de Frièse, il nous

donnoit souvent à dîner chez lui; mais jamais je n'ai reçu aucun témoignage d'amitié ni de bienveillance du comte de Frièse, ni du comte de Schomberg son parent, très familier avec Grimm, ni d'aucune des personnes, tant hommes que femmes, avec lesquelles Grimm eut par eux des liaisons. J'excepte le seul abbé Raynal, qui, quoique son ami, se montra des miens, et m'offrit dans l'occasion sa bourse avec une générosité peu commune. Mais je connoissois l'abbé Raynal long-temps avant que Grimm le connût lui-même, et je lui avois toujours été attaché depuis un procédé plein de délicatesse et d'honnêteté qu'il eut pour moi dans une occasion bien légère, mais que je n'oubliai jamais.

Cet abbé Raynal est certainement un ami chaud. J'en eus la preuve à peu près au temps dont je parle envers le même Grimm, avec lequel il étoit étroitement lié. Grimm, après avoir vu quelque temps de bonne amitié mademoiselle Fel, s'avisa tout d'un coup d'en devenir éperdument amoureux, et de vouloir supplanter Cahusac. La belle, se piquant de constance, éconduisit ce nouveau prétendant. Celui-ci prit l'affaire au tragique, et s'avisa d'en vouloir mourir. Il tomba tout subitement dans la plus étrange maladie dont jamais peutêtre on ait ouï parler. Il passoit les jours et les nuits dans une continuelle léthargie, les yeux bien ouverts, le pouls bien battant, mais sans parler, sans manger, sans bouger, paroissant quelquefois entendre, mais ne répondant jamais, pas même par signe, et du reste sans agitation, sans douleur, sans fièvre, et restant là comme s'il eût été mort.

L'abbé Raynal et moi nous partageâmes sa garde; l'abbé, plus robuste et mieux portant, y passoit les nuits, moi les jours, sans le quitter jamais ensemble; et l'un ne partoit jamais que l'autre ne fût arrivé. Le comte de Frièse, alarmé, lui amena Senac, qui, après l'avoir bien examiné, dit que ce ne seroit rien, et n'ordonna rien. Mon effroi pour mon ami me fit observer avec soin la contenance du médecin, et je le vis sourire en sortant. Cependant le malade resta plusieurs jours immobile, sans prendre ni bouillon, ni quoi que ce fût, que des cerises confites que je lui mettois de temps en temps sur la langue, et qu'il avaloit fort bien. Un beau matin il se leva, s'habilla, et reprit son train de vie ordinaire, sans que jamais il m'ait reparlé, ni, que je sache, à l'abbé Raynal, ni à personne, de cette singulière léthargie, ni des soins que nous lui avions rendus tandis qu'elle avoit duré.

Cette aventure ne laissa pas de faire du bruit; et c'eût été réellement une anecdote merveilleuse, que la cruauté d'une fille d'Opéra eût fait mourir un homme de désespoir. Cette belle passion mit Grimm à la mode; bientôt il passa pour un prodige d'amour, d'amitié, d'attachement de toute espèce. Cette opinion le fit rechercher et fêter dans le grand monde, et par là l'éloigna de moi, qui jamais n'avois été pour lui qu'un pis-aller. Je le vis prêt à m'échapper tout-à-fait[a]; car tous les sentiments vifs dont il faisoit parade étoient ceux qu'avec moins de bruit j'avois pour lui. J'étois bien aise qu'il réussît dans le monde, mais je

[a] VAR. . . . . . *tout-à-fait. J'en fus navré, car...*

n'aurois pas voulu que ce fût en oubliant son ami. Je lui dis un jour : Grimm, vous me négligez; je vous le pardonne : quand la première ivresse des succès bruyants aura fait son effet, et que vous en sentirez le vide, j'espère que vous reviendrez à moi, et vous me retrouverez toujours : quant à présent, ne vous gênez point; je vous laisse libre, et je vous attends. Il me dit que j'avois raison, s'arrangea en conséquence, et se mit si bien à son aise, que je ne le vis plus qu'avec nos amis communs.

Notre principal point de réunion, avant qu'il fût aussi lié avec madame d'Épinay qu'il le fut dans la suite, étoit la maison du baron d'Holbach. Cedit baron étoit un fils de parvenu, qui jouissoit d'une assez grande fortune, dont il usoit noblement, recevant chez lui des gens de lettres et de mérite, et, par son savoir et ses lumières, tenant bien sa place au milieu d'eux. Lié depuis long-temps avec Diderot, il m'avoit recherché par son entremise, même avant que mon nom fût connu. Une répugnance naturelle m'empêcha long-temps de répondre à ses avances. Un jour qu'il m'en demanda la raison, je lui dis, Vous êtes trop riche. Il s'obstina, et vainquit enfin. Mon plus grand malheur fut toujours de ne pouvoir résister aux caresses : je ne me suis jamais bien trouvé d'y avoir cédé.

Une autre connoissance, qui devint amitié sitôt que j'eus un titre pour y prétendre, fut celle de M. Duclos. Il y avoit plusieurs années que je l'avois vu pour la première fois à la Chevrette chez madame d'Épinay, avec laquelle il étoit très bien. Nous ne

fîmes que dîner ensemble, il repartit le même jour; mais nous causâmes quelques moments après le dîner. Madame d'Épinay lui avoit parlé de moi et de mon opéra des *Muses galantes*. Duclos, doué de trop grands talents pour ne pas aimer ceux qui en avoient, s'étoit prévenu pour moi, m'avoit invité à l'aller voir. Malgré mon ancien penchant renforcé par la connoissance, ma timidité, ma paresse, me retinrent tant que je n'eus aucun passe-port auprès de lui que sa complaisance; mais encouragé par mon premier succès et par ses éloges qui me revinrent, je fus le voir, il vint me voir; et ainsi commencèrent entre nous des liaisons qui me le rendront toujours cher, et à qui je dois de savoir, outre le témoignage de mon propre cœur, que la droiture et la probité peuvent s'allier quelquefois avec la culture des lettres.

Beaucoup d'autres liaisons moins solides, et dont je ne fais pas ici mention, furent l'effet de mes premiers succès, et durèrent jusqu'à ce que la curiosité fût satisfaite. J'étois un homme si tôt vu, qu'il n'y avoit rien à voir de nouveau dès le lendemain. Une femme cependant qui me rechercha dans ce temps-là, tint plus solidement que toutes les autres : ce fut madame la marquise de Créqui, nièce de M. le bailli de Froulay, ambassadeur de Malte, dont le frère avoit précédé M. de Montaigu dans l'ambassade de Venise, et que j'avois été voir à mon retour de ce pays-là. Madame de Créqui m'écrivit; j'allai chez elle : elle me prit en amitié. J'y dînois quelquefois; j'y vis plusieurs gens de lettres, et entre autres M. Saurin, l'auteur de *Spartacus*, de *Barnevelt*, etc., devenu depuis lors mon

très cruel ennemi, sans que j'en puisse imaginer d'autre cause, sinon que je porte le nom d'un homme que son père a bien vilainement persécuté.

On voit que, pour un copiste qui devoit être occupé de son métier du matin jusqu'au soir, j'avois bien des distractions qui ne rendoient pas ma journée fort lucrative, et qui m'empêchoient d'être assez attentif à ce que je faisois, pour le bien faire : aussi perdois-je à effacer ou gratter mes fautes, ou à recommencer ma feuille, plus de la moitié du temps qu'on me laissoit. Cette importunité me rendoit de jour en jour Paris plus insupportable, et me faisoit rechercher la campagne avec ardeur. J'allai plusieurs fois passer quelques jours à Marcoussis, dont madame Le Vasseur connoissoit le vicaire, chez lequel nous nous arrangions tous, de façon qu'il ne s'en trouvoit pas mal. Grimm y vint une fois avec nous[1]. Le vicaire avoit de la voix, chantoit bien; et, quoiqu'il ne sût pas la musique, il apprenoit sa partie avec beaucoup de facilité et de précision. Nous y passions le temps à chanter mes trio de Chenonceaux. J'y en fis deux ou trois nouveaux, sur des paroles que Grimm et le vicaire bâtissoient tant bien que mal. Je ne puis m'empêcher de regretter ces trio faits et chantés dans des moments de bien pure joie, et que j'ai laissés à Vootton avec

[1] Puisque j'ai négligé de raconter ici une petite mais mémorable aventure que j'eus là avec ledit M. Grimm, un matin que nous devions aller dîner à la fontaine de Saint-Vandrille, je n'y reviendrai pas ; mais, en y repensant dans la suite, j'en ai conclu qu'il couvoit dès-lors, au fond de son cœur, le complot qu'il a exécuté depuis avec un si prodigieux succès.

toute ma musique. Mademoiselle Davenport en a peut-être déjà fait des papillotes; mais ils méritoient d'être conservés, et sont pour la plupart d'un très bon contre-point. Ce fut après quelqu'un de ces petits voyages, où j'avois le plaisir de voir la tante à son aise, bien gaie, et où je m'égayois fort aussi, que j'écrivis au vicaire, fort rapidement et fort mal, une épître en vers qu'on trouvera parmi mes papiers.

J'avois, plus près de Paris, une autre station [a] fort de mon goût chez M. Mussard, mon compatriote, mon parent, et mon ami, qui s'étoit fait à Passy une retraite charmante, où j'ai coulé de bien paisibles moments. M. Mussard étoit un joaillier, homme de bon sens, qui, après avoir acquis dans son commerce une fortune honnête; et avoir marié sa fille unique à M. de Valmalette, fils d'un agent de change et maître d'hôtel du roi; prit le sage parti de quitter sur ses vieux jours le négoce et les affaires, et de mettre un intervalle de repos et de jouissance entre les tracas de la vie et la mort. Le bon-homme Mussard, vrai philosophe de pratique, vivoit sans souci, dans une maison très agréable qu'il s'étoit bâtie, et dans un très joli jardin qu'il avoit planté de ses mains. En fouillant à fond de cuve les terrasses de ce jardin, il trouva des coquillages fossiles, et il en trouva en si grande quantité, que son imagination exaltée ne vit plus que coquilles dans la nature, et qu'il crut enfin tout de bon que l'univers n'étoit que coquilles, débris de coquilles, et que la terre entière n'étoit que du cron. Toujours occupé de cet objet et de ses singulières découvertes,

[a] VAR...... *un autre refuge fort.....*

il s'échauffa si bien sur ces idées, qu'elles se seroient enfin tournées dans sa tête en système, c'est-à-dire en folie, si, très heureusement pour sa raison, mais bien malheureusement pour ses amis, auxquels il étoit cher, et qui trouvoient chez lui l'asile le plus agréable, la mort ne fût venue le leur enlever par la plus étrange et cruelle maladie : c'étoit une tumeur dans l'estomac, toujours croissante, qui l'empêchoit de manger, sans que durant très long-temps on en trouvât la cause, et qui finit, après plusieurs années de souffrances, par le faire mourir de faim. Je ne puis me rappeler, sans des serrements de cœur, les derniers temps de ce pauvre et digne homme, qui, nous recevant encore avec tant de plaisir, Lenieps et moi, les seuls amis que le spectacle des maux qu'il souffroit n'écarta pas de lui jusqu'à sa dernière heure, qui, dis-je, étoit réduit à dévorer des yeux le repas qu'il nous faisoit servir, sans pouvoir presque humer quelques gouttes d'un thé bien léger, qu'il falloit rejeter un moment après. Mais avant ces temps de douleurs, combien j'en ai passé chez lui d'agréables avec les amis d'élite qu'il s'étoit faits! A leur tête je mets l'abbé Prévôt, homme très aimable et très simple, dont le cœur vivifioit ses écrits, dignes de l'immortalité, et qui n'avoit rien dans l'humeur ni dans la société du sombre coloris qu'il donnoit à ses ouvrages; le médecin Procope, petit Ésope à bonnes fortunes; Boulanger, le célèbre auteur posthume du *Despotisme oriental*, et qui, je crois, étendoit les systèmes de Mussard sur la durée du monde : en femmes, madame Denis, nièce de Voltaire, qui, n'étant alors qu'une bonne femme,

ne faisoit pas encore du bel esprit; madame Vanloo, non pas belle assurément, mais charmante, qui chantoit comme un ange; madame de Valmalette elle-même, qui chantoit aussi, et qui, quoique fort maigre, eût été fort aimable si elle en eût moins eu la prétention. Telle étoit à peu près la société de M. Mussard, qui m'auroit assez plu si son tête à tête avec sa conchyliomanie ne m'avoit plu davantage; et je puis dire que pendant plus de six mois j'ai travaillé à son cabinet avec autant de plaisir que lui-même.

Il y avoit long-temps qu'il prétendoit que pour mon état les eaux de Passy me seroient salutaires, et qu'il m'exhortoit à les venir prendre chez lui. Pour me tirer un peu de l'urbaine cohue, je me rendis à la fin, et je fus passer à Passy huit ou dix jours, qui me firent plus de bien parceque j'étois à la campagne, que parceque j'y prenois les eaux. Mussard jouoit du violoncelle, et aimoit passionnément la musique italienne. Un soir, nous en parlâmes beaucoup avant que de nous coucher, et surtout des *opere buffe* que nous avions vus l'un et l'autre en Italie, et dont nous étions tous deux transportés. La nuit, ne dormant pas, j'allai rêver comment on pourroit faire pour donner en France l'idée d'un drame de ce genre; car *les Amours de Ragonde** n'y ressembloient point du

* C'est le titre d'une comédie en musique, paroles de Néricault Destouches, musique de Mouret, représentée à l'Opéra en 1742, et reprise pour la troisième fois en 1752. On voit dans quelques brochures de ce temps-là que les défenseurs de la musique françoise citoient celle de cette pièce en preuve du talent des musiciens françois pour rendre des effets attribués exclusivement par leurs adversaires à la musique italienne.

tout. Le matin, en me promenant et prenant les eaux je fis quelques manières de vers très à la hâte, et j'y adaptai des chants qui me revinrent en les faisant. Je barbouillai le tout dans une espèce de salon voûté, qui étoit au haut du jardin; et au thé, je ne pus m'empêcher de montrer ces airs à Mussard et à mademoiselle Duvernois sa gouvernante, qui étoit en vérité une très bonne et aimable fille. Les trois morceaux que j'avois esquissés étoient le premier monologue, *J'ai perdu mon serviteur;* l'air du Devin, *L'amour croît s'il s'inquiète;* et le dernier duo, *A jamais, Colin, je t'engage*, etc. J'imaginois si peu que cela valût la peine d'être suivi, que, sans les applaudissements et les encouragements de l'un et de l'autre, j'allois jeter au feu mes chiffons et n'y plus penser, comme j'ai fait tant de fois pour des choses du moins aussi bonnes : mais ils m'excitèrent si bien, qu'en six jours mon drame fut écrit, à quelques vers près, et toute ma musique esquissée, tellement que je n'eus plus à faire à Paris qu'un peu de récitatif et tout le remplissage; et j'achevai le tout avec une telle rapidité, qu'en trois semaines mes scènes furent mises au net et en état d'être représentées. Il n'y manquoit que le divertissement, qui ne fut fait que long-temps après.

(1752.) — Échauffé de la composition de cet ouvrage, j'avois une grande passion de l'entendre, et j'aurois donné tout au monde pour le voir représenter à ma fantaisie, à portes fermées, comme on dit que Lulli fit une fois jouer *Armide* pour lui seul. Comme il ne m'étoit pas possible d'avoir ce plaisir qu'avec le public, il falloit nécessairement, pour jouir de ma

pièce, la faire passer à l'Opéra. Malheureusement elle étoit dans un genre absolument neuf, auquel les oreilles n'étoient point accoutumées; et, d'ailleurs, le mauvais succès des *Muses galantes* me faisoit prévoir celui du *Devin*, si je le présentois sous mon nom. Duclos me tira de peine, et se chargea de faire essayer l'ouvrage en laissant ignorer l'auteur. Pour ne pas me déceler, je ne me trouvai point à cette répétition; et les *petits violons*[1], qui la dirigèrent, ne surent eux-mêmes quel en étoit l'auteur qu'après qu'une acclamation générale eut attesté la bonté de l'ouvrage. Tous ceux qui l'entendirent en étoient enchantés, au point que dès le lendemain, dans toutes les sociétés, on ne parloit d'autre chose. M. de Cury, intendant des Menus, qui avoit assisté à la répétition, demanda l'ouvrage pour être donné à la cour. Duclos, qui savoit mes intentions, jugeant que je serois moins le maître de ma pièce à la cour qu'à Paris, la refusa. Cury la réclama d'autorité, Duclos tint bon, et le débat entre eux devint si vif, qu'un jour à l'Opéra ils alloient sortir ensemble, si on ne les eût séparés. On voulut s'adresser à moi: je renvoyai la décision de la chose à M. Duclos. Il fallut retourner à lui. M. le duc d'Aumont s'en mêla. Duclos crut enfin devoir céder à l'autorité, et la pièce fut donnée pour être jouée à Fontainebleau.

La partie à laquelle je m'étois le plus attaché, et où je m'éloignois le plus de la route commune, étoit le

[1] C'est ainsi qu'on appeloit Rebel et Francœur, qui s'étoient fait connoître, dès leur jeunesse, en allant toujours ensemble jouer du violon dans les maisons.

récitatif. Le mien étoit accentué d'une façon toute nouvelle, et marchoit avec le débit de la parole. On n'osa laisser cette horrible innovation, l'on craignoit qu'elle ne révoltât les oreilles moutonnières. Je consentis que Francueil et Jelyotte fissent un autre récitatif, mais je ne voulus pas m'en mêler.

Quant tout fut prêt et le jour fixé pour la représentation, l'on me proposa le voyage de Fontainebleau, pour voir au moins la dernière répétition. J'y fus avec mademoiselle Fel, Grimm, et, je crois, l'abbé Raynal, dans une voiture de la cour. La répétition fut passable; j'en fus plus content que je ne m'y étois attendu. L'orchestre étoit nombreux, composé de ceux de l'Opéra et de la musique du roi. Jelyotte faisoit Colin; mademoiselle Fel, Colette; Cuvilier, le Devin; les chœurs étoient ceux de l'Opéra. Je dis peu de chose: c'étoit Jelyotte qui avoit tout dirigé; je ne voulus pas contrôler ce qu'il avoit fait; et, malgré mon ton romain, j'étois honteux comme un écolier au milieu de tout ce monde.

Le lendemain, jour de la représentation, j'allai déjeuner au café du Grand-Commun. Il y avoit là beaucoup de monde. On parloit de la répétition de la veille, et de la difficulté qu'il y avoit eu d'y entrer. Un officier qui étoit là, dit qu'il étoit entré sans peine, conta au long ce qui s'y étoit passé, dépeignit l'auteur, rapporta ce qu'il avoit fait, ce qu'il avoit dit; mais ce qui m'émerveilla de ce récit assez long, fait avec autant d'assurance que de simplicité, fut qu'il ne s'y trouva pas un seul mot de vrai. Il m'étoit très clair que celui qui parloit si savamment de cette ré-

pétition n'y avoit point été, puisqu'il avoit devant les yeux, sans le connoître, cet auteur qu'il disoit avoir tant vu. Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette scène, fut l'effet qu'elle fit sur moi. Cet homme étoit d'un certain âge; il n'avoit point l'air ni le ton fat et avantageux; sa physionomie annonçoit un homme de mérite, sa croix de Saint-Louis annonçoit un ancien officier. Il m'intéressoit, malgré son impudence et malgré moi: tandis qu'il débitoit ses mensonges je rougissois, je baissois les yeux, j'étois sur les épines; je cherchois quelquefois en moi-même s'il n'y auroit pas moyen de le croire dans l'erreur et de bonne foi. Enfin, tremblant que quelqu'un ne me reconnût et ne lui en fît l'affront, je me hâtai d'achever mon chocolat sans rien dire; et baissant la tête en passant devant lui; je sortis le plus tôt qu'il me fut possible, tandis que les assistants péroroient sur sa relation. Je m'aperçus dans la rue que j'étois en sueur; et je suis sûr que si quelqu'un m'eût reconnu et nommé avant ma sortie, on m'auroit vu la honte et l'embarras d'un coupable, par le seul sentiment de la peine que ce pauvre homme auroit à souffrir si son mensonge étoit reconnu.

Me voici dans un de ces moments critiques de ma vie où il est difficile de ne faire que narrer, parcequ'il est presque impossible que la narration même ne porte empreinte de censure ou d'apologie. J'essaierai toutefois de rapporter comment et sur quels motifs je me conduisis, sans y ajouter ni louanges ni blâme.

J'étois ce jour-là dans le même équipage négligé qui m'étoit ordinaire; grande barbe et perruque assez

mal peignée. Prenant ce défaut de décence pour un acte de courage, j'entrai de cette façon dans la même salle où devoient arriver, peu de temps après, le roi, la reine, la famille royale et toute la cour. J'allai m'établir dans la loge où me conduisit M. de Cury, et qui étoit la sienne; c'étoit une grande loge sur le théâtre, vis-à-vis une petite loge plus élevée, où se plaça le roi avec madame de Pompadour. Environné de dames, et seul d'homme sur le devant de la loge, je ne pouvois douter qu'on ne m'eût mis là précisément pour être en vue. Quand on eut allumé, me voyant dans cet équipage au milieu de gens tous excessivement parés, je commençai d'être mal à mon aise: je me demandai si j'étois à ma place, si j'y étois mis convenablement; et après quelques minutes d'inquiétude, je me répondis, Oui, avec une intrépidité qui venoit peut-être plus de l'impossibilité de m'en dédire, que de la force de mes raisons. Je me dis: Je suis à ma place, puisque je vois jouer ma pièce, que j'y suis invité, que je ne l'ai faite que pour cela, et qu'après tout, personne n'a plus de droit que moi-même à jouir du fruit de mon travail et de mes talents. Je suis mis à mon ordinaire, ni mieux ni pis: si je recommence à m'asservir à l'opinion dans quelque chose, m'y voilà bientôt asservi derechef en tout. Pour être toujours moi-même, je ne dois rougir, en quelque lieu que ce soit, d'être mis selon l'état que j'ai choisi: mon extérieur est simple et négligé, mais non crasseux ni malpropre; la barbe ne l'est point en elle-même, puisque c'est la nature qui nous la donne, et que, selon les temps et les modes, elle est

quelquefois un ornement. On me trouvera ridicule, impertinent : eh ! que m'importe? Je dois savoir endurer le ridicule et le blâme, pourvu qu'ils ne soient pas mérités. Après ce petit soliloque, je me raffermis si bien que j'aurois été intrépide, si j'eusse eu besoin de l'être. Mais, soit effet de la présence du maître, soit naturelle disposition des cœurs, je n'aperçus rien que d'obligeant et d'honnête dans la curiosité dont j'étois l'objet. J'en fus touché jusqu'à recommencer d'être inquiet sur moi-même et sur le sort de ma piéce, craignant d'effacer des préjugés si favorables, qui sembloient ne chercher qu'à m'applaudir. J'étois armé contre leur raillerie; mais leur air caressant, auquel je ne m'étois pas attendu, me subjugua si bien, que je tremblois comme un enfant quand on commença.

J'eus bientôt de quoi me rassurer. La piéce fut très mal jouée quant aux acteurs, mais bien chantée et bien exécutée quant à la musique. Dès la première scène, qui véritablement est d'une naïveté touchante, j'entendis s'élever dans les loges un murmure de surprise et d'applaudissement jusqu'alors inouï dans ce genre de piéces. La fermentation croissante alla bientôt au point d'être sensible dans toute l'assemblée, et, pour parler à la Montesquieu, d'augmenter son effet par son effet même. A la scène des deux petites bonnes-gens, cet effet fut à son comble. On ne claque point devant le roi; cela fit qu'on entendit tout; la piéce et l'auteur y gagnèrent. J'entendois autour de moi un chuchotement de femmes qui me sembloient belles comme des anges, et qui s'entre-disoient à demi-

voix : Cela est charmant ; cela est ravissant ; il n'y a pas un son là qui ne parle au cœur. Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes m'émut moi-même jusqu'aux larmes ; et je ne les pus contenir au premier duo, en remarquant que je n'étois pas seul à pleurer. J'eus un moment de retour sur moi-même, en me rappelant le concert de M. de Treitorens. Cette réminiscence eut l'effet de l'esclave qui tenoit la couronne sur la tête des triomphateurs ; mais elle fut courte, et je me livrai bientôt pleinement et sans distraction au plaisir de savourer ma gloire. Je suis pourtant sûr qu'en ce moment la volupté du sexe y entroit beaucoup plus que la vanité d'auteur ; et sûrement s'il n'y eût eu là que des hommes, je n'aurois pas été dévoré, comme je l'étois sans cesse, du desir de recueillir de mes lèvres les délicieuses larmes que je faisois couler. J'ai vu des pièces exciter de plus vifs transports d'admiration, mais jamais une ivresse aussi pleine, aussi douce, aussi touchante, régner dans tout un spectacle, et surtout à la cour, un jour de première représentation. Ceux qui ont vu celle-là doivent s'en souvenir ; car l'effet en fut unique.

Le même soir, M. le duc d'Aumont me fit dire de me trouver au château le lendemain sur les onze heures, et qu'il me présenteroit au roi. M. de Cury, qui me fit ce message, ajouta qu'on croyoit qu'il s'agissoit d'une pension, et que le roi vouloit me l'annoncer lui-même.

Croira-t-on que la nuit qui suivit une aussi brillante journée, fut une nuit d'angoisse et de perplexité

pour moi? Ma première idée, après celle de cette présentation, se porta sur un fréquent besoin de sortir, qui m'avoit fait beaucoup souffrir le soir même au spectacle, et qui pouvoit me tourmenter le lendemain, quand je serois dans la galerie ou dans les appartements du roi, parmi tous ces grands, attendant le passage de sa majesté. Cette infirmité étoit la principale cause qui me tenoit écarté des cercles, et qui m'empêchoit d'aller m'enfermer chez des femmes. L'idée seule de l'état où ce besoin pouvoit me mettre étoit capable de me le donner au point de m'en trouver mal, à moins d'un esclandre auquel j'aurois préféré la mort. Il n'y a que les gens qui connoissent cet état qui puissent juger de l'effroi d'en courir le risque.

Je me figurois ensuite devant le roi, présenté à sa majesté, qui daignoit s'arrêter et m'adresser la parole. C'étoit là qu'il falloit de la justesse et de la présence d'esprit pour répondre. Ma maudite timidité, qui me trouble devant le moindre inconnu, m'auroit-elle quitté devant le roi de France, ou m'auroit-elle permis de bien choisir à l'instant ce qu'il falloit dire? Je voulois, sans quitter l'air et le ton sévère que j'avois pris, me montrer sensible à l'honneur que me faisoit un si grand monarque. Il falloit envelopper quelque grande et utile vérité dans une louange belle et méritée. Pour préparer d'avance une réponse heureuse, il auroit fallu prévoir juste ce qu'il pourroit me dire; et j'étois sûr après cela de ne pas retrouver en sa présence un mot de ce que j'aurois médité. Que deviendrois-je en ce moment et sous les yeux de toute

la cour, s'il alloit m'échapper dans mon trouble quelqu'une de mes balourdises ordinaires? Ce danger m'alarma, m'effraya, me fit frémir au point de me déterminer, à tout risque, de ne m'y pas exposer.

Je perdois, il est vrai, la pension qui m'étoit offerte en quelque sorte; mais je m'exemptois aussi du joug qu'elle m'eût imposé. Adieu la vérité, la liberté, le courage. Comment oser désormais parler d'indépendance et de désintéressement? Il ne falloit plus que flatter ou me taire, en recevant cette pension: encore qui m'assuroit qu'elle me seroit payée? Que de pas à faire, que de gens à solliciter! Il m'en coûteroit plus de soins, et bien plus désagréables, pour la conserver que pour m'en passer. Je crus donc, en y renonçant, prendre un parti très conséquent à mes principes, et sacrifier l'apparence à la réalité. Je dis ma résolution à Grimm qui n'y opposa rien. Aux autres j'alléguai ma santé, et je partis le matin même.

Mon départ fit du bruit, et fut généralement blâmé. Mes raisons ne pouvoient être senties par tout le monde; m'accuser d'un sot orgueil étoit bien plus tôt fait et contentoit mieux la jalousie de quiconque sentoit en lui-même qu'il ne se seroit pas conduit ainsi. Le lendemain, Jelyotte m'écrivit un billet, où il me detailla les succès de ma pièce et l'engouement où le roi lui-même en étoit. Toute la journée, me marquoit-il, sa majesté ne cesse de chanter, avec la voix la plus fausse de son royaume: *J'ai perdu mon serviteur; j'ai perdu tout mon bonheur*. Il ajoutoit que dans la quinzaine on devoit donner une seconde représentation

du *Devin*, qui constateroit aux yeux de tout le public le plein succès de la première.

Deux jours après, comme j'entrois le soir sur les neuf heures chez madame d'Épinay, où j'allois souper, je me vis croisé par un fiacre à la porte. Quelqu'un qui étoit dans ce fiacre me fit signe d'y monter; j'y monte: c'étoit Diderot. Il me parla de la pension avec un feu que, sur pareil sujet, je n'aurois pas attendu d'un philosophe. Il ne me fit pas un crime de n'avoir pas voulu être présenté au roi; mais il m'en fit un terrible de mon indifférence pour la pension. Il me dit que, si j'étois désintéressé pour mon compte, il ne m'étoit pas permis de l'être pour celui de madame Le Vasseur et de sa fille; que je leur devois de n'omettre aucun moyen possible et honnête de leur donner du pain: et comme on ne pouvoit pas dire, après tout, que j'eusse refusé cette pension, il soutint que, puisqu'on avoit paru disposé à me l'accorder, je devois la solliciter et l'obtenir, à quelque prix que ce fût. Quoique je fusse touché de son zéle, je ne pus goûter ses maximes, et nous eûmes à ce sujet une dispute très vive, la première que j'aie eu avec lui; et nous n'en avons jamais eu que de cette espéce, lui me prescrivant ce qu'il prétendoit que je devois faire, et moi m'en défendant parceque je croyois ne le devoir pas.

Il étoit tard quand nous nous quittâmes. Je voulus le mener souper chez madame d'Épinay, il ne le voulut point; et quelque effort que le desir d'unir tous ceux que j'aime m'ait fait faire en divers temps pour l'engager à la voir, jusqu'à la mener à sa porte qu'il

nous tint fermée, il s'en est toujours défendu, ne parlant d'elle qu'en termes très méprisants. Ce ne fut qu'après ma brouillerie avec elle et avec lui qu'ils se lièrent, et qu'il commença d'en parler avec honneur.

Depuis lors Diderot et Grimm semblèrent prendre à tâche d'aliéner de moi les gouverneuses, leur faisant entendre que si elles n'étoient pas plus à leur aise, c'étoit mauvaise volonté de ma part, et qu'elles ne feroient jamais rien avec moi. Ils tâchoient de les engager à me quitter, leur promettant un regrat de sel, un bureau à tabac et je ne sais quoi encore, par le crédit de madame d'Épinay. Ils voulurent même entraîner Duclos, ainsi que d'Holbach, dans leur ligue; mais le premier s'y refusa toujours. J'eus alors quelque vent de tout ce manége; mais je ne l'appris bien distinctement que long-temps après, et j'eus souvent à déplorer le zéle aveugle et peu discret de mes amis, qui cherchant à me réduire, incommodé comme j'étois, à la plus triste solitude, travailloient dans leur idée à me rendre heureux par les moyens les plus propres en effet à me rendre misérable.

(1753.)—Le carnaval suivant 1753, le *Devin* fut joué à Paris, et j'eus le temps, dans cet intervalle, d'en faire l'ouverture et le divertissement. Ce divertissement, tel qu'il est gravé, devoit être en action d'un bout à l'autre, et dans un sujet suivi, qui, selon moi, fournissoit des tableaux très agréables. Mais quand je proposai cette idée à l'Opéra, on ne m'entendit seulement pas, et il fallut coudre des chants et des danses à l'ordinaire: cela fit que ce divertissement, quoique plein d'idées charmantes, qui ne dé-

parent point les scènes, réussit très médiocrement. J'ôtai le récitatif de Jelyotte, et je rétablis le mien, tel que je l'avois fait d'abord et qu'il est gravé; et ce récitatif, un peu francisé, je l'avoue, c'est-à-dire traîné par les acteurs, loin de choquer personne, n'a pas moins réussi que les airs, et a paru, même au public, tout aussi bien fait pour le moins. Je dédiai ma pièce à M. Duclos qui l'avoit protégée, et je déclarai que ce seroit ma seule dédicace. J'en ai pourtant fait une seconde avec son consentement; mais il a dû se tenir encore plus honoré de cette exception, que si je n'en avois fait aucune.

J'ai sur cette pièce beaucoup d'anecdotes, sur lesquelles des choses plus importantes à dire ne me laissent pas le loisir de m'étendre ici. J'y reviendrai peut-être un jour dans le supplément. Je n'en saurois pourtant omettre une, qui peut avoir trait à tout ce qui suit. Je visitois un jour dans le cabinet du baron d'Holbach sa musique; après en avoir parcouru de beaucoup d'espèces, il me dit, en me montrant un recueil de pièces de clavecin: Voilà des pièces qui ont été composées pour moi; elles sont pleines de goût, bien chantantes; personne ne les connoît ni ne les verra que moi seul. Vous en devriez choisir quelqu'une pour l'insérer dans votre divertissement. Ayant dans la tête des sujets d'airs et de symphonies beaucoup plus que je n'en pouvois employer, je me souciois très peu des siens. Cependant il me pressa tant, que, par complaisance je choisis une pastorelle que j'abrégeai, et que je mis en trio pour l'entrée des compagnes de Colette. Quelques mois après, et tandis

qu'on représentoit *le Devin*, entrant un jour chez Grimm, je trouvai du monde autour de son clavecin, d'où il se leva brusquement à mon arrivée. En regardant machinalement sur son pupitre, j'y vis ce même recueil du baron d'Holbach, ouvert précisément à cette même pièce qu'il m'avoit pressé de prendre, en m'assurant qu'elle ne sortiroit jamais de ses mains. Quelque temps après je vis encore ce même recueil ouvert sur le clavecin de M. d'Épinay, un jour qu'il avoit musique chez lui. Grimm ni personne n'a jamais parlé de cet air, et je n'en parle ici moi-même que parcequ'il se répandit quelque temps après un bruit que je n'étois pas l'auteur du *Devin du village* [a]. Comme je ne fus jamais un grand croque-note, je suis persuadé que sans mon *Dictionnaire de musique* on auroit dit à la fin que je ne la savois pas [1].

Quelque temps avant qu'on donnât *le Devin du village*, il étoit arrivé à Paris des bouffons italiens, qu'on fit jouer sur le théâtre de l'Opéra sans prévoir l'effet qu'ils y alloient faire. Quoiqu'ils fussent détestables, et que l'orchestre, alors très ignorant, estropiât à plaisir les pièces qu'ils donnèrent, elles ne laissèrent pas de faire à l'Opéra françois un tort qu'il n'a jamais réparé. La comparaison de ces deux musiques, entendues le même jour sur le même théâtre, déboucha les oreilles françoises : il n'y en eut point qui pût endurer la traînerie de leur musique, après l'accent vif

[a] VAR..... *un bruit, qui véritablement ne dura pas, que je n'étois pas l'auteur du Devin du village.*

[1] Je ne prévoyois guère encore qu'on le diroit enfin, malgré le Dictionnaire.

et marqué de l'italienne; sitôt que les bouffons avoient fini, tout s'en alloit. On fut forcé de changer l'ordre et de mettre les bouffons à la fin. On donnoit *Églé*, *Pygmalion*, *le Sylphe;* rien ne tenoit. Le seul *Devin du village*, soutint la comparaison, et plut encore après la *Serva Padrona*. Quand je composai mon intermède j'avois l'esprit rempli de ceux-là; ce furent eux qui m'en donnèrent l'idée, et j'étois bien éloigné de prévoir qu'on les passeroit en revue à côté de lui. Si j'eusse été un pillard, que de vols seroient alors devenus manifestes, et combien on eût pris soin de les faire sentir! Mais rien: on a eu beau faire, on n'a pas trouvé dans ma musique la moindre réminiscence d'aucune autre; et tous mes chants, comparés aux prétendus originaux, se sont trouvés aussi neufs que le caractère de musique que j'avois créé. Si l'on eût mis Mondonville ou Rameau à pareille épreuve, ils n'en seroient sortis qu'en lambeaux.

Les bouffons firent à la musique italienne des sectateurs très ardents. Tout Paris se divisa en deux partis plus échauffés que s'il se fût agi d'une affaire d'état ou de religion. L'un, plus puissant, plus nombreux, composé des grands, des riches et des femmes, soutenoit la musique françoise; l'autre, plus vif, plus fier, plus enthousiaste, étoit composé des vrais connoisseurs, des gens à talents, des hommes de génie. Son petit peloton se rassembloit à l'Opéra, sous la loge de la reine. L'autre parti remplissoit tout le reste du parterre et de la salle; mais son foyer principal étoit sous la loge du roi. Voilà d'où vinrent ces noms de partis célèbres dans ce temps-là, de *coin du roi* et

de *coin de la reine.* La dispute, en s'animant, produisit des brochures. Le coin du roi voulut plaisanter: il fut moqué par *le Petit Prophète*: il voulut se mêler de raisonner; il fut écrasé par la *Lettre sur la musique françoise*. Ces deux petits écrits, l'un de Grimm, et l'autre de moi, sont les seuls qui survivent à cette querelle; tous les autres sont déjà morts.

Mais *le Petit Prophète*, qu'on s'obstina long-temps à m'attribuer malgré moi, fut pris en plaisanterie, et ne fit pas la moindre peine à son auteur; au lieu que la *Lettre sur la musique* fut prise au sérieux, et souleva contre moi toute la nation, qui se crut offensée dans sa musique. La description de l'incroyable effet de cette brochure seroit digne de la plume de Tacite. C'étoit le temps de la grande querelle du parlement et du clergé. Le parlement venoit d'être exilé; la fermentation étoit au comble: tout menaçoit d'un prochain soulévement. La brochure parut; à l'instant toutes les autres querelles furent oubliées: on ne songea qu'au péril de la musique françoise, et il n'y eut plus de soulévement que contre moi. Il fut tel que la nation n'en est jamais bien revenue. À la cour on ne balançoit qu'entre la Bastille et l'exil; et la lettre de cachet alloit être expédiée, si M. de Voyer n'en eût fait sentir le ridicule. Quand on lira que cette brochure a peut-être empêché une révolution dans l'état, on croira rêver. C'est pourtant une vérité bien réelle, que tout Paris peut encore attester, puisqu'il n'y a pas aujourd'hui plus de quinze ans de cette singulière anecdote*.

* Ne peut-on pas croire aussi que pour détourner l'attention pu-

Si l'on n'attenta pas à ma liberté, l'on ne m'épargna pas du moins les insultes; ma vie même fut un danger. L'orchestre de l'Opéra fit l'honnête complot de m'assassiner quand j'en sortirois. On me le dit; je n'en fus que plus assidu à l'Opéra, et je ne sus que long-temps après que M. Ancelet, officier des mousquetaires, qui avoit de l'amitié pour moi, avoit détourné l'effet du complot en me faisant escorter à mon insu à la sortie du spectacle. La ville venoit d'avoir la direction de l'Opéra. Le premier exploit du prévôt des marchands fut de me faire ôter mes entrées, et cela de la façon la plus malhonnête qu'il fût possible; c'est-à-dire en me les faisant refuser publiquement à mon passage: de sorte que je fus obligé de prendre un billet d'amphithéâtre, pour n'avoir pas l'affront de m'en retourner ce jour-là. L'injustice étoit d'autant plus criante, que le seul prix que j'avois mis à ma pièce, en la leur cédant, étoit mes entrées à perpétuité; car, quoique ce fût un droit pour tous les auteurs, et que j'eusse ce droit à double titre, je ne laissai pas de le stipuler expressément en présence de M. Duclos. Il est vrai qu'on m'envoya pour mes honoraires, par le caissier de l'Opéra, cinquante louis que je n'avois pas demandés: mais, outre que ces cinquante louis ne faisoient pas même la somme qui me revenoit dans les régles, ce paiement n'avoit rien de commun avec

blique d'objets plus importants et opérer au moins une diversion utile à ses intérêts, le gouvernement lui-même attisa la querelle des deux musiques? Nous avons eu sous le dernier gouvernement des exemples de cette tactique d'un effet presque toujours sûr parmi nous, qui rendent cette opinion au moins très probable.

le droit d'entrées, formellement stipulé, et qui en étoit entièrement indépendant. Il y avoit dans ce procédé une telle complication d'iniquité et de brutalité, que le public, alors dans sa plus grande animosité contre moi, ne laissa pas d'en être unanimement choqué; et tel qui m'avoit insulté la veille, crioit le lendemain tout haut dans la salle, qu'il étoit honteux d'ôter ainsi les entrées à un auteur qui les avoit si bien méritées, et qui pouvoit même les réclamer pour deux. Tant est juste le proverbe italien, qu'*ogn'un ama la giustizia in casa d'altrui*.

Je n'avois là-dessus qu'un parti à prendre, c'étoit de réclamer mon ouvrage, puisqu'on m'en ôtoit le prix convenu. J'écrivis pour cet effet à M. d'Argenson, qui avoit le département de l'Opéra; et je joignis à ma lettre un mémoire qui étoit sans réplique, et qui demeura sans réponse et sans effet, ainsi que ma lettre. Le silence de cet homme injuste me resta sur le cœur, et ne contribua pas à augmenter l'estime très médiocre que j'eus toujours pour son caractère et pour ses talents. C'est ainsi qu'on a gardé ma pièce à l'Opéra, en me frustrant du prix pour lequel je l'avois cédée. Du foible au fort, ce seroit voler; du fort au foible, c'est seulement s'approprier le bien d'autrui.

Quant au produit pécuniaire de cet ouvrage, quoiqu'il ne m'ait pas rapporté le quart de ce qu'il auroit rapporté dans les mains d'un autre, il ne laissa pas d'être assez grand pour me mettre en état de subsister plusieurs années, et suppléer à la copie qui alloit toujours assez mal. J'eus cent louis du roi, cinquante de madame de Pompadour pour la représentation de

Belle-vue, où elle fit elle-même le rôle de Colin, cinquante de l'Opéra, et cinq cents francs de Pissot pour la gravure; en sorte que cet intermède, qui ne me coûta jamais que cinq ou six semaines de travail, me rapporta presque autant d'argent, malgré mon malheur et ma balourdise, que m'en a depuis rapporté l'*Émile*, qui m'avoit coûté vingt ans de méditation et trois ans de travail. Mais je payai bien l'aisance pécuniaire où me mit cette pièce, par les chagrins infinis qu'elle m'attira: elle fut le germe des secrètes jalousies qui n'ont éclaté que long-temps après. Depuis son succès, je ne remarquai plus ni dans Grimm, ni dans Diderot, ni dans presque aucun des gens de lettres de ma connoissance, cette cordialité, cette franchise, ce plaisir de me voir, que j'avois cru trouver en eux jusqu'alors. Dès que je paroissois chez le baron, la conversation cessoit d'être générale. On se rassembloit par petits pelotons, on se chuchotoit à l'oreille, et je restois seul sans savoir avec qui parler. J'endurai longtemps ce choquant abandon; et voyant que madame d'Holbach, qui étoit douce et aimable, me recevoit toujours bien, je supportois les grossièretés de son mari, tant qu'elles furent supportables: mais un jour il m'entreprit sans sujet, sans prétexte, et avec une telle brutalité, devant Diderot qui ne dit pas un mot, et devant Margency, qui m'a dit souvent depuis lors avoir admiré la douceur et la modération de mes réponses, qu'enfin chassé de chez lui par ce traitement indigne, j'en sortis, résolu de n'y plus rentrer. Cela ne m'empêcha pas de parler toujours honorablement de lui et de sa maison; tandis qu'il ne s'exprimoit

jamais sur mon compte qu'en termes outrageants, méprisants, sans me déguiser autrement que par *ce petit cuistre*, et sans pouvoir cependant articuler aucun tort d'aucune espèce que j'aie eu jamais avec lui, ni avec personne à qui il prît intérêt. Voilà comment il finit par vérifier mes prédictions et mes craintes. Pour moi, je crois que mesdits amis m'auroient pardonné de faire des livres et d'excellents livres, parceque cette gloire ne leur étoit pas étrangère; mais qu'ils ne purent me pardonner d'avoir fait un opéra, ni les succès brillants qu'eut cet ouvrage, parceque aucun d'eux n'étoit en état de courir la même carrière, ni d'aspirer aux mêmes honneurs. Duclos seul, au-dessus de cette jalousie, parut même augmenter d'amitié pour moi, et m'introduisit chez mademoiselle Quinault, où je trouvai autant d'attentions, d'honnêtetés, de caresses, que j'avois peu trouvé tout cela chez M. d'Holbach.

Tandis qu'on jouoit le *Devin du village* à l'Opéra, il étoit aussi question de son auteur à la Comédie françoise, mais un peu moins heureusement. N'ayant pu dans sept ou huit ans, faire jouer mon *Narcisse* aux Italiens, je m'étois dégoûté de ce théâtre, par le mauvais jeu des acteurs dans le françois, et j'aurois bien voulu avoir fait passer ma pièce aux François, plutôt que chez eux. Je parlai de ce desir au comédien La Noue, avec lequel j'avois fait connoissance, et qui, comme on sait, étoit homme de mérite et auteur. *Narcisse* lui plut, il se chargea de le faire jouer anonyme, et en attendant il me procura les entrées, qui me furent d'un grand agrément, car j'ai toujours préféré

le Théâtre François aux deux autres. La pièce fut reçue avec applaudissement, et représentée sans qu'on en nommât l'auteur; mais j'ai lieu de croire que les comédiens et bien d'autres ne l'ignoroient pas. Les demoiselles Gaussin et Grandval jouoient les rôles d'amoureuses; et quoique l'intelligence du tout fût manquée, à mon avis, on ne pouvoit pas appeler cela une pièce absolument mal jouée. Toutefois je fus surpris et touché de l'indulgence du public, qui eut la patience de l'entendre tranquillement d'un bout à l'autre, et d'en souffrir même un seconde représentation, sans donner le moindre signe d'impatience. Pour moi, je m'ennuyai tellement à la première, que je ne pus tenir jusqu'à la fin; et sortant du spectacle, j'entrai au café de Procope, où je trouvai Boissi et quelques autres, qui probablement s'étoient ennuyés comme moi. Là, je dis hautement mon *peccavi*, m'avouant humblement ou fièrement l'auteur de la pièce, et en parlaut comme tout le monde en pensoit. Cet aveu public de l'auteur d'une mauvaise pièce qui tombe fut fort admiré, et me parut très peu pénible. J'y trouvai même un dédommagement d'amour-propre dans le courage avec lequel il fut fait; et je crois qu'il y eut en cette occasion plus d'orgueil à parler, qu'il n'y auroit eu de sotte honte à se taire. Cependant comme il étoit sûr que la pièce, quoique glacée à la représentation, soutenoit la lecture, je la fis imprimer; et dans la préface, qui est un de mes bons écrits, je commençai de mettre à découvert mes principes, un peu plus que je n'avois fait jusqu'alors.

J'eus bientôt occasion de les développer tout-à-fait

dans un ouvrage de plus grande importance; car ce fut, je pense, en cette année 1753, que parut le programme de l'académie de Dijon sur l'Origine de l'Inégalité parmi les hommes. Frappé de cette grande question, je fus surpris que cette académie eût osé la proposer; mais puisqu'elle avoit eu ce courage, je pouvois bien avoir celui de la traiter, et je l'entrepris.

Pour méditer à mon aise ce grand sujet, je fis à Saint-Germain un voyage de sept ou huit jours, avec Thérèse, notre hôtesse, qui étoit une bonne femme, et une de ses amies. Je compte cette promenade pour une des plus agréables de ma vie. Il faisoit très beau; ces bonnes femmes se chargèrent des soins et de la dépense; Thérèse s'amusoit avec elles; et moi, sans souci de rien, je venois m'égayer sans gêne aux heures des repas. Tout le reste du jour, enfoncé dans la forêt j'y cherchois, j'y trouvois l'image des premiers temps, dont je traçois fièrement l'histoire; je faisois main-basse sur les petits mensonges des hommes; j'osois dévoiler à nu leur nature, suivre le progès du temps et des choses qui l'ont défigurée, et comparant l'homme de l'homme avec l'homme naturel, leur montrer dans son perfectionnement prétendu la véritable source de ses misères. Mon ame, exaltée par ces contemplations sublimes, s'élevoit auprès de la Divinité; et voyant de là mes semblables suivre, dans l'aveugle route de leurs préjugés, celle de leurs erreurs, de leurs malheurs, de leurs crimes, je leur criois d'une foible voix qu'ils ne pouvoient entendre : Insensés, qui vous plaignez sans cesse de la nature,

apprenez que tous vos maux vous viennent de vous!

De ces méditations résulta le discours sur l'Inégalité, ouvrage qui fut plus du goût de Diderot que tous mes autres écrits, et pour lequel ses conseils me furent le plus utiles [1], mais qui ne trouva dans toute l'Europe que peu de lecteurs qui l'entendissent, et aucun de ceux-là qui voulût en parler. Il avoit été fait pour concourir au prix : je l'envoyai donc, mais sûr d'avance qu'il ne l'auroit pas, et sachant bien que ce n'est pas pour des piéces de cette étoffe que sont fondés les prix des académies.

Cette promenade et cette occupation firent du bien à mon humeur et à ma santé. Il y avoit déjà plusieurs années que, tourmenté de ma rétention d'urine, je m'étois livré tout-à-fait aux médecins, qui, sans alléger mon mal, avoient épuisé mes forces et détruit mon tempérament. Au retour de Saint-Germain, je me trouvai plus de forces, et me sentis beaucoup mieux. Je suivis cette indication, et, résolu de guérir ou mourir sans médecins et sans remédes, je leur dis adieu pour jamais, et je me mis à vivre au jour la

[1] Dans le temps que j'écrivois ceci, je n'avois encore aucun soupçon du grand complot de Diderot et de Grimm; sans quoi j'aurois aisément reconnu combien le premier abusoit de ma confiance, pour donner à mes écrits ce ton dur et cet air noir qu'ils n'eurent plus quand il cessa de me diriger. Le morceau du philosophe qui s'argumente en se bouchant les oreilles pour s'endurcir aux plaintes d'un malheureux est de sa façon; et il m'en avoit fourni d'autres plus forts encore, que je ne pus me résoudre à employer. Mais attribuant cette humeur noire à celle que lui avoit donnée le donjon de Vincennes, et dont on retrouve dans son Clairval une assez forte dose, il ne me vint jamais à l'esprit d'y soupçonner la moindre méchanceté.

journée, restant coi quand je ne pouvois aller, et marchant sitôt que j'en avois la force. Le train de Paris parmi les gens à prétentions étoit si peu de mon goût; les cabales des gens de lettres, leurs honteuses querelles, leur peu de bonne foi dans leurs livres, leurs airs tranchants dans le monde, m'étoient si odieux, si antipathiques, je trouvois si peu de douceur, d'ouverture de cœur, de franchise dans le commerce même de mes amis, que, rebuté de cette vie tumultueuse, je commençois à soupirer ardemment après le séjour de la campagne; et ne voyant pas que mon métier me permît de m'y établir, j'y courois du moins passer les heures que j'avois de libres. Pendant plusieurs mois, d'abord après mon dîner, j'allois me promener seul au bois de Boulogne, méditant des sujets d'ouvrages, et je ne revenois qu'à la nuit.

(1754—1756.) — Gauffecourt, avec lequel j'étois alors extrêmement lié, se voyant obligé d'aller à Genève pour son emploi, me proposa ce voyage : j'y consentis. Je n'étois pas assez bien pour me passer des soins de la gouverneuse : il fut décidé qu'elle seroit du voyage, que sa mère garderoit la maison; et, tous nos arrangements pris, nous partîmes tous trois ensemble le premier juin 1754.

Je dois noter ce voyage comme l'époque de la première expérience qui, jusqu'à l'âge de quarante-deux ans que j'avois alors, ait porté atteinte au naturel pleinement confiant avec lequel j'étois né, et auquel je m'étois toujours livré sans réserve et sans inconvénient. Nous avions un carrosse bourgeois, qui nous menoit avec les mêmes chevaux à très petites jour-

nées. Je descendois et marchois souvent à pied. A peine étions-nous à la moitié de notre route, que Thérèse marqua la plus grande répugnance à rester seule dans la voiture avec Gauffecourt, et que quand, malgré ses prières, je voulois descendre, elle descendoit et marchoit aussi. Je la grondai long-temps de ce caprice, et même je m'y opposai tout-à-fait, jusqu'à ce qu'elle se vit forcée enfin à m'en déclarer la cause. Je crus rêver, je tombai des nues quand j'appris que mon ami M. de Gauffecourt, âgé de plus de soixante ans, podagre, impotent, usé de plaisirs et de jouissances, travailloit depuis notre départ à corrompre une personne qui n'étoit plus ni belle ni jeune, qui appartenoit à son ami; et cela par les moyens les plus bas, les plus honteux, jusqu'à lui présenter sa bourse, jusqu'à tenter de l'émouvoir par la lecture d'un livre abominable, et par la vue des figures infames dont il étoit plein. Thérèse, indignée, lui lança une fois son vilain livre par la portière; et j'appris que le premier jour, une violente migraine m'ayant fait aller coucher sans souper, il avoit employé tout le temps de ce tête à tête à des tentatives et des manœuvres plus dignes d'un satyre et d'un bouc que d'un honnête homme, auquel j'avois confié ma compagne et moi-même. Quelle surprise! quel serrement de cœur tout nouveau pour moi! Moi qui jusqu'alors avois cru l'amitié inséparable de tous les sentiments aimables et nobles qui font tout son charme, pour la première fois de ma vie je me vois forcé de l'allier au dédain, et d'ôter ma confiance et mon estime à un homme que j'aime et dont je me crois aimé! Le malheureux me

cachoit sa turpitude. Pour ne pas exposer Thérèse, je me vis forcé de lui cacher mon mépris, et de receler au fond de mon cœur des sentiments qu'il ne devoit pas connoître. Douce et sainte illusion de l'amitié! Gauffecourt leva le premier ton voile à mes yeux. Que de mains cruelles l'ont empêché depuis lors de retomber !

A Lyon, je quittai Gauffecourt, pour prendre ma route par la Savoie, ne pouvant me résoudre à passer derechef si près de maman sans la revoir. Je la revis.... Dans quel état, mon Dieu! Quel avilissement! Que lui restoit-il de sa vertu première? Étoit-ce la même madame de Warens, jadis si brillante, à qui le curé Pontverre m'avoit adressé? Que mon cœur fut navré! Je ne vis plus pour elle d'autre ressource que de se dépayser. Je lui réitérai vivement et vainement les instances que je lui avois faites plusieurs fois dans mes lettres, de venir vivre paisiblement avec moi, qui voulois concacrer mes jours et ceux de Thérèse à rendre les siens heureux. Attachée à sa pension, dont cependant, quoique exactement payée, elle ne tiroit plus rien depuis long-temps, elle ne m'écouta pas. Je lui fis encore quelque légère part de ma bourse, bien moins que je n'aurois dû, bien moins que je n'aurois fait, si je n'eusse été parfaitement sûr qu'elle n'en profiteroit pas d'un sou. Durant mon séjour à Genève elle fit un voyage en Chablais, et vint me voir à Grange-Canal. Elle manquoit d'argent pour achever son voyage : je n'avois pas sur moi ce qu'il falloit pour cela; je le lui envoyai une heure après par Thérèse. Pauvre maman! Que je dise encore ce trait de son

cœur. Il ne lui restoit pour dernier bijou qu'une petite bague; elle l'ôta de son doigt pour la mettre à celui de Thérèse, qui la remit à l'instant au sien, en baisant cette noble main qu'elle arrosa de ses pleurs. Ah! c'étoit alors le moment d'acquitter ma dette. Il falloit tout quitter pour la suivre, m'attacher à elle jusqu'à sa dernière heure, et partager son sort, quel qu'il fût. Je n'en fis rien. Distrait par un autre attachement, je sentis relâcher le mien pour elle, faute d'espoir de pouvoir le lui rendre utile. Je gémis sur elle, et ne la suivis pas. De tous les remords que j'ai sentis en ma vie, voilà le plus vif et le plus permanent. Je méritai par là les châtiments terribles qui depuis lors n'ont cessé de m'accabler : puissent-ils avoir expié mon ingratitude! Elle fut dans ma conduite; mais elle a trop déchiré mon cœur pour que jamais ce cœur ait été celui d'un ingrat.

Avant mon départ de Paris, j'avois esquissé la dédicace de mon *Discours sur l'inégalité*. Je l'achevai à Chambéri, et la datai du même lieu, jugeant qu'il étoit mieux, pour éviter toute chicane, de ne la dater ni de France ni de Genève. Arrivé dans cette ville, je me livrai à l'enthousiasme républicain qui m'y avoit amené. Cet enthousiasme augmenta par l'accueil que j'y reçus. Fêté, caressé dans tous les états, je me livrai tout entier au zèle patriotique, et, honteux d'être exclus de mes droits de citoyen par la profession d'un autre culte que celui de mes pères, je résolus de reprendre ouvertement ce dernier. Je pensois que l'Évangile étant le même pour tous les chrétiens, et le fond du dogme n'étant différent qu'en ce qu'on

se mêloit d'expliquer ce qu'on ne pouvoit entendre, il appartenoit en chaque pays au seul souverain de fixer et le culte et ce dogme inintelligible, et qu'il étoit par conséquent du devoir du citoyen d'admettre le dogme et de suivre le culte prescrit par la loi. La fréquentation des encyclopédistes, loin d'ébranler ma foi, l'avoit affermie par mon aversion naturelle pour la dispute et pour les partis. L'étude de l'homme et de l'univers m'avoit montré partout les causes finales et l'intelligence qui les dirigeoit. La lecture de la Bible, et surtout de l'Évangile, à laquelle je m'appliquois depuis quelques années, m'avoit fait mépriser les basses et sottes interprétations que donnoient à Jésus-Christ les gens les moins dignes de l'entendre. En un mot, la philosophie, en m'attachant à l'essentiel de la religion, m'avoit détaché de ce fatras de petites formules dont les hommes l'ont offusquée. Jugeant qu'il n'y avoit pas pour un homme raisonnable deux manières d'être chrétien, je jugeois aussi que tout ce qui est forme et discipline étoit, dans chaque pays, du ressort des lois. De ce principe si sensé, si social, si pacifique, et qui m'a attiré de si cruelles persécutions, il s'ensuivoit que, voulant être citoyen, je devois être protestant, et rentrer dans le culte établi dans mon pays. Je m'y déterminai; je me soumis même aux instructions du pasteur de la paroisse où je logeois, laquelle étoit hors de la ville. Je desirai seulement de n'être pas obligé de paroître en consistoire. L'édit ecclésiatique cependant y étoit formel: on voulut bien y déroger en ma faveur, et l'on nomma une commission de cinq ou six membres pour rece-

voir en particulier ma profession de foi. Malheureusement le ministre Perdriau, homme aimable et doux, avec qui j'étois lié, s'avisa de me dire qu'on se réjouissoit de m'entendre parler dans cette petite assemblée. Cette attente m'effraya si fort, qu'ayant étudié jour et nuit, pendant trois semaines, un petit discours que j'avois préparé, je me troublai lorsqu'il fallut le réciter, au point de n'en pouvoir pas dire un seul mot; et je fis dans cette conférence le rôle du plus sot écolier. Les commissaires parloient pour moi; je répondois bêtement *oui* et *non* : ensuite je fus admis à la communion, et réintégré dans mes droits de citoyen : je fus inscrit comme tel dans le rôle des gardes que paient les seuls citoyens et bourgeois, et j'assistai à un conseil général *extraordinaire*, pour recevoir le serment du syndic Mussard. Je fus si touché des bontés que me témoignèrent en cette occasion le conseil, le consistoire, et des procédés obligeants et honnêtes de tous les magistrats, ministres et citoyens, que, pressé par le bon-homme Deluc, qui m'obsédoit sans cesse, et encore plus par mon propre penchant, je ne songeai à retourner à Paris que pour dissoudre mon ménage, mettre en régle mes petites affaires, placer madame Le Vasseur et son mari, ou pourvoir à leur subsistance, et revenir avec Thérèse m'établir à Genève pour le reste de mes jours.

Cette résolution prise, je fis tréve aux affaires sérieuses pour m'amuser avec mes amis jusqu'au temps de mon départ. De tous ces amusements, celui qui me plut davantage fut une promenade autour du lac, que je fis en bateau avec Deluc père, sa bru, ses

deux fils et ma Thérèse. Nous mîmes sept jours à cette tournée, par le plus beau temps du monde. J'en gardai le vif souvenir des sites qui m'avoient frappé à l'autre extrémité du lac, et dont je fis la description quelques années après dans la *Nouvelle Héloïse*.

Les principales liaisons que je fis à Genève, outre les Deluc, dont j'ai parlé, furent le jeune ministre Vernes, que j'avois déjà connu à Paris, et dont j'augurois mieux qu'il n'a valu dans la suite; M. Perdriau, alors pasteur de campagne, aujourd'hui professeur de belles-lettres, dont la société, pleine de douceur et d'aménité, me sera toujours regrettable, quoiqu'il ait cru du bel air de se détacher de moi; M. Jalabert, alors professeur de physique, depuis conseiller et syndic, auquel je lus mon *Discours sur l'Inégalité*, mais non pas la dédicace, et qui en parut transporté; le professeur Lullin, avec lequel, jusqu'à sa mort, je suis resté en correspondance, et qui m'avoit même chargé d'emplétes de livres pour la Bibliothéque; le professeur Vernet, qui me tourna le dos comme tout le monde, après que je lui eus donné des preuves d'attachement et de confiance, qui l'auroient dû toucher, si un théologien pouvoit être touché de quelque chose; Chappuis, commis et successeur de Gauffecourt, qu'il voulut supplanter, et qui bientôt fut supplanté lui-même; Marcet de Mezières, ancien ami de mon père, et qui s'étoit montré le mien; mais qui, après avoir jadis bien mérité de la patrie, s'étant fait auteur dramatique et prétendant au deux-cents, changea de maximes et devint ridicule après sa mort. Mais celui de tous dont j'attendis davantage fut

Moultou[a], jeune homme de la plus grande espérance par ses talents, par son esprit plein de feu, que j'ai toujours aimé, quoique sa conduite à mon égard ait été souvent équivoque, et qu'il ait des liaisons avec mes plus cruels ennemis, mais qu'avec tout cela je ne puis m'empêcher de regarder encore comme appelé à être un jour le défenseur de ma mémoire, et le vengeur de son ami.

Au milieu de ces dispositions, je ne perdis ni le goût ni l'habitude de mes promenades solitaires, et j'en faisois souvent d'assez grandes sur les bords du lac, durant lesquelles ma tête, accoutumée au travail, ne demeuroit pas oisive. Je digérois le plan déjà formé de mes *Institutions politiques*, dont j'aurai bientôt à parler; je méditois une *Histoire du Valais*, un plan de tragédie en prose, dont le sujet, qui n'étoit pas moins que Lucrèce, ne m'ôtoit pas l'espoir d'atterrer les rieurs, quoique j'osasse laisser paroître encore cette infortunée, quand elle ne le peut plus sur aucun théâtre françois. Je m'essayois en même temps sur Tacite, et je traduisis le premier livre de son histoire, qu'on trouvera parmi mes papiers.

Après quatre mois de séjour à Genève, je retournai au mois d'octobre à Paris, et j'évitai de passer par Lyon pour ne pas me retrouver en route avec Gauffecourt. Comme il entroit dans mes arrangements de ne revenir à Genève que le printemps prochain, je repris pendant l'hiver mes habitudes et mes occupations, dont la principale fut de voir les épreuves de mon

[a] VAR..... *Moultou le fils, qui, pendant mon séjour à Genève, fut reçu dans le ministère, auquel il a depuis renoncé; jeune homme....*

*Discours sur l'Inégalité* que je faisois imprimer en Hollande par le libraire Rey, dont je venois de faire la connoissance à Genève. Comme cet ouvrage étoit dédié à la république, et que cette dédicace pouvoit ne pas plaire au conseil, je voulois attendre l'effet qu'elle feroit à Genève, avant que d'y retourner. Cet effet ne me fut pas favorable; et cette dédicace, que le plus pur patriotisme m'avoit dictée, ne fit que m'attirer des ennemis dans le conseil, et des jaloux dans la bourgeoisie. M. Chouet, alors premier syndic, m'écrivit une lettre honnête, mais froide, qu'on trouvera dans mes recueils, liasse A, n° 3. Je reçus des particuliers, entre autres de Deluc et de Jalabert, quelques compliments; et ce fut là tout: je ne vis point qu'aucun Génevois me sût un vrai gré du zèle de cœur qu'on sentoit dans cet ouvrage. Cette indifférence scandalisa tous ceux qui la remarquèrent. Je me souviens que, dînant un jour à Clichy, chez madame Dupin, avec Crommelin, résident de la république, et avec M. de Mairan, celui-ci dit, en pleine table, que le conseil me devoit un présent et des honneurs publics pour cet ouvrage, et qu'il se déshonoroit, s'il y manquoit. Crommelin, qui étoit un petit homme noir et bassement méchant, n'osa rien répondre en ma présence, mais il fit une grimace effroyable qui fit sourire madame Dupin. Le seul avantage que me procura cet ouvrage, outre celui d'avoir satisfait mon cœur, fut le titre de citoyen, qui me fut donné par mes amis, puis par le public à leur exemple, et que j'ai perdu dans la suite, pour l'avoir trop bien mérité.

Ce mauvais succès ne m'auroit pourtant pas détourné d'exécuter ma retraite à Genève, si des motifs plus puissants sur mon cœur n'y avoient concouru. M. d'Épinay, voulant ajouter une aile qui manquoit au château de la Chevrette, faisoit une dépense immense pour l'achever. Étant allé voir un jour, avec madame d'Épinay, ces ouvrages, nous poussâmes notre promenade un quart de lieue plus loin, jusqu'au réservoir des eaux du parc, qui touchoit la forêt de Montmorenci, et où étoit un joli potager, avec une petite loge fort délabrée, qu'on appeloit l'Hermitage. Ce lieu solitaire et très agréable m'avoit frappé, quand je le vis pour la première fois, avant mon voyage à Genève. Il m'étoit échappé de dire dans mon transport: Ah! madame, quelle habitation délicieuse! Voilà un asile tout fait pour moi. Madame d'Épinay ne releva pas beaucoup mon discours; mais à ce second voyage, je fus tout surpris de trouver, au lieu de la vieille masure, une petite maison presque entièrement neuve, fort bien distribuée, et très logeable pour un petit ménage de trois personnes. Madame d'Épinay avoit fait faire cet ouvrage en silence et à très peu de frais, en détachant quelques matériaux et quelques ouvriers de ceux du château. Au second voyage, elle me dit, en voyant ma surprise: Mon ours, voilà votre asile; c'est vous qui l'avez choisi, c'est l'amitié qui vous l'offre; j'espère qu'elle vous ôtera la cruelle idée de vous éloigner de moi. Je ne crois pas avoir été[a] de mes jours plus vivement, plus délicieusement ému: je mouillai de pleurs la main bienfaisante de mon amie; et si je ne

[a] VAR. .... *je ne crois pas d'avoir été.....*

fus pas vaincu dès cet instant même, je fus extrêmement ébranlé. Madame d'Épinay, qui ne vouloit pas en avoir le démenti, devint si pressante, employa tant de moyens, tant de gens pour me circonvenir, jusqu'à gagner pour cela madame Le Vasseur et sa fille, qu'enfin elle triompha de mes résolutions. Renonçant au séjour de ma patrie, je résolus, je promis d'habiter l'Hermitage; et, en attendant que le bâtiment fût sec, elle prit soin d'en préparer les meubles, en sorte que tout fut prêt pour y entrer le printemps suivant*.

Une chose qui aida beaucoup à me déterminer fut l'établissement de Voltaire auprès de Genève. Je compris que cet homme y feroit révolution; que j'irois retrouver dans ma patrie le ton, les airs, les mœurs qui me chassoient de Paris; qu'il me faudroit batailler sans cesse, et que je n'aurois d'autre choix dans ma conduite que celui d'être un pédant insupportable ou un lâche et mauvais citoyen. La lettre que Voltaire m'écrivit sur mon dernier ouvrage me donna lieu d'insinuer mes craintes dans ma réponse; l'effet qu'elle produisit les confirma. Dès-lors je tins Genève perdue, et je ne me trompai pas. J'aurois dû peut-être aller faire tête à l'orage, si je m'en étois senti le talent. Mais qu'eussé-je fait seul, timide et parlant très mal, contre

* Après la mort de M. d'Épinay, Grétry a acheté l'Hermitage et y a vécu jusqu'à sa mort arrivée en 1813. L'année suivante, le nouveau propriétaire, qui avoit épousé la nièce de Grétry, a fait restaurer la maison en l'augmentant par des constructions nouvelles. Le jardin aussi a été agrandi et en partie planté à l'angloise. On y voit les bustes de Rousseau et de Grétry.

un homme arrogant, opulent, étayé du crédit des grands, d'une brillante faconde, et déjà l'idole des femmes et des jeunes gens? Je craignis d'exposer inutilement au péril mon courage; je n'écoutai que mon naturel paisible, que mon amour du repos, qui, s'il me trompa, me trompe encore aujourd'hui sur le même article. En me retirant à Genève, j'aurois pu m'épargner de grands malheurs à moi-même; mais je doute qu'avec tout mon zéle ardent et patriotique j'eusse fait rien de grand et d'utile pour mon pays.

Tronchin, qui, dans le même temps à peu près, fut s'établir à Genève, vint quelque temps après à Paris faire le saltimbanque, et en emporta des trésors. A son arrivée, il me vint voir avec le chevalier de Jaucourt. Madame d'Épinay souhaitoit fort de le consulter en particulier, mais la presse n'étoit pas facile à percer. Elle eut recours à moi. J'engageai Tronchin à l'aller voir. Ils commencèrent ainsi, sous mes auspices, des liaisons qu'ils resserrèrent ensuite à mes dépens. Telle a toujours été ma destinée; sitôt que j'ai rapproché l'un de l'autre deux amis que j'avois séparément, ils n'ont jamais manqué de s'unir contre moi. Quoique dans le complot que formoient dès-lors les Tronchins d'asservir leur patrie, ils dussent tous me haïr mortellement, le docteur pourtant continua long-temps à me témoigner de la bienveillance. Il m'écrivit même après son retour à Genève, pour m'y proposer la place de bibliothécaire honoraire. Mais mon parti étoit pris, et cette offre ne m'ébranla pas.

Je retournai dans ce temps-là chez M. d'Holbach. L'occasion en avoit été la mort de sa femme, arrivée,

ainsi que celle de madame Francueil, durant mon séjour à Genève. Diderot, en me la marquant, me parla de la profonde affliction du mari. Sa douleur émut mon cœur. Je regrettois vivement moi-même cette aimable femme. J'écrivis sur ce sujet à M. d'Holbach[a]. Ce triste événement me fit oublier tous ses torts; et lorsque je fus de retour de Genève, et qu'il fut de retour lui-même d'un tour de France qu'il avoit fait pour se distraire, avec Grimm et d'autres amis, j'allai le voir, et je continuai jusqu'à mon départ pour l'Hermitage. Quand on sut dans sa coterie que madame d'Épinay, qu'il ne voyoit point encore, m'y préparoit un logement, les sarcasmes tombèrent sur moi comme la grêle, fondés sur ce qu'ayant besoin de l'encens et des amusements de la ville, je ne soutiendrois pas la solitude seulement quinze jours. Sentant en moi ce qu'il en étoit, je laissai dire, et j'allai mon train. M. d'Holbach ne laissa pas de m'être utile[1] pour placer le vieux bon-homme Le Vasseur, qui avoit plus de quatre-vingts ans, et dont sa femme, qui s'en sentoit surchargée, ne cessoit de me prier de la débarrasser. Il fut mis dans une maison de charité, où l'âge et le regret de se voir loin de sa famille le mirent au tombeau presque en arrivant. Sa femme et ses

[a] VAR..... *M. d'Holbach; il me répondit honnêtement. Ce....*

[1] Voici un exemple des tours que me joue ma mémoire. Longtemps après avoir écrit ceci, je viens d'apprendre, en causant avec ma femme de son vieux bon-homme de père, que ce ne fut point M. d'Holbach, mais M. de Chenonceaux, alors un des administrateurs de l'Hôtel-Dieu, qui le fit placer. J'en avois si totalement perdu l'idée, et j'avois celle de M. d'Holbach si présente, que j'aurois juré pour ce dernier.

autres enfants le regrettèrent peu: mais Thérèse, qui l'aimoit tendrement, n'a jamais pu se consoler de sa perte, et d'avoir souffert que, si près de son terme, il allât loin d'elle achever ses jours.

J'eus à peu près dans le même temps une visite à laquelle je ne m'attendois guère, quoique ce fût une bien ancienne connoissance. Je parle de mon ami Venture, qui vint me surprendre un beau matin, lorsque je ne pensois à rien moins. Un autre homme étoit avec lui. Qu'il me parut changé! Au lieu de ses anciennes graces, je ne lui trouvai plus qu'un air crapuleux, qui m'empêcha de m'épanouir avec lui. Ou mes yeux n'étoient plus les mêmes, ou la débauche avoit abruti son esprit, ou tout son premier éclat tenoit à celui de la jeunesse, qu'il n'avoit plus. Je le vis presque avec indifférence, et nous nous séparâmes assez froidement. Mais quand il fut parti, le souvenir de nos anciennes liaisons me rappela si vivement celui de mes jeunes ans, si doucement, si sagement consacrés[a] à cette femme angélique qui maintenant n'étoit guère moins changée que lui, les petites anecdotes de cet heureux temps, la romanesque journée de Toune, passée avec tant d'innocence et de jouissance entre ces deux charmantes filles dont une main baisée avoit été l'unique faveur, et qui, malgré cela, m'avoit laissé des regrets si vifs, si touchants, si durables; tous ces ravissants délires d'un jeune cœur, que j'avois sentis alors dans toute leur force, et dont je croyois le temps passé pour jamais; toutes ces tendres réminiscences me firent verser des larmes sur

[a] VAR. .... *si doucement, si pleinement consacrés à.....*

ma jeunesse écoulée, et sur ses transports désormais perdus pour moi. Ah! combien j'en aurois versé sur leur retour tardif et funeste, si j'avois prévu les maux qu'il m'alloit coûter!

Avant de quitter Paris, j'eus, durant l'hiver qui précéda ma retraite, un plaisir bien selon mon cœur, et que je goûtai dans toute sa pureté. Palissot, académicien de Nanci, connu par quelques drames, venoit d'en donner un à Lunéville, devant le roi de Pologne. Il crut apparemment faire sa cour en jouant, dans ce drame, un homme qui avoit osé se mesurer avec le roi la plume à la main. Stanislas, qui étoit généreux et qui n'aimoit pas la satire, fut indigné qu'on osât ainsi personnaliser en sa présence. M. le comte de Tressan écrivit, par l'ordre de ce prince, à d'Alembert et à moi, pour m'informer que l'intention de sa majesté étoit que le sieur Palissot fût chassé de son académie. Ma réponse fut une vive prière à M. de Tressan d'intercéder auprès du roi de Pologne pour obtenir la grace du sieur Palissot. La grace fut accordée; et M. de Tressan, en me le marquant au nom du roi, ajouta que ce fait seroit inscrit sur les registres de l'académie. Je répliquai que c'étoit moins accorder une grace que perpétuer un châtiment. Enfin j'obtins, à force d'instances, qu'il ne seroit fait mention de rien dans les registres, et qu'il ne resteroit aucune trace publique de cette affaire. Tout cela fut accompagné, tant de la part du roi que de celle de M. de Tressan, de témoignages d'estime et de considération, dont je fus extrêmement flatté; et je sentis en cette occasion que l'estime des hommes qui en sont si dignes eux-

mêmes, produit dans l'ame un sentiment bien plus doux et plus noble que celui de la vanité. J'ai transcrit dans mon recueil les lettres de M. de Tressan avec mes réponses, et l'on en trouvera les originaux dans la liasse A, n$^{os}$ 9, 10 et 11.

Je sens bien que, si jamais ces mémoires parviennent à voir le jour, je perpétue ici moi-même le souvenir d'un fait dont je voulois effacer la trace; mais j'en transmets bien d'autres malgré moi. Le grand objet de mon entreprise, toujours présent à mes yeux; l'indispensable devoir de la remplir dans toute son étendue, ne m'en laisseront point détourner par de plus foibles considérations, qui m'écarteroient de mon but. Dans l'étrange, dans l'unique situation où je me trouve, je me dois trop à la vérité pour devoir rien de plus à autrui. Pour me bien connoître, il faut me connoître dans tous mes rapports, bons et mauvais. Mes Confessions sont nécessairement liées avec celles de beaucoup de gens; je fais les unes et les autres avec la même franchise, en tout ce qui se rapporte à moi, ne croyant devoir à qui que ce soit plus de ménagements que je n'en ai pour moi-même, et voulant toutefois en avoir beaucoup plus. Je veux être toujours juste et vrai, dire d'autrui le bien tant qu'il me sera possible, ne dire jamais que le mal qui me regarde, et qu'autant que j'y suis forcé. Qui est-ce qui, dans l'état où l'on m'a mis, a droit d'exiger de moi davantage? Mes Confessions ne sont point faites pour paroître de mon vivant ni de celui des personnes intéressées. Si j'étois le maître de ma destinée et de celle de cet écrit, il ne verroit le jour que long-temps après

ma mort et la leur. Mais les efforts que la terreur de la vérité fait faire à mes puissants oppresseurs pour en effacer les traces me forcent à faire, pour les conserver, tout ce que me permettent le droit le plus exact et la plus sévère justice. Si ma mémoire devoit s'éteindre avec moi, plutôt que de compromettre personne, je souffrirois un opprobre injuste et passager sans murmure; mais puisque enfin mon nom doit vivre, je dois tâcher de transmettre avec lui le souvenir de l'homme infortuné qui le porta, tel qu'il fut réellement, et non tel que d'injustes ennemis travaillent sans relâche à le peindre.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

# LIVRE NEUVIÈME.

(1756.)

L'impatience d'habiter l'Hermitage ne me permit pas d'attendre le retour de la belle saison; et sitôt que mon logement fut prêt, je me hâtai de m'y rendre, aux grandes huées de la coterie Holbachique, qui prédisoit hautement que je ne supporterois pas trois mois de solitude, et qu'on me verroit dans peu revenir, avec ma courte honte, vivre comme eux à Paris. Pour moi, qui depuis quinze ans hors de mon élément, me voyois prêt d'y rentrer, je ne faisois pas même attention à leurs plaisanteries. Depuis que je m'étois, malgré moi, jeté dans le monde, je n'avois cessé de regretter mes chères Charmettes, et la douce vie que j'y avois menée. Je me sentois fait pour la retraite et la campagne; il m'étoit impossible de vivre heureux ailleurs : à Venise, dans le train des affaires publiques, dans la dignité d'une espèce de représentation, dans l'orgueil des projets d'avancement; à Paris, dans le tourbillon de la grande société, dans la sensualité des soupers, dans l'éclat des spectacles, dans la fumée de la gloriole, toujours mes bosquets, mes ruisseaux, mes promenades solitaires, venoient, par leur souvenir, me distraire, me contrister, m'ar-

racher des soupirs et des desirs. Tous les travaux auxquels j'avois pu m'assujettir, tous les projets d'ambition, qui, par accès, avoient animé mon zéle, n'avoient d'autre but que d'arriver un jour à ces bienheureux loisirs champêtres, auxquels en ce moment je me flattois de toucher. Sans m'être mis dans l'honnête aisance que j'avois cru seule pouvoir m'y conduire, je jugeois, par ma situation particulière, être en état de m'en passer, et pouvoir arriver au même but par un chemin tout contraire. Je n'avois pas un sou de rente : mais j'avois un nom, des talents; j'étois sobre, et je m'étois ôté les besoins les plus dispendieux, tous ceux de l'opinion. Outre cela, quoique paresseux, j'étois laborieux cependant quand je voulois l'être; et ma paresse étoit moins celle d'un fainéant que celle d'un homme indépendant, qui n'aime à travailler [a] qu'à son heure. Mon métier de copiste de musique n'étoit ni brillant ni lucratif; mais il étoit sûr. On me savoit gré dans le monde d'avoir eu le courage de le choisir. Je pouvois compter que l'ouvrage ne me manqueroit pas, et il pouvoit me suffire pour vivre, en bien travaillant. Deux mille francs, qui me restoient du produit du *Devin du village* et de mes autres écrits, me faisoient une avance pour n'être pas à l'étroit; et plusieurs ouvrages que j'avois sur le métier me promettoient, sans rançonner les libraires, des suppléments suffisants pour travailler à mon aise, sans m'excéder, et même en mettant à profit les loisirs de la promenade. Mon petit ménage, composé de trois personnes, qui toutes s'occupoient utilement, n'étoit

[a] VAR. *qui ne sait travailler qu'à....*

pas d'un entretien fort coûteux. Enfin mes ressources, proportionnées à mes besoins et à mes desirs, pouvoient raisonnablement me promettre une vie heureuse et durable dans celle que mon inclination m'avoit fait choisir.

J'aurois pu me jeter tout-à-fait du côté le plus lucratif; et, au lieu d'asservir ma plume à la copie, la dévouer entière à des écrits qui, du vol que j'avois pris et que je me sentois en état de soutenir, pouvoient me faire vivre dans l'abondance et même dans l'opulence, pour peu que j'eusse voulu joindre des manœuvres d'auteur au soin de publier de bons livres. Mais je sentois qu'écrire pour avoir du pain eût bientôt étouffé mon génie et tué mon talent, qui étoit moins dans ma plume que dans mon cœur, et né uniquement d'une façon de penser élevée et fière, qui seule pouvoit le nourrir. Rien de vigoureux, rien de grand ne peut partir d'une plume toute vénale. La nécessité, l'avidité peut-être m'eût fait faire plus vite que bien. Si le besoin du succès ne m'eût pas plongé dans les cabales, il m'eût fait chercher à dire moins des choses utiles et vraies, que des choses qui plussent à la multitude; et d'un auteur distingué que je pouvois être, je n'aurois été qu'un barbouilleur de papier. Non, non: j'ai toujours senti que l'état d'auteur n'étoit, ne pouvoit être illustre et respectable, qu'autant qu'il n'étoit pas un métier. Il est trop difficile de penser noblement quand on ne pense que pour vivre. Pour pouvoir, pour oser dire de grandes vérités, il ne faut pas dépendre de son succès. Je jetois mes livres dans le public avec la certitude d'avoir

parlé pour le bien commun, sans aucun souci du reste. Si l'ouvrage étoit rebuté, tant pis pour ceux qui n'en vouloient pas profiter : pour moi, je n'avois pas besoin de leur approbation pour vivre. Mon métier pouvoit me nourrir, si mes livres ne se vendoient pas; et voilà précisément ce qui les faisoit vendre.

Ce fut le 9 avril 1756 que je quittai la ville pour n'y plus habiter; car je ne compte pas pour habitation, quelques courts séjours que j'ai faits depuis, tant à Paris qu'à Londres et dans d'autres villes, mais toujours de passage, ou toujours malgré moi. Madame d'Épinay vint nous prendre tous trois dans son carrosse; son fermier vint charger mon petit bagage, et je fus installé dès le même jour *. Je trouvai ma petite retraite arrangée et meublée simplement, mais proprement, et même avec goût. La main, qui avoit donné ses soins à cet ameublement, le rendoit à mes yeux d'un prix inestimable, et je trouvois délicieux d'être l'hôte de mon amie, dans une maison de mon choix, qu'elle avoit bâtie exprès pour moi.

Quoiqu'il fît froid et qu'il y eût même encore de la neige, la terre commençoit à végéter; on voyoit des violettes et des primevères, les bourgeons des arbres commençoient à poindre, et la nuit même de mon arrivée fut marquée par le premier chant du rossignol, qui se fit entendre presque à ma fenêtre, dans un bois qui touchoit la maison. Après un léger sommeil, oubliant à mon réveil ma transplantation, je me croyois encore dans la rue Grenelle, quand tout-à-coup ce

* Voyez les détails de ce déménagement dans les Mémoires de madame d'Épinay, tome II, p. 283.

ramage me fit tressaillir, et je m'écriai dans mon transport : Enfin tous mes vœux sont accomplis. Mon premier soin fut de me livrer à l'impression des objets champêtres dont j'étois entouré. Au lieu de commencer à m'arranger dans mon logement, je commençai par m'arranger pour mes promenades, et il n'y eut pas un sentier, pas un taillis, pas un bosquet, pas un réduit autour de ma demeure, que je n'eusse parcouru dès le lendemain. Plus j'examinois cette charmante retraite, plus je la sentois faite pour moi. Ce lieu solitaire plutôt que sauvage me transportoit en idée au bout du monde. Il avoit de ces beautés touchantes qu'on ne trouve guère auprès des villes; et jamais, en s'y trouvant transporté tout d'un coup, on n'eût pu se croire à quatre lieues de Paris.

Après quelques jours livrés à mon délire champêtre, je songeai à ranger mes paperasses et à régler mes occupations. Je destinai, comme j'avois toujours fait, mes matinées à la copie, et mes après-dînées à la promenade, muni de mon petit livret blanc et de mon crayon : car n'ayant jamais pu écrire et penser à mon aise que *sub dio*, je n'étois pas tenté de changer de méthode, et je comptois bien que la forêt de Montmorenci, qui étoit presque à ma porte, seroit désormais mon cabinet de travail. J'avois plusieurs écrits commencés ; j'en fis la revue. J'étois assez magnifique en projets; mais dans les tracas de la ville, l'exécution jusqu'alors avoit marché lentement. J'y comptois mettre un peu plus de diligence, quand j'aurois moins de distraction. Je crois avoir assez bien rempli cette attente ; et pour un homme souvent malade, souvent

à la Chevrette, à Épinay, à Eaubonne, au château de Montmorenci, souvent obsédé chez lui de curieux désœuvrés, et toujours occupé la moitié de la journée à la copie, si l'on compte et mesure les écrits que j'ai faits dans les six ans que j'ai passés, tant à l'Hermitage qu'à Montmorenci, l'on trouvera, je m'assure, que si j'ai perdu mon temps durant cet intervalle, ce n'a pas été du moins dans l'oisiveté.

Des divers ouvrages que j'avois sur le chantier, celui que je méditois depuis long-temps, dont je m'occupois avec le plus de goût, auquel je voulois travailler toute ma vie, et qui devoit, selon moi, mettre le sceau à ma réputation, étoit mes *Institutions politiques.* Il y avoit treize à quatorze ans que j'en avois conçu la première idée, lorsqu'étant à Venise j'avois eu quelque occasion de remarquer les défauts de ce gouvernement si vanté. Depuis lors, mes vues s'étoient beaucoup étendues par l'étude historique de la morale. J'avois vu que tout tenoit radicalement à la politique, et que, de quelque façon qu'on s'y prît, aucun peuple ne seroit jamais que ce que la nature de son gouvernement le feroit être; ainsi cette grande question du meilleur gouvernement possible me paroissoit se réduire à celle-ci: Quelle est la nature du gouvernement propre à former le peuple le plus vertueux, le plus éclairé, le plus sage, le meilleur enfin, à prendre ce mot dans son plus grand sens? J'avois cru voir que cette question tenoit de bien près à cette autre-ci, si même elle en étoit différente: Quel est le gouvernement qui, par sa nature, se tient toujours le plus près de la loi? De là, qu'est-ce que la loi? et une

chaîne de questions de cette importance. Je voyois que tout cela me menoit à de grandes vérités, utiles au bonheur du genre humain, mais surtout à celui de ma patrie, où je n'avois pas trouvé, dans le voyage que je venois d'y faire, les notions des lois et de la liberté assez justes, ni assez nettes à mon gré; et j'avois cru cette manière indirecte de les leur donner, la plus propre à ménager l'amour-propre de ses membres, et à me faire pardonner d'avoir pu voir là-dessus un peu plus loin qu'eux.

Quoiqu'il y eût déjà cinq ou six ans que je travaillois à cet ouvrage, il n'étoit encore guère avancé. Les livres de cette espèce demandent de la méditation, du loisir, de la tranquillité. De plus, je faisois celui-là, comme on dit, en bonne fortune, et je n'avois voulu communiquer mon projet à personne, pas même à Diderot. Je craignois qu'il ne parût trop hardi pour le siècle et le pays où j'écrivois, et que l'effroi de mes amis[1] ne me gênât dans l'exécution. J'ignorois encore s'il seroit fait à temps, et de manière à pouvoir paroître de mon vivant. Je voulois pouvoir, sans contrainte, donner à mon sujet tout ce qu'il me demandoit; bien sûr que, n'ayant point l'humeur sati-

[1] C'étoit surtout la sage sévérité de Duclos qui m'inspiroit cette crainte : car, pour Diderot, je ne sais comment toutes mes conférences avec lui tendoient toujours à me rendre satirique et mordant, plus que mon naturel ne me portoit à l'être. Ce fut cela même qui me détourna de le consulter sur une entreprise où je voulois mettre uniquement toute la force du raisonnement, sans aucun vestige d'humeur et de partialité. On peut juger du ton que j'avois pris dans cet ouvrage par celui du Contrat social, qui en est tiré.

rique, et ne voulant jamais chercher d'application, je serois toujours irrépréhensible en toute équité. Je voulois user pleinement, sans doute, du droit de penser, que j'avois par ma naissance; mais toujours en respectant le gouvernement sous lequel j'avois à vivre, sans jamais désobéir à ses lois; et, très attentif à ne pas violer le droit des gens, je ne voulois pas non plus renoncer par crainte à ses avantages.

J'avoue même qu'étranger et vivant en France je trouvois ma position très favorable pour oser dire la vérité; sachant bien que, continuant comme je voulois faire, à ne rien imprimer dans l'état sans permission, je n'y devois compte à personne de mes maximes et de leur publication partout ailleurs. J'aurois été bien moins libre à Genève même, où, dans quelque lieu que mes livres fussent imprimés, le magistrat avoit droit d'épiloguer sur leur contenu. Cette considération avoit beaucoup contribué à me faire céder aux instances de madame d'Épinay, et renoncer au projet d'aller m'établir à Genève. Je sentois, comme je l'ai dit dans l'*Émile**, qu'à moins d'être homme d'intrigues, quand on veut consacrer des livres au vrai bien de la patrie, il ne faut point les composer dans son sein.

Ce qui me faisoit trouver ma position plus heureuse étoit la persuasion où j'étois, que le gouvernement de France, sans peut-être me voir de fort bon œil, se feroit un honneur, sinon de me protéger, au moins de me laisser tranquille. C'étoit, ce me sem-

* Livre V. Voyez les conseils que le gouverneur d'Émile donne à son élève au retour de ses voyages.

bloit, un trait de politique très simple et cependant très adroite, de se faire un mérite de tolérer ce qu'on ne pouvoit empêcher; puisque si l'on m'eût chassé de France, ce qui étoit tout ce qu'on avoit droit de faire, mes livres n'auroient pas moins été faits, et peut-être avec moins de retenue; au lieu qu'en me laissant en repos on gardoit l'auteur pour caution de ses ouvrages; et, de plus, on effaçoit des préjugés bien enracinés dans le reste de l'Europe, en se donnant la réputation d'avoir un respect éclairé pour le droit des gens.

Ceux qui jugeront sur l'événement que ma confiance m'a trompé pourroient bien se tromper eux-mêmes. Dans l'orage qui m'a submergé, mes livres ont servi de prétexte, mais c'étoit à ma personne qu'on en vouloit. On se soucioit très peu de l'auteur, mais on vouloit perdre Jean-Jacques, et le plus grand mal qu'on ait trouvé[a] dans mes écrits étoit l'honneur qu'ils pouvoient me faire. N'enjambons point sur l'avenir. J'ignore si ce mystère, qui en est encore un pour moi, s'éclaircira dans la suite aux yeux des lecteurs: je sais seulement que, si mes principes manifestés avoient dû m'attirer les traitements que j'ai soufferts, j'aurois tardé moins long-temps à en être la victime, puisque celui de tous mes écrits où ces principes sont manisfestés avec le plus de hardiesse, pour ne pas dire d'audace, avoit paru avoir fait son effet, même avant ma retraite à l'Hermitage, sans que personne eût songé, je ne dis pas à me chercher querelle, mais à empêcher seulement la publication de l'ou-

[a] VAR. ..... *qu'on a trouvé.....*

vrage en France, où il se vendoit aussi publiquement qu'en Hollande. Depuis lors la *Nouvelle Héloïse* parut encore avec la même facilité, j'ose dire avec le même applaudissement; et, ce qui semble presque incroyable, la profession de foi de cette même Héloïse mourante est exactement la même que celle du vicaire Savoyard. Tout ce qu'il y a de hardi dans le *Contrat social* étoit auparavant dans le *Discours sur l'Inégalité;* tout ce qu'il y a de hardi dans l'*Émile* étoit auparavant dans la *Julie*. Or, ces choses hardies n'excitèrent aucune rumeur contre les deux premiers ouvrages; donc ce ne furent pas elles qui l'excitèrent contre les derniers.

Une autre entreprise à peu près du même genre, mais dont le projet étoit plus récent, m'occupoit davantage en ce moment: c'étoit l'extrait des ouvrages de l'abbé de Saint-Pierre, dont, entraîné par le fil de ma narration, je n'ai pu parler jusqu'ici. L'idée m'en avoit été suggérée, depuis mon retour de Genève, par l'abbé de Mably, non pas immédiatement, mais par l'entremise de madame Dupin, qui avoit une sorte d'intérêt à me la faire adopter. Elle étoit une des trois ou quatre jolies femmes de Paris dont le vieux abbé de Saint-Pierre avoit été l'enfant gâté; et si elle n'avoit pas eu décidément la préférence, elle l'avoit partagée au moins avec madame d'Aiguillon. Elle conservoit pour la mémoire du bon-homme un respect et une affection qui faisoient honneur à tous deux, et son amour-propre eût été flatté de voir ressusciter, par son secrétaire, les ouvrages morts-nés de son ami. Ces mêmes ouvrages ne laissoient pas de contenir

d'excellentes choses, mais si mal dites, que la lecture en étoit difficile à soutenir ; et il est étonnant que l'abbé de Saint-Pierre, qui regardoit ses lecteurs comme de grands enfants, leur parlât cependant comme à des hommes, par le peu de soin qu'il prenoit de s'en faire écouter. C'étoit pour cela qu'on m'avoit proposé ce travail, comme utile en lui-même, et comme très convenable à un homme laborieux en manœuvre, mais paresseux comme auteur, qui, trouvant la peine de penser très fatigante, aimoit mieux, en choses de son goût, éclaircir et pousser les idées d'un autre, que d'en créer. D'ailleurs, en ne me bornant pas à la fonction de traducteur, il ne m'étoit pas défendu de penser quelquefois par moi-même, et je pouvois donner telle forme à mon ouvrage, que bien d'importantes vérités y passeroient sous le manteau de l'abbé de Saint-Pierre, encore plus heureusement que sous le mien. L'entreprise, au reste, n'étoit pas légère ; il ne s'agissoit de rien moins que de lire, de méditer, d'extraire vingt-trois volumes, diffus, confus, pleins de longueurs, de redites, de petites vues courtes ou fausses, parmi lesquelles il en falloit pêcher quelques unes, grandes, belles, et qui donnoient le courage de supporter ce pénible travail. Je l'aurois moi-même souvent abandonné, si j'eusse honnêtement pu m'en dédire ; mais en recevant les manuscrits de l'abbé, qui me furent donnés par son neveu le comte de Saint-Pierre, à la sollicitation de Saint-Lambert, je m'étois en quelque sorte engagé d'en faire usage, et il falloit ou les rendre, ou tâcher d'en tirer parti. C'étoit dans cette dernière intention que

j'avois apporté ces manuscrits à l'Hermitage; et c'étoit là le premier ouvrage auquel je comptois donner mes loisirs.

J'en méditois un troisième, dont je devois l'idée à des observations faites sur moi-même; et je me sentois d'autant plus de courage à l'entreprendre, que j'avois lieu d'espérer de faire un livre* vraiment utile aux hommes, et même un des plus utiles qu'on pût leur offrir, si l'exécution répondoit dignement au plan que je m'étois tracé. L'on a remarqué que la plupart des hommes sont, dans le cours de leur vie, souvent dissemblables à eux-mêmes, et semblent se transformer en des hommes tout différents. Ce n'étoit pas pour établir une chose aussi connue que je voulois faire un livre: j'avois un objet plus neuf et même plus important; c'étoit de chercher les causes de ces variations, et de m'attacher à celles qui dépendoient de nous, pour montrer comment elles pouvoient être dirigées par nous-mêmes, pour nous rendre meilleurs et plus sûrs de nous. Car il est, sans contredit, plus pénible à l'honnête homme de résister à des desirs déjà tout formés qu'il doit vaincre, que de prévenir, changer ou modifier ces mêmes desirs dans leur source, s'il étoit en état d'y remonter. Un homme tenté résiste une fois, parcequ'il est fort, et succombe une autre fois, parcequ'il est foible; s'il eût été le même qu'auparavant, il n'auroit pas succombé.

En sondant en moi-même, et en recherchant dans les autres à quoi tenoient ces diverses manières d'être, je trouvai qu'elles dépendoient en grande partie de

* Var. *j'avois lieu d'espérer faire un livre.*

l'impression antérieure des objets extérieurs, et que, modifiés continuellement par nos sens et par nos organes, nous portions sans nous en appercevoir, dans nos idées, dans nos sentiments, dans nos actions mêmes, l'effet de ces modifications. Les frappantes et nombreuses observations que j'avois recueillies étoient au-dessus de toute dispute ; et, par leurs principes physiques, elles me paroissoient propres à fournir un régime extérieur, qui, varié selon les circonstances, pouvoit mettre ou maintenir l'ame dans l'état le plus favorable à la vertu. Que d'écarts on sauveroit à la raison, que de vices on empêcheroit de naître si l'on savoit forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle trouble si souvent! Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les éléments, les aliments, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine, et sur notre ame par conséquent, tout nous offre mille prises presque assurées, pour gouverner dans leur origine les sentiments dont nous nous laissons dominer. Telle étoit l'idée fondamentale dont j'avois déjà jeté l'esquisse sur le papier, et dont j'espérois un effet d'autant plus sûr pour les gens bien nés, qui, aimant sincèrement la vertu, se défient de leur foiblesse, qu'il me paroissoit aisé d'en faire un livre agréable à lire, comme il l'étoit à composer. J'ai cependant bien peu travaillé à cet ouvrage, dont le titre étoit, *la Morale sensitive, ou le Matérialisme du sage.* Des distractions, dont on apprendra bientôt la cause, m'empêchèrent de m'en occuper, et l'on saura aussi

quel fut le sort de mon esquisse, qui tient au mien de plus près qu'il ne sembleroit.

Outre tout cela, je méditois depuis quelque temps un système d'éducation, dont madame de Chenonceaux, que celle de son mari faisoit trembler pour son fils, m'avoit prié de m'occuper. L'autorité de l'amitié faisoit que cet objet, quoique moins de mon goût en lui-même, me tenoit au cœur plus que tous les autres. Aussi, de tous les sujets dont je viens de parler, celui-là est-il le seul que j'ai conduit à sa fin *. Celle que je m'étais proposé, en y travaillant, méritoit, ce semble, à l'auteur une autre destinée. Mais n'anticipons pas ici sur ce triste sujet; je ne serai que trop forcé d'en parler dans la suite de cet écrit.

Tous ces divers projets m'offroient des sujets de méditations pour mes promenades: car, comme je crois l'avoir dit, je ne puis méditer[a] qu'en marchant; sitôt que je m'arrête, je ne pense plus, et ma tête ne va qu'avec mes pieds. J'avois cependant eu la précaution de me pourvoir aussi d'un travail de cabinet pour les jours de pluie. C'étoit mon Dictionnaire de musique, dont les matériaux épars, mutilés, informes, rendoient l'ouvrage nécessaire à reprendre presque à neuf. J'apportois quelques livres, dont j'avois besoin pour cela; j'avois passé deux mois à faire l'extrait de beaucoup d'autres, qu'on me prêtoit à la Bibliothèque du Roi, et dont on me permit même d'em-

* On lit dans l'édition de 1801, *que j'aie conduit;* mais c'est de sa propre autorité que l'éditeur a fait ce changement; car le premier manuscrit dont il suit le texte porte également *j'ai conduit.*

[a] VAR. *je ne puis de jour méditer.....*

porter quelques uns à l'Hermitage. Voilà mes provisions pour compiler au logis, quand le temps ne me permettoit pas de sortir, et que je m'ennuyois de ma copie. Cet arrangement me convenoit si bien, que j'en tirai parti, tant à l'Hermitage qu'à Montmorency, et même ensuite à Motiers, où j'achevai ce travail tout en en faisant d'autres, et trouvant toujours qu'un changement d'ouvrage est un véritable délassement.

Je suivis assez exactement, pendant quelque temps, la distribution que je m'étois prescrite, et je m'en trouvois très bien; mais quand la belle saison ramena plus fréquemment madame d'Épinay à Épinay ou à la Chevrette, je trouvai que des soins, qui d'abord ne me coûtoient pas, mais que je n'avois pas mis en ligne de compte, dérangeoient beaucoup mes autres projets. J'ai déjà dit que madame d'Épinay avoit des qualités très aimables: elle aimoit bien ses amis, elle les servoit avec beaucoup de zèle; et, n'épargnant pour eux ni son temps ni ses soins, elle méritoit assurément bien qu'en retour ils eussent des attentions pour elle. Jusqu'alors j'avois rempli ce devoir sans songer que c'en étoit un; mais enfin je compris que je m'étois chargé d'une chaîne, dont l'amitié seule m'empêchoit de sentir le poids: j'avois aggravé ce poids par ma répugnance pour les sociétés nombreuses. Madame d'Épinay s'en prévalut pour me faire une proposition qui paroissoit m'arranger, et qui l'arrangeoit davantage: c'étoit de me faire avertir toutes les fois qu'elle seroit seule, ou à peu près. J'y consentis, sans voir à quoi je m'engageois. Il s'ensuivit de là que je ne lui faisois plus de visite à mon heure, mais à la sienne,

et que je n'étois jamais sûr de pouvoir disposer de moi-même un seul jour. Cette gêne altéra beaucoup le plaisir que j'avois pris jusqu'alors à l'aller voir. Je trouvai que cette liberté, qu'elle m'avoit tant promise, ne m'étoit donnée qu'à condition de ne m'en prévaloir jamais; et, pour une fois ou deux que j'en voulus essayer, il y eut tant de messages, tant de billets, tant d'alarmes sur ma santé, que je vis bien qu'il n'y avoit que l'excuse d'être à plat de lit, qui pût me dispenser de courir à son premier mot. Il falloit me soumettre à ce joug; je le fis, et même assez volontiers pour un aussi grand ennemi de la dépendance; l'attachement sincère que j'avois pour elle m'empêchant en grande partie de sentir le lien qui s'y joignoit. Elle remplissoit ainsi, tant bien que mal, les vides que l'absence de sa cour ordinaire laissoit dans ses amusements. C'étoit pour elle un supplément bien mince, mais qui valoit encore mieux qu'une solitude absolue, qu'elle ne pouvoit supporter. Elle avoit cependant de quoi la remplir bien plus aisément, depuis qu'elle avoit voulu tâter de la littérature, et qu'elle s'étoit fourré dans la tête de faire bon gré mal gré des romans, des lettres, des comédies, des contes, et d'autres fadaises comme cela. Mais ce qui l'amusoit n'étoit pas tant de les écrire que de les lire; et s'il lui arrivoit de barbouiller de suite deux ou trois pages, il falloit qu'elle fût sûre au moins de deux ou trois auditeurs bénévoles, au bout de cet immense travail. Je n'avois guère l'honneur d'être au nombre des élus, qu'à la faveur de quelque autre. Seul, j'étois presque toujours compté pour rien en toute chose; et cela non seulement dans la

société de madame d'Épinay, mais dans celle de M. d'Holbach, et partout où M. Grimm donnoit le ton. Cette nullité m'accommodoit fort partout ailleurs que dans le tête-à-tête, où je ne savois quelle contenance tenir, n'osant parler de littérature, dont il ne m'appartenoit pas de juger, ni de galanterie, étant trop timide, et craignant plus que la mort le ridicule d'un vieux galant; outre que cette idée ne me vint jamais près de madame d'Épinay, et ne m'y seroit peut-être pas venue une seule fois en ma vie, quand je l'aurois passée entière auprès d'elle: non que j'eusse pour sa personne aucune répugnance; au contraire, je l'aimois peut-être trop comme ami, pour pouvoir l'aimer comme amant. Je sentois du plaisir à la voir, à causer avec elle. Sa conversation, quoique assez agréable en cercle, étoit aride en particulier; la mienne, qui n'étoit pas plus fleurie, n'étoit pas pour elle d'un grand secours. Honteux d'un trop long silence, je m'évertuois pour relever l'entretien; et quoiqu'il me fatiguât souvent, il ne m'ennuyoit jamais. J'étois fort aise de lui rendre de petits soins, de lui donner de petits baisers bien fraternels, qui ne me paroissoient pas plus sensuels pour elle : c'étoit là tout. Elle étoit fort maigre, fort blanche, de la gorge comme sur ma main. Ce défaut seul eût suffi pour me glacer : jamais mon cœur ni mes sens n'ont su voir une femme dans quelqu'un qui n'eût pas des tétons; et d'autres causes, inutiles à dire, m'ont toujours fait oublier son sexe auprès d'elle.

Ayant ainsi pris mon parti sur un assujettissement nécessaire, je m'y livrai sans résistance, et le trouvai,

du moins la première année, moins onéreux que je ne m'y serois attendu. Madame d'Épinay, qui d'ordinaire passoit l'été presque entier à la campagne, n'y passa qu'une partie de celui-ci; soit que ses affaires la retinssent davantage à Paris, soit que l'absence de Grimm lui rendît moins agréable le séjour de la Chevrette. Je profitai des intervalles qu'elle n'y passoit pas, ou durant lesquels elle y avoit beaucoup de monde, pour jouir de ma solitude avec ma bonne Thérèse et sa mère, de manière à m'en bien faire sentir le prix. Quoique depuis quelques années j'allasse assez fréquemment à la campagne, c'étoit presque sans la goûter; et ces voyages, toujours faits avec des gens à prétentions, toujours gâtés par la gêne, ne faisoient qu'aiguiser en moi le goût des plaisirs rustiques, dont je n'entrevoyois de plus près l'image que pour mieux sentir leur privation. J'étois si ennuyé de salons, de jets-d'eau, de bosquets, de parterres, et des plus ennuyeux montreurs de tout cela; j'étois si excédé de brochures, de clavecin, de tri, de nœuds, de sots bons mots, de fades minauderies, de petits conteurs et de grands soupers, que quand je lorgnois du coin de l'œil un simple pauvre buisson d'épines, une haie, une grange, un pré; quand je humois, en traversant un hameau, la vapeur d'une bonne omelette au cerfeuil; quand j'entendois de loin le rustique refrain de la chanson des bisquières, je donnois au diable et le rouge, et les falbalas et l'ambre; et, regrettant le dîner de la ménagère et le vin du cru, j'aurois de bon cœur paumé la gueule à monsieur le chef et à monsieur le maître, qui me faisoient dîner à l'heure

où je soupe, souper à l'heure où je dors; mais surtout à messieurs les laquais, qui dévoroient des yeux mes morceaux, et, sous peine de mourir de soif, me vendoient le vin drogué de leur maître dix fois plus cher que je n'en aurois payé de meilleur au cabaret.

Me voilà donc enfin chez moi, dans un asile agréable et solitaire, maître d'y couler mes jours dans cette vie indépendante, égale et paisible, pour laquelle je me sentois né. Avant de dire l'effet que cet état, si nouveau pour moi, fit sur mon cœur, il convient d'en récapituler les affections secrètes, afin qu'on suive mieux dans ses causes le progrès de ces nouvelles modifications.

J'ai toujours regardé le jour qui m'unit à ma Thérèse, comme celui qui fixa mon être moral. J'avois besoin d'un attachement, puisque enfin celui qui devoit me suffire avoit été si cruellement rompu. La soif du bonheur ne s'éteint point dans le cœur de l'homme. Maman vieillissoit et s'avilissoit! Il m'étoit prouvé qu'elle ne pouvoit plus être heureuse ici-bas. Restoit à chercher un bonheur qui me fût propre, ayant perdu tout espoir de jamais partager le sien. Je flottai quelque temps d'idée en idée et de projet en projet. Mon voyage de Venise m'eût jeté dans les affaires publiques, si l'homme avec qui j'allai me fourrer avoit eu le sens commun. Je suis facile à décourager, surtout dans les entreprises pénibles et de longue haleine. Le mauvais succès de celle-ci me dégoûta de toute autre; et regardant, selon mon ancienne maxime, les objets lointains comme des leurres de dupe, je me déterminai à vivre désormais au jour la

journée, ne voyant plus rien dans la vie qui me tentât de m'évertuer.

Ce fut précisément alors que se fit notre connoissance. Le doux caractère de cette bonne fille me parut si bien convenir au mien, que je m'unis à elle d'un attachement à l'épreuve du temps et des torts, et que tout ce qui l'auroit dû rompre n'a jamais fait qu'augmenter. On connoîtra la force de cet attachement dans la suite, quand je découvrirai les plaies, les déchirures dont elle a navré mon cœur dans le fort de mes misères, sans que jusqu'au moment où j'écris ceci, il m'en soit échappé jamais un seul mot de plainte à personne.

Quand on saura qu'après avoir tout fait, tout bravé pour ne m'en point séparer, qu'après vingt-cinq ans passés avec elle, en dépit du sort et des hommes, j'ai fini sur mes vieux jours par l'épouser, sans attente et sans sollicitation de sa part, sans engagement ni promesse de la mienne, on croira qu'un amour forcené, m'ayant dès le premier jour tourné la tête, n'a fait que m'amener par degrés à la dernière extravagance; et on le croira bien plus encore, quand on saura les raisons particulières et fortes qui devoient m'empêcher d'en jamais venir là. Que pensera donc le lecteur quand je lui dirai, dans toute la vérité qu'il doit maintenant me connoître, que du premier moment que je la vis jusqu'à ce jour, je n'ai jamais senti la moindre étincelle d'amour pour elle; que je n'ai pas plus desiré de la posséder que madame de Warens, et que les besoins des sens, que j'ai satisfaits auprès d'elle, ont uniquement été pour moi ceux du sexe,

sans avoir rien de propre à l'individu? Il croira qu'autrement constitué qu'un autre homme, je fus incapable de sentir l'amour, puisqu'il n'entroit point dans les sentiments qui m'attachoient aux femmes qui m'ont été les plus chères. Patience, ô mon lecteur! le moment funeste approche, où vous ne serez que trop bien désabusé.

Je me répète, on le sait; il le faut. Le premier de mes besoins, le plus grand, le plus fort, le plus inextinguible, étoit tout entier dans mon cœur: c'étoit le besoin d'une société intime, et aussi intime qu'elle pouvoit l'être; c'étoit surtout pour cela qu'il me falloit une femme plutôt qu'un homme, une amie plutôt qu'un ami. Ce besoin singulier étoit tel, que la plus étroite union des corps ne pouvoit encore y suffire: il m'auroit fallu deux ames dans le même corps; sans cela, je sentois toujours du vide. Je me crus au moment de n'en plus sentir. Cette jeune personne, aimable par mille excellentes qualités, et même alors par la figure, sans ombre d'art ni de coquetterie, eût borné dans elle seule mon existence, si j'avois pu borner la sienne en moi, comme je l'avois espéré. Je n'avois rien à craindre de la part des hommes; je suis sûr d'être le seul qu'elle ait véritablement aimé, et ses tranquilles sens ne lui en ont guère demandé d'autres, même quand j'ai cessé d'en être un pour elle à cet égard. Je n'avois point de famille; elle en avoit une; et cette famille, dont tous les naturels différoient trop du sien, ne se trouva pas telle que j'en pusse faire la mienne. Là, fut la première cause de mon malheur. Que n'aurois-je point donné pour me faire l'enfant de

sa mère ! Je fis tout pour y parvenir, et n'en pus venir à bout. J'eus beau vouloir unir tous nos intérêts, cela me fut impossible. Elle s'en fit toujours un différent du mien, contraire au mien, et même à celui de sa fille, qui déjà n'en étoit plus séparé. Elle et ses autres enfants et petits-enfants devinrent autant de sangsues, dont le moindre mal qu'ils fissent à Thérèse étoit de la voler. La pauvre fille accoutumée à fléchir, même sous ses nièces, se laissoit dévaliser et gouverner sans mot dire; et je voyois avec douleur qu'épuisant ma bourse et mes leçons, je ne faisois rien pour elle dont elle pût profiter. J'essayai de la détacher de sa mère; elle y résista toujours. Je respectai sa résistance, et l'en estimois davantage; mais son refus n'en tourna pas moins à son préjudice et au mien. Livrée à sa mère et aux siens, elle fut à eux plus qu'à moi, plus qu'à elle-même; leur avidité lui fut moins ruineuse que leurs conseils ne lui furent pernicieux; enfin si, grace à son amour pour moi, si, grace à son bon naturel, elle ne fut pas tout-à-fait subjuguée, c'en fut assez du moins pour empêcher, en grande partie, l'effet des bonnes maximes que je m'efforçois de lui inspirer; c'en fut assez pour que, de quelque façon que je m'y sois pu prendre, nous ayons toujours continué d'être deux.

Voilà comment, dans un attachement sincère et réciproque, où j'avois mis toute la tendresse de mon cœur, le vide de ce cœur ne fut pourtant jamais bien rempli. Les enfants, par lesquels il l'eût été, vinrent; ce fut encore pis. Je frémis de les livrer à cette famille mal élevée, pour en être élevés encore plus mal.

Les risques de l'éducation des Enfants-Trouvés étoient beaucoup moindres [a]. Cette raison du parti que je pris, plus forte que toutes celles que j'énonçai dans ma lettre à madame de Francueil, fut pourtant la seule que je n'osai lui dire. J'aimai mieux être moins disculpé d'un blâme aussi grave, et ménager la famille d'une personne que j'aimois. Mais on peut juger, par les mœurs de son malheureux frère, si jamais, quoi qu'on en pût dire, je devois exposer mes enfants à recevoir une éducation semblable à la sienne.

Ne pouvant goûter dans sa plénitude cette intime société dont je sentois le besoin, j'y cherchois des suppléments qui n'en remplissoient pas le vide, mais qui me le laissoient moins sentir. Faute d'un ami qui fût à moi tout entier, il me falloit des amis dont l'impulsion surmontât mon inertie : c'est ainsi que je cultivai, que je resserrai mes liaisons avec Diderot, avec l'abbé de Condillac; que j'en fis avec Grimm une nouvelle, plus étroite encore; et qu'enfin je me trouvai par ce malheureux discours, dont j'ai raconté l'histoire [b], rejeté, sans y songer, dans la littérature, dont je me croyois sorti pour toujours.

Mon début me mena par une route nouvelle dans un autre monde intellectuel, dont je ne pus, sans enthousiasme, envisager la simple et fière économie. Bientôt, à force de m'en occuper, je ne vis plus qu'erreur et folie dans la doctrine de nos sages, qu'oppression et misère dans notre ordre social. Dans l'illusion

[a] VAR. ..... *Enfants-Trouvés leur étoient cent fois moins funestes*

[b] VAR. *dont j'ai narré l'histoire.*

de mon sot orgueil, je me crus fait pour dissiper tous ces prestiges; et jugeant que, pour me faire écouter, il falloit mettre ma conduite d'accord avec mes principes, je pris l'allure singulière qu'on ne m'a pas permis de suivre, dont mes prétendus amis ne m'ont pu pardonner l'exemple, qui d'abord me rendit ridicule, et qui m'eût enfin rendu respectable, s'il m'eût été possible d'y persévérer.

Jusque-là j'avois été bon : dès-lors je devins vertueux, ou du moins enivré de la vertu. Cette ivresse avoit commencé dans ma tête, mais elle avoit passé dans mon cœur. Le plus noble orgueil y germa sur les débris de la vanité déracinée. Je ne jouai rien : je devins en effet tel que je parus; et pendant quatre ans au moins que dura cette effervescence dans toute sa force, rien de grand et de beau ne peut entrer dans un cœur d'homme dont je ne fusse capable entre le ciel et moi. Voilà d'où naquit ma subite éloquence, voilà d'où se répandit dans mes premiers livres ce feu vraiment céleste qui m'embrasoit, et dont pendant quarante ans il ne s'étoit pas échappé la moindre étincelle, parcequ'il n'étoit pas encore allumé.

J'étois vraiment transformé; mes amis, mes connoissances ne me reconnoissoient plus. Je n'étois plus cet homme timide et plutôt honteux que modeste, qui n'osoit ni se présenter, ni parler; qu'un mot badin déconcertoit, qu'un regard de femme faisoit rougir. Audacieux, fier, intrépide, je portois partout une assurance d'autant plus ferme, qu'elle étoit simple et résidoit dans mon ame plus que dans mon maintien.

Le mépris que mes profondes méditations m'avoient inspiré pour les mœurs, les maximes et les préjugés de mon siècle, me rendoit insensible aux railleries de ceux qui les avoient, et j'écrasois leurs petits bons mots avec mes sentences, comme j'écraserois un insecte entre mes doigts. Quel changement! tout Paris répétoit les âcres et mordants sarcasmes de ce même homme qui, deux ans auparavant et dix ans après, n'a jamais su trouver la chose qu'il avoit à dire, ni le mot qu'il devoit employer. Qu'on cherche l'état du monde le plus contraire à mon naturel; on trouvera celui-là. Qu'on se rappelle un de ces courts moments de ma vie, où je devenois un autre et cessois d'être moi; on le trouve encore dans le temps dont je parle: mais au lieu de durer six jours, six semaines, il dura près de six ans, et dureroit peut-être encore, sans les circonstances particulières qui le firent cesser, et me rendirent à la nature, au-dessus de laquelle j'avois voulu m'élever.

Ce changement commença sitôt que j'eus quitté Paris, et que le spectacle des vices de cette grande ville cessa de nourrir l'indignation qu'il m'avoit inspirée. Quand je ne vis plus les hommes, je cessai de les mépriser; quand je ne vis plus les méchants, je cessai de les haïr. Mon cœur, peu fait pour la haine, ne fit plus que déplorer leur misère, et n'en distinguoit pas leur méchanceté. Cet état plus doux, mais bien moins sublime, amortit bientôt l'ardent enthousiasme qui m'avoit transporté si long-temps; et sans qu'on s'en aperçût, sans presque m'en apercevoir moi-même, je redevins craintif, complaisant,

timide[a]; en un mot, le même Jean-Jacques que j'avois été auparavant.

Si la révolution n'eût fait que me rendre à moi-même et s'arrêter là, tout étoit bien; mais malheureusement elle alla plus loin, et m'emporta rapidement à l'autre extrême. Dès-lors mon ame en branle n'a plus fait que passer par la ligne de repos, et ses oscillations toujours renouvelées, ne lui ont jamais permis d'y rester. Entrons dans le détail de cette seconde révolution: époque terrible et fatale d'un sort qui n'a point d'exemple chez les mortels.

N'étant que trois dans notre retraite, le loisir et la solitude devoient naturellement resserrer notre intimité. C'est aussi ce qu'ils firent entre Thérèse et moi. Nous passions tête à tête sous les ombrages des heures charmantes, dont je n'avois jamais si bien senti la douceur. Elle me parut la goûter elle-même encore plus qu'elle n'avoit fait jusque alors. Elle m'ouvrit son cœur sans réserve, et m'apprit de sa mère et de sa famille, des choses qu'elle avoit eu la force de me taire, pendant long-temps. L'une et l'autre avoient reçu de madame Dupin des multitudes de présents faits à mon intention, mais que la vieille madrée, pour ne pas me fâcher, s'étoit appropriés pour elle et pour ses autres enfants, sans en rien laisser à Thérèse, et avec très sévères défenses de m'en parler; ordre que la pauvre fille avoit suivi avec une obéissance incroyable.

Mais une chose qui me surprit beaucoup davantage, fut d'apprendre qu'outre les entretiens particuliers que Diderot et Grimm avoient eus souvent avec

[a] VAR. complaisant; facile; en un mot...

l'une et l'autre pour les détacher de moi, et qui n'avoient pas réussi par la résistance de Thérèse, tous deux avoient eu depuis lors de fréquents et secrets colloques avec sa mère, sans qu'elle eût pu rien savoir de ce qui se brassoit entre eux. Elle savoit seulement que les petits présents s'en étoient mêlés, et qu'il y avoit de petites allées et venues dont on tâchoit de lui faire mystère, et dont elle ignoroit absolument le motif. Quand nous partîmes de Paris, il y avoit déjà longtemps que madame Le Vasseur étoit dans l'usage d'aller voir M. Grimm deux ou trois fois par mois, et d'y passer quelques heures à des conversations si secrétes, que le laquais de Grimm étoit toujours renvoyé.

Je jugeai que ce motif n'étoit autre que le même projet dans lequel on avoit tâché de faire entrer la fille, en promettant de leur procurer, par madame d'Épinay, un regrat de sel, un bureau à tabac, et les tentant, en un mot, par l'appât du gain. On leur avoit représenté, qu'étant hors d'état de rien faire pour elles, je ne pouvois pas même, à cause d'elles, parvenir à rien faire pour moi. Comme je ne voyois à tout cela que de la bonne intention, je ne leur en savois pas absolument mauvais gré. Il n'y avoit que le mystère qui me révoltât, surtout de la part de la vieille, qui, de plus, devenoit de jour en jour plus flagorneuse et plus pateline avec moi: ce qui ne l'empêchoit pas de reprocher sans cesse en secret à sa fille, qu'elle m'aimoit trop, qu'elle me disoit tout, qu'elle n'étoit qu'une bête, et qu'elle en seroit la dupe.

Cette femme possédoit au suprême degré l'art de tirer d'un sac dix moutures, de cacher à l'un ce qu'elle

recevoit de l'autre, et à moi ce qu'elle recevoit de tous. J'aurois pu lui pardonner son avidité, mais je ne pouvois lui pardonner sa dissimulation. Que pouvoit-elle avoir à me cacher, à moi qu'elle savoit si bien qui faisois mon bonheur presque unique de celui de sa fille et du sien? Ce que j'avois fait pour sa fille, je l'avois fait pour moi; mais ce que j'avois fait pour elle méritoit de sa part quelque reconnoissance[a]; elle en auroit dû savoir gré, du moins à sa fille, et m'aimer pour l'amour d'elle, qui m'aimoit. Je l'avois tirée de la plus complète misère; elle tenoit de moi sa subsistance, elle me devoit toutes les connoissances dont elle tiroit si bon parti. Thérèse l'avoit long-temps nourrie de son travail, et la nourrissoit maintenant de mon pain. Elle tenoit tout de cette fille, pour laquelle elle n'avoit rien fait; et ses autres enfants qu'elle avoit dotés, pour lesquels elle s'étoit ruinée, loin de lui aider à subsister, dévoroient encore sa subsistance et la mienne. Je trouvois que dans une pareille situation elle devoit me regarder comme son unique ami, son plus sûr protecteur, et loin de me faire un secret de mes propres affaires, loin de comploter contre moi dans ma propre maison, m'avertir fidèlement de tout ce qui pouvoit m'intéresser, quand elle l'apprenoit plus tôt que moi. De quel œil pouvois-je donc voir sa conduite fausse et mystérieuse? que devois-je penser surtout des sentiments qu'elle s'efforçoit de donner à sa fille? quelle monstrueuse ingratitude devoit être la sienne, quand elle cherchoit à lui en inspirer?

Toutes ces réflexions aliénèrent enfin mon cœur de

[a] VAR. *de sa part quelque gratitude; elle....*

cette femme, au point de ne pouvoir plus la voir sans dédain. Cependant je ne cessai jamais de traiter avec respect la mère de ma compagne, et de lui marquer en toutes choses presque les égards et la considération d'un fils; mais il est vrai que je n'aimois pas à rester long-temps avec elle, et il n'est guère en moi de savoir me gêner.

C'est encore ici un de ces courts moments de ma vie où j'ai vu le bonheur de bien près, sans pouvoir l'atteindre et sans qu'il y eût[a] de ma faute à l'avoir manqué. Si cette femme se fût trouvée d'un bon caractère, nous étions heureux tous les trois jusqu'à la fin de nos jours; le dernier vivant seul fût resté à plaindre. Au lieu de cela, vous allez voir la marche des choses, et vous jugerez si j'ai pu la changer.

Madame Le Vasseur, qui vit que j'avois gagné du terrain sur le cœur de sa fille, et qu'elle en avoit perdu, s'efforça de le reprendre; et au lieu de revenir à moi par elle, tenta de me l'aliéner tout-à-fait. Un des moyens qu'elle employa, fut d'appeler sa famille à son aide. J'avois prié Thérèse de n'en faire venir personne à l'Hermitage; elle me le promit. On les fit venir en mon absence, sans la consulter; et puis on lui fit promettre de ne m'en rien dire. Le premier pas fait, tout le reste fut facile; quand une fois on fait à quelqu'un qu'on aime un secret de quelque chose, on ne se fait bientôt plus guère de scrupule de lui en faire sur tout. Sitôt que j'étois à la Chevrette, l'Hermitage étoit plein de monde qui s'y réjouissoit assez bien. Une mère est toujours bien forte sur une fille d'un

[a] VAR. Sans qu'il y *ait*, — sans qu'il y *ait eu*.

bon naturel; cependant, de quelque façon que s'y prît la vieille, elle ne put jamais faire entrer Thérèse dans ses vues, et l'engager à se liguer contre moi. Pour elle, elle se décida sans retour: et voyant d'un côté sa fille et moi, chez qui l'on pouvoit vivre, et puis c'étoit tout; de l'autre, Diderot, Grimm, d'Holbach, madame d'Épinay, qui promettoient beaucoup et donnoient quelque chose, elle n'estima pas qu'on pût jamais avoir tort dans le parti d'une fermière générale et d'un baron. Si j'eusse eu de meilleurs yeux, j'aurois vu dès-lors que je nourrissois un serpent dans mon sein; mais mon aveugle confiance, que rien encore n'avoit altérée, étoit telle, que je n'imaginois pas même qu'on pût vouloir nuire à quelqu'un qu'on devoit aimer. En voyant ourdir autour de moi mille trames, je ne savois me plaindre que de la tyrannie de ceux que j'appelois mes amis, et qui vouloient, selon moi, me forcer d'être heureux à leur mode, plutôt qu'à la mienne.

Quoique Thérèse refusât d'entrer dans la ligue avec sa mère, elle lui garda derechef le secret: son motif étoit louable; je ne dirai pas si elle fit bien ou mal. Deux femmes qui ont des secrets aiment à babiller ensemble: cela les rapprochoit; et Thérèse, en se partageant, me laissoit sentir quelquefois que j'étois seul, car je ne pouvois plus compter pour société celle que nous avions tous trois ensemble. Ce fut alors que je sentis vivement le tort que j'avois eu, durant nos premières liaisons, de ne pas profiter de la docilité que lui donnoit son amour, pour l'orner de talents et de connoissances qui, nous tenant plus rapprochés

dans notre retraite, auroient agréablement rempli son temps et le mien, sans jamais nous laisser sentir la longueur du tête à tête. Ce n'étoit pas que l'entretien tarît entre nous, et qu'elle parût s'ennuyer dans nos promenades; mais enfin nous n'avions pas assez d'idées communes pour nous faire un grand magasin: nous ne pouvions plus parler sans cesse de nos projets, bornés désormais à celui de jouir. Les objets qui se présentoient m'inspiroient des réflexions qui n'étoient pas à sa portée. Un attachement de douze ans [a] n'avoit plus besoin de paroles; nous nous connoissions trop pour avoir plus rien à nous apprendre. Restoit la ressource des caillettes, médire, et dire des quolibets. C'est surtout dans la solitude, qu'on sent l'avantage de vivre avec quelqu'un qui sait penser. Je n'avois pas besoin de cette ressource pour me plaire avec elle; mais elle en auroit eu besoin pour se plaire toujours avec moi. Le pis étoit qu'il falloit avec cela prendre nos tête à tête en bonne fortune: sa mère, qui m'étoit devenue importune, me forçoit à les épier. J'étois gêné chez moi; c'est tout dire; l'air de l'amour gâtoit la bonne amitié. Nous avions un commerce intime, sans vivre dans l'intimité.

Dès que je crus voir que Thérèse cherchoit quelquefois des prétextes pour éluder les promenades que je lui proposois, je cessai de lui en proposer, sans lui savoir mauvais gré de ne pas s'y plaire autant que moi. Le plaisir n'est point une chose qui dépende de la volonté. J'étois sûr de son cœur, ce m'étoit assez. Tant que mes plaisirs étoient les siens, je les goûtois

[a] VAR. *de treize ans n'avoit.....*

avec elle : quand cela n'étoit pas, je préférois son contentement au mien.

Voilà comment, à demi trompé dans mon attente, menant une vie de mon goût, dans un séjour de mon choix, avec une personne qui m'étoit chère, je parvins pourtant à me sentir presque isolé. Ce qui me manquoit, m'empêchoit de goûter ce que j'avois. En fait de bonheur et de jouissance, il me falloit tout ou rien. On verra pourquoi ce détail m'a paru nécessaire. Je reprends à présent le fil de mon récit.

Je croyois avoir des trésors dans les manuscrits que m'avoit donnés le comte de Saint-Pierre. En les examinant, je vis que ce n'étoit presque que le recueil des ouvrages imprimés de son oncle, annotés et corrigés de sa main, avec quelques autres petites pièces qui n'avoient pas vu le jour. Je me confirmai, par ses écrits de morale, dans l'idée que m'avoient donnée quelques lettres de lui, que madame de Créqui m'avoit montrées, qu'il avoit beaucoup plus d'esprit que je n'avois cru : mais l'examen approfondi de ses ouvrages de politique, ne me montra que des vues superficielles, des projets utiles, mais impraticables, par l'idée dont l'auteur n'a jamais pu sortir, que les hommes se conduisoient par leurs lumières, plutôt que par leurs passions. La haute opinion qu'il avoit des connoissances modernes lui avoit fait adopter ce faux principe de la raison perfectionnée, base de tous les établissements qu'il proposoit, et source de tous ses sophismes politiques. Cet homme rare, l'honneur de son siècle et de son espèce, et le seul peut-être depuis l'existence du genre humain, qui n'eut

d'autre passion que celle de la raison, ne fit cependant que marcher d'erreur en erreur dans tous ses systèmes, pour avoir voulu rendre les hommes semblables à lui, au lieu de les prendre tels qu'ils sont, et qu'ils continueront d'être. Il n'a travaillé que pour des êtres imaginaires, en pensant travailler pour ses contemporains.

Tout cela vu, je me trouvai dans quelque embarras sur la forme à donner à mon ouvrage. Passer à l'auteur ses visions, c'étoit ne rien faire d'utile : les réfuter à la rigueur, étoit faire une chose malhonnête, puisque le dépôt de ses manuscrits, que j'avois accepté et même demandé, m'imposoit l'obligation d'en traiter honorablement l'auteur. Je pris enfin le parti qui me parut le plus décent, le plus judicieux et le plus utile · ce fut de donner séparément les idées de l'auteur et les miennes, et pour cela, d'entrer dans ses vues, de les éclaircir, de les étendre, et de ne rien épargner pour leur faire valoir tout leur prix.

Mon ouvrage devoit donc être composé de deux parties absolument séparées : l'une, destinée à exposer de la façon que je viens de dire les divers projets de l'auteur. Dans l'autre, qui ne devoit paroître qu'après que la première auroit fait son effet, j'aurois porté mon jugement sur ces mêmes projets : ce qui, je l'avoue, eût pu les exposer quelquefois au sort du sonnet du *Misanthrope*. A la tête de tout l'ouvrage devoit être une vie de l'auteur, pour laquelle j'avois ramassé d'assez bons matériaux, que je me flattois de ne pas gâter en les employant. J'avois un peu vu l'abbé de Saint-Pierre dans sa vieillesse, et la vené-

ration que j'avois pour sa mémoire m'étoit garant qu'à tout prendre, monsieur le comte ne seroit pas mécontent de la manière dont j'aurois traité son parent.

Je fis mon essai sur la *Paix perpétuelle*, le plus considérable et le plus travaillé de tous les ouvrages qui composoient ce recueil; et avant de me livrer à mes réflexions, j'eus le courage de lire absolument tout ce que l'abbé avoit écrit sur ce beau sujet, sans jamais me rebuter par ses longueurs et par ses redites. Le public a vu cet extrait, ainsi je n'ai rien à en dire. Quant au jugement que j'en ai porté, il n'a point été imprimé, et j'ignore s'il le sera jamais; mais il fut fait en même temps que l'extrait. Je passai de là à la *Polysynodie*, ou pluralité des conseils, ouvrage fait sous le régent, pour favoriser l'administration qu'il avoit choisie, et qui fit chasser de l'Académie françoise l'abbé de Saint-Pierre, pour quelques traits contre l'administration précédente, dont la duchesse du Maine et le cardinal de Polignac furent fâchés. J'achevai ce travail comme le précédent, tant le jugement que l'extrait: mais je m'en tins là, sans vouloir continuer cette entreprise, que je n'aurois pas dû commencer.

La réflexion qui m'y fit renoncer se présente d'elle-même, et il étoit étonnant qu'elle ne me fût pas venue plus tôt. La plupart des écrits de l'abbé de Saint-Pierre étoient ou contenoient des observations critiques sur quelques parties du gouvernement de France, et il y en avoit même de si libres, qu'il étoit heureux pour lui de les avoir faites impunément.

Mais dans les bureaux des ministres, on avoit de tout temps regardé l'abbé de Saint-Pierre comme une espèce de prédicateur, plutôt que comme un vrai politique, et on le laissoit dire tout à son aise, parce-qu'on voyoit bien que personne ne l'écoutoit. Si j'étois parvenu à le faire écouter, le cas eût été différent. Il étoit François, je ne l'étois pas; et en m'avisant de répéter ses censures, quoique sous son nom, je m'exposois à me faire demander un peu rudement, mais sans injustice, de quoi je me mêlois. Heureusement, avant d'aller plus loin, jè vis la prise que j'allois donner sur moi, et me retirai bien vite. Je savois que, vivant seul au milieu des hommes, et d'hommes tous plus puissants que moi, je ne pouvois jamais, de quelque façon que je m'y prisse, me mettre à l'abri du mal qu'ils voudroient me faire. Il n'y avoit qu'une chose en cela qui dépendît de moi; c'étoit de faire en sorte au moins que quand ils m'en voudroient faire, ils ne le pussent qu'injustement. Cette maxime, qui me fit abandonner l'abbé de Saint-Pierre, m'a fait souvent renoncer à des projets beaucoup plus chéris. Ces gens, toujours prompts à faire un crime de l'adversité, seroient bien surpris, s'ils savoient tous les soins que j'ai pris en ma vie pour qu'on ne pût jamais me dire avec vérité dans mes malheurs: *Tu les as bien mérités.*

Cet ouvrage abandonné me laissa quelque temps incertain sur celui que j'y ferois succéder, et cet intervalle de désœuvrement fut ma perte, en me laissant tourner mes réflexions sur moi-même, faute d'objet étranger qui m'occupât. Je n'avois plus de projet

pour l'avenir, qui pût amuser mon imagination; il ne m'étoit pas même possible d'en faire, puisque la situation où j'étois étoit précisément celle où s'étoient réunis tous mes desirs: je n'en avois plus à former, et j'avois encore le cœur vide. Cet état étoit d'autant plus cruel, que je n'en voyois point à lui préférer. J'avois rassemblé mes plus tendres affections dans une personne selon mon cœur, qui me les rendoit. Je vivois avec elle sans gêne, et pour ainsi dire à discrétion. Cependant un secret serrement de cœur ne me quittoit ni près ni loin d'elle. En la possédant, je sentois qu'elle me manquoit encore; et la seule idée que je n'étois pas tout pour elle, faisoit qu'elle n'étoit presque rien pour moi.

J'avois des amis des deux sexes, auxquels j'étois attaché par la plus pure amitié, par la plus parfaite estime; je comptois sur le plus vrai retour de leur part, et il ne m'étoit pas même venu dans l'esprit de douter une seule fois de leur sincérité: cependant cette amitié m'étoit plus tourmentante que douce, par leur obstination, par leur affectation même à contrarier tous mes goûts, mes penchants, ma manière de vivre; tellement qu'il me suffisoit de paroître desirer une chose qui n'intéressoit que moi seul, et qui ne dépendoit pas d'eux, pour les voir tous se liguer à l'instant même pour me contraindre d'y renoncer. Cette obstination de me contrôler en tout dans mes fantaisies, d'autant plus injuste que, loin de contrôler les leurs, je ne m'en informois pas même, me devint si cruellement onéreuse, qu'enfin je ne recevois pas une de leurs lettres sans sentir, en l'ouvrant, un cer-

tain effroi qui n'étoit que trop justifié par sa lecture. Je trouvois que, pour des gens tous plus jeunes que moi, et qui tous auroient eu grand besoin pour eux-mêmes des leçons qu'ils me prodiguoient, c'étoit aussi trop me traiter en enfant. Aimez-moi, leur disois-je, comme je vous aime; et du reste, ne vous mêlez pas plus de mes affaires que je ne me mêle des vôtres: voilà tout ce que je vous demande. Si de ces deux choses ils m'en ont accordé une, ce n'a pas été du moins la dernière.

J'avois une demeure isolée, dans une solitude charmante: maître chez moi, j'y pouvois vivre à ma mode, sans que personne eût à m'y contrôler. Mais cette habitation m'imposoit des devoirs doux à remplir, mais indispensables. Toute ma liberté n'étoit que précaire; plus asservi que par des ordres, je devois l'être par ma volonté: je n'avois pas un seul jour dont en me levant je pusse dire, J'emploierai ce jour comme il me plaira. Bien plus: outre ma dépendance des arrangements de madame d'Épinay, j'en avois une autre bien plus importune du public et des survenants. La distance où j'étois de Paris n'empêchoit pas qu'il ne me vînt journellement des tas de désœuvrés qui, ne sachant que faire de leur temps, prodiguoient le mien sans aucun scrupule. Quand j'y pensois le moins, j'étois impitoyablement assailli; et rarement j'ai fait un joli projet pour ma journée, sans le voir renverser par quelque arrivant.

Bref: au milieu des biens que j'avois le plus convoités, ne trouvant point de pure jouissance, je revenois par élans aux jours sereins de ma jeunesse, et

je m'écriois quelquefois en soupirant: Ah! ce ne sont pas encore ici les Charmettes!

Les souvenirs des divers temps de ma vie m'amenèrent à réfléchir sur le point où j'étois parvenu, et je me vis déjà sur le déclin de l'âge, en proie à des maux douloureux, et croyant approcher du terme de ma carrière, sans avoir goûté dans sa plénitude presque aucun des plaisirs dont mon cœur étoit avide, sans avoir donné l'essor aux vifs sentiments que j'y sentois en réserve, sans avoir savouré, sans avoir effleuré du moins cette enivrante volupté que je sentois dans mon ame en puissance, et qui, faute d'objet, s'y trouvoit toujours comprimée, sans pouvoir s'exhaler autrement que par mes soupirs.

Comment se pouvoit-il qu'avec une ame naturellement expansive, pour qui vivre c'étoit aimer, je n'eusse pas trouvé jusqu'alors un ami tout à moi, un véritable ami, moi qui me sentois si bien fait pour l'être? Comment se pouvoit-il qu'avec des sens si combustibles, avec un cœur tout pétri d'amour, je n'eusse pas du moins une fois [a] brûlé de sa flamme pour un objet déterminé? Dévoré du besoin d'aimer, sans jamais l'avoir pu bien satisfaire, je me voyois atteindre aux portes de la vieillesse, et mourir sans avoir vécu. . . . . . . .

Ces réflexions tristes, mais attendrissantes, me faisoient replier sur moi-même avec un regret qui n'étoit pas sans douceur. Il me sembloit que la destinée me devoit quelque chose qu'elle ne m'avoit pas donné. A quoi bon m'avoir fait naître avec des fa-

[a] VAR. *du moins une seule fois brûlé....*

cultés exquises, pour les laisser jusqu'à la fin sans emploi? Le sentiment de mon prix interne, en me donnant celui de cette injustice, m'en dédommageoit en quelque sorte, et me faisoit verser des larmes que j'aimois à laisser couler.

Je faisois ces méditations dans la plus belle saison de l'année, au mois de juin, sous des boçages frais, au chant du rossignol, au gazouillement des ruisseaux. Tout concourut à me replonger dans cette mollesse trop séduisante, pour laquelle j'étois né, mais dont le ton dur et sévère, où venoit de me monter une longue effervescence, m'auroit dû délivrer pour toujours. J'allai malheureusement me rappeler le dîner du château de Toune, et ma rencontre avec ces deux charmantes filles, dans la même saison et dans des lieux à peu près semblables à ceux où j'étois dans ce moment. Ce souvenir, que l'innocence qui s'y joignoit me rendoit plus doux encore, m'en rappela d'autres de la même espéce. Bientôt je vis rassemblés autour de moi tous les objets qui m'avoient donné de l'émotion dans ma jeunesse, mademoiselle Galley, mademoiselle de Graffenried, mademoiselle de Breil, madame Bazile, madame de Larnage, mes jolies écolières, et jusqu'à la piquante Zulietta, que mon cœur ne peut oublier. Je me vis entouré d'un sérail d'houris, de mes anciennes connoissances, pour qui le goût le plus vif ne m'étoit pas un sentiment nouveau. Mon sang s'allume et pétille, la tête me tourne, malgré mes cheveux déjà grisonnants, et voilà le grave citoyen de Genève; voilà l'austère Jean-Jacques, à près de quarante-cinq ans, redevenu tout-

à-coup le berger extravagant. L'ivresse dont je fus saisi, quoique si prompte et si folle, fut si durable et si forte, qu'il n'a pas moins fallu, pour m'en guérir, que la crise imprévue et terrible des malheurs où elle m'a précipité.

Cette ivresse, à quelque point qu'elle fût portée, n'alla pourtant pas jusqu'à me faire oublier mon âge et ma situation, jusqu'à me flatter de pouvoir inspirer de l'amour encore, jusqu'à tenter de communiquer enfin ce feu dévorant, mais stérile, dont depuis mon enfance je sentois en vain consumer mon cœur. Je ne l'espérai point, je ne le desirai pas même. Je savois que le temps d'aimer étoit passé, je sentois trop le ridicule des galants surannés pour y tomber, et je n'étois pas homme à devenir avantageux et confiant sur mon déclin, après l'avoir été si peu durant mes belles années. D'ailleurs, ami de la paix, j'aurois craint les orages domestiques, et j'aimois trop sincèrement ma Thérèse, pour l'exposer au chagrin de me voir porter à d'autres des sentiments plus vifs que ceux qu'elle m'inspiroit.

Que fis-je en cette occasion? Déjà mon lecteur l'a deviné, pour peu qu'il m'ait suivi jusqu'ici. L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels me jeta dans le pays des chimères; et ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal, que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. Jamais cette ressource ne vint plus à propos et ne se trouva si féconde. Dans mes continuelles extases, je m'enivrois à torrents des plus délicieux sentiments qui jamais soient entrés

dans un cœur d'homme. Oubliant tout-à-fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites, aussi célestes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fidèles, tels que je n'en trouvai jamais ici-bas. Je pris un tel goût à planer ainsi dans l'empyrée, au milieu des objets charmants dont je m'étois entouré, que j'y passois les heures, les jours sans compter; et perdant le souvenir de toute autre chose, à peine avois-je mangé un morceau à la hâte, que je brûlois de m'échapper pour courir retrouver mes bosquets. Quand, prêt à partir pour le monde enchanté, je voyois arriver de malheureux mortels qui venoient me retenir sur la terre, je ne pouvois ni modérer ni cacher mon dépit; et n'étant plus maître de moi, je leur faisois un accueil si brusque, qu'il pouvoit porter le nom de brutal. Cela ne fit qu'augmenter ma réputation de misanthropie, par tout ce qui m'en eût acquis une bien contraire, si l'on eût mieux lu dans mon cœur.

Au fort de ma plus grande exaltation, je fus retiré tout d'un coup par le cordon comme un cerf-volant, et remis à ma place par la nature, à l'aide d'une attaque assez vive de mon mal. J'employai le seul remède qui m'eût soulagé, savoir, les bougies, et cela fit trève à mes angéliques amours : car, outre qu'on n'est guère amoureux quand on souffre, mon imagination, qui s'anime à la campagne et sous les arbres, languit et meurt dans la chambre et sous les solives d'un plancher. J'ai souvent regretté qu'il n'existât pas des Driades; c'eût infailliblement été parmi elles que j'aurois fixé mon attachement.

D'autres tracas domestiques vinrent en même temps augmenter mes chagrins. Madame Le Vasseur, en me faisant les plus beaux compliments du monde, aliénoit de moi sa fille tant qu'elle pouvoit. Je reçus des lettres de mon ancien voisinage, qui m'apprirent que la bonne vieille avoit fait à mon insu plusieurs dettes au nom de Thérèse, qui le savoit, et qui ne m'en avoit rien dit. Les dettes à payer me fâchoient beaucoup moins que le secret qu'on m'en avoit fait. Eh! comment celle pour qui je n'eus jamais aucun secret pouvoit-elle en avoir pour moi? Peut-on dissimuler quelque chose aux gens qu'on aime? La coterie Holbachique, qui ne me voyoit faire aucun voyage à Paris, commençoit à craindre tout de bon que je ne me plusse en campagne, et que je ne fusse assez fou pour y demeurer. Là commencèrent les tracasseries par lesquelles on cherchoit à me rappeler indirectement à la ville. Dideroit, qui ne vouloit pas se montrer si tôt lui-même, commença par me détacher Deleyre, à qui j'avois procuré sa connoissance, lequel recevoit et me transmettoit les impressions que vouloit lui donner Diderot, sans que lui Deleyre en vît le vrai but.

Tout sembloit concourir à me tirer de ma douce et folle rêverie. Je n'étois pas guéri de mon attaque, quand je reçus un exemplaire du poème sur la ruine de Lisbonne, que je supposai m'être envoyé par l'auteur. Cela me mit dans l'obligation de lui écrire, et de lui parler de sa pièce. Je le fis par une lettre qui a été imprimée long-temps après sans mon aveu, comme il sera dit ci-après.

Frappé de voir ce pauvre homme accablé, pour ainsi dire, de prospérités et de gloire, déclamer toutefois amèrement contre les misères de cette vie et trouver toujours que tout étoit mal, je formai l'insensé projet de le faire rentrer en lui-même, et de lui prouver que tout étoit bien. Voltaire, en paroissant toujours croire en Dieu, n'a réellement jamais cru qu'au diable; puisque son dieu prétendu n'est qu'un être malfaisant qui, selon lui, ne prend de plaisir qu'à nuire. L'absurdité de cette doctrine, qui saute aux yeux, est surtout révoltante dans un homme comblé des biens de toute espèce, qui, du sein du bonheur, cherche à désespérer ses semblables par l'image affreuse et cruelle de toutes les calamités dont il est exempt. Autorisé plus que lui à compter et peser les maux de la vie humaine, j'en fis l'équitable examen, et je lui prouvai que de tous ces maux il n'y en avoit pas un dont la Providence ne fût disculpée, et qui n'eût sa source dans l'abus que l'homme a fait de ses facultés, plus que dans la nature elle-même. Je le traitai dans cette lettre avec tous les égards, toute la considération, tout le ménagement, et je puis dire avec tout le respect possibles. Cependant, lui connoissant un amour-propre extrêmement irritable, je ne lui envoyai pas cette lettre à lui-même, mais au docteur Tronchin, son médecin et son ami, avec plein pouvoir de la donner ou supprimer, selon ce qu'il trouveroit le plus convenable. Tronchin donna la lettre. Voltaire me répondit en peu de lignes, qu'étant malade et garde-malade lui-même, il remettoit à un autre temps sa réponse, et ne dit pas un mot sur la

question. Tronchin, en m'envoyant cette lettre, en joignit une, où il marquoit peu d'estime pour celui qui la lui avoit remise.

Je n'ai jamais publié ni même montré ces deux lettres, n'aimant point à faire parade de ces sortes de petits triomphes; mais elles sont en originaux dans mes recueils (liasse A, nos 20 et 21)*. Depuis lors, Voltaire a publié cette réponse qu'il m'avoit promise, mais qu'il ne m'a pas envoyée. Elle n'est autre que le roman de *Candide*, dont je ne puis parler, parceque je ne l'ai pas lu.

Toutes ces distractions m'auroient dû guérir radicalement de mes fantasques amours[a], et c'étoit peut-être un moyen que le ciel m'offroit d'en prévenir les suites funestes: mais ma mauvaise étoile fut la plus forte; et à peine recommençai-je à sortir, que mon cœur, ma tête et mes pieds reprirent les mêmes routes. Je dis les mêmes, à certains égards, car mes idées, un peu moins exaltées, restèrent cette fois sur la terre, mais avec un choix si exquis de tout ce qui pouvoit s'y trouver d'aimable en tout genre, que cette élite n'étoit guère moins chimérique que le monde imaginaire que j'avois abandonné.

* La lettre de Voltaire est connue; mais celle de Tronchin à ce dernier l'est beaucoup moins, et mérite de l'être. On y voit l'idée que ce médecin, homme d'esprit autant qu'habile dans son art, avoit de Voltaire, et il s'en explique en toute liberté. C'est du Peyrou, dépositaire de tous les papiers de Rousseau, qui a fait connoître cette lettre. Nous regrettons que sa longueur nous empêche de la transcrire ici; on la trouvera dans l'édition de Poinçot, t. XXX, p. 483 et suiv.

[a] VAR. *de mes fantastiques amours.*

Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux idoles de mon cœur, sous les plus ravissantes images. Je me plus à les orner de tous les charmes du sexe que j'avois toujours adoré. J'imaginai deux amies, plutôt que deux amis, parceque si l'exemple est plus rare, il est aussi plus aimable. Je les douai de deux caractères analogues, mais différents; de deux figures, non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animoient la bienveillance et la sensibilité. Je fis l'une brune et l'autre blonde, l'une vive et l'autre douce, l'une sage et l'autre foible; mais d'une si touchante foiblesse, que la vertu sembloit y gagner. Je donnai à l'une des deux un amant dont l'autre fût la tendre amie, et même quelque chose de plus; mais je n'admis ni rivalité, ni querelles, ni jalousie, parceque tout sentiment pénible me coûte à imaginer, et que je ne voulois ternir ce riant tableau par rien qui dégradât la nature. Épris de mes deux charmants modèles, je m'identifiois avec l'amant et l'ami le plus qu'il m'étoit possible; mais je le fis aimable et jeune, lui donnant au surplus les vertus et les défauts que je me sentois.

Pour placer mes personnages dans un séjour qui leur convînt, je passai successivement en revue les plus beaux lieux que j'eusse vus dans mes voyages. Mais je ne trouvai point de bocage assez frais, point de paysage assez touchant à mon gré. Les vallées de la Thessalie m'auroient pu contenter, si je les avois vues; mais mon imagination, fatiguée à inventer, vouloit quelque lieu réel qui pût lui servir de point d'appui, et me faire illusion sur la réalité des habitants que j'y voulois mettre. Je songeai long-temps aux

îles Boromées, dont l'aspect délicieux m'avoit transporté; mais j'y trouvai trop d'ornement et d'art pour mes personnages. Il me falloit cependant un lac; et je finis par choisir celui autour duquel mon cœur n'a jamais cessé d'errer. Je me fixai sur la partie des bords de ce lac à laquelle depuis long-temps mes vœux ont placé ma résidence dans le bonheur imaginaire auquel le sort m'a borné. Le lieu natal de ma pauvre maman avoit encore pour moi un attrait de prédilection. Le contraste de position, la richesse et la variété des sites, la magnificence, la majesté de l'ensemble qui ravit les sens, émeut le cœur, élève l'ame, achevèrent de me déterminer, et j'établis à Vevai mes jeunes pupilles. Voilà tout ce que j'imaginai du premier bond; le reste n'y fut ajouté que dans la suite.

Je me bornai long-temps à un plan si vague, parcequ'il suffisoit pour remplir mon imagination d'objets agréables, et mon cœur de sentiments dont il aime à se nourrir. Ces fictions, à force de revenir, prirent enfin plus de consistance, et se fixèrent dans mon cerveau sous une forme déterminée. Ce fut alors que la fantaisie me prit d'exprimer sur le papier quelques unes des situations qu'elles m'offroient; et rappelant tout ce que j'avois senti dans ma jeunesse, de donner ainsi l'essor en quelque sorte au desir d'aimer, que je n'avois pu satisfaire, et dont je me sentois dévoré.

Je jetai d'abord sur le papier quelques lettres éparses, sans suite et sans liaison; et lorsque je m'avisai de les vouloir coudre, j'y fus souvent fort embarrassé. Ce qu'il y a de peu croyable et de très vrai, est que les deux premières parties ont été écrites

presque en entier de cette manière, sans que j'eusse aucun plan bien formé, et même sans prévoir qu'un jour je serois tenté d'en faire un ouvrage en régle. Aussi voit-on que ces deux parties, formées après coup de matériaux qui n'ont pas été taillés pour la place qu'ils occupent, sont pleines d'un remplissage verbeux, qu'on ne trouve pas dans les autres.

Au plus fort de mes rêveries, j'eus une visite de madame d'Houdetot, la première qu'elle m'eût faite en sa vie, mais qui malheureusement ne fut pas la dernière, comme on le verra ci-après. La comtesse d'Houdetot étoit fille de feu M. de Bellegarde, fermier-général, sœur de M. d'Épinay et de MM. de Lalive et de La Briche, qui depuis ont été tous deux introducteurs des ambassadeurs. J'ai parlé de la connoissance que je fis avec elle étant fille. Depuis son mariage, je ne la vis qu'aux fêtes de la Chevrette, chez madame d'Épinay sa belle-sœur. Ayant souvent passé plusieurs jours avec elle, tant à la Chevrette qu'à Épinay, non seulement je la trouvai toujours très aimable, mais je crus lui voir aussi pour moi de la bienveillance. Elle aimoit assez à se promener avec moi; nous étions marcheurs l'un et l'autre, et l'entretien ne tarissoit pas entre nous. Cependant je n'allai jamais la voir à Paris, quoiqu'elle m'en eût prié et même sollicité plusieurs fois. Ses liaisons avec M. de Saint-Lambert, avec qui je commençois d'en avoir, me la rendirent encore plus intéressante; et c'étoit pour m'apporter des nouvelles de cet ami, qui pour lors étoit, je crois, à Mahon, qu'elle vint me voir à l'Hermitage.

Cette visite eut un peu l'air d'un début de roman.

Elle s'égara dans la route. Son cocher, quitta le chemin qui tournoit, voulut traverser en droiture, du moulin de Clairvaux à l'Hermitâge : son carrosse s'embourba dans le fond du vallon; elle voulut descendre et faire le reste du trajet à pied. Sa mignonne chaussure fut bientôt percée; elle enfonçoit dans la crotte; ses gens eurent toutes les peines du monde à la dégager, et enfin elle arriva à l'Hermitage en bottes, et perçant l'air d'éclats de rire, auxquels je mêlai les miens en la voyant arriver. Il fallut changer de tout; Thérèse y pourvut, et je l'engageai d'oublier la dignité, pour faire une collation rustique, dont elle se trouva fort bien. Il étoit tard, elle resta peu; mais l'entrevue fut si gaie qu'elle y prit goût, et parut disposée à revenir. Elle n'exécuta pourtant ce projet que l'année suivante; mais, hélas! ce retard ne me garantit de rien.

Je passai l'automne à une occupation dont on ne se douteroit pas, à la garde du fruit de M. d'Épinay. L'Hermitage étoit le réservoir des eaux du parc de la Chevrette : il y avoit un jardin clos de murs, et garni d'espaliers et d'autres arbres, qui donnoient plus de fruits à M. d'Épinay que son potager de la Chevrette, quoiqu'on lui en volât les trois quarts. Pour n'être pas un hôte absolument inutile, je me chargeai de la direction du jardin et de l'inspection du jardinier. Tout alla bien jusqu'au temps des fruits; mais à mesure qu'ils mûrissoient, je les voyois disparoître, sans savoir ce qu'ils étoient devenus. Le jardinier m'assura que c'étoient les loirs qui mangeoient tout. Je fis la guerre aux loirs, j'en détruisis beaucoup, et

le fruit n'en disparoissoit pas moins. Je guettai si bien, qu'enfin je trouvai que le jardinier lui-même étoit le grand loir. Il logeoit à Montmorenci, d'où il venoit les nuits, avec sa femme et ses enfants, enlever les dépôts de fruits qu'il avoit faits pendant la journée, et qu'il faisoit vendre à la halle de Paris aussi publiquement que s'il eût eu un jardin à lui. Ce misérable, que je comblois de bienfaits, dont Thérèse habilloit les enfants, et dont je nourrissois presque le père, qui étoit mendiant, nous dévalisoit aussi aisément qu'effrontément, aucun des trois n'étant assez vigilant pour y mettre ordre; et dans une seule nuit il parvint à vider ma cave, où je ne trouvai rien le lendemain. Tant qu'il ne parut s'adresser qu'à moi, j'endurai tout; mais voulant rendre compte du fruit, je fus obligé d'en dénoncer le voleur. Madame d'Épinay me pria de le payer, de le mettre dehors, et d'en chercher un autre; ce que je fis. Comme ce grand coquin rôdoit toutes les nuits autour de l'Hermitage, armé d'un gros bâton ferré qui avoit l'air d'une massue, et suivi d'autres vauriens de son espèce, pour rassurer les gouverneuses que cet homme effrayoit terriblement, je fis coucher son successeur toutes les nuits à l'Hermitage; et cela ne les tranquillisant pas encore, je fis demander à madame d'Épinay un fusil que je tins dans la chambre du jardinier, avec charge à lui de ne s'en servir qu'au besoin, si l'on tentoit de forcer la porte ou d'escalader le jardin, et de ne tirer qu'à poudre, uniquement pour effrayer les voleurs. C'est assurément la moindre précaution que pût prendre, pour la sûreté commune, un homme incom-

modé, ayant à passer l'hiver au milieu des bois, seul avec deux femmes timides. Enfin, je fis l'acquisition d'un petit chien pour servir de sentinelle. Deleyre m'étant venu voir dans ce temps-là, je lui contai mon cas, et ris avec lui de mon appareil militaire. De retour à Paris, il en voulut amuser Diderot à son tour; et voilà comment la coterie Holbachique apprit que je voulois tout de bon passer l'hiver à l'Hermitage. Cette constance, qu'ils n'avoient pu se figurer, les désorienta; et en attendant qu'ils imaginassent quelque autre tracasserie pour me rendre mon séjour déplaisant [1], ils me détachèrent, par Diderot, le même Deleyre, qui d'abord ayant trouvé mes précautions toutes simples, finit par les trouver inconséquentes à mes principes, et pis que ridicules, dans des lettres où il m'accabloit de plaisanteries amères, et assez piquantes pour m'offenser, si mon humeur eût été tournée de ce côté-là. Mais alors saturé de sentiments affectueux et tendres, et n'étant susceptible d'aucun autre, je ne voyois dans ses aigres sarcasmes que le mot pour rire, et ne le trouvois que folâtre, où tout autre l'eût trouvé extravagant [a].

[1] J'admire en ce moment ma stupidité de n'avoir pas vu, quand j'écrivois ceci, que le dépit avec lequel les holbachiens me virent aller et rester à la campagne regardoit principalement la mère Le Vasseur, qu'ils n'avoient plus sous la main pour les guider dans leur système d'imposture par des points fixes de temps et de lieux. Cette idée, qui me vient si tard, éclaircit parfaitement la bizarrerie de leur conduite, qui, dans toute autre supposition, est inexplicable *.

[a] VAR:..... *extravagant. Ainsi ceux qui le souffloient en furent*

* Cette note n'est dans aucune des éditions antérieures à celle de 1801.

A force de vigilance et de soins, je parvins à garder si bien le jardin que, quoique la récolte du fruit eût presque manqué cette année, le produit fut triple de celui des années précédentes; et il est vrai que je ne m'épargnois point pour le préserver, jusqu'à escorter les envois que je faisois à la Chevrette et à Épinay, jusqu'à porter des paniers moi-même; et je me souviens que nous en portâmes un si lourd, la tante et moi, que prêts à succomber sous le faix, nous fûmes contraints de nous reposer de dix en dix pas, et n'arrivâmes que tout en nage.

(1757.)—Quand la mauvaise saison commença de me renfermer au logis, je voulus reprendre mes occupations casanières; il ne me fut pas possible. Je ne voyois partout que les deux charmantes amies, que leur ami, leurs entours, le pays qu'elles habitoient, qu'objets créés ou embellis pour elles par mon imagination. Je n'étois plus un moment à moi-même, le délire ne me quittoit plus. Après beaucoup d'efforts inutiles pour écarter de moi toutes ces fictions, je fus enfin tout-à-fait séduit par elles, et je ne m'occupai plus qu'à tâcher d'y mettre quelque ordre et quelque suite, pour en faire une espèce de roman.

Mon grand embarras étoit la honte de me démentir ainsi moi-même si nettement et si hautement. Après les principes sévères que je venois d'établir avec tant de fracas, après les maximes austères que j'avois si fortement prêchées, après tant d'invectives mordantes

*cette fois pour leur peine, et je n'en passai pas mon hiver moins tranquillement.*

contre les livres efféminés qui respiroient l'amour et la mollesse, pouvoit-on rien imaginer de plus inattendu, de plus choquant, que de me voir tout d'un coup m'inscrire de ma propre main parmi les auteurs de ces livres, que j'avois si durement censurés? Je sentois cette inconséquence dans toute sa force, je me la reprochois, j'en rougissois, je m'en dépitois: mais tout cela ne put suffire pour me ramener à la raison. Subjugué complétement, il fallut me soumettre à tout risque, et me résoudre à braver le qu'en dira-t-on; sauf à délibérer dans la suite si je me résoudrois à montrer mon ouvrage ou non: car je ne supposois pas encore que j'en vinsse à le publier.

Ce parti pris, je me jette à plein collier dans mes rêveries; et à force de les tourner et retourner dans ma tête, j'en forme enfin l'espèce de plan dont on a vu l'exécution. C'étoit assurément le meilleur parti qui se pût tirer de mes folies: l'amour du bien, qui n'est jamais sorti de mon cœur, les tourna vers des objets utiles, et dont la morale eût pu faire son profit. Mes tableaux voluptueux auroient perdu toutes leurs graces, si le doux coloris de l'innocence y eût manqué. Une fille foible est un objet de pitié, que l'amour peut rendre intéressant, et qui souvent n'est pas moins aimable: mais qui peut supporter sans indignation le spectacle des mœurs à la mode? et qu'y a-t-il de plus révoltant que l'orgueil d'une femme infidèle, qui foulant ouvertement aux pieds tous ses devoirs, prétend que son mari soit pénétré de reconnoissance, de la grace qu'elle lui accorde de vouloir bien ne pas se laisser prendre sur le fait? Les êtres parfaits ne sont

pas dans la nature, et leurs leçons ne sont pas assez près de nous. Mais qu'une jeune personne, née avec un cœur aussi tendre qu'honnête, se laisse vaincre à l'amour étant fille, et retrouve, étant femme, des forces pour le vaincre à son tour, et redevenir vertueuse[a]: quiconque vous dira que ce tableau dans sa totalité est scandaleux et n'est pas utile, est un menteur et un hypocrite; ne l'écoutez pas.

Outre cet objet de mœurs et d'honnêteté conjugale, qui tient radicalement à tout l'ordre social, je m'en fis un plus secret de concorde et de paix publique; objet plus grand, plus important peut-être en lui-même, et du moins pour le moment où l'on se trouvoit. L'orage excité par l'*Encyclopédie*, loin de se calmer, étoit alors dans sa plus grande force. Les deux partis, déchaînés l'un contre l'autre avec la dernière fureur, ressembloient plutôt à des loups enragés, acharnés à s'entre-déchirer, qu'à des chrétiens et des philosophes qui veulent réciproquement s'éclairer, se convaincre, et se ramener dans la voie de la vérité. Il ne manquoit peut-être à l'un et à l'autre que des chefs remuants qui eussent du crédit, pour dégénérer en guerre civile; et Dieu sait ce qu'eût produit une guerre civile de religion, où l'intolérance la plus cruelle étoit au fond la même des deux côtés. Ennemi né de tout esprit de parti, j'avois dit franchement aux uns et aux autres des vérités dures qu'ils n'avoient pas écoutées. Je m'avisai d'un autre expédient, qui, dans ma simplicité, me parut admirable: c'étoit d'adoucir leur haine réciproque en détruisant leurs

[a] VAR. . . . . . *et se maintenir vertueuse.*

préjugés, et de montrer à chaque parti le mérite et la vertu dans l'autre, dignes de l'estime publique et du respect de tous les mortels *. Ce projet peu sensé, qui supposoit de la bonne foi dans les hommes, et par lequel je tombois dans le défaut que je reprochois à l'abbé de Saint-Pierre, eut le succès qu'il devoit avoir; il ne rapprocha point les partis, et ne les réunit que pour m'accabler. En attendant que l'expérience m'eût fait sentir ma folie, je m'y livrai, j'ose le dire, avec un zèle digne du motif qui me l'inspiroit, et je dessinai les deux caractères de Wolmar et de Julie, dans un ravissement qui me faisoit espérer de les rendre aimables tous les deux, et, qui plus est, l'un par l'autre.

Content d'avoir grossièrement esquissé mon plan, je revins aux situations de détail que j'avois tracées; et de l'arrangement que je leur donnai, résultèrent les deux premières parties de la *Julie*, que je fis et mis au net durant cet hiver avec un plaisir inexprimable, employant pour cela le plus beau papier doré, de la poudre d'azur et d'argent pour sécher l'écriture, de la nonpareille bleue pour coudre mes cahiers; enfin ne trouvant rien d'assez galant, rien d'assez mignon, pour les charmantes filles dont je raffolois comme un autre Pygmalion[a]. Tous les soirs au coin de mon feu, je lisois et relisois ces deux parties aux gouverneuses. La fille, sans rien dire, sanglotoit

* Il développe cette idée, et fait plus particulièrement connoître le *vrai but* de son livre dans une lettre à M. Vernes, du 24 juin 1761. Voyez la *Correspondance*.

[a] VAR...... *je raffolois malgré ma barbe déjà grisonnante.*

avec moi d'attendrissement; la mère, qui, ne trouvant point là de compliments, n'y comprenoit rien, restoit tranquille, et se contentoit, dans les moments de silence, de me répéter toujours, *Monsieur, cela est bien beau*.

Madame d'Épinay, inquiète de me savoir seul en hiver au milieu des bois, dans une maison isolée, envoyoit très souvent savoir de mes nouvelles. Jamais je n'eus de si vrais témoignages de son amitié pour moi, et jamais la mienne n'y répondit plus vivement. J'aurois tort de ne pas spécifier parmi ces témoignages, qu'elle m'envoya son portrait, et qu'elle me demanda des instructions pour avoir le mien, peint par La Tour, et qui avoit été exposé au salon. Je ne dois pas non plus omettre une autre de ses attentions, qui paroîtra risible, mais qui fait trait à l'histoire de mon caractère, par l'impression qu'elle fit sur moi. Un jour qu'il geloit très fort, en ouvrant un paquet qu'elle m'envoyoit de plusieurs commissions dont elle s'étoit chargée, j'y trouvai un petit jupon de dessous, de flanelle d'Angleterre, qu'elle me marquoit avoir porté, et dont elle vouloit que je me fisse un gilet. Le tour de son billet étoit charmant, plein de caresse et de naïveté. Ce soin, plus qu'amical, me parut si tendre, comme si elle se fût dépouillée pour me vêtir, que dans mon émotion je baisai vingt fois, en pleurant, le billet et le jupon. Thérèse me croyoit devenu fou. Il est singulier que, de toutes les marques d'amitié que madame d'Épinay m'a prodiguées, aucune ne m'a jamais touché comme celle-là; et que même, depuis notre rupture, je n'y ai jamais repensé

sans attendrissement. J'ai long-temps conservé son petit billet; et je l'aurois encore, s'il n'eût eu le sort de mes autres lettres du même temps.*

Quoique mes rétentions me laissassent alors peu de relâche en hiver, et qu'une partie de celui-ci, je fusse réduit à l'usage des sondes, ce fut pourtant, à tout prendre, la saison que depuis ma demeure en France j'ai passé avec le plus de douceur et de tranquillité. Durant quatre ou cinq mois que le mauvais temps me tint davantage à l'abri des survenants, je savourai plus que je n'ai fait avant et depuis, cette vie indépendante, égale et simple, dont la jouissance ne faisoit pour moi qu'augmenter le prix, sans autre compagnie que celle des deux gouverneuses en réalité, et celle des deux cousines en idée. C'est alors surtout que je me félicitois chaque jour davantage du parti que j'avois eu le bon sens de prendre, sans égard aux clameurs de mes amis, fâchés de me voir

* Voici ce billet, tel qu'il est rapporté dans les Mémoires de madame d'Épinay (tome II, page 347).

« J'envoie, mon ermite, de petites provisions à mesdames Le « Vasseur; et comme c'est un commissionnaire nouveau dont je me « sers, voici le détail de ce dont il est chargé : un petit baril de sel, « un rideau pour la chambre de madame Le Vasseur, et un cotillon « tout neuf à moi (que je n'ai pas porté, au moins), d'une flanelle « de soie très propre à lui en faire un, ou à vous-même un bon gilet. « Bonjour, le roi des ours : un peu de vos nouvelles. »

Ce billet sans doute ne mérite pas tout l'éloge que Rousseau en fait; mais, outre qu'il n'en parle ici que par souvenir, cet éloge même prouve que quand il pouvoit supposer à ses amis des intentions vraiment aimables, leurs bienfaits comme leurs lettres prenoient à ses yeux les couleurs analogues à cette heureuse disposition.

affranchis de leur tyrannie ; et quand j'appris l'attentat d'un forcené [a], quand Deleyre et madame d'Épinay me parloient dans leurs lettres du trouble et de l'agitation qui régnoient dans Paris, combien je remerciai le ciel de m'avoir éloigné de ces spectacles d'horreurs et de crimes, qui n'eussent fait que nourrir, qu'aigrir l'humeur bilieuse que l'aspect des désordres publics m'avoit donnée ! tandis que, ne voyant plus autour de ma retraite que des objets riants et doux, mon cœur ne se livroit qu'à des sentiments aimables. Je note ici avec complaisance le cours des derniers moments paisibles qui m'ont été laissés. Le printemps qui suivit cet hiver si calme vit éclore le germe des malheurs qui me restent à décrire, et dans le tissu desquels on ne verra plus d'intervalle semblable, où j'aie eu le loisir de respirer.

Je crois pourtant me rappeler que durant cet intervalle de paix, et jusqu'au fond de ma solitude, je ne restai pas tout-à-fait tranquille de la part des Holbachiens. Diderot me suscita quelque tracasserie, et je suis fort trompé si ce n'est durant cet hiver que parut le *Fils naturel*, dont j'aurai bientôt à parler. Outre que par des causes qu'on saura dans la suite, il m'est resté peu de monuments sûrs de cette époque, ceux même qu'on m'a laissés sont très peu précis quant aux dates. Diderot ne datoit jamais ses lettres. Madame d'Épinay, madame d'Houdetot, ne datoient guère les leurs que du jour de la semaine, et Deleyre faisoit comme elles le plus souvent. Quand j'ai voulu

[a] VAR. *l'attentat exécrable d'un forcené.* — La tentative d'assassinat faite sur Louis XV par Damiens, le 4 janvier 1757.

ranger ces lettres dans leur ordre, il a fallu suppléer, en tâtonnant, des dates incertaines, sur lesquelles je ne puis compter. Ainsi, ne pouvant fixer avec certitude le commencement de ces brouilleries, j'aime mieux rapporter ci-après, dans un seul article, tout ce que je m'en puis rappeler.

Le retour du printemps avoit redoublé mon tendre délire, et dans mes érotiques transports, j'avois composé pour les dernières parties de la *Julie* plusieurs lettres qui se sentent du ravissement dans lequel je les écrivis. Je puis citer entre autres, celle de l'Élysée, et de la promenade sur le lac, qui, si je m'en souviens bien, sont à la fin de la quatrième partie. Quiconque, en lisant ces deux lettres, ne sent pas amollir et fondre son cœur dans l'attendrissement qui me les dicta, doit fermer le livre : il n'est pas fait pour juger des choses de sentiment.

Précisément dans le même temps, j'eus de madame d'Houdetot une seconde visite imprévue. En l'absence de son mari, qui étoit capitaine de gendarmerie, et de son amant qui servoit aussi, elle étoit venue à Eaubonne au milieu de la vallée de Montmorenci, où elle avoit loué une assez jolie maison. Ce fut de là qu'elle vint faire à l'Hermitage une nouvelle excursion. A ce voyage, elle étoit à cheval et en homme. Quoique je n'aime guère ces sortes de mascarades, je fus pris à l'air romanesque de celle-là, et pour cette fois, ce fut de l'amour. Comme il fut le premier et l'unique en toute ma vie *, et que ses suites le ren-

* Une assertion si positive, et que confirment encore les regrets qu'il a exprimés de n'avoir pas, *du moins une seule fois*, brûlé

dront à jamais mémorable et terrible à mon souvenir, qu'il me soit permis d'entrer dans quelque détail sur cet article.

Madame la comtesse d'Houdetot approchoit de la trentaine, et n'étoit point belle; son visage étoit marqué de la petite-vérole; son teint manquoit de finesse; elle avoit la vue basse et les yeux un peu ronds : mais elle avoit l'air jeune avec tout cela; et sa physionomie, à-la-fois vive et douce, étoit caressante *; elle avoit une forêt de grands cheveux noirs, naturellement bouclés, qui lui tomboient au jarret : sa taille étoit mignonne, et elle mettoit dans tous ses mouvements de la gaucherie et de la grâce tout à-la-fois. Elle avoit l'esprit très naturel et très agréable; la gaieté, l'étourderie et la naïveté s'y marioient heureusement : elle

d'amour *pour un objet déterminé*, ne se concilie point avec ce qu'il nous apprend au Livre VII, de l'amour qu'il conçut à Lyon pour mademoiselle Serre, et qui lui dicta pour elle la lettre si passionnée qu'on trouvera dans sa *Correspondance*, à la date de 1741. Il en résulte qu'à l'époque où Rousseau écrivoit ceci, cet amour, bientôt surmonté, n'avoit laissé aucune trace dans son cœur et dans sa mémoire.

* « Elle avoit non seulement la vue basse et les yeux ronds, « comme dit Rousseau, mais elle étoit excessivement louche;... son « front étoit très bas, son nez gros; la petite-vérole avoit laissé une « teinte jaune dans tous ses creux, et les pores étoient marqués de « brun. Cela donnoit un air sale à son teint... Comme l'a dit Rousseau, « ses mouvements avoient de la gaucherie et de la grace... sa gorge « étoit belle, ses mains et ses bras jolis, ses pieds mignons. » Tel est le témoignage d'une personne qui a vécu intimement avec madame d'Houdetot, et duquel il résulte que Rousseau avoit vu encore sa figure avec illusion. Nous le tirons de la brochure intéressante de M. de Musset, intitulée : *Anecdotes pour servir de suite aux Mémoires de madame d'Épinay*. Paris, 1818, in-8°.

abondoit en saillies charmantes qu'elle ne recherchoit point, et qui partoient quelquefois malgré elle. Elle avoit plusieurs talents agréables; jouoit du clavecin, dansoit bien, faisoit d'assez jolis vers. Pour son caractère, il étoit angélique; la douceur d'ame en faisoit le fond : mais hors la prudence et la force, il rassembloit toutes les vertus. Elle étoit surtout d'une telle sûreté dans le commerce, d'une telle fidélité dans la société, que ses ennemis même n'avoient pas besoin de se cacher d'elle. J'entends par ses ennemis, ceux ou plutôt celles qui la haïssoient; car pour elle, elle n'avoit pas un cœur qui pût haïr, et je crois que cette conformité contribua beaucoup à me passionner pour elle. Dans les confidences de la plus intime amitié, je ne lui ai jamais ouï parler mal des absents, pas même de sa belle-sœur. Elle ne pouvoit ni déguiser ce qu'elle pensoit à personne, ni même contraindre aucun de ses sentiments : et je suis persuadé qu'elle parloit de son amant à son mari même, comme elle en parloit à ses amis, à ses connoissances et à tout le monde indifféremment. Enfin, ce qui prouve sans réplique la pureté et la sincérité de son excellent naturel, c'est qu'étant sujette aux plus énormes distractions et aux plus risibles étourderies, il lui en échappoit souvent de très imprudentes pour elle-même, mais jamais d'offensantes pour qui que ce fût.

On l'avoit mariée très jeune et malgré elle au comte d'Houdetot, homme de condition, bon militaire, mais joueur, chicaneur, très peu aimable, et qu'elle n'a jamais aimé. Elle trouva dans M. de Saint-Lambert tous les mérites de son mari, avec des qualités plus

agréables, de l'esprit, des vertus, des talents [a]. S'il faut pardonner quelque chose aux mœurs du siècle, c'est sans doute un attachement que sa durée épure, que ses effets honorent, et qui ne s'est cimenté que par une estime réciproque [b] *.

C'étoit un peu par goût, à ce que j'ai pu croire, mais beaucoup pour complaire à Saint-Lambert, qu'elle venoit me voir. Il l'y avoit exhortée, et il avoit raison de croire que l'amitié qui commençoit à s'établir entre nous, rendroit cette société agréable à tous les trois. Elle savoit que j'étois instruit de leurs liaisons; et pouvant me parler de lui sans gêne, il étoit naturel

[a] VAR. ...... *des vertus et les plus rares talents.*

[b] VAR. ..... *ne s'est cimenté que par des vertus.*

* L'auteur de l'article consacré à cette femme intéressante dans la *Biographie universelle,* nous apprend qu'elle est morte, ou plutôt qu'elle *s'est éteinte sans agonie* en janvier 1813, âgée d'environ quatre-vingt-trois ans. « Elle conserva jusqu'au terme de sa longue « carrière sa bonté, son activité de sentiments et d'imagination, son « goût pour les plaisirs de l'esprit, et jusqu'à son talent aimable pour « la poésie. On connoît d'elle un assez grand nombre de petites « pièces fugitives, inspirées par les circonstances, et dont plusieurs « ont mérité de leur survivre. » — On trouvera quelques unes de ces pièces dans un petit ouvrage nouvellement publié sous le titre de *Lettres à Jennie,* par M. F. L. in-12, 1818. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer au moins celle-ci, *sur le départ de Saint-Lambert pour l'armée :*

L'amant que j'adore,
Prêt à me quitter,
D'un instant encore
Voudroit profiter.
Félicité vaine
Qu'on ne peut saisir,
Trop près de la peine
Pour être un plaisir.

qu'elle se plût avec moi. Elle vint; je la vis; j'étois ivre d'amour sans objet; cette ivresse fascina mes yeux, cet objet se fixa sur elle; je vis ma Julie en madame d'Houdetot, et bientôt je ne vis plus que madame d'Houdetot, mais revêtue de toutes les perfections dont je venois d'orner l'idole de mon cœur. Pour m'achever, elle me parla de Saint-Lambert en amante passionnée. Force contagieuse de l'amour! en l'écoutant, en me sentant auprès d'elle, j'étois saisi d'un frémissement délicieux, que je n'avois éprouvé jamais auprès de personne. Elle parloit, et je me sentois ému; je croyois ne faire que m'intéresser à ses sentiments, quand j'en prenois de semblables; j'avalois à longs traits la coupe empoisonnée, dont je ne sentois encore que la douceur. Enfin, sans que je m'en aperçusse et sans qu'elle s'en aperçût, elle m'inspira pour elle-même tout ce qu'elle exprimoit pour son amant. Hélas! ce fut bien tard, ce fut bien cruellement brûler d'une passion non moins vive que malheureuse, pour une femme dont le cœur étoit plein d'un autre amour!

Malgré les mouvements extraordinaires que j'avois éprouvés auprès d'elle, je ne m'aperçus pas d'abord de ce qui m'étoit arrivé : ce ne fut qu'après son départ que, voulant penser à Julie, je fus frappé de ne pouvoir plus penser qu'à madame d'Houdetot. Alors mes yeux se dessillèrent; je sentis mon malheur, j'en gémis, mais je n'en prévis pas les suites.

J'hésitai long-temps sur la manière dont je me conduirois avec elle, comme si l'amour véritable laissoit assez de raison pour suivre des délibérations. Je n'étois pas déterminé quand elle revint me prendre au dé-

pourvu. Pour lors j'étois instruit. La honte, compagne du mal, me rendit muet, tremblant devant elle; je n'osois ouvrir la bouche ni lever les yeux; j'étois dans un trouble inexprimable, qu'il étoit impossible qu'elle ne vît pas. Je pris le parti de le lui avouer, et de lui en laisser deviner la cause: c'étoit la lui dire assez clairement.

Si j'eusse été jeune et aimable, et que dans la suite madame d'Houdetot eût été foible, je blâmerois ici sa conduite; mais tout cela n'étoit pas: je ne puis que l'applaudir et l'admirer. Le parti qu'elle prit étoit également celui de la générosité et de la prudence. Elle ne pouvoit s'éloigner brusquement de moi sans en dire la cause à Saint-Lambert, qui l'avoit lui-même engagée à me voir; c'étoit exposer deux amis à une rupture, et peut-être à un éclat qu'elle vouloit éviter. Elle avoit pour moi de l'estime et de la bienveillance. Elle eut pitié de ma folie; sans la flatter, elle la plaignit et tâcha de m'en guérir. Elle étoit bien aise de conserver à son amant et à elle-même un ami dont elle faisoit cas: elle ne me parloit de rien avec plus de plaisir que de l'intime et douce société que nous pourrions former entre nous trois, quand je serois devenu raisonnable; elle ne se bornoit pas toujours à ces exhortations amicales, et ne m'épargnoit pas au besoin les reproches plus durs que j'avois bien mérités.

Je me les épargnois encore moins moi-même; sitôt que je fus seul, je revins à moi; j'étois plus calme après avoir parlé: l'amour connu de celle qui l'inspire en devient plus supportable. La force avec laquelle

je me reprochois le mien m'en eût dû guérir, si la chose eût été possible. Quels puissants motifs n'appelai-je point à mon aide pour l'étouffer! Mes mœurs, mes sentiments, mes principes, la honte, l'infidélité, le crime, l'abus d'un dépôt confié par l'amitié, le ridicule enfin de brûler à mon âge de la passion la plus extravagante pour un objet dont le cœur préoccupé ne pouvoit ni me rendre aucun retour, ni me laisser aucun espoir: passion de plus, qui, loin d'avoir rien à gagner par la constance, devenoit moins souffrable de jour en jour.

Qui croiroit que cette dernière considération, qui devoit ajouter du poids à toutes les autres, fut celle qui les éluda? Quel scrupule, pensai-je, puis-je me faire d'une folie nuisible à moi seul? Suis-je donc un jeune cavalier fort à craindre pour madame d'Houdetot? Ne diroit-on pas, à mes présomptueux remords, que ma galanterie, mon air, ma parure, vont la séduire? Eh! pauvre Jean-Jacques, aime à ton aise, en sûreté de conscience, et ne crains pas que tes soupirs nuisent à Saint-Lambert.

On a vu que jamais je ne fus avantageux, même dans ma jeunesse. Cette façon de penser étoit dans mon tour d'esprit, elle flattoit ma passion; c'en fut assez pour m'y livrer sans réserve, et rire même de l'impertinent scrupule que je croyois m'être fait par vanité plus que par raison. Grande leçon pour les ames honnêtes, que le vice n'attaque jamais à découvert, mais qu'il trouve le moyen de surprendre, en se masquant toujours de quelque sophisme, et souvent de quelque vertu.

Coupable sans remords, je le fus bientôt sans mesure; et de grace, qu'on voie comment ma passion suivit la trace de mon naturel, pour m'entraîner enfin dans l'abîme. D'abord elle prit un air humble pour me rassurer; et pour me rendre entreprenant, elle poussa cette humilité jusqu'à la défiance. Madame d'Houdetot, sans cesser de me rappeler à mon devoir, à la raison, sans jamais flatter un moment ma folie, me traitoit au reste avec la plus grande douceur, et prit avec moi le ton de l'amitié la plus tendre. Cette amitié m'eût suffi, je le proteste, si je l'avois crue sincère; mais la trouvant trop vive pour être vraie, n'allai-je pas me fourrer dans la tête que l'amour, désormais si peu convenable à mon âge, à mon maintien, m'avoit avili aux yeux de madame d'Houdetot; que cette jeune folle ne vouloit que se divertir de moi et de mes douceurs surannées; qu'elle en avoit fait confidence à Saint-Lambert, et que l'indignation de mon infidélité ayant fait entrer son amant dans ses vues, ils s'entendoient tous les deux pour achever de me faire tourner la tête et me persiffler? Cette bêtise, qui m'avoit fait extravaguer à vingt-six ans, auprès de madame de Larnage, que je ne connoissois pas, m'eût été pardonnable à quarante-cinq, auprès de madame d'Houdetot, si j'eusse ignoré qu'elle et son amant étoient trop honnêtes gens l'un et l'autre pour se faire un aussi barbare amusement.

Madame d'Houdetot continuoit à me faire des visites que je ne tardai pas à lui rendre. Elle aimoit à marcher, ainsi que moi: nous faisions de longues promenades dans un pays enchanté. Content d'aimer et

de l'oser dire, j'aurois été dans la plus douce situation, si mon extravagance n'en eût détruit tout le charme. Elle ne comprit rien d'abord à la sotte humeur avec laquelle je recevois ses caresses : mais mon cœur, incapable de savoir jamais rien cacher de ce qui s'y passe, ne lui laissa pas long-temps ignorer mes soupçons : elle en voulut rire ; cet expédient ne réussit pas ; des transports de rage en auroient été l'effet : elle changea de ton. Sa compatissante douceur fut invincible ; elle me fit des reproches qui me pénétrèrent ; elle me témoigna, sur mes injustes craintes, des inquiétudes dont j'abusai. J'exigeai des preuves qu'elle ne se moquoit pas de moi. Elle vit qu'il n'y avoit nul autre moyen de me rassurer. Je devins pressant ; le pas étoit délicat. Il est étonnant, il est unique peut-être qu'une femme ayant pu venir jusqu'à marchander, s'en soit tirée à si bon compte. Elle ne me refusa rien de ce que la plus tendre amitié pouvoit accorder. Elle ne m'accorda rien qui pût la rendre infidèle, et j'eus l'humiliation de voir que l'embrasement dont ses légères faveurs allumoient mes sens n'en porta jamais aux siens la moindre étincelle.

J'ai dit quelque part* qu'il ne faut rien accorder aux sens, quand on veut leur refuser quelque chose. Pour connoître combien cette maxime se trouva fausse avec madame d'Houdetot, et combien elle eut raison de compter sur elle-même, il faudroit entrer dans les détails de nos longs et fréquents tête-à-tête, et les suivre dans toute leur vivacité durant quatre

* Nouvelle Héloïse, troisième partie, lettre XVIII.

mois que nous passâmes ensemble, dans une intimité presque sans exemple, entre deux amis de différents sexes, qui se renferment dans les bornes dont nous ne sortîmes jamais. Ah! si j'avois tardé si long-temps à sentir le véritable amour, qu'alors mon cœur et mes sens lui payèrent bien l'arrérage! et quels sont donc les transports qu'on doit éprouver auprès d'un objet aimé qui nous aime, si même un amour non partagé peut en inspirer de pareils!

Mais j'ai tort de dire un amour non partagé; le mien l'étoit en quelque sorte; il étoit égal des deux côtés, quoiqu'il ne fût pas réciproque. Nous étions ivres d'amour l'un et l'autre; elle pour son amant, moi pour elle; nos soupirs, nos délicieuses larmes, se confondoient. Tendres confidents l'un de l'autre, nos sentiments avoient tant de rapport, qu'il étoit impossible qu'ils ne se mêlassent pas en quelque chose; et toutefois au milieu de cette dangereuse ivresse, jamais elle ne s'est oubliée un moment; et moi je proteste, je jure, que si, quelquefois égaré par mes sens, j'ai tenté de la rendre infidèle, jamais je ne l'ai véritablement desiré. La véhémence de ma passion la contenoit par elle-même. Le devoir des privations avoit exalté mon ame. L'éclat de toutes les vertus ornoit à mes yeux l'idole de mon cœur: en souiller la divine image, eût été l'anéantir. J'aurois pu commettre le crime; il a cent fois été commis dans mon cœur: mais avilir ma Sophie! Ah! cela se pouvoit-il jamais? Non, non, je le lui ai cent fois dit à elle-même; eussé-je été le maître de me satisfaire, sa propre volonté l'eût-elle mise à ma discrétion, hors quelques courts moments de dé-

lire, j'aurois refusé d'être heureux à ce prix. Je l'aimois trop pour vouloir la posséder.

Il y a près d'une lieue de l'Hermitage à Eaubonne; dans mes fréquents voyages, il m'est arrivé quelquefois d'y coucher; un soir, après avoir soupé tête à tête, nous allâmes nous promener au jardin, par un très beau clair de lune. Au fond de ce jardin, étoit un assez grand taillis, par où nous fûmes chercher un joli bosquet, orné d'une cascade dont je lui avois donné l'idée, et qu'elle avoit fait exécuter*. Souvenir immortel d'innocence et de jouissance! Ce fut dans ce bosquet qu'assis avec elle, sur un banc de gazon, sous un acacia tout chargé de fleurs, je trouvai, pour rendre les mouvements de mon cœur, un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la première et l'unique fois de ma vie; mais je fus sublime, si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus tendre et le plus ardent peut porter d'aimable et de séduisant dans un cœur d'homme. Que d'enivrantes larmes je versai sur ses genoux! que je lui en fis verser malgré elle! Enfin, dans un transport involontaire, elle s'écria: Non, jamais homme ne fut si aimable, et jamais amant n'aima comme vous! Mais votre ami Saint-Lambert

* Le château que madame d'Houdetot possédoit à Sanois a été démoli; mais la maison qu'elle occupoit à Eaubonne existe, et n'a pas changé de forme. Le bosquet, la cascade, même l'acacia dont Rousseau va parler, se voient encore dans le jardin, soigneusement conservés par madame G., propriétaire actuelle.

Saint-Lambert possédoit aussi à Eaubonne une jolie maison, acquise depuis par M. Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, conservée et embellie encore par les soins du propriétaire qui lui a succédé.

nous écoute, et mon cœur ne sauroit aimer deux fois. Je me tus en soupirant; je l'embrassai..... Quel embrassement! Mais ce fut tout. Il y avoit six mois qu'elle vivoit seule, c'est-à-dire loin de son amant et de son mari; il y en avoit trois que je la voyois presque tous les jours, et toujours l'amour en tiers entre elle et moi. Nous avions soupé tête à tête, nous étions seuls, dans un bosquet au clair de la lune, et après deux heures de l'entretien le plus vif et le plus tendre, elle sortit au milieu de la nuit de ce bosquet et des bras de son ami, aussi intacte, aussi pure de corps et de cœur qu'elle y étoit entrée. Lecteur, pesez toutes ces circonstances; je n'ajouterai rien de plus.

Et qu'on n'aille pas s'imaginer qu'ici mes sens me laissoient tranquille, comme auprès de Thérèse et de maman. Je l'ai déjà dit, c'étoit de l'amour cette fois, et l'amour dans toute son énergie et dans toutes ses fureurs. Je ne décrirai ni les agitations, ni les frémissements, ni les palpitations, ni les mouvements convulsifs, ni les défaillances de cœur que j'éprouvois continuellement: on en pourra juger par l'effet que sa seule image faisoit sur moi. J'ai dit qu'il y avoit loin de l'Hermitage à Eaubonne; je passois par les coteaux d'Andilly, qui sont charmants. Je rêvois en marchant à celle que j'allois voir, à l'accueil caressant qu'elle me feroit, au baiser qui m'attendoit à mon arrivée. Ce seul baiser, ce baiser funeste, avant même de le recevoir, m'embrasoit le sang à tel point, que ma tête se troubloit; un éblouissement m'aveugloit, mes genoux tremblants ne pouvoient me soutenir; j'étois forcé de m'arrêter, de m'asseoir; toute ma ma-

chine étoit dans un désordre inconcevable : j'étois prêt à m'évanouir. Instruit du danger, je tâchois, en partant, de me distraire et de penser à autre chose. Je n'avois pas fait vingt pas que les mêmes souvenirs et tous les accidents qui en étoient la suite revenoient m'assaillir sans qu'il me fût possible de m'en délivrer; et, de quelque façon que je m'y sois pu prendre, je ne crois pas qu'il me soit jamais arrivé de faire seul ce trajet impunément. J'arrivois à Eaubonne, foible, épuisé, rendu, me soutenant à peine. A l'instant que je la voyois, tout étoit réparé; je ne sentois plus auprès d'elle que l'importunité d'une vigueur inépuisable et toujours inutile. Il y avoit sur ma route, à la vue d'Eaubonne, une terrasse agréable, appelée le mont Olympe, où nous nous rendions quelquefois, chacun de notre côté. J'arrivois le premier : j'étois fait pour l'attendre ; mais que cette attente me coûtoit cher ! Pour me distraire, j'essayois d'écrire avec mon crayon des billets que j'aurois pu tracer du plus pur de mon sang : je n'en ai jamais pu achever un qui fût lisible. Quand elle en trouvoit quelqu'un dans la niche dont nous étions convenus, elle n'y pouvoit voir autre chose que l'état vraiment déplorable où j'étois en l'écrivant. Cet état, et surtout sa durée, pendant trois mois d'irritation continuelle et de privation, me jeta dans un épuisement dont je n'ai pu me tirer de plusieurs années, et finit par me donner une descente que j'emporterai ou qui m'emportera au tombeau. Telle a été la seule jouissance amoureuse de l'homme du tempérament le plus combustible, mais le plus timide en même temps, que peut-être la nature ait

jamais produit. Tels ont été les derniers beaux jours qui m'aient été comptés sur la terre : ici commence le long tissu des malheurs de ma vie, où l'on verra peu d'interruption.

On a vu, dans tout le cours de ma vie, que mon cœur transparent comme le cristal n'a jamais su cacher, durant une minute entière, un sentiment un peu vif qui s'y fût réfugié. Qu'on juge s'il me fut possible de cacher long-temps mon amour pour madame d'Houdetot. Notre intimité frappoit tous les yeux, nous n'y mettions ni secret ni mystère. Elle n'étoit pas de nature à en avoir besoin ; et comme madame d'Houdetot avoit pour moi l'amitié la plus tendre, qu'elle ne se reprochoit point ; que j'avois pour elle une estime dont personne ne connoissoit mieux que moi toute la justice ; elle, franche, distraite, étourdie ; moi, vrai, maladroit, fier, impatient, emporté, nous donnions encore sur nous, dans notre trompeuse sécurité, beaucoup plus de prise que nous n'aurions fait, si nous eussions été coupables. Nous allions l'un et l'autre à la Chevrette, nous nous y trouvions souvent ensemble, quelquefois même par rendez-vous. Nous y vivions à notre ordinaire, nous promenant tous les jours tête à tête, en parlant de nos amours, de nos devoirs, de notre ami, de nos innocents projets, dans le parc, vis-à-vis l'appartement de madame d'Épinay, sous ses fenêtres, d'où, ne cessant de nous examiner, et se croyant bravée, elle assouvissoit son cœur, par ses yeux, de rage et d'indignation.

Les femmes ont toutes l'art de cacher leur fureur,

surtout quand elle est vive; madame d'Épinay, violente, mais réfléchie, possède surtout cet art éminemment. Elle feignoit de ne rien voir, de ne rien soupçonner; et dans le même temps qu'elle redoubloit avec moi d'attentions, de soins, et presque d'agaceries, elle affectoit d'accabler sa belle-sœur de procédés malhonnêtes, et de marques d'un dédain qu'elle sembloit vouloir me communiquer. On juge bien qu'elle ne réussissoit pas; mais j'étois au supplice. Déchiré de sentiments contraires, en même temps que j'étois touché de ses caresses, j'avois peine à contenir ma colère quand je la voyois manquer à madame d'Houdetot. La douceur angélique de celle-ci lui faisoit tout endurer sans se plaindre, et même sans lui en savoir plus mauvais gré. Elle étoit d'ailleurs souvent si distraite, et toujours si peu sensible à ces choses-là, que la moitié du temps elle ne s'en apercevoit pas.

J'étois si préoccupé de ma passion, que ne voyant rien que Sophie (c'étoit un des noms de madame d'Houdetot), je ne remarquois pas même que j'étois devenu la fable de toute la maison et des survenants. Le baron d'Holbach, qui n'étoit jamais venu, que je sache, à la Chevrette, fut au nombre de ces derniers. Si j'eusse été aussi défiant que je le suis devenu dans la suite, j'aurois fort soupçonné madame d'Épinay d'avoir arrangé ce voyage, pour lui donner l'amusant cadeau de voir le citoyen amoureux. Mais j'étois alors si bête, que je ne voyois pas même ce qui crevoit les yeux à tout le monde. Toute ma stupidité ne m'empêcha pourtant pas de trouver au baron l'air plus content, plus jovial qu'à son ordinaire. Au lieu de

me regarder en noir, selon sa coutume, il me lâchoit cent propos goguenards, auxquels je ne comprenois rien. J'ouvrois de grands yeux sans rien répondre: madame d'Épinay se tenoit les côtés de rire; je ne savois sur quelle herbe ils avoient marché. Comme rien ne passoit encore les bornes de la plaisanterie, tout ce que j'aurois eu de mieux à faire, et je m'en étois aperçu, eût été de m'y prêter. Mais il est vrai qu'à travers la railleuse gaieté du baron, l'on voyoit briller dans ses yeux une maligne joie, qui m'auroit peut-être inquiété, si je l'eusse aussi bien remarquée alors, que je me la rappelai dans la suite.

Un jour que j'allai voir madame d'Houdetot à Eaubonne, au retour d'un de ses voyages à Paris, je la trouvai triste, et je vis qu'elle avoit pleuré. Je fus obligé de me contraindre, parceque madame de Blainville, sœur de son mari, étoit là; mais sitôt que je pus trouver un moment, je lui marquai mon inquiétude. Ah! me dit-elle en soupirant, je crains bien que vos folies ne me coûtent le repos de mes jours. Saint-Lambert est instruit et mal instruit. Il me rend justice; mais il a de l'humeur, dont, qui pis est, il me cache une partie. Heureusement je ne lui ai rien tu de nos liaisons, qui se sont faites sous ses auspices. Mes lettres étoient pleines de vous, ainsi que mon cœur: je ne lui ai caché que votre amour insensé, dont j'espérois vous guérir, et dont, sans m'en parler, je vois qu'il me fait un crime. On nous a desservis; on m'a fait tort; mais n'importe. Ou rompons tout-à-fait, ou soyez tel que vous devez être. Je ne veux plus rien avoir à cacher à mon amant. . . . .

Ce fut là le premier moment où je fus sensible à la honte de me voir humilié, par le sentiment de ma faute, devant une jeune femme, dont j'éprouvois les justes reproches, et dont j'aurois dû être le mentor. L'indignation que j'en ressentis contre moi-même eût suffi peut-être pour surmonter ma foiblesse, si la tendre compassion que m'en inspiroit la victime n'eût encore amolli mon cœur. Hélas! étoit-ce le moment de pouvoir l'endurcir, lorsqu'il étoit inondé par des larmes qui le pénétroient de toutes parts? Cet attendrissement se changea bientôt en colère contre les vils délateurs, qui n'avoient vu que le mal d'un sentiment criminel, mais involontaire, sans croire, sans imaginer même la sincère honnêteté de cœur qui le rachetoit. Nous ne restâmes pas long-temps en doute sur la main d'où partoit le coup.

Nous savions l'un et l'autre que madame d'Épinay étoit en commerce de lettres avec Saint-Lambert. Ce n'étoit pas le premier orage qu'elle avoit suscité à madame d'Houdetot, dont elle avoit fait mille efforts pour le détacher, et que les succès[a] de quelques uns de ces efforts faisoient trembler pour la suite. D'ailleurs, Grimm, qui, ce me semble, avoit suivi M. de Castries à l'armée, étoit en Vestphalie, aussi bien que Saint-Lambert; ils se voyoient quelquefois. Grimm avoit fait, auprès de madame d'Houdetot, quelques tentatives qui n'avoient pas réussi. Grimm, très piqué, cessa tout-à-fait de la voir. Qu'on juge du sang froid avec lequel, modeste comme on sait qu'il l'est, il lui supposoit des préférences pour un homme plus

[a] VAR. ..... *les succès passagers de.....*

âgé que lui, et dont lui Grimm, depuis qu'il fréquentoit les grands, ne parloit plus que comme de son protégé.

Mes soupçons sur madame d'Épinay se changèrent en certitude quand j'appris ce qui s'étoit passé chez moi. Quand j'étois à la Chevrette, Thérèse y venoit souvent, soit pour m'apporter mes lettres, soit pour me rendre des soins nécessaires à ma mauvaise santé. Madame d'Épinay lui avoit demandé si nous ne nous écrivions pas, madame d'Houdetot et moi. Sur son aveu, madame d'Épinay la pressa de lui remettre les lettres de madame d'Houdetot, l'assurant qu'elle les recachèteroit si bien qu'il n'y paroîtroit pas. Thérèse, sans montrer combien cette proposition la scandalisoit, et même sans m'avertir, se contenta de mieux cacher les lettres qu'elle m'apportoit: précaution très heureuse; car madame d'Épinay la faisoit guetter à son arrivée; et, l'attendant au passage, poussa plusieurs fois l'audace jusqu'à chercher dans sa bavette. Elle fit plus: s'étant un jour invitée à venir avec M. de Margency dîner à l'Hermitage, pour la première fois depuis que j'y demeurois, elle prit le temps que je me promenois avec Margency, pour entrer dans mon cabinet avec la mère et la fille, et les presser de lui montrer les lettres de madame d'Houdetot. Si la mère eût sû où elles étoient, les lettres étoient livrées; mais heureusement la fille seule le savoit, et nia que j'en eusse conservé aucune. Mensonge assurément plein d'honnêteté, de fidélité, de générosité, tandis que la vérité n'eût été qu'une perfidie. Madame d'Épinay, voyant qu'elle ne pouvoit la séduire, s'efforça de l'irriter par la

jalousie, en lui reprochant sa facilité et son aveuglement. Comment pouvez-vous, lui dit-elle, ne pas voir qu'ils ont entre eux un commerce criminel? Si, malgré tout ce qui frappe vos yeux, vous avez besoin d'autres preuves, prêtez-vous donc à ce qu'il faut faire pour les avoir: vous dites qu'il déchire les lettres de madame d'Houdetot aussitôt qu'il les a lues. Eh bien! recueillez avec soin les pièces, et donnez-les-moi; je me charge de les rassembler. Telles étoient les leçons que mon ami donnoit à ma compagne.

Thérèse eut la discrétion de me taire assez longtemps toutes ces tentatives; mais, voyant mes perplexités, elle se crut obligée à me tout dire, afin que, sachant à qui j'avois à faire, je prisse mes mesures pour me garantir des trahisons qu'on me préparoit. Mon indignation, ma fureur ne peut se décrire. Au lieu de dissimuler avec madame d'Épinay, à son exemple, et de me servir de contre-ruses, je me livrai sans mesure à l'impétuosité de mon naturel; et, avec mon étourderie ordinaire, j'éclatai tout ouvertement. On peut juger de mon imprudence par les lettres suivantes, qui montrent suffisamment la manière de procéder de l'un et de l'autre en cette occasion.

*Billet de madame d'Épinay*, liasse A, nº 44*.

« Pourquoi donc ne vous vois-je pas, mon cher ami?

* « Ce billet et les deux autres de madame d'Épinay qui vont suivre diffèrent beaucoup de ceux qui sont rapportés dans les Mémoires de cette dame, et qui y sont donnés comme faisant partie d'une lettre qu'elle écrit à Grimm. Nous engageons le lecteur à en faire le rapprochement, qui est curieux. « Madame d'Épinay, dit à « ce sujet l'éditeur de ces Mémoires, cherchoit-elle à déguiser à

« Je suis inquiète de vous. Vous m'aviez tant promis « de me faire qu'aller et venir de l'Hermitage ici. Sur « cela, je vous ai laissé libre; et point du tout, vous « laissez passer huit jours. Si l'on ne m'avoit pas dit « que vous étiez en bonne santé, je vous croirois ma- « lade. Je vous attendois avant-hier ou hier, et je ne « vous vois point arriver. Mon Dieu! qu'avez-vous « donc? Vous n'avez point d'affaires; vous n'avez pas « non plus de chagrins; car je me flatte que vous seriez « venu sur-le-champ me les confier. Vous êtes donc « malade! Tirez-moi d'inquiétude bien vite, je vous « en prie. Adieu, mon cher ami; que cet adieu me « donne un bonjour de vous. »

RÉPONSE.

Ce mercredi matin.

« Je ne puis rien vous dire encore. J'attends d'être « mieux instruit, et je le serai tôt ou tard. En atten-

« Grimm les ménagements qu'elle gardoit pour Rousseau, *ou bien « celui-ci a-t-il altéré à dessein ces mêmes billets?* » Il n'eût pas fait cette seconde supposition, s'il se fût rappelé que Rousseau, ayant l'intention de déposer tous ses papiers en mains sûres, pour pouvoir être toujours consultés au besoin, les avoit mis dans le plus grand ordre, et que chaque fois qu'il rapporte, ou seulement qu'il cite une lettre dans ses *Confessions*, il indique avec soin le numéro donné à chaque pièce et la liasse dont elle fait partie. Or ces papiers existent encore; ils ont été déposés par du Peyrou dans la bibliothèque de Neufchâtel. Comment supposer que, dans un écrit qu'il vouloit transmettre à la postérité avec toutes ses pièces justificatives, il eût commis des altérations si faciles à constater, et qui, ôtant toute confiance à son principal écrit, eussent à jamais déshonoré sa mémoire? La première supposition est donc seule admissible, et le rapprochement que nous venons d'engager le lecteur à faire lui donnera le dernier degré de vraisemblance.

« dant, soyez sûre que l'innocence accusée trouvera « un défenseur assez ardent pour donner quelque re- « pentir aux calomniateurs, quels qu'ils soient. »

*Second Billet de la même*, liasse A, n° 45.

« Savez-vous que votre lettre m'effraie? qu'est-ce « qu'elle veut donc dire? Je l'ai relue plus de vingt- « cinq fois. En vérité, je n'y comprends rien. J'y vois « seulement que vous êtes inquiet et tourmenté, et « que vous attendez que vous ne le soyez plus pour « m'en parler. Mon cher ami, est-ce là ce dont nous « étions convenus? Qu'est donc devenue cette amitié, « cette confiance? et comment l'ai-je perdue? Est-ce « contre moi, ou pour moi, que vous êtes fâché. Quoi « qu'il en soit, venez dès ce soir, je vous en conjure; « souvenez-vous que vous m'avez promis, il n'y a pas « huit jours, de ne rien garder sur le cœur, et de me « parler sur-le-champ. Mon cher ami, je vis dans cette « confiance... Tenez, je viens encore de lire votre « lettre : je n'y conçois pas davantage; mais elle me « fait trembler. Il me semble que vous êtes cruelle- « ment agité. Je voudrois vous calmer; mais, comme « j'ignore le sujet de vos inquiétudes, je ne sais que « vous dire, sinon que me voilà tout aussi malheu- « reuse que vous jusqu'à ce que je vous aie vu. Si « vous n'êtes pas ici ce soir à six heures, je pars demain « pour l'Hermitage, quelque temps qu'il fasse et dans « quelque état que je sois; car je ne saurois tenir à « cette inquiétude. Bonjour, mon cher bon ami. A « tout hasard, je risque de vous dire, sans savoir si « vous en avez besoin ou non, de tâcher de prendre

« garde et d'arrêter les progrès que fait l'inquiétude « dans la solitude. Une mouche devient un monstre, « je l'ai souvent éprouvé. »

RÉPONSE.

Ce mercredi soir.

« Je ne puis vous aller voir, ni recevoir votre « visite, tant que durera l'inquiétude où je suis. La « confiance dont vous parlez n'est plus, et il ne vous « sera pas aisé de la recouvrer. Je ne vois à présent, « dans votre empressement, que le desir de tirer des « aveux d'autrui quelque avantage qui convienne à « vos vues ; et mon cœur, si prompt à s'épancher dans « un cœur qui s'ouvre pour le recevoir, se ferme à la « ruse et à la finesse. Je reconnois votre adresse ordi- « naire dans la difficulté que vous trouvez à com- « prendre mon billet. Me croyez-vous assez dupe pour « penser que vous ne l'ayez pas compris ? Non ; mais « je saurai vaincre vos subtilités à force de franchise. « Je vais m'expliquer plus clairement, afin que vous « m'entendiez encore moins.

« Deux amants bien unis et dignes de s'aimer me « sont chers : je m'attends bien que vous ne saurez « pas qui je veux dire, à moins que je ne vous les « nomme. Je présume qu'on a tenté de les désunir, et « que c'est de moi qu'on s'est servi pour donner de la « jalousie à l'un des deux. Le choix n'est pas fort « adroit, mais il a paru commode à la méchanceté ; et « cette méchanceté, c'est vous que j'en soupçonne. « J'espère que ceci devient plus clair.

« Ainsi donc la femme que j'estime le plus auroit,

« de son su, l'infamie de partager mon cœur et sa « personne entre deux amants, et moi celle d'être un « de ces deux lâches? Si je savois qu'un seul moment « de la vie vous eussiez pu penser ainsi d'elle et de « moi, je vous haïrois jusqu'à la mort. Mais c'est de « l'avoir dit, et non de l'avoir cru, que je vous taxe. Je « ne comprends pas, en pareil cas, auquel c'est des « trois que vous avez voulu nuire; mais si vous aimez « le repos, craignez d'avoir eu le malheur de réussir. « Je n'ai caché ni à vous, ni à elle, tout le mal que je « pense de certaines liaisons; mais je veux qu'elles « finissent par un moyen aussi honnête que sa cause, « et qu'un amour illégitime se change en une éternelle « amitié. Moi, qui ne fis jamais de mal à personne, « servirois-je innocemment à en faire à mes amis? « Non; je ne vous le pardonnerois jamais, je devien- « drois votre irréconciliable ennemi. Vos secrets seuls « seroient respectés; car je ne serai jamais un homme « sans foi.

« Je n'imagine pas que les perplexités où je suis « puissent durer bien long-temps. Je ne tarderai pas à « savoir si je me suis trompé. Alors j'aurai peut-être « de grands torts à réparer, et je n'aurai rien fait en « ma vie de si bon cœur. Mais savez-vous comment je « rachèterai mes fautes durant le peu de temps qui « me reste à passer près de vous? En faisant ce que « nul autre ne fera que moi; en vous disant franche- « ment ce qu'on pense de vous dans le monde, et les « brèches que vous avez à réparer à votre réputation. « Malgré tous les prétendus amis qui vous entourent, « quand vous m'aurez vu partir, vous pourrez dire

« adieu à la vérité; vous ne trouverez plus personne « qui vous la dise. »

*Troisième Billet de la même*, liasse A, n° 46.

« Je n'entendois pas votre lettre de ce matin: je « vous l'ai dit, parceque cela étoit. J'entends celle de « ce soir; n'ayez pas peur que j'y réponde jamais: je « suis trop pressée de l'oublier; et, quoique vous me « fassiez pitié, je n'ai pu me défendre de l'amertume « dont elle me remplit l'ame. Moi! user de ruses, de « finesses avec vous! Moi! accusée de la plus noire des « infamies! Adieu; je regrette que vous ayez la.... « Adieu: je ne sais ce que je dis.... adieu: je serai bien « pressée de vous pardonner. Vous viendrez quand « vous voudrez; vous serez mieux reçu que ne l'exi- « geroient vos soupçons. Dispensez-vous seulement de « vous mettre en peine de ma réputation. Peu m'im- « porte celle qu'on me donne. Ma conduite est bonne, « et cela me suffit. Au surplus, j'ignorois absolument « ce qui est arrivé aux deux personnes qui me sont « aussi chères qu'à vous*. »

Cette dernière lettre me tira d'un terrible embarras, et me replongea dans un autre qui n'étoit guère moindre. Quoique toutes ces lettres et réponses fussent allées et venues dans l'espace d'un jour, avec

* Au lieu de cette dernière phrase, on trouve celle-ci dans les Mémoires de madame d'Épinay: « Je vous délierai, quand il vous « plaira, sur mes secrets, pour peu qu'ils vous coûtent à garder. « Vous savez mieux que personne que je n'en ai point qui ne me « fissent honneur à divulguer. » Elle envoyoit la copie de ceci à Grimm, mais sans doute n'auroit eu garde de *délier* Rousseau, comme elle le disoit.

une extrême rapidité, cet intervalle avoit suffi pour en mettre entre mes transports de fureur, et pour me laisser réfléchir sur l'énormité de mon imprudence. Madame d'Houdetot ne m'avoit rien tant recommandé que de rester tranquille, de lui laisser le soin de se tirer seule de cette affaire, et d'éviter, surtout dans le moment même, toute rupture et tout éclat; et moi, par les insultes les plus ouvertes et les plus atroces, j'allois achever de porter la rage dans le cœur d'une femme qui n'y étoit déjà que trop disposée. Je ne devois naturellement attendre, de sa part, qu'une réponse si fière, si dédaigneuse, si méprisante, que je n'aurois pu, sans la plus indigne lâcheté, m'abstenir de quitter sa maison sur-le-champ. Heureusement, plus adroite encore que je n'étois emporté, elle évita, par le tour de sa réponse, de me réduire à cette extrémité. Mais il falloit ou sortir, ou l'aller voir sur-le-champ; l'alternative étoit inévitable. Je pris le dernier parti, fort embarrassé de ma contenance, dans l'explication que je prévoyois. Car comment m'en tirer sans compromettre ni madame d'Houdetot, ni Thérèse? Et malheur à celle que j'aurois nommée! Il n'y avoit rien que la vengeance d'une femme implacable et intrigante ne me fît craindre pour celle qui en seroit l'objet. C'étoit pour prévenir ce malheur que je n'avois parlé que de soupçons dans mes lettres, afin d'être dispensé d'énoncer mes preuves. Il est vrai que cela rendoit mes emportements plus inexcusables, nuls simples soupçons ne pouvant m'autoriser à traiter une femme, et surtout une amie, comme je venois de traiter madame d'Épinay. Mais ici commence la

grande et noble tâche que j'ai dignement remplie, d'expier mes fautes et mes foiblesses cachées, en me chargeant de fautes plus graves, dont j'étois incapable, et que je ne commis jamais.

Je n'eus pas à soutenir la prise que j'avois redoutée, et j'en fus quitte pour la peur. A mon abord, madame d'Épinay me sauta au cou, en fondant en larmes. Cet accueil inattendu, et de la part d'une ancienne amie, m'émut extrêmement; je pleurai beaucoup aussi. Je lui dis quelques mots qui n'avoient pas grand sens; elle m'en dit quelques uns qui en avoient encore moins, et tout finit là. On avoit servi; nous allâmes à table, où, dans l'attente de l'explication, que je croyois remise après le souper, je fis mauvaise figure; car je suis tellement subjugué par la moindre inquiétude qui m'occupe, que je ne saurois la cacher aux moins clairvoyants. Mon air embarrassé devoit lui donner du courage; cependant elle ne risqua point l'aventure: il n'y eut pas plus d'explication après le souper qu'avant. Il n'y en eut pas plus le lendemain; et nos silencieux tête à tête ne furent remplis que de choses indifférentes, ou de quelques propos honnêtes de ma part, par lesquels lui témoignant ne pouvoir encore rien prononcer sur le fondement de mes soupçons, je lui protestois avec bien de la vérité que s'ils se trouvoient mal fondés, ma vie entière seroit employée à réparer leur injustice. Elle ne marqua pas la moindre curiosité de savoir précisément quels étoient ces soupçons, ni comment ils m'étoient venus; et tout notre raccommodement, tant de sa part que de la mienne, consista dans l'embrassement du premier abord. Puis-

qu'elle étoit seule offensée, au moins dans la forme, il me parut que ce n'étoit pas à moi de chercher un éclaircissement qu'elle ne cherchoit pas elle-même, et je m'en retournai comme j'étois venu. Continuant au reste à vivre avec elle comme auparavant, j'oubliai bientôt presque entièrement cette querelle, et je crus bêtement qu'elle l'oublioit elle-même, parcequ'elle paroissoit ne s'en plus souvenir.

Ce ne fut pas là, comme on verra bientôt, le seul chagrin que m'attira ma foiblesse; mais j'en avois d'autres non moins sensibles, que je ne m'étois point attirés, et qui n'avoient pour cause que le desir de m'arracher de ma solitude[1], à force de m'y tourmenter. Ceux-ci me venoient de la part de Diderot et des Holbachiens. Depuis mon établissement à l'Hermitage, Diderot n'avoit cessé de m'y harceler, soit par lui-même, soit par Deleyre; et je vis bientôt, aux plaisanteries de celui-ci sur mes courses boscaresques, avec quel plaisir ils avoient travesti l'hermite en galant berger. Mais il n'étoit pas question de cela dans mes prises avec Diderot; elles avoient des causes plus graves. Après la publication du *Fils naturel*, il m'en avoit envoyé un exemplaire, que j'avois lu avec l'intérêt et l'attention qu'on donne aux ouvrages d'un ami. En lisant l'espèce de poétique en dialogue, qu'il y a jointe, je fus surpris, et même un peu contristé, d'y trouver, parmi plusieurs choses désobligeantes,

[1] C'est-à-dire d'en arracher la vieille, dont on avoit besoin pour arranger le complot. Il est étonnant que, durant tout ce long orage, ma stupide confiance m'ait empêché de comprendre que ce n'étoit point moi, mais elle, qu'on vouloit ravoir à Paris.

mais tolérables, contre les solitaires, cette âpre et dure sentence, sans aucun adoucissement : *Il n'y a que le méchant qui soit seul.* Cette sentence est équivoque, et présente deux sens, ce me semble : l'un très vrai, l'autre très faux; puisqu'il est même impossible qu'un homme qui est et veut être seul puisse et veuille nuire à personne, et par conséquent qu'il soit un méchant. La sentence en elle-même exigeoit donc une interprétation ; elle l'exigeoit bien plus encore de la part d'un auteur qui, lorsqu'il imprimoit cette sentence, avoit un ami retiré dans une solitude. Il me paroissoit choquant et malhonnête, ou d'avoir oublié, en la publiant, cet ami solitaire, ou s'il s'en étoit souvenu, de n'avoir pas fait, du moins en maxime générale, l'honorable et juste exception qu'il devoit, non seulement à cet ami, mais à tant de sages respectés, qui dans tous les temps ont cherché le calme et la paix dans la retraite, et dont, pour la première fois depuis que le monde existe, un écrivain s'avise, avec un trait de plume, de faire indistinctement autant de scélérats.

J'aimois tendrement Diderot, je l'estimois sincèrement, et je comptois avec une entière confiance sur les mêmes sentiments de sa part. Mais, excédé de son infatigable obstination à me contrarier éternellement sur mes goûts, mes penchants, ma manière de vivre, sur tout ce qui n'intéressoit que moi seul; révolté de voir un homme plus jeune que moi vouloir à toute force me gouverner comme un enfant; rebuté de sa facilité à promettre, et de sa négligence à tenir; ennuyé de tant de rendez-vous donnés et manqués de sa part,

et de sa fantaisie d'en donner toujours de nouveaux pour y manquer derechef; gêné de l'attendre inutilement trois ou quatre fois par mois, les jours marqués par lui-même, et de dîner seul le soir, après être allé au-devant de lui jusqu'à Saint-Denys, et l'avoir attendu toute la journée, j'avois déjà le cœur plein de ses torts multipliés. Ce dernier me parut plus grave, et me navra davantage. Je lui écrivis pour m'en plaindre, mais avec une douceur et un attendrissement qui me fit inonder mon papier de mes larmes; et ma lettre étoit assez touchante pour avoir dû lui en tirer. On ne devineroit jamais quelle fut sa réponse sur cet article; la voici mot pour mot (liasse A, n° 33): « Je « suis bien aise que mon ouvrage vous ait plu, qu'il « vous ait touché. Vous n'êtes pas de mon avis sur les « hermites; dites-en tant de bien qu'il vous plaira, « vous serez le seul au monde dont j'en penserai: « encore y auroit-il bien à dire là-dessus, si l'on pou- « voit vous parler sans vous fâcher. Une femme de « quatre-vingts ans! etc. On m'a dit une phrase d'une « lettre du fils de madame d'Épinay, qui a dû vous « peiner beaucoup, ou je connois mal le fond de votre « ame. »

Il faut expliquer les deux dernières phrases de cette lettre.

Au commencement de mon séjour à l'Hermitage, madame Le Vasseur parut s'y déplaire et trouver l'habitation trop seule. Ses propos là-dessus m'étant revenus, je lui offris de la renvoyer à Paris, si elle s'y plaisoit davantage; d'y payer son loyer, et d'y prendre le même soin d'elle que si elle étoit encore avec moi.

Elle rejeta mon offre, me protesta qu'elle se plaisoit fort à l'Hermitage, que l'air de la campagne lui faisoit du bien; et l'on voyoit que cela étoit vrai; car elle y rajeunissoit, pour ainsi dire, et s'y portoit beaucoup mieux qu'à Paris. Sa fille m'assura même qu'elle eût été dans le fond très fâchée que nous quittassions l'Hermitage, qui réellement étoit un séjour charmant; aimant fort le petit tripotage du jardin et des fruits, dont elle avoit le maniement; mais qu'elle avoit dit ce qu'on lui avoit fait dire, pour tâcher de m'engager à retourner à Paris.

Cette tentative n'ayant pas réussi, ils tâchèrent d'obtenir, par le scrupule, l'effet que la complaisance n'avoit pas produit, et me firent un crime de garder là cette vieille femme, loin des secours dont elle pouvoit avoir besoin à son âge; sans songer qu'elle et beaucoup d'autres vieilles gens, dont l'excellent air du pays, prolonge la vie, pouvoient tirer ces secours de Montmorenci, que j'avois à ma porte; et comme s'il n'y avoit des vieillards qu'à Paris, et que partout ailleurs ils fussent hors d'état de vivre. Madame Le Vasseur, qui mangeoit beaucoup et avec une extrême voracité, étoit sujette à des débordements de bile et à de fortes diarrhées, qui lui duroient quelques jours, et lui servoient de remède. A Paris, elle n'y faisoit jamais rien, et laissoit agir la nature. Elle en usoit de même à l'Hermitage, sachant bien qu'il n'y avoit rien de mieux à faire. N'importe: parcequ'il n'y avoit pas des médecins et des apothicaires à la campagne, c'étoit vouloir sa mort que de l'y laisser, quoiqu'elle s'y portât très bien. Diderot auroit dû déterminer à

quel âge il n'est plus permis, sous peine d'homicide, de laisser vivre les vieilles gens hors de Paris.

C'étoit là une des deux accusations atroces, sur lesquelles il ne m'exceptoit pas de sa sentence, qu'il n'y avoit que le méchant qui fût seul; et c'étoit ce que signifioit son exclamation pathétique et l'*et cætera* qu'il y avoit bénignement ajouté : *Une femme de quatre-vingts ans!* etc.....

Je crus ne pouvoir mieux répondre à ce reproche, qu'en m'en rapportant à madame Le Vasseur elle-même. Je la priai d'écrire naturellement son sentiment à madame d'Épinay. Pour la mettre plus à son aise, je ne voulus point voir sa lettre, et je lui montrai celle que je vais transcrire, et que j'écrivois à madame d'Épinay, au sujet d'une réponse que j'avois voulu faire à une autre lettre de Diderot encore plus dure, et qu'elle m'avoit empêché d'envoyer.

Le jeudi.

« Madame Le Vasseur doit vous écrire, ma bonne « amie; je l'ai priée de vous dire sincèrement ce qu'elle « pense. Pour la mettre bien à son aise, je lui ai dit « que je ne voulois point voir sa lettre, et je vous prie « de ne me rien dire de ce qu'elle contient.

« Je n'enverrai pas ma lettre, puisque vous vous y « opposez; mais me sentant très grièvement offensé, « il y auroit, à convenir que j'ai tort, une bassesse et « une fausseté que je ne saurois me permettre. L'Évan-« gile ordonne bien à celui qui reçoit un soufflet, « d'offrir l'autre joue, mais non pas de demander « pardon. Vous souvenez-vous de cet homme de la co-

« médie, qui crie en donnant des coups de bâton? Voilà « le rôle du philosophe.......................

« Ne vous flattez pas de l'empêcher de venir par le « mauvais temps qu'il fait. Sa colère lui donnera le « temps et les forces que l'amitié lui refuse, et ce sera « la première fois de sa vie qu'il sera venu le jour qu'il « avoit promis. Il s'excédera pour venir me répéter de « bouche les injures qu'il me dit dans ses lettres; je « ne les endurerai rien moins que patiemment. Il « s'en retournera être malade à Paris; et moi je serai, « selon l'usage, un homme fort odieux. Que faire? Il « faut souffrir.......................

« Mais n'admirez-vous pas la sagesse de cet homme « qui vouloit me venir prendre à Saint-Denys, en fiacre, « y dîner, me ramener en fiacre, et à qui, huit jours « après (liasse A, n° 34), sa fortune ne permet plus « d'aller à l'Hermitage autrement qu'à pied? Il n'est « pas absolument impossible, pour parler son lan- « gage, que ce soit là le ton de la bonne foi; mais en « ce cas, il faut qu'en huit jours il soit arrivé d'étranges « changements dans sa fortune.

« Je prends part au chagrin que vous donne la ma- « ladie de madame votre mère; mais vous voyez que « votre peine n'approche pas de la mienne. On souffre « moins encore à voir malades les personnes qu'on « aime, qu'injustes et cruelles.......

« Adieu, ma bonne amie: voici la dernière fois que « je vous parlerai de cette malheureuse affaire. Vous « me parlez d'aller à Paris, avec un sang froid qui me « réjouiroit dans un autre temps. »

J'écrivis à Diderot ce que j'avois fait au sujet de

madame Le Vasseur, sur la proposition de madame d'Épinay elle-même, et madame Le Vasseur ayant choisi, comme on peut bien croire, de rester à l'Hermitage, où elle se portoit très bien, où elle avoit toujours compagnie, et où elle vivoit très agréablement, Diderot, ne sachant plus de quoi me faire un crime, m'en fit un de cette précaution de ma part, et ne laissa pas de m'en faire un autre, de la continuation du séjour de madame Le Vasseur à l'Hermitage, quoique cette continuation fût de son choix, et qu'il n'eût tenu et ne tînt toujours qu'à elle de retourner vivre à Paris, avec les mêmes secours de ma part qu'elle avoit auprès de moi.

Voilà l'explication du premier reproche de la lettre de Diderot, nº 33. Celle du second est dans sa lettre nº 34. « Le Lettré (c'étoit un nom de plaisanterie, « donné par Grimm au fils de madame d'Épinay), le « Lettré a dû vous écrire qu'il y avoit sur le rempart « vingt pauvres qui mouroient de faim et de froid, et « qui attendoient le liard que vous leur donniez. C'est « un échantillon de notre petit babil.... et si vous en- « tendiez le reste, il vous amuseroit comme cela. »

Voici ma réponse à ce terrible argument, dont Diderot paroissoit si fier.

« Je crois avoir répondu au *Lettré*, c'est-à-dire au fils d'un fermier-général, que je ne plaignois pas les pauvres qu'il avoit aperçus sur le rempart attendant mon liard; qu'apparemment il les en avoit amplement dédommagés; que je l'établissois mon substitut; que les pauvres de Paris n'auroient pas à se plaindre de cet échange; que je n'en trouverois pas aisément un

aussi bon pour ceux de Montmorenci, qui en avoient beaucoup plus de besoin. Il y a ici un bon vieillard respectable qui, après avoir passé sa vie à travailler, ne le pouvant plus, meurt de faim sur ses vieux jours. Ma conscience est plus contente des deux sols que je lui donne tous les lundis, que de cent liards que j'aurois distribués à tous les gueux du rempart. Vous êtes plaisants, vous autres philosophes, quand vous regardez tous les habitants des villes comme les seuls hommes auxquels vos devoirs vous lient. C'est à la campagne qu'on apprend à aimer et servir l'humanité; on n'apprend qu'à la mépriser dans les villes. »

Tels étoient les singuliers scrupules sur lesquels un homme d'esprit avoit l'imbécillité de me faire sérieusement un crime de mon éloignement de Paris, et prétendoit me prouver, par mon propre exemple, qu'on ne pouvoit vivre hors de la capitale sans être un méchant homme. Je ne comprends pas aujourd'hui comment j'eus la bêtise de lui répondre et de me fâcher, au lieu de lui rire au nez pour toute réponse. Cependant les décisions de madame d'Épinay et les clameurs de la coterie Holbachique avoient tellement fasciné les esprits en sa faveur, que je passois généralement pour avoir tort dans cette affaire, et que madame d'Houdetot elle-même, grande enthousiaste de Diderot, voulut que j'allasse le voir à Paris, et que je fisse toutes les avances d'un raccommodement qui, tout sincère et entier qu'il fut de ma part, se trouva pourtant peu durable. L'argument victorieux sur mon cœur, dont elle se servit, fut qu'en ce moment Diderot étoit malheureux. Outre l'orage ex-

cité contre l'*Encyclopédie*, il en essuyoit alors un très violent au sujet de sa pièce, que, malgré la petite histoire qu'il avoit mise à la tête, on l'accusoit d'avoir prise en entier de Goldoni. Diderot, plus sensible encore aux critiques que Voltaire, en étoit alors accablé. Madame de Grafigny avoit même eu la méchanceté de faire courir le bruit que j'avois rompu avec lui à cette occasion. Je trouvai qu'il y avoit de la justice et de la générosité de prouver publiquement le contraire; et j'allai passer deux jours, non seulement avec lui, mais chez lui. Ce fut, depuis mon établissement à l'Hermitage, mon second voyage à Paris. J'avois fait le premier pour courir au pauvre Gauffecourt, qui eut une attaque d'apoplexie dont il n'a jamais été bien remis, et durant laquelle je ne quittai pas son chevet qu'il ne fût hors d'affaire.

Diderot me reçut bien. Que l'embrassement d'un ami peut effacer de torts! Quel ressentiment peut après cela rester dans le cœur? Nous eûmes peu d'explications. Il n'en est pas besoin pour des invectives réciproques. Il n'y a qu'une chose à faire, savoir, de les oublier. Il n'y avoit point eu de procédés souterrains, du moins qui fussent à ma connoissance: ce n'étoit pas comme avec madame d'Épinay. Il me montra le plan du *Père de famille*. Voilà, lui dis-je, la meilleure défense du *Fils naturel*. Gardez le silence, travaillez cette pièce avec soin, et puis jetez-la tout d'un coup au nez de vos ennemis pour toute réponse. Il le fit et s'en trouva bien. Il y avoit près de six mois que je lui avois envoyé les deux premières parties de la *Julie*, pour m'en dire son avis. Il ne les avoit pas

encore lues. Nous en lûmes un cahier ensemble. Il trouva tout cela *feuillet*, ce fut son terme; c'est-à-dire chargé de paroles et redondant. Je l'avois déjà bien senti moi-même : mais c'étoit le bavardage de la fièvre; je ne l'ai jamais pu corriger. Les dernières parties ne sont pas comme cela. La quatrième surtout, et la sixième sont des chefs-d'œuvre de diction.

... Le second jour de mon arrivée, il voulut absolument me mener souper chez M. d'Holbach. Nous étions loin de compte; car je voulois même rompre l'accord du manuscrit de chimie, dont je m'indignois d'avoir l'obligation à cet homme-là *. Diderot l'emporta sur tout. Il me jura que M. d'Holbach m'aimoit de tout son cœur; qu'il falloit lui pardonner un ton qu'il prenoit avec tout le monde, et dont ses amis avoient plus à souffrir que personne. Il me représenta que refuser le produit de ce manuscrit, après l'avoir accepté deux ans auparavant, étoit un affront au donateur, qu'il n'avoit pas mérité; et que ce refus pourroit même être mésinterprété, comme un secret reproche d'avoir attendu si long-temps d'en conclure le marché. Je vois d'Holbach tous les jours, ajouta-t-il; je connois mieux que vous l'état de son ame. Si vous n'avez pas lieu d'en être content, croyez-vous votre ami capable de vous conseiller une bassesse? Bref, avec ma foiblesse ordinaire, je me laissai subjuguer, et nous allâmes souper chez le baron, qui me reçut à

* Rousseau n'ayant point parlé jusqu'à présent de ce *manuscrit de chimie* et de *l'accord* auquel il a donné lieu, tout ce qu'il dit à cette occasion est obscur, et nous n'avons trouvé nulle part de quoi l'éclaircir.

son ordinaire. Mais sa femme me reçut froidement, et presque malhonnêtement *. Je ne reconnus plus cette aimable Caroline qui marquoit avoir pour moi tant de bienveillance étant fille. J'avois cru sentir dès long-temps auparavant, que depuis que Grimm fréquentoit la maison d'Aine, on ne m'y voyoit plus d'aussi bon œil.

Tandis que j'étois à Paris, Saint-Lambert y arriva de l'armée. Comme je n'en savois rien, je ne le vis qu'après mon retour en campagne, d'abord à la Chevrette, et ensuite à l'Hermitage, où il vint avec madame d'Houdetot me demander à dîner. On peut juger si je les reçus avec plaisir! Mais j'en pris bien plus encore à voir leur bonne intelligence. Content de n'avoir pas troublé leur bonheur, j'en étois heureux moi-même; et je puis jurer que durant toute ma folle passion, mais surtout en ce moment, quand j'aurois pu lui ôter madame d'Houdetot, je ne l'aurois pas voulu faire, et je n'en aurois pas même été tenté. Je la trouvois si aimable, aimant Saint-Lambert, que je m'imaginois à peine qu'elle eût pu l'être autant en m'aimant moi-même; et sans vouloir troubler leur union, tout ce que j'ai le plus véritablement desiré d'elle dans mon délire, étoit qu'elle se laissât aimer. Enfin, de quelque violente passion que j'aie brûlé pour elle, je trouvois aussi doux d'être le confident que l'objet de ses amours, et je n'ai jamais un moment

* Précédemment, au livre VIII, il a parlé de la mort de madame d'Holbach. Il faut savoir que le baron d'Holbach, encore jeune et devenu veuf, avoit épousé depuis, avec la permission de la cour de Rome, Caroline-Suzanne d'Aine, sœur de sa première femme.

regardé son amant comme mon rival, mais toujours comme mon ami. On dira que ce n'étoit pas encore là de l'amour : soit; mais c'étoit donc plus.

Pour Saint-Lambert, il se conduisit en honnête homme et judicieux : comme j'étois le seul coupable, je fus aussi le seul puni, et même avec indulgence. Il me traita durement, mais amicalement; et je vis que j'avois perdu quelque chose dans son estime, mais rien dans son amitié. Je m'en consolai, sachant que l'une me seroit bien plus facile à recouvrer que l'autre, et qu'il étoit trop sensé pour confondre une foiblesse involontaire et passagère, avec un vice de caractère. S'il y avoit de ma faute dans tout ce qui s'étoit passé, il y en avoit bien peu. Étoit-ce moi qui avois recherché sa maîtresse? N'étoit-ce pas lui qui me l'avoit envoyée? N'étoit-ce pas elle qui m'avoit cherché? Pouvois-je éviter de la recevoir? Que pouvois-je faire? Eux seuls avoient fait le mal, et c'étoit moi qui l'avois souffert. A ma place, il en eût fait autant que moi, peut-être pis : car enfin quelque fidèle, quelque estimable que fût madame d'Houdetot, elle étoit femme; il étoit absent; les occasions étoient fréquentes, les tentations étoient vives, et il lui eût été bien difficile de se défendre toujours avec le même succès, contre un homme plus entreprenant. C'étoit assurément beaucoup pour elle et pour moi, dans une pareille situation, d'avoir pu poser des limites que nous ne nous soyons jamais permis de passer.

Quoique je me rendisse, au fond de mon cœur, un témoignage assez honorable, tant d'apparences étoient contre moi, que l'invincible honte qui me

domina toujours, me donnoit devant lui tout l'air d'un coupable, et il en abusoit souvent pour m'humilier. Un seul trait peindra cette position réciproque. Je lui lisois, après le dîner, la lettre que j'avois écrite l'année précédente à Voltaire, et dont lui Saint-Lambert avoit entendu parler. Il s'endormit durant la lecture; et moi jadis si fier, aujourd'hui si sot, je n'osai jamais interrompre ma lecture, et continuai de lire tandis qu'il continuoit de ronfler. Telles étoient mes indignités; et telles étoient ses vengeances; mais sa générosité ne lui permit jamais de les exercer qu'entre nous trois.

Quand il fut reparti, je trouvai madame d'Houdetot fort changée à mon égard. J'en fus surpris comme si je n'avois pas dû m'y attendre; j'en fus touché plus que je n'aurois dû l'être, et cela me fit beaucoup de mal. Il sembloit que tout ce dont j'attendois ma guérison, ne fît qu'enfoncer dans mon cœur davantage le trait qu'enfin j'ai plutôt brisé qu'arraché.

J'étois déterminé tout-à-fait à me vaincre, et à ne rien épargner pour changer ma folle passion en une amitié pure et durable. J'avois fait pour cela les plus beaux projets du monde, pour l'exécution desquels j'avois besoin du concours de madame d'Houdetot. Quand je voulus lui parler, je la trouvai distraite, embarrassée; je sentis qu'elle avoit cessé de se plaire avec moi, et je vis clairement qu'il s'étoit passé quelque chose qu'elle ne vouloit pas me dire, et que je n'ai jamais su. Ce changement, dont il me fut impossible d'obtenir l'explication, me navra. Elle me redemanda ses lettres; je les lui rendis toutes avec une

fidélité dont elle me fit l'injure de douter un moment. Ce doute fut encore un déchirement inattendu pour mon cœur, qu'elle devoit si bien connoître. Elle me rendit justice, mais ce ne fut pas sur-le-champ; je compris que l'examen du paquet que je lui avois rendu, lui avoit fait sentir son tort : je vis même qu'elle se le reprochoit, et cela me fit regagner quelque chose. Elle ne pouvoit retirer ses lettres sans me rendre les miennes. Elle me dit qu'elle les avoit brûlées; j'en osai douter à mon tour, et j'avoue que j'en doute encore. Non, l'on ne met point au feu de pareilles lettres. On a trouvé brûlantes celle de la *Julie*. Eh Dieu! qu'auroit-on donc dit de celles-là? Non, non, jamais celle qui peut inspirer une pareille passion n'aura le courage d'en brûler les preuves. Mais je ne crains pas non plus qu'elle en ait abusé : je ne l'en crois pas capable [a]; et de plus, j'y avois mis bon ordre. La sotte mais vive crainte d'être persiflé m'avoit fait commencer cette correspondance sur un ton qui mît mes lettres à l'abri des communications. Je portai jusqu'à la tutoyer, la familiarité que j'y pris dans mon ivresse : mais quel tutoiement! elle n'en devoit sûrement pas être offensée. Cependant elle s'en plaignit plusieurs fois [b], mais sans succès : ses plaintes ne faisoient que réveiller mes craintes [c]; et d'ailleurs, je ne pouvois me résoudre à rétrograder. Si ces lettres sont encore en être, et qu'un jour elles soient vues, on connoîtra comment j'ai aimé *.

[a] VAR..... *elle n'en est pas capable.* — [b] VAR..... *plusieurs fois assez vivement, mais....* — [c] VAR..... *réveiller ma défiance.*

* « Madame Broutain, qui demeuroit dans le voisinage d'Eaubonne,

La douleur que me causa le refroidissement de madame d'Houdetot, et la certitude de ne l'avoir pas mérité, me firent prendre le singulier parti de m'en plaindre à Saint-Lambert même. En attendant l'effet de la lettre que je lui écrivis à ce sujet, je me jetai dans les distractions que j'aurois dû chercher plus tôt. Il y eut des fêtes à la Chevrette, pour lesquelles je fis de la musique. Le plaisir de me faire honneur auprès de madame d'Houdetot, d'un talent qu'elle aimoit excita ma verve; et un autre objet contribuoit encore à l'animer; savoir, le desir de montrer que l'auteur du *Devin du village* savoit la musique; car je m'apercevois depuis long-temps que quelqu'un travailloit en

« voulant connoître la vérité sur le sort de ces lettres, interrogea un « jour sur ce sujet madame d'Houdetot, qui lui répondit qu'effecti- « vement elle les avoit brûlées à l'exception d'une seule, qu'elle n'eut « pas le courage de détruire; parceque c'étoit un chef-d'œuvre « d'éloquence et de passion, et qu'elle l'avoit remise à M. de Saint- « Lambert. Madame Broutain saisit la première occasion pour s'in- « former auprès du poète du sort de cette lettre; elle s'étoit égarée « dans un déménagement; il ne savoit pas ce qu'elle étoit devenue; « telles furent ses réponses. » Voilà ce que, sur le témoignage de madame la vicomtesse d'Allard, qui a vécu treize ans dans l'intimité avec madame d'Houdetot, nous apprend M. de Musset dans sa brochure intitulée *Anecdotes pour faire suite aux Mémoires de madame d'Épinay* (Paris, 1818, in-8°). Ce récit nous a été confirmé par un homme occupant aujourd'hui une fonction importante, et très digne de foi, qui, connoissant particulièrement madame d'Houdetot et Saint-Lambert, les a successivement questionnés l'un et l'autre sur le sort des lettres dont il s'agit, et en a reçu les mêmes réponses, avec cette seule différence qu'au lieu *d'une lettre*, madame d'Houdetot en auroit conservé *quatre*, toutes remises à Saint-Lambert, et toutes quatre brûlées par lui, au moins au dire de ce dernier.

secret à rendre cela douteux, du moins quant à la composition. Mon début à Paris, les épreuves où j'y avois été mis à diverses fois, tant chez M. Dupin que chez M. de La Poplinière ; quantité de musique que j'y avois composée pendant quatorze ans au milieu des plus célèbres artistes, et sous leurs yeux ; enfin l'opéra des *Muses galantes*, celui même du *Devin*, un motet que j'avois fait pour mademoiselle Fel, et qu'elle avoit chanté au Concert spirituel ; tant de conférences que j'avois eues sur ce bel art avec les plus grands maîtres, tout sembloit devoir prévenir ou dissiper un pareil doute. Il existoit cependant, même à la Chevrette, et je voyois que M. d'Épinay n'en étoit pas exempt. Sans paroître m'apercevoir de cela, je me chargeai de lui composer un motet pour la dédicace de la chapelle de la Chevrette, et je le priai de me fournir des paroles de son choix. Il chargea de Linant, le gouverneur de son fils, de les faire. De Linant arrangea des paroles convenables au sujet ; et huit jours après qu'elles m'eurent été données, le motet fut achevé. Pour cette fois, le dépit fut mon Apollon, et jamais musique plus étoffée ne sortit de mes mains. Les paroles commencent par ces mots : *Ecce sedes hic Tonantis*[1]. La pompe du début répond aux paroles, et toute la suite du motet est d'une beauté de chant qui frappa tout le monde*. J'avois travaillé en grand

[1] J'ai appris depuis que ces paroles étoient de Santeul, et que M. de Linant se les étoit doucement appropriées.

* Le motet *Ecce sedes*, et celui composé pour mademoiselle Fel dont il est parlé plus haut, existent tous deux en manuscrit, et sont déposés à la Bibliothèque royale.

orchestre. D'Épinay rassembla les meilleurs symphonistes. Madame Bruna, chanteuse italienne, chanta le motet, et fut bien accompagnée. Le motet eut un si grand succès, qu'on l'a donné dans la suite au Concert spirituel, où, malgré les sourdes cabales et l'indigne exécution, il a eu deux fois les mêmes applaudissements. Je donnai, pour la fête de M. d'Épinay, l'idée d'une espèce de pièce, moitié drame, moitié pantomime, que madame d'Épinay composa, et dont je fis encore la musique. Grimm, en arrivant, entendit parler de mes succès harmoniques. Une heure après, on n'en parla plus : mais du moins on ne mit plus en question, que je sache, si je savois la composition.

A peine Grimm fut-il à la Chevrette, où déjà je ne me plaisois pas trop, qu'il acheva de m'en rendre le séjour insupportable, par des airs que je ne vis jamais à personne, et dont je n'avois pas même l'idée. La veille de son arrivée, on me délogea de la chambre de faveur que j'occupois, contiguë à celle de madame d'Épinay; on la prépara pour M. Grimm, et on m'en donna une autre plus éloignée. Voilà, dis-je en riant à madame d'Épinay, comment les nouveaux-venus déplacent les anciens. Elle parut embarrassée. J'en compris mieux la raison dès le même soir, en apprenant qu'il y avoit entre sa chambre et celle que je quittois une porte masquée de communication, qu'elle avoit jugé inutile de me montrer. Son commerce avec Grimm n'étoit ignoré de personne, ni chez elle, ni dans le public, pas même de son mari : cependant, loin d'en convenir avec moi, confident de secrets qui

lui importoient beaucoup davantage, et dont elle étoit bien sûre, elle s'en défendit toujours très fortement. Je compris que cette réserve venoit de Grimm, qui, dépositaire de tous mes secrets, ne vouloit pas que je le fusse d'aucun des siens.

Quelque prévention que mes anciens sentiments, qui n'étoient pas éteints, et le mérite réel de cet homme-là, me donnassent en sa faveur, elle ne put tenir contre les soins qu'il prit pour la détruire. Son abord fut celui du comte de Tuffière; à peine daigna-t-il me rendre le salut; il ne m'adressa pas une seule fois la parole, et me corrigea bientôt de la lui adresser, en ne me répondant point du tout. Il passoit partout le premier, prenoit partout la première place, sans jamais faire aucune attention à moi. Passe pour cela, s'il n'y eût pas mis une affectation choquante : mais on en jugera par un seul trait pris entre mille. Un soir madame d'Épinay se trouvant un peu incommodée, dit qu'on lui portât un morceau dans sa chambre, et elle monta pour souper au coin de son feu. Elle me proposa de monter avec elle; je le fis. Grimm vint ensuite. La petite table étoit déjà mise; il n'y avoit que deux couverts. On sert : madame d'Épinay prend sa place à l'un des coins du feu; M. Grimm prend un fauteuil, s'établit à l'autre coin, tire la petite table entre eux deux, déplie sa serviette, et se met en devoir de manger, sans me dire un seul mot. Madame d'Épinay rougit, et, pour l'engager à réparer sa grossièreté, m'offre sa propre place. Il ne dit rien, ne me regarda pas. Ne pouvant approcher du feu, je pris le parti de me promener par la chambre, en attendant

qu'on m'apportât un couvert. Il me laissa souper au bout de la table, loin du feu, sans me faire la moindre honnêteté, à moi incommodé, son aîné, son ancien dans la maison, qui l'y avois introduit, et à qui même, comme favori de la dame, il eût dû faire les honneurs. Toutes ses manières avec moi répondoient fort bien à cet échantillon. Il ne me traitoit pas précisément comme son inférieur; il me regardoit comme nul. J'avois peine à reconnoître là l'ancien cuistre qui, chez le prince de Saxe-Gotha, se tenoit honoré de mes regards. J'en avois encore plus à concilier ce profond silence, et cette morgue insultante, avec la tendre amitié qu'il se vantoit d'avoir pour moi, près de tous ceux qu'il savoit en avoir eux-mêmes. Il est vrai qu'il ne la témoignoit guère que pour me plaindre de ma fortune, dont je ne me plaignois point; pour compatir à mon triste sort, dont j'étois content, et pour se lamenter de me voir me refuser durement aux soins bienfaisants qu'il disoit vouloir me rendre. C'étoit avec cet art qu'il faisoit admirer sa tendre générosité, blâmer mon ingrate misanthropie, et qu'il accoutumoit insensiblement tout le monde à n'imaginer entre un protecteur tel que lui et un malheureux tel que moi, que des liaisons de bienfaits d'une part, et d'obligations de l'autre, sans y supposer, même dans les possibles, une amitié d'égal à égal. Pour moi, j'ai cherché vainement en quoi je pouvois être obligé à ce nouveau patron. Je lui avois prêté de l'argent, il ne m'en prêta jamais; je l'avois gardé dans sa maladie, à peine me venoit-il voir dans les miennes; je lui avois donné tous mes amis, il ne m'en donna jamais aucun

des siens; je l'avois prôné de tout mon pouvoir; et lui, s'il m'a prôné, c'est moins publiquement, et c'est d'une autre manière. Jamais il ne m'a rendu ni même offert aucun service d'aucune espéce. Comment étoit-il donc mon Mécène? Comment étois-je son protégé? Cela me passoit, et me passe encore.

Il est vrai que, du plus au moins, il étoit arrogant avec tout le monde, mais avec personne aussi brutalement qu'avec moi. Je me souviens qu'une fois Saint-Lambert faillit à lui jeter son assiette à la tête, sur une espéce de démenti qu'il lui donna en pleine table, en lui disant grossièrement: *Cela n'est pas vrai.* A son ton naturellement tranchant, il ajouta la suffisance d'un parvenu, et devint même ridicule à force d'être impertinent. Le commerce des grands l'avoit séduit au point de se donner à lui-même des airs qu'on ne voit qu'aux moins sensés d'entre eux. Il n'appeloit jamais son laquais que par *eh!* comme si, sur le nombre de ses gens, monseigneur n'eût pas su lequel étoit de garde. Quand il lui donnoit des commissions, il lui jetoit l'argent par terre, au lieu de le lui donner dans la main. Enfin, oubliant tout-à-fait qu'il étoit homme, il le traitoit avec un mépris si choquant, avec un dédain si dur en toute chose, que ce pauvre garçon, qui étoit un fort bon sujet, que madame d'Épinay lui avoit donné, quitta son service, sans autre grief que l'impossibilité d'endurer de pareils traitements: c'étoit le La Fleur de ce nouveau Glorieux.

Aussi fat qu'il étoit vain, avec ses gros yeux troubles et sa figure dégingandée, il avoit des prétentions près des femmes; et depuis sa farce avec mademoiselle

Fel, il passoit auprès de plusieurs d'entre elles pour un homme à grands sentiments. Cela l'avoit mis à la mode, et lui avoit donné du goût pour la propreté de femme : il se mit à faire le beau ; sa toilette devint une grande affaire ; tout le monde sut qu'il mettoit du blanc, et moi, qui n'en croyois rien, je commençai de le croire, non seulement par l'embellissement de son teint, et pour avoir trouvé des tasses de blanc sur sa toilette, mais sur ce qu'entrant un matin dans sa chambre, je le trouvai brossant ses ongles avec une petite vergette faite exprès ; ouvrage qu'il continua fièrement devant moi. Je jugeai qu'un homme qui passe deux heures tous les matins à brosser ses ongles peut bien passer quelques instants à remplir de blanc les creux de sa peau. Le bon-homme Gauffecourt, qui n'étoit pas sac à diable, l'avoit assez plaisamment surnommé *Tiran-le-Blanc*.

Tout cela n'étoit que des ridicules, mais bien antipathiques à mon caractère. Ils achevèrent de me rendre suspect le sien. J'eus peine à croire qu'un homme à qui la tête tournoit de cette façon pût conserver un cœur bien placé. Il ne se piquoit de rien tant que de sensibilité d'ame et d'énergie de sentiment. Comment cela s'accordoit-il avec des défauts qui sont propres aux petites ames ? Comment les vifs et continuels élans que fait hors de lui-même un cœur sensible peuvent-ils le laisser s'occuper sans cesse de tant de petits soins pour sa petite personne ? Eh mon Dieu ! celui qui sent embraser son cœur de ce feu céleste cherche à l'exhaler, et veut montrer le dedans ; il voudroit

mettre son cœur sur son visage; il n'imaginera jamais d'autre fard.

Je me rappelai le sommaire de sa morale, que madame d'Épinay m'avoit dit, et qu'elle avoit adopté. Ce sommaire consistoit en un seul article; savoir, que l'unique devoir de l'homme est de suivre en tout les penchants de son cœur. Cette morale, quand je l'appris, me donna terriblement à penser, quoique je ne la prisse alors que pour un jeu d'esprit. Mais je vis bientôt que ce principe étoit réellement la régle de sa conduite, et je n'en eus que trop, dans la suite, la preuve à mes dépens. C'est la doctrine intérieure dont Diderot m'a tant parlé, mais qu'il ne m'a jamais expliquée.

Je me rappelai les fréquents avis qu'on m'avoit donnés, il y avoit plusieurs années, que cet homme étoit faux; qu'il jouoit le sentiment, et surtout qu'il ne m'aimoit pas. Je me souvins de plusieurs petites anecdotes que m'avoient là-dessus racontées M. de Francueil et madame de Chenonceaux, qui ne l'estimoient ni l'un ni l'autre, et qui devoient le connoître, puisque madame de Chenonceaux étoit fille de madame de Rochechouart, intime amie du feu comte de Friese, et que M. de Francueil, très lié alors avec le vicomte de Polignac, avoit beaucoup vécu au Palais-Royal précisément quand Grimm commençoit à s'y introduire. Tout Paris fut instruit de son désespoir après la mort du comte de Friese. Il s'agissoit de soutenir la réputation qu'il s'étoit donnée[a] après les ri-

[a] VAR...... *s'étoit donnée par son histoire de carpe pâmée, après....*

gueurs de mademoiselle Fel, et dont j'aurois vu la forfanterie mieux que personne, si j'eusse alors été moins aveuglé. Il fallut l'entraîner à l'hôtel de Castries, où il joua dignement son rôle, livré à la plus mortelle affliction. Là, tous les matins il alloit dans le jardin pleurer à son aise, tenant sur ses yeux son mouchoir baigné de larmes, tant qu'il étoit en vue de l'hôtel; mais au détour d'une certaine allée, des gens auxquels il ne songeoit pas le virent mettre à l'instant le mouchoir dans sa poche, et tirer un livre. Cette observation, qu'on répéta, fut bientôt publique dans tout Paris, et presque aussitôt oubliée. Je l'avois oubliée moi-même: un fait qui me regardoit servit à me la rappeler. J'étois à l'extrémité dans mon lit, rue de Grenelle: il étoit à la campagne; il vint un matin me voir tout essoufflé, disant qu'il venoit d'arriver à l'instant même; je sus un moment après qu'il étoit arrivé de la veille, et qu'on l'avoit vu au spectacle le même jour.

Il me revint mille faits de cette espèce; mais une observation que je fus surpris de faire si tard, me frappa plus que tout cela. J'avois donné à Grimm tous mes amis sans exception; ils étoient tous devenus les siens. Je pouvois si peu me séparer de lui, que j'aurois à peine voulu me conserver l'entrée d'une maison où il ne l'auroit pas eue. Il n'y eut que madame de Créqui qui refusa de l'admettre, et qu'aussi je cessai presque de voir depuis ce temps-là. Grimm, de son côté, se fit d'autres amis, tant de son estoc que de celui du comte de Friese. De tous ces amis-là, jamais un seul n'est devenu le mien; jamais il ne m'a dit un

mot pour m'engager de faire au moins leur connoissance; et de tous ceux que j'ai quelquefois rencontrés chez lui, jamais un seul ne m'a marqué la moindre bienveillance, pas même le comte de Friese, chez lequel il demeuroit, et avec lequel il m'eût par conséquent été très agréable de former quelque liaison; ni le comte de Schomberg, son parent, avec lequel Grimm étoit encore plus familier.

Voici plus : mes propres amis, dont je fis les siens, et qui tous m'étoient tendrement attachés avant cette connoissance, changèrent sensiblement pour moi quand elle fut faite. Il ne m'a jamais donné aucun des siens, je lui ai donné tous les miens, et il a fini par me les tous ôter. Si ce sont là des effets de l'amitié, quels seront donc ceux de la haine?

Diderot même, au commencement, m'avertit plusieurs fois que Grimm, à qui je donnois tant de confiance, n'étoit pas mon ami. Dans la suite il changea de langage, quand lui-même eut cessé d'être le mien.

La manière dont j'avois disposé de mes enfants n'avoit besoin du concours de personne. J'en instruisis cependant mes amis, uniquement pour les en instruire, pour ne pas paroître à leurs yeux meilleur que je n'étois. Ces amis étoient au nombre de trois: Diderot, Grimm, madame d'Épinay; Duclos, le plus digne de ma confidence, fut le seul à qui je ne la fis pas. Il la sut cependant; par qui? je l'ignore. Il n'est guère probable que cette infidélité soit venue de madame d'Épinay, qui savoit qu'en l'imitant, si j'en eusse été capable, j'avois de quoi m'en venger cruellement. Restent Grimm et Diderot, alors si unis en

tant de choses, surtout contre moi, qu'il est plus que probable que ce crime leur fut commun. Je parierois que Duclos, à qui je n'ai pas dit mon secret, et qui, par conséquent, en étoit le maître, est le seul qui me l'ait gardé.

Grimm et Diderot, dans leur projet de m'ôter les gouverneuses, avoient fait effort pour le faire entrer dans leurs vues : il s'y refusa toujours avec dédain. Ce ne fut que dans la suite que j'appris de lui tout ce qui s'étoit passé entre eux à cet égard; mais j'en appris dès-lors assez par Thérèse, pour voir qu'il y avoit à tout cela quelque dessein secret, et qu'on vouloit disposer de moi, sinon contre mon gré, du moins à mon insu, ou bien qu'on vouloit faire servir ces deux personnes d'instrument à quelque dessein caché. Tout cela n'étoit assurément pas de la droiture. L'opposition de Duclos le prouve sans réplique. Croira qui voudra que c'étoit de l'amitié.

Cette prétendue amitié m'étoit aussi fatale au-dedans qu'au-dehors. Les longs et fréquents entretiens avec madame Le Vasseur depuis plusieurs années, avoient changé sensiblement cette femme à mon égard, et ce changement ne m'étoit assurément pas favorable. De quoi traitoient-ils donc dans ces singuliers tête à tête? Pourquoi ce profond mystère? La conversation de cette vieille femme étoit-elle donc assez agréable, pour la prendre ainsi en bonne fortune, et assez importante pour en faire un si grand secret? Depuis trois ou quatre ans que ces colloques duroient, ils m'avoient paru risibles : en y repensant alors, je commençai de m'en étonner. Cet étonnement

eût été jusqu'à l'inquiétude, si j'avois su dès-lors ce que cette femme me préparoit.

Malgré le prétendu zele pour moi, dont Grimm se targuoit au-dehors, et difficile à concilier avec le ton qu'il prenoit vis-à-vis de moi-même, il ne me revenoit rien de lui, d'aucun côté, qui fût à mon avantage; et la commisération qu'il feignoit [a] d'avoir pour moi, tendoit bien moins à me servir qu'à m'avilir. Il m'ôtoit même, autant qu'il étoit en lui, la ressource du métier que je m'étois choisi, en me décriant comme un mauvais copiste: et je conviens qu'il disoit en cela la vérité; mais ce n'étoit pas à lui de la dire. Il prouvoit que ce n'étoit pas plaisanterie, en se servant d'un autre copiste, et en ne me laissant aucune des pratiques qu'il pouvoit m'ôter. On eût dit que son projet étoit de me faire dépendre de lui et de son crédit pour ma subsistance, et d'en tarir la source jusqu'à ce que j'en fusse réduit là.

Tout cela résumé, ma raison fit taire enfin mon ancienne prévention, qui parloit encore: je jugeai son caractère au moins très suspect: et quant à son amitié, je la décidai fausse. Puis, résolu de ne le plus voir, j'en avertis madame d'Épinay, appuyant ma résolution de plusieurs faits sans réplique, mais que j'ai maintenant oubliés.

Elle combattit fortement cette résolution, sans savoir trop que dire aux raisons sur lesquelles elle étoit fondée. Elle ne s'étoit pas encore concertée avec lui; mais le lendemain, au lieu de s'expliquer verbalement avec moi, elle me remit une lettre très adroite,

[a] VAR....... *qu'il affectoit d'avoir.....*

qu'ils avoient minutée ensemble, et par laquelle, sans entrer dans aucun détail des faits, elle le justifioit par son caractère concentré; et, me faisant un crime de l'avoir soupçonné de perfidie envers son ami, m'exhortoit à me raccommoder avec lui. Cette lettre m'ébranla [a]. Dans une conversation que nous eûmes ensuite, et où je la trouvai mieux préparée qu'elle n'étoit la première fois, j'achevai de me laisser vaincre: j'en vins à croire que je pouvois avoir mal jugé, et qu'en ce cas, j'avois réellement envers un ami, des torts graves, que je devois réparer. Bref, comme j'avois déjà fait plusieurs fois avec Diderot, avec le baron d'Holbach, moitié gré, moitié foiblesse, je fis toutes les avances que j'avois droit d'exiger; j'allai chez Grimm comme un autre George Dandin, lui faire excuse des offenses qu'il m'avoit faites; toujours dans cette fausse persuasion qui m'a fait faire en ma vie mille bassesses auprès de mes feints amis, qu'il n'y a point de haine qu'on ne désarme à force de douceur et de bons procédés: au lieu qu'au contraire, la haine des méchants ne fait que s'animer davantage par l'impossibilité de trouver sur quoi la

[a] Var..... *Cette lettre, qu'on trouvera dans la liasse A*, nº 48, *m'ébranla.* — Cette variante que fournit le premier manuscrit prouve que Rousseau avoit d'abord cru devoir conserver cette lettre, et qu'il s'est décidé depuis à la supprimer. Quel qu'ait été en cela son motif, nous devions nous attendre à trouver la copie de cette lettre dans les Mémoires de madame d'Épinay, puisqu'elle y transcrit ses moindres billets. Non seulement elle n'en fait nulle mention, mais même, à en croire son témoignage, ce n'est qu'en conversant avec Rousseau qu'elle auroit traité plusieurs fois ce sujet avec lui. Voyez dans ses Mémoires le récit et le résultat de leur dernière conversation sur ce point. Tome III, page 129 et suiv.

fonder; et le sentiment de leur propre injustice n'est qu'un grief de plus contre celui qui en est l'objet. J'ai, sans sortir de ma propre histoire, une preuve bien forte de cette maxime dans Grimm et dans Tronchin, devenus mes deux plus implacables ennemis par goût, par plaisir, par fantaisie, sans pouvoir alléguer aucun tort d'aucune espéce, que j'aie eu jamais avec aucun des deux[1], et dont la rage s'accroît de jour en jour, comme celle des tigres, par la facilité qu'ils trouvent à l'assouvir.

Je m'attendois que, confus de ma condescendance et de mes avances, Grimm me recevroit, les bras ouverts, avec la plus tendre amitié. Il me reçut en empereur romain, avec une morgue que je n'avois jamais vue à personne. Je n'étois point du tout préparé à cet accueil. Quand, dans l'embarras d'un rôle si peu fait pour moi, j'eus rempli, en peu de mots et d'un air timide, l'objet qui m'amenoit près de lui, avant de me recevoir en grace, il prononça, avec beaucoup de majesté, une longue harangue qu'il avoit préparée, et qui contenoit la nombreuse énumération de ses rares vertus, et surtout dans l'amitié. Il appuya long-temps sur une chose qui d'abord me frappa beaucoup; c'est qu'on lui voyoit toujours conserver les mêmes amis. Tandis qu'il parloit, je me disois tout bas qu'il seroit bien cruel pour moi de

[1] Je n'ai donné, dans la suite, au dernier le surnom de *jongleur*, que long-temps après son inimitié déclarée, et les sanglantes persécutions qu'il m'a suscitées à Genève et ailleurs. J'ai même bientôt supprimé ce nom, quand je me suis vu tout-à-fait sa victime. Les basses vengeances sont indignes de mon cœur, et la haine n'y prend jamais pied.

faire seul exception à cette régle. Il y revint si souvent et avec tant d'affectation, qu'il me fit penser que s'il ne suivoit en cela que les sentiments de son cœur, il seroit moins frappé de cette maxime, et qu'il s'en faisoit un art utile à ses vues dans les moyens de parvenir. Jusqu'alors j'avois été dans le même cas, j'avois conservé toujours tous mes amis; depuis ma plus tendre enfance, je n'en avois pas perdu un seul, si ce n'est par la mort; et cependant je n'en avois pas fait jusqu'alors la réflexion : ce n'étoit pas une maxime que je me fusse prescrite. Puisque c'étoit un avantage alors commun à l'un et à l'autre, pourquoi donc s'en targuoit-il par préférence, si ce n'est qu'il songeoit d'avance à me l'ôter? Il s'attacha ensuite à m'humilier par les preuves de la préférence que nos amis communs lui donnoient sur moi. Je connoissois aussi bien que lui cette préférence; la question étoit, à quel titre il l'avoit obtenue; si c'étoit à force de mérite ou d'adresse, en s'élevant lui-même, ou en cherchant à me rabaisser. Enfin, quand il eut mis à son gré, entre lui et moi, toute la distance qui pouvoit donner du prix à la grace qu'il m'alloit faire, il m'accorda le baiser de paix dans un léger embrassement qui ressembloit à l'accolade que le roi donne aux nouveaux chevaliers. Je tombois des nues, j'étois ébahi, je ne savois que dire, je ne trouvois pas un mot. Toute cette scène eut l'air de la réprimande qu'un précepteur fait à son disciple, en lui faisant grace du fouet. Je n'y pense jamais sans sentir combien sont trompeurs les jugements fondés sur l'apparence, auxquels le vulgaire donne tant de poids, et combien souvent

l'audace et la fierté sont du côté du coupable, la honte et l'embarras du côté de l'innocent.

Nous étions réconciliés; c'étoit toujours un soulagement pour mon cœur, que toute querelle jette dans des angoisses mortelles. On se doute bien qu'une pareille réconciliation ne changea pas ses manières; elle m'ôta seulement le droit de m'en plaindre. Aussi prisje le parti d'endurer tout, et de ne dire plus rien.

Tant de chagrins, coup sur coup, me jetèrent dans un accablement qui ne me laissoit guère la force de reprendre l'empire de moi-même. Sans réponse de Saint-Lambert, négligé de madame d'Houdetot, n'osant plus m'ouvrir à personne, je commençai de craindre qu'en faisant de l'amitié l'idole de mon cœur, je n'eusse employé ma vie à sacrifier à des chimères. Épreuve faite, il ne restoit de toutes mes liaisons que deux hommes qui eussent conservé toute mon estime, et à qui mon cœur dût donner sa confiance: Duclos, que depuis ma retraite à l'Hermitage j'avois perdu de vue, et Saint-Lambert. Je crus ne pouvoir bien réparer mes torts envers ce dernier qu'en lui déchargeant mon cœur sans réserve; et je résolus de lui faire pleinement mes confessions en tout ce qui ne compromettoit pas sa maîtresse. Je ne doute pas que ce choix ne fût encore un piége de ma passion, pour me tenir plus rapproché d'elle; mais il est certain que je me serois jeté dans les bras de son amant sans réserve, que je me serois mis pleinement sous sa conduite, et que j'aurois poussé la franchise aussi loin qu'elle pouvoit aller. J'étois prêt à lui écrire une seconde lettre, à laquelle j'étois sûr qu'il auroit répondu, quand j'ap-

pris la triste cause de son silence sur la première. Il n'avoit pu soutenir jusqu'au bout les fatigues de cette campagne. Madame d'Épinay m'apprit qu'il venoit d'avoir une attaque de paralysie; et madame d'Houdetot, que son affliction finit par rendre malade elle-même, et qui fut hors d'état de m'écrire sur-le-champ, me marqua deux ou trois jours après, de Paris où elle étoit alors, qu'il se faisoit porter à Aix-la-Chapelle pour y prendre les bains. Je ne dis pas que cette triste nouvelle m'affligea comme elle; mais je doute que le serrement de cœur qu'elle me donna fût moins pénible que sa douleur et ses larmes. Le chagrin de le savoir dans cet état, augmenté par la crainte que l'inquiétude n'eût contribué à l'y mettre, me toucha plus que tout ce qui m'étoit arrivé jusqu'alors; et je sentis cruellement qu'il me manquoit, dans ma propre estime, la force dont j'avois besoin pour supporter tant de déplaisir. Heureusement, ce généreux ami ne me laissa pas long-temps dans cet accablement; il ne m'oublia pas, malgré son attaque, et je ne tardai pas d'apprendre par lui-même que j'avois trop mal jugé de ses sentiments et de son état. Mais il est temps d'en venir à la grande révolution de ma destinée, à la catastrophe qui a partagé ma vie en deux parties si différentes, et qui, d'une bien légère cause, a tiré de si terribles effets.

Un jour que je ne songeois à rien moins, madame d'Épinay m'envoya chercher. En entrant, j'aperçus dans ses yeux et dans toute sa contenance un air de trouble, dont je fus d'autant plus frappé, que cet air ne lui étoit point ordinaire, personne au monde ne

sachant mieux qu'elle gouverner son visage et ses mouvements. Mon ami, me dit-elle, je pars pour Genève; ma poitrine est en mauvais état, ma santé se délabre au point que, toute chose cessante, il faut que j'aille voir et consulter Tronchin. Cette résolution, si brusquement prise et à l'entrée de la mauvaise saison, m'étonna d'autant plus que je l'avois quittée trente-six heures auparavant sans qu'il en fût question. Je lui demandai qui elle emmèneroit avec elle. Elle me dit qu'elle emmèneroit son fils avec M. de Linant; et puis elle ajouta négligemment: Et vous, mon ours, ne viendrez-vous pas aussi? Comme je ne crus pas qu'elle parlât sérieusement, sachant que dans la saison où nous entrions j'étois à peine en état de sortir de ma chambre, je plaisantai sur l'utilité du cortége d'un malade pour un autre malade; elle parut elle-même n'en avoir pas fait tout de bon la proposition, et il n'en fut plus question. Nous ne parlâmes plus que des préparatifs de son voyage, dont elle s'occupoit avec beaucoup de vivacité, étant résolue à partir dans quinze jours.

Je n'avois pas besoin de beaucoup de pénétration pour comprendre qu'il y avoit à ce voyage un motif secret qu'on me taisoit. Ce secret, qui n'en étoit un dans toute la maison que pour moi, fut découvert dès le lendemain par Thérèse, à qui Teissier, le maître-d'hôtel, qui le savoit de la femme-de-chambre, le révéla. Quoique je ne doive pas ce secret à madame d'Épinay, puisque je ne le tiens pas d'elle, il est trop lié avec ceux que j'en tiens, pour que je puisse l'en séparer: ainsi je me tairai sur cet article. Mais ces

secrets, qui jamais ne sont sortis ni ne sortiront de ma bouche ni de ma plume, ont été sus de trop de gens pour pouvoir être ignorés dans tous les entours de madame d'Épinay. *

* Le motif secret, et maintenant trop bien connu, du voyage de madame d'Épinay, étoit sa grossesse, fruit de sa liaison avec Grimm. On en pourroit cependant douter aujourd'hui, vu les circonstances accessoires liées à ce voyage. En effet, non seulement le fils de madame d'Épinay et son gouverneur l'accompagnèrent et ne la quittèrent point, mais M. d'Épinay lui-même, au refus de Rousseau, se décida à prendre sa place, et conduisit sa femme jusqu'à Genève. Comment celle-ci, dans sa situation, put-elle accepter de tels compagnons de voyage? Comment, pour le lieu de sa délivrance, put-elle choisir elle-même une ville telle que Genève, où elle devoit attirer et attira réellement tous les regards? Toutes ces circonstances semblent pleinement en contradiction avec le fait énoncé ci-dessus, et cependant ce fait étoit alors notoire, et les réticences de Rousseau ne servent qu'à l'établir encore plus positivement. La contradiction s'explique par un autre fait dont l'idée sans doute est affreuse, et qu'il faut pourtant admettre comme une suite nécessaire du premier. Si nous n'hésitons pas à présenter une telle idée au lecteur, c'est que, d'une part, la vérité de ce second fait nous est garantie par une autorité non suspecte, et que de l'autre, la mémoire de madame d'Épinay, qu'elle n'a pas craint de déshonorer elle-même, peut supporter cette atteinte nouvelle, qui ne sera, après tout, qu'un exemple de plus des suites qu'entraîne une conduite imprudente et désordonnée. Revenons à Rousseau.

Ce qui paroît bien certain, c'est qu'en lui faisant une loi d'accompagner madame d'Épinay, on vouloit donner à ce voyage un certain appareil, et satisfaire ainsi la vanité de la dame aux dépens du philosophe, qui n'eût paru que son humble suivant, et peut-être pis encore. Ajoutons qu'instruits de cette passion fatale que Rousseau avoit conçue pour madame d'Houdetot, Grimm et madame d'Épinay le mettoient ainsi à l'épreuve, tout prêts à joindre à l'accusation d'ingratitude celle d'être retenu par un penchant coupable, que madame d'Houdetot auroit été au moins soupçonnée d'encourager.

Instruit du vrai motif de ce voyage, j'aurois reconnu la secréte impulsion d'une main ennemie, dans la tentative de m'y faire le chaperon de madame d'Épinay; mais elle avoit si peu insisté, que je persistai à ne point regarder cette tentative comme sérieuse, et je ris seulement du beau personnage que j'aurois fait là, si j'eusse eu la sottise de m'en charger. Au reste, elle gagna beaucoup à mon refus, car elle vint à bout d'engager son mari même à l'accompagner.

Quelques jours après, je reçus de Diderot le billet que je vais transcrire. Ce billet seulement plié en deux, de manière que tout le dedans se lisoit sans peine, me fut adressé chez madame d'Épinay, et recommandé à M. de Linant, le gouverneur du fils et le confident de la mère.

*Billet de Diderot*, liasse A, nº 52.

« Je suis fait pour vous aimer et pour vous donner « du chagrin. J'apprends que madame d'Épinay va à « Genève, et je n'entends point dire que vous l'ac« compagniez. Mon ami, content de madame d'Épi« nay, il faut partir avec elle: mécontent, il faut « partir beaucoup plus vite. Êtes-vous surchargé du « poids des obligations que vous lui avez? voilà une « occasion de vous acquitter en partie et de vous sou« lager. Trouverez-vous une autre occasion dans votre « vie, de lui témoigner votre reconnoissance? Elle « va dans un pays où elle sera comme tombée des « nues. Elle est malade: elle aura besoin d'amuse« ment et de distraction. L'hiver! voyez, mon ami. « L'objection de votre santé peut être beaucoup plus

« forte que je ne le crois. Mais êtes-vous plus mal au-
« jourd'hui que vous ne l'étiez il y a un mois, et que
« vous ne le serez au commencement du printemps?
« Ferez-vous dans trois mois d'ici le voyage plus com-
« modément qu'aujourd'hui? Pour moi je vous avoue
« que si je ne pouvois supporter la chaise, je pren-
« drois un bâton et je la suivrois. Et puis ne craignez-
« vous point qu'on ne mésinterprète votre conduite?
« On vous soupçonnera, ou d'ingratitude, ou d'un
« autre motif secret. Je sais bien que, quoi que vous
« fassiez, vous aurez toujours pour vous le témoi-
« gnage de votre conscience: mais ce témoignage suf-
« fit-il seul, et est-il permis de négliger jusqu'à certain
« point celui des autres hommes? Au reste, mon ami,
« c'est pour m'acquitter avec vous et avec moi, que je
« vous écris ce billet. S'il vous déplaît, jetez-le au feu,
« et qu'il n'en soit non plus question que s'il n'eût
« jamais été écrit. Je vous salue, vous aime, et vous
« embrasse. »

Le tremblement de colère, l'éblouissement qui me gagnoient en lisant ce billet, et qui me permirent à peine de l'achever, ne m'empêchèrent pas d'y remarquer l'adresse avec laquelle Diderot y affectoit un ton plus doux, plus caressant, plus honnête que dans toutes ses autres lettres, dans lesquelles il me traitoit tout au plus de mon cher, sans daigner m'y donner le nom d'ami. Je vis aisément le ricochet par lequel me venoit ce billet, dont la suscription, la forme et la marche déceloient même assez maladroitement le détour: car nous nous écrivions ordinairement par la poste ou par le messager de Montmorenci, et

ce fut la première et l'unique fois qu'il se servit de cette voie-là.

Quand le premier transport de mon indignation me permit d'écrire, je lui traçai précipitamment la réponse suivante, que je portai sur-le-champ, de l'Hermitage où j'étois pour lors, à la Chevrette, pour la montrer à madame d'Épinay, à qui dans mon aveugle colère je la voulus lire moi-même, ainsi que le billet de Diderot.

« Mon cher ami, vous ne pouvez savoir ni la force « des obligations que je puis avoir à madame d'Épi- « nay, ni jusqu'à quel point elles me lient, ni si elle a « réellement besoin de moi dans son voyage, ni si elle « desire que je l'accompagne, ni s'il m'est possible « de le faire, ni les raisons que je puis avoir de m'en « abstenir. Je ne refuse pas de discuter avec vous tous « ces points; mais, en attendant, convenez que me « prescrire si affirmativement ce que je dois faire, « sans vous être mis en état d'en juger, c'est mon « cher philosophe, opiner en franc étourdi. Ce que je « vois de pis à cela, est que votre avis ne vient pas de « vous. Outre que je suis peu d'humeur à me laisser « mener sous votre nom par le tiers et le quart, je « trouve à ces ricochets certains détours qui ne vont « pas à votre franchise, et dont vous ferez bien, pour « vous et pour moi, de vous abstenir désormais.

« Vous craignez qu'on n'interpréte mal ma con- « duite; mais je défie un cœur comme le vôtre d'oser « mal penser du mien. D'autres, peut-être, parleroient « mieux de moi si je leur ressemblois davantage. Que « Dieu me préserve de me faire approuver d'eux! Que

« les méchants m'épient et m'interprètent : Rousseau « n'est pas fait pour les craindre, ni Diderot pour les « écouter.

« Si votre billet m'a déplu, vous voulez que je le « jette au feu, et qu'il n'en soit plus question. Pensez- « vous qu'on oublie ainsi ce qui vient de vous? Mon « cher, vous faites aussi bon marché de mes larmes « dans les peines que vous me donnez, que de ma vie « et de ma santé dans les soins que vous m'exhortez à « prendre. Si vous pouviez vous corriger de cela, « votre amitié m'en seroit plus douce, et j'en devien- « drois moins à plaindre. »

En entrant dans la chambre de madame d'Épinay, je trouvai Grimm avec elle, et j'en fus charmé. Je leur lus à haute et claire voix mes deux lettres avec une intrépidité dont je ne me serois pas cru capable, et j'y ajoutai, en finissant, quelques discours qui ne la démentoient pas. A cette audace inattendue dans un homme ordinairement si craintif, je les vis l'un et l'autre atterrés, abasourdis, ne répondant pas un mot; je vis surtout cet homme arrogant baisser les yeux à terre, et n'oser soutenir les étincelles de mes regards : mais dans le même instant, au fond de son cœur il juroit ma perte, et je suis sûr qu'ils la concertèrent avant de se séparer.

Ce fut à peu près dans ce temps-là que je reçus enfin par madame d'Houdetot la réponse de Saint-Lambert (liasse A, n° 57), datée encore de Wolfenbutel, peu de jours après son accident, à ma lettre qui avoit tardé long-temps en route. Cette réponse m'apporta des consolations, dont j'avois grand besoin

dans ce moment-là par les témoignages d'estime et d'amitié dont elle étoit pleine, et qui me donnèrent le courage et la force de les mériter. Dès ce moment, je fis mon devoir; mais il est constant que si Saint-Lambert se fût trouvé moins sensé, moins généreux, moins honnête homme, j'étois perdu sans retour.

La saison devenoit mauvaise, et l'on commençoit à quitter la campagne. Madame d'Houdetot me marqua le jour où elle comptoit venir faire ses adieux à la vallée, et me donna rendez-vous à Eaubonne. Ce jour se trouva par hasard le même où madame d'Épinay quittoit la Chevrette pour aller à Paris achever les préparatifs de son voyage. Heureusement elle partit le matin, et j'eus le temps encore, en la quittant, d'aller dîner avec sa belle-sœur. J'avois la lettre de Saint-Lambert dans ma poche; je la relus plusieurs fois en marchant. Cette lettre me servit d'égide contre ma foiblesse. Je fis et tins la résolution de ne voir plus en madame d'Houdetot que mon amie et la maîtresse de mon ami; et je passai tête à tête avec elle quatre ou cinq heures dans un calme délicieux, préférable infiniment, même quant à la jouissance, à ces accès de fièvre ardente, que jusqu'alors j'avois eus auprès d'elle. Comme elle savoit trop que mon cœur n'étoit pas changé, elle fut sensible aux efforts que j'avois faits pour me vaincre; elle m'estima davantage, et j'eus le plaisir de voir que son amitié pour moi n'étoit point éteinte. Elle m'annonça le prochain retour de Saint-Lambert, qui, quoique assez bien rétabli de son attaque, n'étoit plus en état de soutenir les fatigues de la guerre, et quittoit le service pour venir vivre paisi-

blement auprès d'elle. Nous formâmes le projet charmant d'une étroite société entre nous trois, et nous pouvions espérer que l'exécution de ce projet seroit durable, vu que tous les sentiments qui peuvent unir des cœurs sensibles et droits en faisoient la base, et que nous rassemblions à nous trois assez de talents et de connoissances pour nous suffire à nous-mêmes, et n'avoir besoin d'aucun supplément étranger. Hélas! en me livrant à l'espoir d'une si douce vie, je ne songeois guère à celle qui m'attendoit.

Nous parlâmes ensuite de ma situation présente avec madame d'Épinay. Je lui montrai la lettre de Diderot, avec ma réponse; je lui détaillai tout ce qui s'étoit passé à ce sujet, et je lui déclarai la résolution où j'étois de quitter l'Hermitage. Elle s'y opposa vivement, et par des raisons toutes puissantes sur mon cœur. Elle me témoigna combien elle auroit desiré que j'eusse fait le voyage de Genève, prévoyant qu'on ne manqueroit pas de la compromettre dans mon refus : ce que la lettre de Diderot sembloit annoncer d'avance. Cependant, comme elle savoit mes raisons aussi bien que moi-même, elle n'insista pas sur cet article; mais elle me conjura d'éviter tout éclat, à quelque prix que ce pût être, et de pallier mon refus de raisons assez plausibles pour éloigner l'injuste soupçon qu'elle pût y avoir part. Je lui dis qu'elle ne m'imposoit pas une tâche aisée; mais que, résolu d'expier mes torts au prix même de ma réputation, je voulois donner la préférence à la sienne, en tout ce que l'honneur me permettroit d'endurer. On connoîtra bientôt si j'ai su remplir cet engagement.

Je le puis jurer, loin que ma passion malheureuse eût rien perdu de sa force, je n'aimai jamais ma Sophie aussi vivement, aussi tendrement que je fis ce jour-là. Mais telle fut l'impression que firent sur moi la lettre de Saint-Lambert, le sentiment du devoir et l'horreur de la perfidie, que, durant toute cette entrevue, mes sens me laissèrent pleinement en paix auprès d'elle, et que je ne fus pas même tenté de lui baiser la main. En partant, elle m'embrassa devant ses gens. Ce baiser, si différent de ceux que je lui avois dérobés quelquefois sous les feuillages, me fut garant que j'avois repris l'empire de moi-même: je suis presque assuré que si mon cœur avoit eu le temps de se raffermir dans le calme, il ne me falloit pas trois mois pour être guéri radicalement.

Ici finissent mes liaisons personnelles avec madame d'Houdetot...: liaisons dont chacun a pu juger sur les apparences selon les dispositions de son propre cœur, mais dans lesquelles la passion que m'inspira cette aimable femme, passion la plus vive peut-être qu'aucun homme ait jamais sentie, s'honorera toujours entre le ciel et nous, des rares et pénibles sacrifices faits par tous deux au devoir, à l'honneur, à l'amour, et à l'amitié. Nous nous étions trop élevés aux yeux l'un de l'autre, pour pouvoir nous avilir aisément. Il faudroit être indigne de toute estime, pour se résoudre à en perdre une de si haut prix, et l'énergie même des sentiments qui pouvoient nous rendre coupables fut ce qui nous empêcha de le devenir.

C'est ainsi qu'après une si longue amitié pour l'une de ces deux femmes, et un vif amour pour l'autre,

je leur fis séparément mes adieux en un même jour; à l'une pour ne la revoir de ma vie, à l'autre pour ne la revoir que deux fois dans les occasions que je dirai ci-après.

Après leur départ, je me trouvai dans un grand embarras pour remplir tant de devoirs pressants et contradictoires, suites de mes imprudences. Si j'eusse été dans mon état naturel, après la proposition et le refus de ce voyage de Genève, je n'avois qu'à rester tranquille, et tout étoit dit. Mais j'en avois sottement fait une affaire qui ne pouvoit rester dans l'état où elle étoit, et je ne pouvois me dispenser de toute ultérieure explication, qu'en quittant l'Hermitage; ce que je venois de promettre à madame d'Houdetot de ne pas faire, au moins pour le moment présent. De plus, elle avoit exigé que j'excusasse auprès de mes soi-disants amis le refus de ce voyage, afin qu'on ne lui imputât pas ce refus. Cependant je n'en pouvois alléguer la véritable cause, sans outrager madame d'Épinay, à qui je devois certainement de la reconnoissance, après tout ce qu'elle avoit fait pour moi. Tout bien considéré, je me trouvai dans la dure mais indispensable alternative de manquer à madame d'Épinay, à madame d'Houdetot, ou à moi-même, et je pris le dernier parti. Je le pris hautement, pleinement, sans tergiverser, et avec une générosité digne assurément de laver les fautes qui m'avoient réduit à cette extrémité. Ce sacrifice, dont mes ennemis ont su tirer parti, et qu'ils attendoient peut-être, a fait la ruine de ma réputation, et m'a ôté, par leurs soins, l'estime publique; mais il m'a rendu la mienne, et m'a consolé

dans mes malheurs. Ce n'est pas la dernière fois, comme on verra, que j'ai fait de pareils sacrifices, ni la dernière aussi qu'on s'en est prévalu pour m'accabler.

Grimm étoit le seul qui parût n'avoir pris aucune part dans cette affaire; et ce fut à lui que je résolus de m'adresser. Je lui écrivis une longue lettre, dans laquelle j'exposai le ridicule de vouloir me faire un devoir de ce voyage de Genève, l'inutilité, l'embarras même dont j'y aurois été à madame d'Épinay, et les inconvénients qui en auroient résulté pour moi-même. Je ne résistai pas, dans cette lettre, à la tentation de lui laisser voir que j'étois instruit, et qu'il me paroissoit singulier qu'on prétendît que c'étoit à moi de faire ce voyage, tandis que lui-même s'en dispensoit, et qu'on ne faisoit pas mention de lui. Cette lettre, où faute de pouvoir dire nettement mes raisons, je fus forcé de battre souvent la campagne, m'auroit donné dans le public l'apparence de bien des torts; mais elle étoit un exemple de retenue et de discrétion pour les gens qui, comme Grimm, étoient au fait des choses que j'y taisois, et qui justifioient pleinement ma conduite. Je ne craignis pas même de mettre un préjugé de plus contre moi, en prêtant l'avis de Diderot à mes autres amis, pour insinuer que madame d'Houdetot avoit pensé de même, comme il étoit vrai, et taisant que, sur mes raisons, elle avoit changé d'avis. Je ne pouvois mieux la disculper du soupçon de conniver avec moi, qu'en paroissant, sur ce point, mécontent d'elle.

Cette lettre finissoit par un acte de confiance, dont

tout autre homme auroit été touché; car en exhortant Grimm à peser mes raisons et à me marquer après cela son avis, je lui marquois que cet avis seroit suivi, quel qu'il pût être: et c'étoit mon intention, eût-il même opiné pour mon départ; car M. d'Épinay s'étant fait le conducteur de sa femme dans ce voyage, le mien prenoit alors un coup d'œil tout différent: au lieu que c'étoit moi d'abord qu'on voulut charger de cet emploi, et qu'il ne fut question de lui qu'après mon refus.

La réponse de Grimm se fit attendre; elle fut singulière. Je vais la transcrire ici. (Voyez liasse A, nº 59.)

« Le départ de madame d'Épinay est reculé; son « fils est malade, il faut attendre qu'il soit rétabli. Je « rêverai à votre lettre. Tenez-vous tranquille à votre « Hermitage. Je vous ferai passer mon avis à temps. « Comme elle ne partira sûrement pas de quelques « jours, rien ne presse. En attendant, si vous le jugez « à propos, vous pouvez lui faire vos offres, quoique « cela me paroisse encore assez égal. Car, connoissant « votre position aussi bien que vous-même, je ne doute « point qu'elle ne réponde à vos offres comme elle le « doit; et tout ce que je vois à gagner à cela, c'est que « vous pourrez dire à ceux qui vous pressent que si « vous n'avez pas été, ce n'est pas faute de vous être « offert. Au reste, je ne vois pas pourquoi vous voulez « absolument que le philosophe soit le porte-voix de « tout le monde, et parceque son avis est que vous « partiez, pourquoi vous imaginez que tous vos amis « prétendent la même chose. Si vous écrivez à madame « d'Épinay, sa réponse peut vous servir de réplique

« à tous ces amis, puisqu'il vous tient tant au cœur « de leur répliquer. Adieu : je salue madame Le Vas- « seur et le Criminel [1]. »

Frappé d'étonnement en lisant cette lettre, je cherchois avec inquiétude ce qu'elle pouvoit signifier, et je ne trouvois rien. Comment ! au lieu de me répondre avec simplicité sur la mienne, il prend du temps pour y rêver, comme si celui qu'il avoit déjà pris ne lui avoit pas suffi. Il m'avertit même de la suspension dans laquelle il me veut tenir, comme s'il s'agissoit d'un profond problème à résoudre, ou comme s'il importoit à ses vues de m'ôter tout moyen de pénétrer son sentiment, jusqu'au moment qu'il voudroit me le déclarer. Que signifient donc ces précautions, ces retardements, ces mystères? Est-ce ainsi qu'on répond à la confiance? Cette allure est-elle celle de la droiture et de la bonne foi? Je cherchois en vain quelque interprétation favorable à cette conduite; je n'en trouvois point. Quel que fût son dessein, s'il m'étoit contraire, sa position en facilitoit l'exécution, sans que, par la mienne, il me fût possible d'y mettre obstacle. En faveur dans la maison d'un grand prince, répandu dans le monde, donnant le ton à nos communes sociétés, dont il étoit l'oracle, il pouvoit, avec son adresse ordinaire, disposer à son aise toutes ses machines; et moi, seul dans mon Hermitage, loin de tout, sans avis de personne, sans aucune commu-

[1] Le père Le Vasseur, que sa femme menoit un peu rudement, l'appeloit le *Lieutenant criminel*. Grimm donnoit, par plaisanterie, le même nom à la fille; et, pour abréger, il lui plut ensuite d'en retrancher le premier mot.

nication, je n'avois d'autre parti que d'attendre et rester en paix : seulement j'écrivis à madame d'Épinay, sur la maladie de son fils, une lettre aussi honnête qu'elle pouvoit l'être, mais où je ne donnai pas dans le piége de lui offrir de partir avec elle.

Après des siècles d'attente dans la cruelle incertitude où cet homme barbare m'avoit plongé, j'appris au bout de huit ou dix jours que madame d'Épinay étoit partie, et je reçus de lui une seconde lettre. Elle n'étoit que de sept à huit lignes, que je n'achevai pas de lire.... C'étoit une rupture, mais dans des termes tels que la plus infernale haine les peut dicter, et qui même devenoient bêtes à force de vouloir être offensants. Il me défendoit sa présence comme il m'auroit défendu ses états. Il ne manquoit à sa lettre, pour faire rire, que d'être lue avec plus de sang froid. Sans la transcrire, sans même en achever la lecture *, je la lui renvoyai sur-le-champ avec celle-ci :

* Cette lettre de Grimm à Rousseau est rapportée dans les Mémoires de madame d'Épinay (tom. III, p. 169); elle n'est pas de *sept à huit lignes*, elle a une page et demie d'impression. On remarque aussi que l'intention de rompre n'y est prononcée qu'à la fin; de sorte que si Rousseau n'en avoit pas, comme il le dit deux fois, *achevé la lecture*, il n'auroit pas pu connoître cette intention ni en parler si positivement. Mais il y a plus : dans une lettre à madame d'Houdetot, du 8 novembre 1757 (et non pas 1758, comme le portent toutes les éditions), il lui annonce avoir reçu de Grimm une lettre *qui l'a fait frémir*, et qu'il la lui a renvoyée à l'instant, *de peur de la lire une seconde fois;* donc il l'avoit lue une première. — L'intérêt de la vérité nous a fait une loi de faire remarquer ces contradictions, dont le lecteur indulgent ne tirera pas des conséquences trop défavorables à notre auteur, s'il veut bien considérer l'ensemble des circonstances et la triste position où l'avoient mis, d'une part, son caractère ombrageux; de l'autre, un amour insensé.

« Je me refusois à ma juste défiance, j'achéve trop « tard de vous connoître.

« Voilà donc la lettre que vous vous êtes donné le « loisir de méditer : je vous la renvoie ; elle n'est pas « pour moi. Vous pouvez montrer la mienne à toute « la terre, et me haïr ouvertement ; ce sera de votre « part une fausseté de moins. »

Ce que je lui disois, qu'il pouvoit montrer ma précédente lettre, se rapportoit à un article de la sienne, sur lequel on pourra juger de la profonde adresse qu'il mit à toute cette affaire.

J'ai dit que pour gens qui n'étoient pas au fait, ma lettre pouvoit donner sur moi bien des prises. Il le vit avec joie ; mais comment se prévaloir de cet avantage sans se compromettre ? En montrant cette lettre, il s'exposoit au reproche d'abuser de la confiance de son ami.

Pour sortir de cet embarras, il imagina de rompre avec moi, de la façon la plus piquante qu'il fût possible, et de me faire valoir dans sa lettre la grace qu'il me faisoit de ne pas montrer la mienne. Il étoit bien sûr que, dans l'indignation de ma colère, je me refuserois à sa feinte discrétion, et lui permettrois de montrer ma lettre à tout le monde : c'étoit précisément ce qu'il vouloit, et tout arriva comme il l'avoit arrangé. Il fit courir ma lettre dans tout Paris, avec

Sur cette même lettre de Grimm, au surplus, M. de Musset observe très judicieusement qu'il est fâcheux que Rousseau la lui ait renvoyée. « Grimm, dit-il, n'étant mort qu'en 1807, a vu publier « les *Confessions*, et, possesseur de la lettre, a pu l'arranger comme « il convenoit à ses intérêts. Le peu de rapport entre cette lettre et « l'analyse qu'en donne Jean-Jacques permet cette supposition. »

des commentaires de sa façon, qui pourtant n'eurent pas tout le succès qu'il s'en étoit promis. On ne trouva pas que la permission de montrer ma lettre, qu'il avoit su m'extorquer, l'exemptât du blâme de m'avoir si légèrement pris au mot pour me nuire. On demandoit toujours quels torts personnels j'avois avec lui, pour autoriser une si violente haine. Enfin, l'on trouvoit que, quand j'aurois eu de tels torts qui l'auroient obligé de rompre, l'amitié, même éteinte, avoit encore des droits qu'il auroit dû respecter. Mais malheureusement Paris est frivole; ces remarques du moment s'oublient; l'absent infortuné se néglige; l'homme qui prospère en impose par sa présence; le jeu de l'intrigue et de la méchanceté se soutient, se renouvelle, et bientôt son effet sans cesse renaissant efface tout ce qui l'a précédé.

Voilà comment, après m'avoir si long-temps trompé, cet homme enfin quitta pour moi son masque, persuadé que, dans l'état où il avoit amené les choses, il cessoit d'en avoir besoin. Soulagé de la crainte d'être injuste envers ce misérable, je l'abandonnai à son propre cœur, et cessai de penser à lui. Huit jours après avoir reçu cette lettre, je reçus de madame d'Épinay sa réponse, datée de Genève, à ma précédente (liasse B, n° 10). Je compris, au ton qu'elle y prenoit pour la première fois de sa vie, que l'un et l'autre, comptant sur le succès de leurs mesures, agissoient de concert, et que, me regardant comme un homme perdu sans ressource, ils se livroient désormais sans risque au plaisir d'achever de m'écraser.

Mon état, en effet, étoit des plus déplorables. Je voyois s'éloigner de moi tous mes amis, sans qu'il me fût possible de savoir ni comment ni pourquoi. Diderot, qui se vantoit de me rester, de me rester seul, et qui depuis trois mois me promettoit une visite, ne venoit point. L'hiver commençoit à se faire sentir, et avec lui les atteintes de mes maux habituels. Mon tempérament, quoique vigoureux, n'avoit pu soutenir les combats de tant de passions contraires: j'étois dans un épuisement qui ne me laissoit ni force ni courage pour résister à rien. Quand mes engagements, quand les continuelles représentations de Diderot et de madame d'Houdetot m'auroient permis en ce moment de quitter l'Hermitage, je ne savois ni où aller ni comment me traîner. Je restois immobile et stupide, sans pouvoir agir ni penser. La seule idée d'un pas à faire, d'une lettre à écrire, d'un mot à dire, me faisoit frémir. Je ne pouvois cependant laisser la lettre de madame d'Épinay sans réplique, à moins de m'avouer digne des traitements dont elle et son ami m'accabloient. Je pris le parti de lui notifier mes sentiments et mes résolutions, ne doutant pas un moment que, par humanité, par générosité, par bienséance, par les bons sentiments que j'avois cru voir en elle, malgré les mauvais, elle ne s'empressât d'y souscrire. Voici ma lettre.

A l'Hermitage, le 23 novembre 1757.

« Si l'on mouroit de douleur, je ne serois pas en « vie. Mais enfin j'ai pris mon parti. L'amitié est « éteinte entre nous, madame; mais celle qui n'est

« plus garde encore des droits que je sais respecter. « Je n'ai point oublié vos bontés pour moi, et vous « pouvez compter de ma part sur toute la reconnois« sance qu'on peut avoir pour quelqu'un qu'on ne doit « plus aimer. Toute autre explication seroit inutile : j'ai « pour moi ma conscience, et vous renvoie à la vôtre.

« J'ai voulu quitter l'Hermitage, et je le devois. « Mais on prétend qu'il faut que j'y reste jusqu'au « printemps; et puisque mes amis le veulent, j'y res« terai jusqu'au printemps, si vous y consentez. »

Cette lettre écrite et partie, je ne pensai plus qu'à me tranquilliser à l'Hermitage, en y soignant ma santé, tâchant de recouvrer des forces, et de prendre des mesures pour en sortir au printemps, sans bruit et sans afficher une rupture. Mais ce n'étoit pas là le compte de monsieur Grimm et de madame d'Épinay, comme on verra dans un moment.

Quelques jours après, j'eus enfin le plaisir de recevoir de Diderot cette visite si souvent promise et manquée. Elle ne pouvoit venir plus à propos ; c'étoit mon plus ancien ami; c'étoit presque le seul qui me restât : on peut juger du plaisir que j'eus à le voir dans ces circonstances. J'avois le cœur plein, je l'épanchai dans le sien. Je l'éclairai sur beaucoup de faits qu'on lui avoit tus, déguisés, ou supposés. Je lui appris, de tout ce qui s'étoit passé, ce qu'il m'étoit permis de lui dire. Je n'affectai point de lui taire ce qu'il ne savoit que trop, qu'un amour aussi malheureux qu'insensé avoit été l'instrument de ma perte; mais je ne convins jamais que madame d'Houdetot en fût instruite, ou du moins que je le lui eusse déclaré.

Je lui parlai des indignes manœuvres de madame d'Épinay pour surprendre des lettres très innocentes que sa belle-sœur m'écrivoit. Je voulus qu'il apprît ces détails de la bouche même des personnes qu'elle avoit tenté de séduire. Thérèse le lui fit exactement: mais que devins-je quand ce fut le tour de la mère, et que je l'entendis déclarer et soutenir que rien de cela n'étoit à sa connoissance? Ce furent ses termes, et jamais elle ne s'en départit. Il n'y avoit pas quatre jours qu'elle m'en avoit répété le récit à moi-même, et elle me dément en face devant mon ami. Ce trait me parut décisif, et je sentis alors vivement mon imprudence d'avoir gardé si long-temps une pareille femme auprès de moi. Je ne m'étendis point en invectives contre elle; à peine daignai-je lui dire quelques mots de mépris. Je sentis ce que je devois à la fille, dont l'inébranlable droiture contrastoit avec l'indigne lâcheté de la mère. Mais dès-lors mon parti fut pris sur le compte de la vieille, et je n'attendis que le moment de l'exécuter.

Ce moment vint plus tôt que je ne l'avois attendu. Le 10 décembre, je reçus de madame d'Épinay réponse à ma précédente lettre. En voici le contenu:

A Genève, le 1[er] décembre 1757. (Liasse B, n° 11.)

« Après vous avoir donné, pendant plusieurs an-
« nées, toutes les marques possibles d'amitié et d'in-
« térêt, il ne me reste qu'à vous plaindre. Vous êtes
« ben malheureux. Je desire que votre conscience
« soit aussi tranquille que la mienne. Cela pourroit
« être nécessaire au repos de votre vie.

« Puisque vous vouliez quitter l'Hermitage, et que « vous le deviez, je suis étonnée que vos amis vous « aient retenu. Pour moi, je ne consulte point les « miens sur mes devoirs, et je n'ai plus rien à vous « dire sur les vôtres. »

Un congé si imprévu, mais si nettement prononcé, ne me laissa pas un instant à balancer. Il falloit sortir sur-le-champ, quelque temps qu'il fît, en quelque état que je fusse, dussé-je coucher dans les bois et sur la neige, dont la terre étoit alors couverte, et quoi que pût dire et faire madame d'Houdetot; car je voulois bien lui complaire en tout, mais non pas jusqu'à l'infamie.

Je me trouvai dans le plus terrible embarras où j'aie été de mes jours; mais ma résolution étoit prise: je jurai, quoi qu'il arrivât, de ne pas coucher à l'Hermitage le huitième jour. Je me mis en devoir de sortir mes effets, déterminé à les laisser en plein champ, plutôt que de ne pas rendre les clefs dans la huitaine; car je voulois surtout que tout fût fait avant qu'on pût écrire à Genève et recevoir réponse. J'étois d'un courage que je ne m'étois jamais senti: toutes mes forces étoient revenues. L'honneur et l'indignation m'en rendirent sur lesquelles madame d'Épinay n'avoit pas compté. La fortune aida mon audace. M. Mathas, procureur-fiscal de M. le prince de Condé, entendit parler de mon embarras. Il me fit offrir une petite maison qu'il avoit à son jardin de Mont-Louis à Montmorenci. J'acceptai avec empressement et reconnoissance. Le marché fut bientôt fait; je fis en hâte acheter quelques meubles, avec ceux que j'avois déjà, pour

nous coucher Thérèse et moi. Je fis charrier mes effets à grand'peine et à grands frais : malgré la glace et la neige, mon déménagement fut fait dans deux jours, et le 15 décembre je rendis les clefs de l'Hermitage, après avoir payé les gages du jardinier, ne pouvant payer mon loyer.

Quant à madame Le Vasseur, je lui déclarai qu'il falloit nous séparer : sa fille voulut m'ébranler ; je fus inflexible. Je la fis partir pour Paris, dans la voiture du messager, avec tous les effets et meubles que sa fille et elle avoient en commun. Je lui donnai quelque argent, et je m'engageai à lui payer son loyer chez ses enfants ou ailleurs, à pourvoir à sa subsistance autant qu'il me seroit possible, et à ne jamais la laisser manquer de pain, tant que j'en aurois moi-même.

Enfin, le surlendemain de mon arrivée à Mont-Louis, j'écrivis à madame d'Épinay la lettre suivante.

A Montmorenci, le 17 décembre 1757.

« Rien n'est si simple et si nécessaire, madame, « que de déloger de votre maison, quand vous n'ap- « prouvez pas que j'y reste. Sur votre refus de con- « sentir que je passasse à l'Hermitage le reste de « l'hiver, je l'ai donc quitté le 15 décembre. Ma des- « tinée étoit d'y entrer malgré moi [a], et d'en sortir de « même. Je vous remercie du séjour que vous m'avez « engagé d'y faire, et je vous en remercierois davan- « tage, si je l'avois payé moins cher. Au reste, vous « avez raison de me croire malheureux ; personne au

[a] VAR...... *malgré mes amis et malgré moi.* — Cette variante est tirée des Mémoires de madame d'Épinay, où la même lettre est rapportée.

« monde ne sait mieux que vous combien je dois l'être.
« Si c'est un malheur de se tromper sur le choix de
« ses amis, c'en est un autre non moins cruel de revenir
« d'une erreur si douce. » *

Tel est le narré fidèle de ma demeure à l'Hermitage, et des raisons qui m'en ont fait sortir. Je n'ai pu couper ce récit, et il importoit de le suivre avec la plus grande exactitude, cette époque de ma vie ayant eu sur la suite une influence qui s'étendra jusqu'à mon dernier jour.

* Cette lettre, rapportée dans les Mémoires de madame d'Épinay, y est terminée par cette apostille : *Votre jardinier est payé jusqu'au premier janvier.* Cette apostille ne se trouve dans aucune édition des *Confessions*, et n'est pas même dans le premier manuscrit, où Rousseau n'a pu l'omettre que par erreur ; car elle est nécessaire pour comprendre la réponse de madame d'Épinay, qu'on verra dans le Livre suivant.

Cette rupture avec madame d'Épinay fournit matière à plus d'une observation ; mais la rupture avec Diderot, qui suivit bientôt après, et dont Rousseau va parler, se liant aux mêmes circonstances, nous ferons ci-après de l'une et de l'autre la matière d'une seule note.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

# LIVRE DIXIÈME.

(1758.)

La force extraordinaire qu'une effervescence passagère m'avoit donnée pour quitter l'Hermitage, m'abandonna sitôt que j'en fus dehors. A peine fus-je établi dans ma nouvelle demeure, que de vives et fréquentes attaques de mes rétentions se compliquèrent avec l'incommodité nouvelle d'une descente qui me tourmentoit depuis quelque temps, sans que je susse que c'en étoit une. Je tombai bientôt dans les plus cruels accidents. Le médecin Thierry, mon ancien ami, vint me voir et m'éclaira sur mon état. Les sondes, les bougies, les bandages, tout l'appareil des infirmités de l'âge rassemblé autour de moi, me fit durement sentir qu'on n'a plus le cœur jeune impunément quand le corps a cessé de l'être. La belle saison ne me rendit point mes forces; et je passai toute l'année 1758 dans un état de langueur qui me fit croire que je touchois à la fin de ma carrière. J'en voyois approcher le terme avec une sorte d'empressement. Revenu des chimères de l'amitié, détaché de tout ce qui m'avoit fait aimer la vie, je n'y voyois plus rien qui pût me la rendre agréable: je n'y voyois plus

que des maux et des misères qui m'empêchoient de jouir de moi. J'aspirois au moment d'être libre et d'échapper à mes ennemis. Mais reprenons le fil des événements.

Il paroît que ma retraite à Montmorenci déconcerta madame d'Épinay : vraisemblablement elle ne s'y étoit pas attendue. Mon triste état, la rigueur de la saison, l'abandon général où je me trouvois, tout leur faisoit croire, à Grimm et à elle, qu'en me poussant à la dernière extrémité, ils me réduiroient à crier merci, et à m'avilir aux dernières bassesses, pour être laissé dans l'asile dont l'honneur m'ordonnoit de sortir. Je délogeai si brusquement qu'ils n'eurent pas le temps de prévenir le coup, et il ne leur resta plus que le choix de jouer à quitte ou double, et d'achever de me perdre ou de tâcher de me ramener. Grimm prit le premier parti : mais je crois que madame d'Épinay eût préféré l'autre; et j'en juge par sa réponse à ma dernière lettre, où elle radoucit beaucoup le ton qu'elle avoit pris dans les précédentes, et où elle sembloit ouvrir la porte à un raccommodement. Le long retard de cette réponse, qu'elle me fit attendre un mois entier, indique assez l'embarras où elle se trouvoit pour lui donner un tour convenable, et les délibérations dont elle la fit précéder. Elle ne pouvoit s'avancer plus loin sans se commettre : mais après ses lettres précédentes, et après ma brusque sortie de sa maison, l'on ne peut qu'être frappé du soin qu'elle prend dans cette lettre de n'y pas laisser glisser un seul mot désobligeant. Je vais la transcrire en entier, afin qu'on en juge.

A Genève, le 17 janvier 1758. (liasse B, n° 23.)

« Je n'ai reçu votre lettre du 17 décembre, mon-« sieur, qu'hier. On me l'a envoyée dans une caisse « remplie de différentes choses, qui a été tout ce temps « en chemin. Je ne répondrai qu'à l'apostille : quant « à la lettre, je ne l'entends pas bien; et si nous étions « dans le cas de nous expliquer, je voudrois bien « mettre tout ce qui s'est passé sur le compte d'un « malentendu. Je reviens à l'apostille. Vous pouvez « vous rappeler, monsieur, que nous étions convenus « que les gages du jardinier de l'Hermitage passeroient « par vos mains, pour lui mieux faire sentir qu'il dé-« pendoit de vous, et pour vous éviter des scènes aussi « ridicules et indécentes qu'en avoit fait son prédé-« cesseur. La preuve en est, que les premiers quartiers « de ses gages vous ont été remis, et que j'étois con-« venue avec vous, peu de jours avant mon départ, de « vous faire rembourser vos avances. Je sais que vous « en fîtes d'abord difficulté : mais ces avances, je vous « avois prié de les faire; il étoit simple de m'acquitter, « et nous en convînmes. Cahouet m'a marqué que vous « n'avez point voulu recevoir cet argent. Il y a assu-« rément du quiproquo là-dedans. Je donne ordre « qu'on vous le reporte, et je ne vois pas pourquoi « vous voudriez payer mon jardinier, malgré nos con-« ventions, et au-delà même du terme que vous avez « habité l'Hermitage. Je compte donc, monsieur, « que vous rappelant tout ce que j'ai l'honneur de « vous dire, vous ne refuserez pas d'être remboursé « de l'avance que vous avez bien voulu faire pour « moi. »

Après tout ce qui s'étoit passé, ne pouvant plus prendre de confiance en madame d'Épinay, je ne voulus point renouer avec elle; je ne répondis point à cette lettre, et notre correspondance finit là *. Voyant mon parti pris, elle prit le sien; et entrant alors dans toutes les vues de Grimm et de la coterie Holbachique, elle unit ses efforts aux leurs pour me couler à fond. Tandis qu'ils travailloient à Paris, elle travailloit à Genève. Grimm, qui dans la suite alla l'y joindre, acheva ce qu'elle avoit commencé. Tronchin, qu'ils n'eurent pas de peine à gagner, les seconda puissamment, et devint le plus furieux de mes persécuteurs, sans avoir jamais eu de moi, non plus que Grimm, le moindre sujet de plainte. Tous trois d'accord semèrent sourdement dans Genève le germe qu'on y vit éclore quatre ans après.

Ils eurent plus de peine à Paris, où j'étois plus connu, et où les cœurs, moins disposés à la haine, n'en reçurent pas si aisément les impressions. Pour porter leurs coups avec plus d'adresse, ils commencèrent par débiter que c'étoit moi qui les avois quittés. (*Voyez* la lettre de Deleyre, liasse B, n° 30.) De là, feignant d'être toujours mes amis, ils semoient adroite-

* Les Mémoires de madame d'Epinay démentent cette assertion; car on y rapporte (tom. III, p. 256) une réponse de Rousseau que madame d'Épinay qualifie *plus impertinente que toutes ses autres lettres*, et dont l'éditeur des Mémoires a eu la complaisance de nous montrer l'original. On peut bien croire que Rousseau, écrivant plus de dix ans après l'événement, avoit tout-à-fait perdu le souvenir de cette réponse. Quoi qu'il en soit, on la trouvera dans la *Correspondance* (année 1758, n° 160); elle commence par ces mots : *Je vois, madame, que mes lettres..... etc.*

ment leurs accusations malignes, comme des plaintes de l'injustice de leur ami. Cela faisoit que, moins en garde, on étoit plus porté à les écouter et à me blâmer. Les sourdes accusations de perfidie et d'ingratitude se débitoient avec plus de précaution, et par là même avec plus d'effet. Je sus qu'ils m'imputoient des noirceurs atroces, sans jamais pouvoir apprendre en quoi ils les faisoient consister. Tout ce que je pus déduire de la rumeur publique, fut qu'elle se réduisoit à ces quatre crimes capitaux: 1° ma retraite à la campagne; 2° mon amour pour madame d'Houdetot; 3° refus d'accompagner à Genève madame d'Épinay; 4° sortie de l'Hermitage. S'ils y ajoutèrent d'autres griefs, ils prirent leurs mesures si justes, qu'il m'a été parfaitement impossible d'apprendre jamais quel en étoit le sujet.

C'est donc ici que je crois pouvoir fixer l'établissement d'un système adopté depuis par ceux qui disposent de moi, avec un progrès et un succès si rapides, qu'il tiendroit du prodige pour qui ne sauroit pas quelle facilité tout ce qui favorise la malignité des hommes trouve à s'établir. Il faut tâcher d'expliquer en peu de mots ce que cet obscur et profond système a de visible à mes yeux.

Avec un nom déjà célèbre et connu dans toute l'Europe, j'avois conservé la simplicité de mes premiers goûts. Ma mortelle aversion pour tout ce qui s'appeloit parti, faction, cabale, m'avoit maintenu libre, indépendant, sans autre chaîne que les attachements de mon cœur. Seul, étranger, isolé, sans appui, sans famille, ne tenant qu'à mes principes et

à mes devoirs, je suivois avec intrépidité les routes de la droiture, ne flattant, ne ménageant jamais personne aux dépens de la justice et de la vérité. De plus, retiré depuis deux ans dans la solitude, sans correspondance de nouvelles, sans relation des affaires du monde, sans être instruit ni curieux de rien, je vivois à quatre lieues de Paris, aussi séparé de cette capitale par mon incurie, que je l'aurois été par les mers dans l'île de Tinian.

Grimm, Diderot, d'Holbach, au contraire, au centre du tourbillon, vivoient répandus dans le plus grand monde, et s'en partageoient presque entre eux toutes les sphères. Grands, beaux esprits, gens de lettres, gens de robe, femmes, ils pouvoient de concert se faire écouter partout. On doit voir déjà l'avantage que cette position donne à trois hommes bien unis contre un quatrième, dans celle où je me trouvois. Il est vrai que Diderot et d'Holbach n'étoient pas, du moins je ne puis le croire, gens à tramer des complots bien noirs; l'un n'en avoit pas la méchanceté[1], ni l'autre l'habileté: mais c'étoit en cela même que la partie étoit mieux liée. Grimm seul formoit son plan dans sa tête, et n'en montroit aux deux autres que ce qu'ils avoient besoin de voir pour concourir à l'exécution. L'ascendant qu'il avoit pris sur eux rendoit ce concours facile, et l'effet du tout répondoit à la supériorité de son talent.

[1] J'avoue que, depuis ce livre écrit, tout ce que j'entrevois à travers les mystères qui m'environnent me fait craindre de n'avoir pas connu Diderot*.

* Cette note n'est point dans les éditions antérieures à celle de 1801.

Ce fut avec ce talent supérieur que, sentant l'avantage qu'il pouvoit tirer de nos positions respectives, il forma le projet de renverser ma réputation de fond en comble, et de m'en faire une tout opposée, sans se compromettre, en commençant par élever autour de moi un édifice de ténèbres qu'il me fût impossible de percer, pour éclairer ses manœuvres, et pour le démasquer.

Cette entreprise étoit difficile, en ce qu'il en falloit pallier l'iniquité aux yeux de ceux qui devoient y concourir. Il falloit tromper les honnêtes gens; il falloit écarter de moi tout le monde, ne pas me laisser un seul ami, ni petit ni grand. Que dis-je! il ne falloit pas laisser percer un seul mot de vérité jusqu'à moi. Si un seul homme généreux me fût venu dire, Vous faites le vertueux, cependant voilà comme on vous traite, et voilà sur quoi l'on vous juge: qu'avez-vous à dire? la vérité triomphoit, et Grimm étoit perdu. Il le savoit; mais il a sondé son propre cœur, et n'a estimé les hommes que ce qu'ils valent. Je suis fâché, pour l'honneur de l'humanité, qu'il ait calculé si juste.

En marchant dans ces souterrains, ses pas, pour être sûrs, devoient être lents. Il y a douze ans qu'il suit son plan, et le plus difficile reste encore à faire; c'est d'abuser le public entier. Il y reste des yeux qui l'ont suivi de plus près qu'il ne pense. Il le craint, et n'ose encore exposer sa trame au grand jour[1]. Mais il a trouvé le peu difficile moyen d'y faire entrer la

[1] Depuis que ceci est écrit, il a franchi le pas avec le plus plein et le plus inconcevable succès. Je crois que c'est Tronchin qui lui en a donné le courage et les moyens.

puissance, et cette puissance dispose de moi. Soutenu de cet appui, il avance avec moins de risque. Les satellites de la puissance se piquant peu de droiture pour l'ordinaire, et beaucoup moins de franchise, il n'a plus guère à craindre l'indiscrétion de quelque homme de bien; car il a besoin surtout que je sois environné de ténèbres impénétrables, et que son complot me soit toujours caché, sachant bien qu'avec quelque art qu'il en ait ourdi la trame, elle ne soutiendroit jamais mes regards. Sa grande adresse est de paroître me ménager en me diffamant, et de donner encore à sa perfidie l'air de la générosité.

Je sentis les premiers effets de ce système par les sourdes accusations de la coterie Holbachique, sans qu'il me fût possible de savoir ni de conjecturer même en quoi consistoient ces accusations. Deleyre me disoit dans ses lettres qu'on m'imputoit des noirceurs; Diderot me disoit plus mystérieusement la même chose; et quand j'entrois en explication avec l'un et l'autre, tout se réduisoit aux chefs d'accusation ci-devant notés. Je sentois un refroidissement graduel dans les lettres de madame d'Houdetot. Je ne pouvois attribuer ce refroidissement à Saint-Lambert, qui continuoit à m'écrire avec la même amitié, et qui me vint même voir après son retour. Je ne pouvois non plus m'en imputer la faute, puisque nous nous étions séparés très contents l'un de l'autre, et qu'il ne s'étoit rien passé de ma part, depuis ce temps-là, que mon départ de l'Hermitage, dont elle avoit elle-même senti la nécessité. Ne sachant donc à quoi m'en prendre de ce refroidissement, dont elle ne convenoit pas, mais

sur lequel mon cœur ne prenoit pas le change, j'étois inquiet de tout. Je savois qu'elle ménageoit extrêmement sa belle-sœur et Grimm, à cause de leurs liaisons avec Saint-Lambert; je craignois leurs œuvres. Cette agitation rouvrit mes plaies, et rendit ma correspondance orageuse, au point de l'en dégoûter tout-à-fait. J'entrevoyois mille choses cruelles, sans rien voir distinctement. J'étois dans la position la plus insupportable pour un homme dont l'imagination s'allume aisément. Si j'eusse été tout-à-fait isolé, si je n'avois rien su du tout, je serois devenu plus tranquille; mais mon cœur tenoit encore à des attachements par lesquels mes ennemis avoient sur moi mille prises; et les foibles rayons qui perçoient dans mon asile ne servoient qu'à me laisser voir la noirceur des mystères qu'on me cachoit.

J'aurois succombé, je n'en doute point, à ce tourment trop cruel, trop insupportable à mon naturel ouvert et franc, qui, par l'impossibilité de cacher mes sentiments, me fait tout craindre de ceux qu'on me cache, si très heureusement il ne se fût présenté des objets assez intéressants à mon cœur, pour faire une diversion salutaire à ceux qui m'occupoient malgré moi. Dans la dernière visite que Diderot m'avoit faite à l'Hermitage, il m'avoit parlé de l'article *Genève*, que d'Alembert avoit mis dans *l'Encyclopédie;* il m'avoit appris que cet article, concerté avec des Génevois du haut étage, avoit pour but l'établissement de la comédie à Genève; qu'en conséquence les mesures étoient prises, et que cet établissement ne tarderoit pas d'avoir lieu. Comme Diderot paroissoit

trouver tout cela fort bien, qu'il ne doutoit pas du succès, et que j'avois avec lui trop d'autres débats pour disputer encore sur cet article, je ne lui dis rien; mais indigné de tout ce manège de séduction dans ma patrie, j'attendois avec impatience le volume de l'*Encyclopédie* où étoit cet article, pour voir s'il n'y auroit pas moyen d'y faire quelque réponse qui pût parer ce malheureux coup. Je reçus le volume peu après mon établissement à Mont-Louis, et je trouvai l'article fait avec beaucoup d'adresse et d'art, et digne de la plume dont il étoit parti. Cela ne me détourna pourtant pas de vouloir y répondre; et, malgré l'abattement où j'étois, malgré mes chagrins et mes maux, la rigueur de la saison et l'incommodité de ma nouvelle demeure, dans laquelle je n'avois pas encore eu le temps de m'arranger, je me mis à l'ouvrage avec un zéle qui surmonta tout.

Pendant un hiver assez rude, au mois de février, et dans l'état que j'ai décrit ci-devant, j'allois tous les jours passer deux heures le matin, et autant l'après-dînée, dans un donjon tout ouvert, que j'avois au bout du jardin où étoit mon habitation. Ce donjon, qui terminoit une allée en terrasse, donnoit sur la vallée et l'étang de Montmorenci, et m'offroit pour terme du point de vue, le simple mais respectable château de Saint-Gratien, retraite du vertueux Catinat. Ce fut dans ce lieu, pour lors glacé, que, sans abri contre le vent et la neige, et sans autre feu que celui de mon cœur, je composai, dans l'espace de trois semaines, ma lettre à d'Alembert sur les spectacles. C'est ici, car la Julie n'étoit pas à moitié faite, le premier de mes

écrits où j'aie trouvé des charmes dans le travail. Jusqu'alors l'indignation de la vertu m'avoit tenu lieu d'Apollon; la tendresse et la douceur d'ame m'en tinrent lieu cette fois. Les injustices dont je n'avois été que spectateur m'avoient irrité; celles dont j'étois devenu l'objet m'attristèrent, et cette tristesse sans fiel n'étoit que celle d'un cœur trop aimant, trop tendre, qui, trompé par ceux qu'il avoit crus de sa trempe, étoit forcé de se retirer au-dedans de lui. Plein de tout ce qui venoit de m'arriver, encore ému de tant de violents mouvements, le mien mêloit le sentiment de ses peines aux idées que la méditation de mon sujet m'avoit fait naître; mon travail se sentit de ce mélange. Sans m'en apercevoir, j'y décrivis ma situation actuelle: j'y peignis Grimm, madame d'Épinay, madame d'Houdetot, Saint-Lambert, moi-même. En l'écrivant, que je versai de délicieuses larmes! Hélas! on y sent trop que l'amour, cet amour fatal dont je m'efforçois de guérir, n'étoit pas encore sorti de mon cœur. A tout cela se mêloit un certain attendrissement sur moi-même, qui me sentois mourant, et qui croyois faire au public mes derniers adieux. Loin de craindre la mort, je la voyois approcher avec joie: mais j'avois regret de quitter mes semblables, sans qu'ils sentissent tout ce que je valois, sans qu'ils sussent combien j'aurois mérité d'être aimé d'eux, s'ils m'avoient connu davantage. Voilà les secrètes causes du ton singulier qui régne dans cet ouvrage, et qui tranche si prodigieusement avec celui du précédent *.

Je retouchois et mettois au net cette lettre, et je me

* Le Discours sur l'Inégalité.

disposois à la faire imprimer, quand, après un long silence, j'en reçus une de madame d'Houdetot, qui me plongea dans une affliction nouvelle, la plus sensible que j'eusse encore éprouvée. Elle m'apprenoit dans cette lettre (liasse B, nº. 34) que ma passion pour elle étoit connue dans tout Paris; que j'en avois parlé à des gens qui l'avoient rendue publique; que ces bruits, parvenus à son amant, avoient failli lui coûter la vie; qu'enfin il lui rendoit justice, et que leur paix étoit faite; mais qu'elle lui devoit, ainsi qu'à elle-même et au soin de sa réputation, de rompre avec moi tout commerce: m'assurant, au reste, qu'ils ne cesseroient jamais l'un et l'autre de s'intéresser à moi, qu'ils me défendroient dans le public, et qu'elle enverroit de temps en temps savoir de mes nouvelles.

Et toi aussi, Diderot, m'écriai-je! Indigne ami!.... Je ne pus cependant me résoudre à le juger encore. Ma foiblesse étoit connue d'autres gens qui pouvoient l'avoir fait parler. Je voulus douter.... mais bientôt je ne le pus plus. Saint-Lambert fit peu après un acte digne de sa générosité. Il jugeoit, connoissant assez mon ame, en quel état je devois être, trahi d'une partie de mes amis, et délaissé des autres. Il vint me voir. La première fois il avoit peu de temps à me donner. Il revint. Malheureusement, ne l'attendant pas, je ne me trouvai pas chez moi. Thérèse, qui s'y trouva, eut avec lui un entretien de plus de deux heures, dans lequel ils se dirent mutuellement beaucoup de faits dont il m'importoit que lui et moi fussions informés. La surprise avec laquelle j'appris par lui que personne ne doutoit dans le monde que je n'eusse

vécu avec madame d'Épinay comme Grimm y vivoit maintenant, ne peut être égalée que par celle qu'il eut lui-même en apprenant combien ce bruit étoit faux. Saint-Lambert, au grand déplaisir de la dame, étoit dans le même cas que moi; et tous les éclaircissements qui résultèrent de cet entretien, achevèrent d'éteindre en moi tout regret d'avoir rompu sans retour avec elle. Par rapport à madame d'Houdetot, il détailla à Thérèse plusieurs circonstances qui n'étoient connues ni d'elle, ni même de madame d'Houdetot, que je savois seul, que je n'avois dites qu'au seul Diderot sous le sceau de l'amitié; et c'étoit précisément Saint-Lambert qu'il avoit choisi pour lui en faire la confidence. Ce dernier trait me décida; et, résolu de rompre avec Diderot pour jamais, je ne délibérai plus que sur la manière; car je m'étois aperçu que les ruptures secrétes tournoient à mon préjudice, en ce qu'elles laissoient le masque de l'amitié à mes plus cruels ennemis.

Les régles de bienséance établies dans le monde sur cet article semblent dictées par l'esprit de mensonge et de trahison. Paroître encore l'ami d'un homme dont on a cessé de l'être, c'est se réserver des moyens de lui nuire, en surprenant les honnêtes gens. Je me rappelai que, quand l'illustre Montesquieu rompit avec le P. de Tournemine, il se hâta de le déclarer hautement, en disant à tout le monde: N'écoutez ni le P. de Tournemine ni moi, parlant l'un de l'autre; car nous avons cessé d'être amis. Cette conduite fut très applaudie, et tout le monde en loua la franchise et la générosité. Je résolus de suivre avec Diderot le même

exemple: mais comment de ma retraite publier cette rupture authentiquement, et pourtant sans scandale? Je m'avisai d'insérer, par forme de note, dans mon ouvrage, un passage du livre de l'Ecclésiastique, qui déclaroit cette rupture, et même le sujet, assez clairement pour quiconque étoit au fait, et ne signifioit rien pour le reste du monde; m'attachant, au surplus, à ne désigner dans l'ouvrage l'ami auquel je renonçois, qu'avec l'honneur qu'on doit toujours rendre à l'amitié même éteinte. On peut voir tout cela dans l'ouvrage même.

Il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde; et il semble que tout acte de courage soit un crime dans l'adversité. Le même trait qu'on avoit admiré dans Montesquieu ne m'attira que blâme et reproche: sitôt que mon ouvrage fut imprimé et que j'en eus des exemplaires, j'en envoyai un à Saint-Lambert, qui, la veille même, m'avoit écrit, au nom de madame d'Houdetot et au sien, un billet plein de la plus tendre amitié (liasse B, nº 37). Voici la lettre qu'il m'écrivit en me renvoyant mon exemplaire.

Eaubonne, 10 octobre 1758. (Liasse B, nº 38.)

« En vérité, monsieur, je ne puis accepter le pré« sent que vous venez de me faire. A l'endroit de votre « préface, où, à l'occasion de Diderot, vous citez un « passage de l'Ecclésiaste (il se trompe, c'est l'Ecclé« siastique), le livre m'est tombé des mains. Après les « conversations de cet été, vous m'avez paru convaincu « que Diderot étoit innocent des prétendues indiscré« tions que vous lui imputiez. Il peut avoir des torts « avec vous: je l'ignore; mais je sais bien qu'ils ne

« vous donnent pas le droit de lui faire une insulte « publique. Vous n'ignorez pas les persécutions qu'il « essuie, et vous allez mêler la voix d'un ancien ami « aux cris de l'envie. Je ne puis vous dissimuler, « monsieur, combien cette atrocité me révolte. Je ne « vis point avec Diderot, mais je l'honore, et je sens « vivement le chagrin que vous donnez à un homme « à qui, du moins vis-à-vis de moi, vous n'avez jamais « reproché qu'un peu de foiblesse. Monsieur, nous « différons trop de principes pour nous convenir « jamais. Oubliez mon existence; cela ne doit pas être « difficile. Je n'ai jamais fait aux hommes ni le bien ni « le mal dont on se souvient long-temps. Je vous « promets, moi, monsieur, d'oublier votre personne, « et de ne me souvenir que de vos talents. »

Je ne me sentis pas moins déchiré qu'indigné de cette lettre; et dans l'excès de ma misère, retrouvant enfin ma fierté, je lui répondis par le billet suivant:

A Montmorenci, le 11 octobre 1758.

« Monsieur, en lisant votre lettre, je vous ai fait « l'honneur d'en être surpris, et j'ai eu la bêtise d'en « être ému; mais je l'ai trouvée indigne de réponse.

« Je ne veux point continuer les copies de madame « d'Houdetot. S'il ne lui convient pas de garder ce « qu'elle a, elle peut me le renvoyer; je lui rendrai « son argent. Si elle le garde, il faut toujours qu'elle « envoie chercher le reste de son papier et de son « argent. Je la prie de me rendre en même temps le « prospectus dont elle est dépositaire. Adieu, mon-« sieur. »

Le courage dans l'infortune irrite les cœurs lâches, mais il plaît aux cœurs généreux. Il paroît que ce billet fit rentrer Saint-Lambert en lui-même, et qu'il eut regret à ce qu'il avoit fait; mais trop fier à son tour pour en revenir ouvertement, il saisit, il prépara peut-être le moyen d'amortir le coup qu'il m'avoit porté. Quinze jours après, je reçus de M. d'Épinay la lettre suivante:

Ce jeudi 26. (Liasse B, n° 10.)

« J'ai reçu, monsieur, le livre que vous avez eu la « bonté de m'envoyer; je le lis avec le plus grand « plaisir. C'est le sentiment que j'ai toujours éprouvé « à la lecture de tous les ouvrages qui sont sortis de « votre plume. Recevez-en tous mes remerciements. « J'aurois été vous les faire moi-même, si mes affaires « m'eussent permis de demeurer quelque temps dans « votre voisinage; mais j'ai bien peu habité la Che- « vrette cette année. Monsieur et madame Dupin vien- « nent m'y demander à dîner dimanche prochain. Je « compte que MM. de Saint-Lambert, de Francueil et « madame d'Houdetot seront de la partie; vous me « feriez un vrai plaisir, monsieur, si vous vouliez « être des nôtres. Toutes les personnes que j'aurai chez « moi vous desirent, et seront charmées de partager « avec moi le plaisir de passer avec vous une partie « de la journée. J'ai l'honneur d'être avec la plus par- « faite considération, etc. »

Cette lettre me donna d'horribles battements de cœur. Après avoir fait, depuis un an, la nouvelle de Paris, l'idée de m'aller donner en spectacle vis-à-vis de madame d'Houdetot me faisoit trembler, et j'avois

peine à trouver assez de courage pour soutenir cette épreuve. Cependant, puisqu'elle et Saint-Lambert le vouloient bien, puisque d'Épinay parloit au nom de tous les conviés, et qu'il n'en nommoit aucun que je ne fusse bien aise de voir, je ne crus point, après tout, me compromettre en acceptant un dîner où j'étois en quelque sorte invité par tout le monde. Je promis donc. Le dimanche il fit mauvais : M. d'Épinay m'envoya son carrosse, et j'allai.

Mon arrivée fit sensation. Je n'ai jamais reçu d'accueil plus caressant. On eût dit que toute la compagnie sentoit combien j'avois besoin d'être rassuré. Il n'y a que les cœurs françois qui connoissent ces sortes de délicatesses. Cependant je trouvai plus de monde que je ne m'y étois attendu; entre autres, le comte d'Houdetot, que je ne connoissois point du tout, et sa sœur, madame de Blainville, dont je me serois bien passé. Elle étoit venue plusieurs fois l'année précédente à Eaubonne; et sa belle-sœur, dans nos promenades solitaires, l'avoit souvent laissée s'ennuyer à garder le mulet. Elle avoit nourri contre moi un ressentiment qu'elle satisfit durant ce dîner tout à son aise; car on sent que la présence du comte d'Houdetot et de Saint-Lambert ne mettoit pas les rieurs de mon côté, et qu'un homme embarrassé dans les entretiens les plus faciles, n'étoit pas fort brillant dans celui-là. Je n'ai jamais tant souffert, ni fait plus mauvaise contenance, ni reçu d'atteintes plus imprévues. Enfin, quand on fut sorti de table, je m'éloignai de cette Mégère; j'eus le plaisir de voir Saint-Lambert et madame d'Houdetot s'approcher de moi, et nous causâmes ensemble une

partie de l'après-midi, de choses indifférentes, à la vérité; mais avec la même familiarité qu'avant mon égarement. Ce procédé ne fut pas perdu dans mon cœur; et si Saint-Lambert y eût pu lire, il en eût sûrement été content. Je puis jurer que, quoique en arrivant, la vue de madame d'Houdetot m'eût donné des palpitations jusqu'à la défaillance, en m'en retournant je ne pensai presque pas à elle; je ne fus occupé que de Saint-Lambert.

Malgré les malins sarcasmes de madame de Blainville, ce dîner me fit grand bien, et je me félicitai fort de ne m'y être pas refusé. J'y reconnus, non seulement que les intrigues de Grimm et des Holbachiens n'avoient point détaché de moi mes anciennes connoissances[1]; mais, ce qui me flatta davantage encore, que les sentiments de madame d'Houdetot et de Saint-Lambert étoient moins changés que je n'avois cru; et je compris enfin qu'il y avoit plus de jalousie que de mésestime dans l'éloignement où il la tenoit de moi. Cela me consola et me tranquillisa. Sûr de n'être pas un objet de mépris pour ceux qui l'étoient de mon estime, j'en travaillai sur mon propre cœur avec plus de courage et de succès. Si je ne vins pas à bout d'y éteindre entièrement une passion coupable et malheureuse, j'en réglai du moins si bien les restes, qu'ils ne m'ont pas fait faire une seule faute depuis ce temps-là. Les copies de madame d'Houdetot, qu'elle m'engagea de reprendre, mes ouvrages que je continuai de lui envoyer quand ils paroissoient, m'attirèrent

[1] Voilà ce que, dans la simplicité de mon cœur, je croyois encore quand j'écrivis mes *Confessions*.

encore de sa part, de temps à autre, quelques messages et billets indifférents, mais obligeants. Elle fit même plus, comme on verra dans la suite; et la conduite réciproque de tous les trois, quand notre commerce eut cessé, peut servir d'exemple de la manière dont les honnêtes gens se séparent, quand il ne leur convient plus de se voir.

Un autre avantage que me procura ce dîner fut qu'on en parla dans Paris, et qu'il servit de réfutation sans réplique au bruit que répandoient partout mes ennemis, que j'étois brouillé mortellement avec tous ceux qui s'y trouvèrent, et surtout avec M. d'Épinay. En quittant l'Hermitage, je lui avois écrit une lettre de remerciement très honnête, à laquelle il répondit non moins honnêtement; et les attentions mutuelles ne cessèrent point, tant avec lui qu'avec M. de Lalive son frère, qui même vint me voir à Montmorenci, et m'envoya ses gravures. Hors les deux belles-sœurs de madame d'Houdetot, je n'ai jamais été mal avec personne de sa famille *.

* La rupture de Rousseau avec madame d'Épinay, puis celle avec Diderot, qui en fut la suite et qui tient à la même cause, sont deux grands évènements dans sa vie, moins encore par l'influence qu'ils eurent sur les évènements postérieurs, que parceque sa conduite bien connue en cette double occasion doit jeter un grand jour sur son caractère, et décider pour ou contre lui l'opinion qu'on doit se faire de sa véracité dans tout ce qu'il nous dit de lui-même. Or deux ouvrages très répandus compromettent cruellement cette véracité dans le récit des circonstances qui ont amené les deux ruptures, tellement que, si les faits qu'ils contiennent devoient être reconnus exacts, la mémoire de notre auteur ne pourroit échapper aux plus odieuses imputations. Ces deux ouvrages sont les Mémoires de Marmontel et ceux de madame d'Épinay. Dans l'un et

Ma lettre à d'Alembert eut un grand succès. Tous mes ouvrages en avoient eu; mais celui-ci me fut plus favorable. Il apprit au public à se défier des insinua-

l'autre, surtout dans le dernier, tous ceux que Rousseau nous présente sous des couleurs si défavorables, figurent au contraire avec tout l'avantage que donnent la raison, la bonne foi, l'amitié la plus généreuse et la plus pure, sur l'égoïsme mal déguisé, l'orgueil irascible, et, avec une folie à-la-fois ridicule et coupable, la plus révoltante duplicité. C'est en effet sous tous ces traits que Rousseau est représenté dans les deux ouvrages; et tous les lecteurs raisonnables, pour en admettre la réalité, exigeront au moins des preuves proportionnées à la gravité des accusations. Hâtons-nous de les prévenir que ces preuves n'existent point, que les faits consignés dans les *Mémoires* n'ont rien qui les garantisse aux yeux de tout homme impartial, et qu'ils offrent même, d'un des deux ouvrages à l'autre, des contradictions frappantes, le récit de Marmontel, relativement à Diderot, ne s'accordant nullement avec celui de madame d'Épinay ou de ses correspondants.

L'exposé même le plus succinct de ces faits, et la discussion dans laquelle il faudroit nécessairement entrer pour faire ressortir l'exacte vérité au milieu de tant d'assertions contraires, nous entraîneroit dans un détail que notre travail ne comporte point. Ces faits d'ailleurs n'ont après tout qu'une importance relative; et pour la classe peu nombreuse de lecteurs qui seront tentés d'y donner l'attention qu'il faudroit y mettre, il suffit d'indiquer le moyen de s'en instruire. Pour tous les autres, nous bornant à l'idée générale que nous venons de présenter, nous y joindrons seulement cette considération importante que la vérité ne permet point de passer sous silence. Lorsque précédemment nous eûmes à opposer au récit de Rousseau celui de Marmontel et de Diderot qui lui étoit contraire, nous présentâmes le premier comme digne de croyance en tout point, parcequ'à cette époque le cœur de Rousseau étoit calme; toutes ses démarches pouvoient donc être raisonnables, ses sentiments purs et bien ordonnés; et ce qu'il nous dit avoir fait, avoir senti dans cette conjoncture, on doit le croire. Mais à l'époque de sa vie où nous sommes parvenus, il étoit agité d'une passion à-la-fois violente, coupable et malheureuse, et l'on en sait trop les

tions de la coterie Holbachique. Quand j'allai à l'Hermitage, elle prédit avec sa suffisance ordinaire que je n'y tiendrois pas trois mois. Quand elle vit que j'y en

tristes effets. Pour surcroît, sa position et son âge donnoient à cette passion un ridicule auquel il avoit le plus grand intérêt à se soustraire. Il a donc pu quelquefois s'oublier lui-même, et l'on est, dans ce cas, trop fondé à craindre que cet oubli fatal, influant encore, même après dix ans écoulés, sur ses jugements comme sur sa mémoire, lui ait fait, non pas déguiser sciemment la vérité (ce soupçon ne peut entrer dans notre esprit), mais au moins la présenter incomplètement, et quelquefois sous un faux jour.

Mais, d'un autre côté, il y a aussi cette remarque à faire, et elle est décisive dans l'objet qui nous occupe, que Saint-Lambert et madame d'Houdetot, qui devoient avoir le plus à se plaindre de Rousseau, s'ils ont pu cesser d'entretenir avec lui les mêmes liaisons qu'auparavant, au moins n'ont jamais cessé de lui donner des marques d'estime. Rousseau en fournit des preuves indubitables, et cette seule circonstance suffit bien pour faire juger favorablement de sa conduite envers tous les deux. Si donc, à son égarement près, cette conduite fut exempte de blâme envers ces deux personnes, peut-on penser qu'envers madame d'Épinay elle ait été aussi odieuse qu'on veut nous le faire croire?

Enfin une dernière observation à faire, et non moins favorable à Rousseau, relativement à cette dame, c'est le silence absolu gardé par Grimm, le plus maltraité assurément de tous ceux qui figurent dans les *Confessions*; silence d'autant plus étonnant que Grimm, mort à quatre-vingt-cinq ans, en 1807, conséquemment ayant survécu près de vingt ans à la publication de cette partie des *Confessions*, et de vingt-cinq ans à madame d'Épinay, morte en 1783, a eu tout ce temps pour se justifier, lui et ses amis, des reproches que Rousseau leur fait, sans qu'aucune considération de société ou de convenance pût dès-lors enchaîner sa plume. Il y a plus : c'est que ce silence même a été publiquement objecté dès 1791 par Ginguené, qui, dans ses *Lettres sur les Confessions*, ne manque pas de le faire valoir comme établissant au moins un préjugé favorable à la véracité de leur auteur. Ainsi provoqué à rompre le silence, Grimm pourtant a continué de le garder; car ce n'est pas l'avoir

avois tenu vingt, et que, forcé d'en sortir, je fixois encore ma demeure à la campagne, elle soutint que

rompu sur ce sujet, que d'en avoir dit quelque chose dans un ouvrage imprimé en 1813, mais qui, de sa nature, n'étoit pas destiné à être rendu public. Voyez sa *Correspondance littéraire*, première partie, tom. V, p. 335 et suiv. Et ce qui ajoute encore à l'étonnement, c'est ce passage du morceau de la *Correspondance* que nous venons de citer. « Je ne me suis jamais permis de parler « mal de sa personne (de Rousseau).... On m'a souvent assuré que « M. Rousseau n'en usoit pas ainsi à mon égard..... Cette considé- « ration ne m'a jamais fait changer de principe, et j'ai même eu « l'esprit assez bien fait pour regarder cette conduite de M. Rous- « seau comme une marque d'estime qu'il me donnoit. En effet, *il « n'ignoroit pas avec quel avantage je plaiderois ma cause contre lui*, « en la rendant publique, *et en produisant des pièces bien plus sin- « gulières* que celles que M. Hume vient de publier. Mais il a jugé « que je ne me donnerois pas en spectacle au public.... et il a bien « jugé. » Soit : cela étoit convenable, même digne d'éloge en octobre 1766, temps où Grimm écrivoit ceci, mais ne convenoit plus en 1791, après la publication des *Confessions*, après la mort de madame d'Épinay, et lorsque le silence de Grimm fournissoit aux amis de Rousseau un puissant argument contre Grimm lui-même, et contre celle dont la mémoire lui devoit être si chère. Qui l'a donc empêché dès-lors de produire ces *pièces bien plus singulières* qu'on ne produit pas même encore aujourd'hui, et qui, comme nous l'avons dit, montreroient Rousseau coupable envers madame d'Épinay, non seulement d'une ingratitude monstrueuse, mais même de la plus révoltante duplicité? Or nous répétons que, dans les Mémoires de cette dame, tout se réduit à des assertions non prouvées, et nous en concluons naturellement que ce livre, quel que soit son mérite sous le rapport littéraire, n'est à l'égard de Rousseau qu'un odieux libelle. Donc, jusqu'à preuve contraire, et en passant condamnation sur ces *trames secrètes*, ce *complot* réel ou fantastique, dont une imagination malade et toujours plus active s'exagéroit comme à plaisir l'étendue et les effets, la foi reste due aux faits établis dans les *Confessions*.

Quant à Diderot, nous aurons bientôt, dans une note (ci-après,

c'étoit obstination pure; que je m'ennuyois à la mort dans ma retraite; mais que, rongé d'orgueil, j'aimois mieux y périr victime de mon opiniâtreté, que de m'en dédire et de revenir à Paris. La lettre à d'Alembert respiroit une douceur d'ame qu'on sentit n'être point jouée. Si j'eusse été rongé d'humeur dans ma retraite, mon ton s'en seroit senti. Il en régnoit dans tous les écrits que j'avois faits à Paris; il n'en régnoit plus dans le premier que j'avois fait à la campagne. Pour ceux qui savent observer, cette remarque étoit décisive. On vit que j'étois rentré dans mon élément.

Cependant ce même ouvrage, tout plein de douceur qu'il étoit, me fit encore, par ma balourdise et par mon malheur ordinaire, un nouvel ennemi parmi les gens de lettres. J'avois fait connoissance avec Marmontel chez M. de La Poplinière, et cette connoissance s'étoit entretenue chez le baron. Marmontel faisoit alors le *Mercure de France*. Comme j'avois la fierté de ne point envoyer mes ouvrages aux auteurs périodiques, et que je voulois cependant lui envoyer celui-ci, sans qu'il crût que c'étoit à ce titre, ni pour qu'il en parlât dans le *Mercure*, j'écrivis sur son exemplaire, que ce n'étoit point pour l'auteur du *Mercure*, mais pour M. Marmontel. Je crus lui faire un très

Livre XII), occasion de parler d'un raccommodement projeté entre Rousseau et lui. Le fait se rapportant à un temps postérieur, pour ne pas trop prolonger celle-ci, nous avons cru devoir n'en parler qu'en son lieu. Mais cette fois on verra Diderot rester, à l'égard de son ancien ami, *convaincu d'un grossier mensonge*, et cette conviction bien acquise ne jettera pas un jour qui lui soit favorable sur ce qu'il peut y avoir encore d'obscur et d'incertain dans les causes et les circonstances de leur rupture.

beau compliment; il crut y voir une cruelle offense, et devint mon irréconciliable ennemi. Il écrivit contre cette même lettre avec politesse, mais avec un fiel qui se sent aisément, et depuis lors il n'a manqué aucune occasion de me nuire dans la société, et de me maltraiter indirectement dans ses ouvrages: tant le très irritable amour-propre des gens de lettres est difficile à ménager, et tant on doit avoir soin de ne rien laisser, dans les compliments qu'on leur fait, qui puisse même avoir la moindre apparence d'équivoque*.

(1759.)—Devenu tranquille de tous les côtés, je profitai du loisir et de l'indépendance où je me trouvois pour reprendre mes travaux avec plus de suite. J'achevai cet hiver la *Julie*, et je l'envoyai à Rey, qui la fit imprimer l'année suivante. Ce travail fut cependant encore interrompu par une petite diversion, et même assez désagréable. J'appris qu'on préparoit à

* Marmontel, dans ses *Mémoires*, ne fait mention ni de l'envoi que lui fit Rousseau de son ouvrage, ni de l'espèce de *compliment* que celui-ci avoit cru lui faire. Il dit seulement (Livre VI) avoir inséré dans le *Mercure* une apologie du Théâtre, comme réfutation de la Lettre à d'Alembert, et déclare, avec une assurance d'amour-propre assez risible en cette circonstance, que cette apologie « eut « tout le succès que peut avoir la vérité qui combat des sophismes, « et la raison qui saisit corps à corps et serre de près l'éloquence. » Au reste, la haine que Marmontel conçut en effet contre Rousseau, et qu'il ne déguise pas, ou plutôt qu'il déguise mal dans ses Mémoires, tient sans doute à une toute autre cause que celle que Rousseau assigne ici, et ne doit pas être cherchée ailleurs que dans le tour d'esprit et les habitudes de Marmontel, homme du monde s'il en fut jamais, avide de gloire littéraire, et en contraste parfait avec un solitaire dont les succès n'étoient dus qu'à lui-même, et qui l'écrasoit de son immense supériorité.

l'Opéra une nouvelle remise du *Devin du village*. Outré de voir ces gens-là disposer arrogamment de mon bien, je repris le mémoire que j'avois envoyé à M. d'Argenson, et qui étoit demeuré sans réponse; et l'ayant retouché, je le fis remettre par M. Sellon, résident de Genève, avec une lettre dont il voulut bien se charger, à M. le comte de Saint-Florentin, qui avoit remplacé M. d'Argenson dans le département de l'Opéra. M. de Saint-Florentin promit une réponse, et n'en fit aucune. Duclos à qui j'écrivis ce que j'avois fait, en parla aux petits violons, qui offrirent de me rendre non mon opéra, mais mes entrées, dont je ne pouvois plus profiter. Voyant que je n'avois d'aucun côté aucune justice à espérer, j'abandonnai cette affaire; et la direction de l'Opéra, sans répondre à mes raisons ni les écouter, a continué de disposer, comme de son propre bien, et de faire son profit du *Devin du village*, qui très incontestablement n'appartient qu'à moi seul[1].

Depuis que j'avois secoué le joug de mes tyrans, je menois une vie assez égale et paisible: privé du charme des attachements trop vifs, j'étois libre aussi du poids de leurs chaînes. Dégoûté des amis protecteurs, qui vouloient absolument disposer de ma destinée et m'asservir à leurs prétendus bienfaits malgré moi, j'étois résolu de m'en tenir désormais aux liaisons de simple bienveillance, qui, sans gêner la liberté, font l'agrément de la vie, et dont une mise d'égalité fait le fondement. J'en avois de cette espèce autant

[1] Il lui appartient depuis lors, par un accord qu'elle a fait avec moi tout nouvellement.

qu'il m'en falloit pour goûter les douceurs de la société, sans en souffrir la dépendance; et sitôt que j'eus essayé de ce genre de vie, je sentis que c'étoit celui qui me convenoit à mon âge, pour finir mes jours dans le calme, loin de l'orage, des brouilleries et des tracasseries, où je venois d'être à demi submergé.

Durant mon séjour à l'Hermitage, et depuis mon établissement à Montmorenci, j'avois fait à mon voisinage quelques connoissances qui m'étoient agréables, et qui ne m'assujettissoient à rien. A leur tête étoit le jeune Loyseau de Mauléon, qui, débutant alors au barreau, ignoroit quelle y seroit sa place. Je n'eus pas comme lui ce doute. Je lui marquai bientôt la carrière illustre qu'on le voit fournir aujourd'hui. Je lui prédis que, s'il se rendoit sévère sur le choix des causes, et qu'il ne fût jamais que le défenseur de la justice et de la vertu, son génie élevé par ce sentiment sublime égaleroit celui des plus grands orateurs. Il a suivi mon conseil, et il en a senti l'effet. Sa défense de M. de Portes est digne de Démosthène*. Il venoit tous les ans à un quart de lieue de l'Hermitage passer les vacances à Saint-Brice, dans le fief de Mauléon, appartenant à sa mère, et où jadis avoit logé le grand Bossuet. Voilà un fief dont une succession de pareils maîtres rendroit la noblesse difficile à soutenir.

J'avois, au même village de Saint-Brice, le libraire Guérin, homme d'esprit, lettré, aimable, et de la haute volée dans son état. Il me fit faire aussi connois-

* Les Plaidoyers et Mémoires de Loyseau de Mauléon ont été recueillis en deux volumes in-4°, Paris, 1760.

sance avec Jean Néaulme, libraire d'Amsterdam, son correspondant et son ami, qui dans la suite imprima l'*Émile*.

J'avois, plus près encore que Saint-Brice, M. Maltor, curé de Grosley, plus fait pour être homme d'état et ministre que curé de village, et à qui l'on eût donné tout au moins un diocèse à gouverner, si les talents décidoient des places. Il avoit été secrétaire du comte du Luc, et avoit connu très particulièrement Jean-Baptiste Rousseau. Aussi plein d'estime pour la mémoire de cet illustre banni que d'horreur pour celle du fourbe Saurin qui l'avoit perdu, il savoit sur l'un et sur l'autre beaucoup d'anecdotes curieuses, que Séguy n'avoit pas mises dans la vie encore manuscrite du premier; et il m'assuroit que le comte du Luc, loin d'avoir jamais eu à s'en plaindre, avoit conservé jusqu'à la fin de sa vie la plus ardente amitié [a] pour lui. M. Maltor, à qui M. de Vintimille avoit donné cette retraite assez bonne, après la mort de son patron, avoit été employé jadis dans beaucoup d'affaires, dont il avoit, quoique vieux, la mémoire encore présente, et dont il raisonnoit très bien. Sa conversation, non moins instructive qu'amusante, ne sentoit point son curé de village: il joignoit le ton d'un homme du monde aux connoissances d'un homme de cabinet. Il étoit, de tous mes voisins permanents, celui dont la société m'étoit le plus agréable, et que j'ai eu le plus de regret de quitter.

J'avois à Montmorenci les Oratoriens, et entre autres le P. Berthier, professeur de physique, auquel,

[a] VAR. *la plus tendre amitié....*

malgré quelque léger vernis de pédanterie, je m'étois attaché par un certain air de bonhomie que je lui trouvois. J'avois cependant peine à concilier cette grande simplicité avec le désir et l'art qu'il avoit de se fourrer partout, chez les grands, chez les femmes, chez les dévots, chez les philosophes. Il savoit se faire tout à tous. Je me plaisois fort avec lui. J'en parlois à tout le monde : apparemment ce que j'en disois lui revint. Il me remercioit un jour, en ricanant, de l'avoir trouvé bon-homme. Je trouvai dans son souris je ne sais quoi de sardonique, qui changea totalement sa physionomie à mes yeux, et qui m'est souvent revenu depuis lors dans la mémoire. Je ne peux pas mieux comparer ce souris qu'à celui de Panurge achetant les moutons de Dindenaut. Notre connoissance avoit commencé peu de temps après mon arrivée à l'Hermitage, où il me venoit voir très souvent. J'étois déjà établi à Montmorenci, quand il en partit pour retourner demeurer à Paris. Il y voyoit souvent madame Le Vasseur. Un jour que je ne pensois à rien moins, il m'écrivit de la part de cette femme, pour m'informer que M. Grimm offroit de se charger de son entretien, et pour me demander la permission d'accepter cette offre. J'appris qu'elle consistoit en une pension de trois cents livres, et que madame Le Vasseur devoit venir demeurer à Dueil, entre la Chevrette et Montmorenci. Je ne dirai pas l'impression que fit sur moi cette nouvelle, qui auroit été moins surprenante si Grimm avoit eu dix mille livres de rentes, ou quelque relation plus facile à comprendre avec cette femme, et qu'on ne m'eût pas fait un si grand crime

de l'avoir amenée à la campagne, où cependant il lui plaisoit maintenant de la ramener, comme si elle étoit rajeunie depuis ce temps-là. Je compris que la bonne vieille ne me demandoit cette permission, dont elle auroit bien pu se passer si je l'avois refusée, qu'afin de ne pas s'exposer à perdre ce que je lui donnois de mon côté. Quoique cette charité me parût très extraordinaire, elle ne me frappa pas alors autant qu'elle a fait dans la suite. Mais quand j'aurois su tout ce que j'ai pénétré depuis, je n'en aurois pas moins donné mon consentement, comme je fis, et comme j'étois obligé de faire, à moins de renchérir sur l'offre de M. Grimm. Depuis lors le P. Berthier me guérit un peu de l'imputation de bonhomie, qui lui avoit paru si plaisante, et dont je l'avois si étourdiment chargé.

Ce même P. Berthier avoit la connoissance de deux hommes qui recherchèrent aussi la mienne, je ne sais pourquoi: car il y avoit assurément peu de rapport entre leurs goûts et les miens. C'étoient des enfants de Melchisédec, dont on ne connoissoit ni le pays, ni la famille, ni probablement le vrai nom. Ils étoient jansénistes, et passoient pour des prêtres déguisés, peut-être à cause de leur façon ridicule de porter les rapières auxquelles ils étoient attachés. Le mystère prodigieux qu'ils mettoient à toutes leurs allures leur donnoit un air de chefs de parti, et je n'ai jamais douté qu'ils ne fissent la gazette ecclésiastique. L'un, grand, benin, patelin, s'appeloit M. Ferraud; l'autre, petit, trapu, ricaneur, pointilleux, s'appeloit M. Minard. Ils se traitoient de cousins. Ils logeoient à Paris, avec d'Alembert, chez sa nourrice, appelée madame

Rousseau, et ils avoient pris à Montmorenci un petit appartement pour y passer les étés. Ils faisoient leur ménage eux-mêmes, sans domestique et sans commissionnaire. Ils avoient alternativement chacun sa semaine pour aller aux provisions, faire la cuisine et balayer la maison. D'ailleurs ils se tenoient assez bien; nous mangions quelquefois les uns chez les autres. Je ne sais pas pourquoi ils se soucioient de moi; pour moi, je ne me souciois d'eux, que parcequ'ils jouoient aux échecs; et, pour obtenir une pauvre petite partie, j'endurois quatre heures d'ennui. Comme ils se fourroient partout et vouloient se mêler de tout, Thérèse les appeloit les *commères*, et ce nom leur est demeuré à Montmorenci.

Telles étoient avec mon hôte, M. Mathas, qui étoit un bon-homme, mes principales connoissances de campagne. Il m'en restoit assez à Paris pour y vivre, quand je voudrois, avec agrément, hors de la sphère des gens de lettres, où je ne comptois que le seul Duclos pour ami: car Deleyre étoit encore trop jeune; et quoique après avoir vu de près les manœuvres de la clique philosophique à mon égard, il s'en fût tout-à-fait détaché, ou du moins je le crus ainsi, je ne pouvois encore oublier la facilité qu'il avoit eue à se faire auprès de moi le porte-voix de tous ces gens-là.

J'avois d'abord mon ancien et respectable ami M. Roguin. C'étoit un ami du bon temps, que je ne devois point à mes écrits, mais à moi-même, et que pour cette raison j'ai toujours conservé. J'avois le bon Lenieps, mon compatriote, et sa fille alors vivante,

madame Lambert. J'avois un jeune Génevois, appelé Coindet, bon garçon, ce me sembloit, soigneux, officieux, zélé, mais ignorant, confiant, gourmand, avantageux, qui m'étoit venu voir dès le commencement de ma demeure à l'Hermitage, et sans autre introducteur que lui-même, s'étoit bientôt établi chez moi, malgré moi. Il avoit quelque goût pour le dessin, et connoissoit les artistes. Il me fut utile pour les estampes de la *Julie;* il se chargea de la direction des dessins et des planches, et s'acquitta bien de cette commission.

J'avois la maison de M. Dupin, qui, moins brillante que durant les beaux jours de madame Dupin, ne laissoit pas d'être encore, par le mérite des maîtres et par le choix du monde qui s'y rassembloit, une des meilleures maisons de Paris. Comme je ne leur avois préféré personne, que je ne les avois quittés que pour vivre libre, ils n'avoient point cessé de me voir avec amitié, et j'étois sûr d'être en tout temps bien reçu de madame Dupin. Je la pouvois même compter pour une de mes voisines de campagne, depuis qu'ils s'étoient fait un établissement à Clichy, où j'allois quelquefois passer un jour ou deux, et où j'aurois été davantage, si madame Dupin et madame de Chenonceaux avoient vécu de meilleure intelligence. Mais la difficulté de se partager dans la même maison entre deux femmes qui ne sympathisoient pas, me rendoit Clichy trop gênant. Attaché à madame de Chenonceaux d'une amitié plus égale et plus familière, j'avois le plaisir de la voir plus à mon aise à Deuil, presque à ma porte, où elle avoit

loué une petite maison, et même chez moi, où elle me venoit voir assez souvent.

J'avois madame de Créqui, qui, s'étant jeté dans la haute dévotion, avoit cessé de voir les d'Alembert, les Marmontel, et la plupart des gens de lettres, excepté, je crois, l'abbé Trublet, manière alors de demi-cafard, dont elle étoit même assez ennuyée. Pour moi, qu'elle avoit recherché, je ne perdis ni sa bienveillance ni sa correspondance. Elle m'envoya des poulardes du Mans aux étrennes; et sa partie étoit faite pour venir me voir l'année suivante, quand un voyage de madame de Luxembourg croisa le sien. Je lui dois ici une place à part; elle en aura toujours une distinguée dans mes souvenirs.

J'avois un homme, qu'excepté Roguin, j'aurois dû mettre le premier en compte: mon ancien confrère et ami de Carrio, ci-devant secrétaire titulaire de l'ambassade d'Espagne à Venise, puis en Suède, où il fut, par sa cour, chargé des affaires, et enfin nommé réellement secrétaire d'ambassade à Paris. Il me vint surprendre à Montmorenci, lorsque je m'y attendois le moins. Il étoit décoré d'un ordre d'Espagne, dont j'ai oublié le nom, avec une belle croix en pierreries. Il avoit été obligé, dans ses preuves, d'ajouter une lettre à son nom de Carrio, et portoit celui de chevalier de Carrion. Je le trouvai toujours le même, le même excellent cœur, l'esprit de jour en jour plus aimable. J'aurois repris avec lui la même intimité qu'auparavant, si Coindet, s'interposant entre nous à son ordinaire, n'eût profité de mon éloignement, pour s'insi-

nuer à ma place et en mon nom dans sa confiance, et me supplanter à force de zèle à me servir.

La mémoire de Carrion me rappelle celle d'un de mes voisins de campagne, dont j'aurois d'autant plus de tort de ne pas parler, que j'en ai à confesser un bien inexcusable envers lui. C'étoit l'honnête M. Le Blond, qui m'avoit rendu service à Venise, et qui, étant venu faire un voyage en France avec sa famille, avoit loué une maison de campagne à la Briche, non loin de Montmorenci[1]. Sitôt que j'appris qu'il étoit mon voisin, j'en fus dans la joie de mon cœur, et me fis encore plus une fête qu'un devoir d'aller lui rendre visite. Je partis pour cela dès le lendemain. Je fus rencontré par des gens qui me venoient voir moi-même, et avec lesquels il fallut retourner. Deux jours après, je pars encore; il avoit dîné à Paris avec toute sa famille. Une troisième fois il étoit chez lui : j'entendis des voix de femmes, je vis à la porte un carrosse qui me fit peur. Je voulois du moins, pour la première fois, le voir à mon aise, et causer avec lui de nos anciennes liaisons. Enfin, je remis si bien ma visite de jour à autre, que la honte de remplir si tard un pareil devoir, fit que je ne le remplis point du tout. Après avoir osé tant attendre, je n'osai plus me montrer. Cette négligence, dont M. Le Blond ne put qu'être justement indigné, donna vis-à-vis de lui l'air de l'ingratitude à ma paresse; et cependant je sentois mon cœur si peu coupable, que si j'avois pu faire à

[1] Quand j'écrivois ceci, plein de mon ancienne et aveugle confiance, j'étois bien loin de soupçonner le vrai motif et l'effet de ce voyage de Paris.

M. Le Blond quelque vrai plaisir, même à son insu, je suis bien sûr qu'il ne m'eût pas trouvé paresseux. Mais l'indolence, la négligence et les délais dans les petits devoirs à remplir, m'ont fait plus de tort que de grands vices. Mes pires fautes ont été d'omission : j'ai rarement fait ce qu'il ne falloit pas faire, et malheureusement j'ai plus rarement encore fait ce qu'il falloit.

Puisque me voilà revenu à mes connoissances de Venise, je n'en dois pas oublier une qui s'y rapporte, et que je n'avois interrompue, ainsi que les autres, que depuis beaucoup moins de temps. C'est celle de M. de Jonville, qui avoit continué, depuis son retour de Gênes, à me faire beaucoup d'amitiés. Il aimoit fort à me voir et à causer avec moi des affaires d'Italie et des folies de M. de Montaigu, dont il savoit, de son côté, bien des traits par les bureaux des affaires étrangères, dans lesquels il avoit beaucoup de liaisons. J'eus le plaisir aussi de revoir chez lui mon ancien camarade Dupont, qui avoit acheté une charge dans sa province, et dont les affaires le ramenoient quelquefois à Paris. M. de Jonville devint peu-à-peu si empressé de m'avoir, qu'il en étoit même gênant; et quoique nous logeassions dans des quartiers fort éloignés, il y avoit du bruit entre nous, quand je passois une semaine entière sans aller dîner chez lui. Quand il alloit à Jonville, il m'y vouloit toujours emmener; mais y étant une fois allé passer huit jours, qui me parurent fort longs, je n'y voulus plus retourner. M. de Jonville étoit assurément un honnête et galant homme, aimable même à certains égards;

mais il avoit peu d'esprit : il étoit beau, tant soit peu Narcisse, et passablement ennuyeux. Il avoit un recueil singulier, et peut-être unique au monde, dont il s'occupoit beaucoup, et dont il occupoit aussi ses hôtes, qui quelquefois s'en amusoient moins que lui. C'étoit une collection très complète de tous les vaudevilles de la cour et de Paris, depuis plus de cinquante ans, où l'on trouvoit beaucoup d'anecdotes, qu'on auroit inutilement cherchées ailleurs. Voilà des Mémoires pour l'histoire de France, dont on ne s'aviseroit guère chez toute autre nation.

Un jour, au fort de notre meilleure intelligence, il me fit un accueil si froid, si glaçant, si peu dans son ton ordinaire, qu'après lui avoir donné occasion de s'expliquer, et même l'en avoir prié, je sortis de chez lui avec la résolution, que j'ai tenue, de n'y plus remettre les pieds ; car on ne me revoit guère où j'ai été une fois mal reçu, et il n'y avoit point ici de Diderot qui plaidât pour M. de Jonville. Je cherchai vainement dans ma tête quel tort je pouvois avoir avec lui : je ne trouvai rien. J'étois sûr de n'avoir jamais parlé de lui ni des siens que de la façon la plus honorable ; car je lui étois sincèrement attaché ; et outre que je n'en avois que du bien à dire, ma plus inviolable maxime a toujours été de ne parler qu'avec honneur des maisons que je fréquentois.

Enfin, à force de ruminer, voici ce que je conjecturai. La dernière fois que nous nous étions vus il m'avoit donné à souper chez des filles de sa connoissance, avec deux ou trois commis des affaires étrangères, gens très aimables, et qui n'avoient point

du tout l'air ni le ton libertin; et je puis jurer que de mon côté la soirée se passa à méditer assez tristement sur le malheureux sort de ces créatures. Je ne payai pas mon écot, parceque M. de Jonville nous donnoit à souper; et je ne donnai rien à ces filles, parceque je ne leur fis point gagner, comme à la *padoana*, le paiement que j'aurois pu leur offrir. Nous sortîmes tous assez gais et de très bonne intelligence. Sans être retourné chez ces filles, j'allai trois ou quatre jours après dîner chez M. de Jonville que je n'avois pas revu depuis lors, et qui me fit l'accueil que j'ai dit. N'en pouvant imaginer d'autre cause, que quelque malentendu relatif à ce souper, et voyant qu'il ne vouloit pas s'expliquer, je pris mon parti et cessai de le voir; mais je continuai de lui envoyer mes ouvrages : il me fit faire souvent des compliments; et l'ayant un jour rencontré au chauffoir de la Comédie, il me fit, sur ce que je n'allois plus le voir, des reproches obligeants, qui ne m'y ramenèrent pas. Ainsi cette affaire avoit plus l'air d'une bouderie que d'une rupture. Toutefois ne l'ayant pas revu, et n'ayant plus ouï parler de lui depuis lors, il eût été trop tard pour y retourner au bout d'une interruption de plusieurs années. Voilà pourquoi M. de Jonville n'entre point ici dans ma liste, quoique j'eusse assez longtemps fréquenté sa maison.

Je n'enflerai point la même liste de beaucoup d'autres connoissances moins familières, ou qui, par mon absence, avoient cessé de l'être, et que je ne laissai pas de voir quelquefois en campagne, tant chez moi qu'à mon voisinage, telles, par exemple, que les

abbés de Condillac, de Mably, MM. de Mairan, de Lalive, de Boisgelou, Vatelet, Ancelet, et d'autres qu'il seroit trop long de nommer. Je passerai légèrement aussi sur celle de M. de Margency, gentilhomme ordinaire du roi, ancien membre de la coterie Holbachique, qu'il avoit quittée ainsi que moi, et ancien ami de madame d'Épinay, dont il s'étoit détaché ainsi que moi, ni sur celle de son ami Desmahis, auteur célèbre, mais éphémère, de la comédie de *l'Impertinent*. Le premier étoit mon voisin de campagne, sa terre de Margency, étant près de Montmorenci. Nous étions d'anciennes connoissances; mais le voisinage et une certaine conformité d'expériences nous rapprochèrent davantage. Le second mourut peu après. Il avoit du mérite et de l'esprit: mais il étoit un peu l'original de sa comédie, un peu fat auprès des femmes, et n'en fut pas extrêmement regretté.

Mais je ne puis omettre une correspondance nouvelle de ce temps-là, qui a trop influé sur le reste de ma vie, pour que je néglige d'en marquer le commencement. Il s'agit de M. de Lamoignon de Malesherbes, premier président de la Cour des Aides, chargé pour lors de la librairie, qu'il gouvernoit avec autant de lumières que de douceur, et à la grande satisfaction des gens de lettres. Je ne l'avois pas été voir à Paris une seule fois; cependant j'avois toujours éprouvé de sa part les facilités les plus obligeantes, quant à la censure; et je savois qu'en plus d'une occasion il avoit fort malmené ceux qui écrivoient contre moi. J'eus de nouvelles preuves de ses bontés au sujet de l'impression de la *Julie;* car les épreuves d'un si grand

ouvrage étant fort coûteuses à faire venir d'Amsterdam par la poste, il permit, ayant ses ports francs, qu'elles lui fussent adressées, et il me les envoyoit franches aussi, sous le contre-seing de monsieur le chancelier son père. Quand l'ouvrage fut imprimé, il n'en permit le débit dans le royaume qu'ensuite d'une édition qu'il en fit faire à mon profit, malgré moi-même: comme ce profit eût été de ma part un vol fait à Rey, à qui j'avois vendu mon manuscrit, non seulement je ne voulus point accepter le présent qui m'étoit destiné pour cela, sans son aveu, qu'il accorda très généreusement; mais je voulus partager avec lui les cent pistoles à quoi monta ce présent, et dont il ne voulut rien. Pour ces cent pistoles, j'eus le désagrément dont M. de Malesherbes ne m'avoit pas prévenu, de voir horriblement mutiler mon ouvrage, et empêcher le débit de la bonne édition jusqu'à ce que la mauvaise fût écoulée.

J'ai toujours regardé M. de Malesherbes comme un homme d'une droiture à toute épreuve. Jamais rien de ce qui m'est arrivé ne m'a fait douter un moment de sa probité : mais aussi foible qu'honnête, il nuit quelquefois aux gens pour lesquels il s'intéresse, à force de les vouloir préserver. Non seulement il fit retrancher plus de cent pages dans l'édition de Paris, mais il fit un retranchement qui pouvoit porter le nom d'infidélité dans l'exemplaire de la bonne édition qu'il envoya à madame de Pompadour. Il est dit quelque part, dans cet ouvrage, que la femme d'un charbonnier est plus digne de respect que la maîtresse d'un prince. Cette phrase m'étoit venue dans la chaleur de la com-

position, sans aucune application, je le jure. En relisant l'ouvrage, je vis qu'on feroit cette application. Cependant, par la très imprudente maxime de ne rien ôter, par égard aux applications qu'on pouvoit faire, quand j'avois dans ma conscience le témoignage de ne les avoir pas faites en écrivant, je ne voulus point ôter cette phrase, et je me contentai de substituer le mot *prince* au mot *roi*, que j'avois d'abord mis. Cet adoucissement ne parut pas suffisant à M. de Malesherbes : il retrancha la phrase entière, dans un carton qu'il fit imprimer exprès, et coller aussi proprement qu'il fut possible, dans l'exemplaire de madame de Pompadour. Elle n'ignora pas ce tour de passe-passe. Il se trouva de bonnes ames qui l'en instruisirent. Pour moi, je ne l'appris que long-temps après, lorsque je commençois d'en sentir les suites.

N'est-ce point encore ici la première origine de la haine couverte, mais implacable, d'une autre dame, qui étoit dans un cas pareil * sans que j'en susse rien, ni même que je la connusse quand j'écrivis ce passage? Quand le livre se publia, la connoissance étoit faite, et j'étois très inquiet. Je le dis au chevalier de Lorenzi, qui se moqua de moi, et m'assura que cette dame en étoit si peu offensée, qu'elle n'y avoit pas même fait attention. Je le crus, un peu légèrement peut-être, et je me tranquillisai fort mal à propos.

Je reçus, à l'entrée de l'hiver, une nouvelle marque des bontés de M. de Malesherbes, à laquelle je fus fort sensible, quoique je ne jugeasse pas à propos d'en profiter. Il y avoit une place vacante dans le *Journal*

* La comtesse de Boufflers, amie du prince de Conti.

*des Savants.* Margency m'écrivit pour me la proposer, comme de lui-même. Mais il me fut aisé de comprendre, par le tour de sa lettre (liasse C, n° 33), qu'il étoit instruit et autorisé; et lui-même me marqua dans la suite (liasse C, n° 47), qu'il avoit été chargé de me faire cette offre. Le travail de cette place étoit peu de chose. Il ne s'agissoit que de deux extraits par mois, dont on m'apporteroit les livres, sans être obligé jamais à aucun voyage de Paris, pas même pour faire au magistrat une visite de remerciement. J'entrois par là dans une société de gens de lettres du premier mérite, MM. de Mairant, Clairaut, de Guignes et l'abbé Barthélemi, dont la connoissance étoit déjà faite avec les deux premiers, et très-bonne à faire avec les deux autres. Enfin, pour un travail si peu pénible, et que je pouvois faire si commodément, il y avoit un honoraire de huit cents francs attaché à cette place. Je délibérai quelques heures avant que de me déterminer, et je puis jurer que ce ne fut que par la crainte de fâcher Margency, et de déplaire à M. de Malesherbes. Mais enfin la gêne insupportable de ne pouvoir travailler à mon heure et d'être commandé par le temps, bien plus encore, la certitude de mal remplir les fonctions dont il falloit me charger, l'emportèrent sur tout, et me déterminèrent à refuser une place pour laquelle je n'étois pas propre. Je savois que tout mon talent ne venoit que d'une certaine chaleur d'ame sur les matières que j'avois à traiter, et qu'il n'y avoit que l'amour du grand, du vrai, du beau, qui pût animer mon génie. Et que m'auroient importé les sujets de la plupart des livres que j'aurois à extraire, et les

livres mêmes? Mon indifférence pour la chose eût glacé ma plume et abruti mon esprit. On s'imaginoit que je pouvois écrire par métier, comme tous les autres gens de lettres, au lieu que je ne sus jamais écrire que par passion. Ce n'étoit assurément pas là ce qu'il falloit au *Journal des Savants*. J'écrivis donc à Margency une lettre de remerciement, tournée avec toute l'honnêteté possible, dans laquelle je lui fis si bien le détail de mes raisons, qu'il ne se peut pas que ni lui, ni M. de Malesherbes aient cru qu'il entrât ni humeur ni orgueil dans mon refus. Aussi l'approuvèrent-ils l'un et l'autre, sans m'en faire moins bon visage, et le secret fut si bien gardé sur cette affaire, que le public n'en a jamais eu le moindre vent.

Cette proposition ne venoit pas dans un moment favorable pour me la faire agréer; car depuis quelque temps je formois le projet de quitter tout-à-fait la littérature, et surtout le métier d'auteur. Tout ce qui venoit de m'arriver m'avoit absolument dégoûté des gens de lettres; et j'avois éprouvé qu'il étoit impossible de courir la même carrière, sans avoir quelques liaisons avec eux. Je ne l'étois guère moins des gens du monde, et en général de la vie mixte que je venois de mener, moitié à moi-même, et moitié à des sociétés pour lesquelles je n'étois point fait. Je sentois plus que jamais, et par une constante expérience, que toute association inégale est toujours désavantageuse au parti foible. Vivant avec des gens opulents, et d'un autre état que celui que j'avois choisi, sans tenir maison comme eux, j'étois obligé de les imiter en bien des choses; et de menues dépenses, qui n'étoient rien

pour eux, étoient pour moi non moins ruineuses qu'indispensables. Qu'un autre homme aille dans une maison de campagne, il est servi par son laquais, tant à table que dans sa chambre: il l'envoie chercher tout ce dont il a besoin; n'ayant rien à faire directement avec les gens de la maison, ne les voyant même pas, il ne leur donne des étrennes que quand et comme il lui plaît: mais moi, seul, sans domestique, j'étois à la merci de ceux de la maison, dont il falloit nécessairement capter les bonnes graces, pour n'avoir pas beaucoup à souffrir; et, traité comme l'égal de leur maître, il en falloit aussi traiter les gens comme tel, et même faire pour eux plus qu'un autre, parcequ'en effet j'en avois bien plus besoin. Passe encore quand il y a peu de domestiques; mais dans les maisons où j'allois, il y en avoit beaucoup, tous très rogues, très fripons, très alertes, j'entends pour leur intérêt; et les coquins savoient faire en sorte que j'avois successivement besoin de tous. Les femmes de Paris, qui ont tant d'esprit, n'ont aucune idée juste sur cet article; et à force de vouloir économiser ma bourse elles me ruinoient. Si je soupois en ville un peu loin de chez moi, au lieu de souffrir que j'envoyasse chercher un fiacre, la dame de la maison faisoit mettre des chevaux pour me remmener; elle étoit fort aise de m'épargner les vingt-quatre sous du fiacre; quant à l'écu que je donnois au laquais et au cocher, elle n'y songeoit pas. Une femme m'écrivoit-elle de Paris à l'Hermitage, ou à Montmorenci; ayant regret aux quatre sous de port que sa lettre m'auroit coûté, elle me l'envoyoit par un de ses gens, qui arrivoit à pied

tout en nage, et à qui je donnois à dîner, et un écu; qu'il avoit assurément bien gagné. Me proposoit-elle d'aller passer huit ou quinze jours avec elle à sa campagne; elle se disoit en elle-même : Ce sera toujours une économie pour ce pauvre garçon; pendant ce temps-là, sa nourriture ne lui coûtera rien. Elle ne songeoit pas qu'aussi, durant ce temps-là, je ne travaillois point; que mon ménage et mon loyer, et mon linge, et mes habits, n'en alloient pas moins; que je payois mon barbier à double, et qu'il ne laissoit pas de m'en coûter chez elle plus qu'il ne m'en auroit coûté chez moi. Quoique je bornasse mes petites largesses aux seules maisons où je vivois d'habitude, elles ne laissoient pas de m'être ruineuses. Je puis assurer que j'ai bien versé vingt-cinq écus chez madame d'Houdetot à Eaubonne, où je n'ai couché que quatre ou cinq fois, et plus de cent pistoles tant à Épinay qu'à la Chevrette. Pendant les cinq ou six ans que j'y fus le plus assidu. Ces dépenses sont inévitables pour un homme de mon humeur, qui ne sait se pourvoir de rien, ni s'ingénier sur rien, ni supporter l'aspect d'un valet qui grogne, et qui vous sert en rechignant. Chez madame Dupin même, où j'étois de la maison, et où je rendois mille services aux domestiques, je n'ai jamais reçu les leurs qu'à la pointe de mon argent. Dans la suite, il a fallu renoncer tout-à-fait à ces petites libéralités que ma situation ne m'a plus permis de faire; et c'est alors qu'on m'a fait sentir[a] bien plus durement encore l'inconvénient de fréquenter des gens d'un autre état que le sien.

[a] VAR. et cette *réforme m'a fait sentir... — et je vins à sentir....*

Encore si cette vie eût été de mon goût, je me serois consolé d'une dépense onéreuse, consacrée à mes plaisirs : mais se ruiner pour s'ennuyer, étoit trop insupportable ; et j'avois si bien senti le poids de ce train de vie, que, profitant de l'intervalle de liberté où je me trouvois pour lors, j'étois déterminé à le perpétuer, à renoncer totalement à la grande société, à la composition des livres, à tout commerce de littérature, et à me renfermer, pour le reste de mes jours, dans la sphère étroite et paisible pour laquelle je me sentois né.

Le produit de la *Lettre à d'Alembert* et de *la Nouvelle Héloïse*, avoit un peu remonté mes finances, qui s'étoient fort épuisées à l'Hermitage. Je me voyois environ mille écus devant moi. L'*Émile*, auquel je m'étois mis tout de bon, quand j'eus achevé *l'Héloïse*, étoit fort avancé, et son produit devoit au moins doubler cette somme. Je formai le projet de placer ce fonds, de manière à me faire une petite rente viagère qui pût, avec ma copie, me faire subsister sans plus écrire. J'avois encore deux ouvrages sur le chantier. Le premier étoit mes *Institutions politiques*. J'examinai l'état de ce livre, et je trouvai qu'il demandoit encore plusieurs années de travail. Je n'eus pas le courage de le poursuivre et d'attendre qu'il fût achevé, pour exécuter ma résolution. Ainsi, renonçant à cet ouvrage, je résolus d'en tirer ce qui pouvoit se détacher, puis de brûler tout le reste ; et poussant ce travail avec zèle, sans interrompre celui de l'*Émile*, je mis, en moins de deux ans, la dernière main au *Contrat Social*.

Restoit le *Dictionnaire de musique*. C'étoit un travail de manœuvre, qui pouvoit se faire en tout temps, et qui n'avoit pour objet qu'un produit pécuniaire. Je me réservai de l'abandonner, ou de l'achever à mon aise, selon que mes autres ressources rassemblées me rendroient celle-là nécessaire ou superflue. A l'égard de la *Morale sensitive*, dont l'entreprise étoit restée en esquisse, je l'abandonnai totalement.

Comme j'avois en dernier projet, si je pouvois me passer tout-à-fait de la copie, celui de m'éloigner de Paris, où l'affluence des survenants rendoit ma subsistance coûteuse, et m'ôtoit le temps d'y pourvoir, pour prévenir dans ma retraite l'ennui dans lequel on dit que tombe un auteur quand il a quitté la plume, je me réservois une occupation qui pût remplir le vide de ma solitude, sans tenter de plus rien faire imprimer de mon vivant. Je ne sais par quelle fantaisie Rey me pressoit depuis long-temps d'écrire les Mémoires de ma vie. Quoiqu'ils ne fussent pas jusqu'alors fort intéressants par les faits, je sentis qu'ils pouvoient le devenir par la franchise que j'étois capable d'y mettre; et je résolus d'en faire un ouvrage unique, par une véracité sans exemple, afin qu'au moins, une fois, on pût voir un homme tel qu'il étoit en dedans. J'avois toujours ri de la fausse naïveté de Montaigne, qui, faisant semblant d'avouer ses défauts, a grand soin de ne s'en donner que d'aimables; tandis que je sentois, moi qui me suis cru toujours, et qui me crois encore, à tout prendre, le meilleur des hommes, qu'il n'y a point d'intérieur humain, si pur qu'il puisse être, qui ne recéle quelque vice odieux. Je savois

qu'on me peignoit dans le public sous des traits si peu semblables aux miens, et quelquefois si difformes, que, malgré le mal dont je ne voulois rien taire, je ne pouvois que gagner encore à me montrer tel que j'étois. D'ailleurs, cela ne se pouvant faire sans laisser voir aussi d'autres gens tels qu'ils étoient, et par conséquent cet ouvrage ne pouvant paroître qu'après ma mort et celle de beaucoup d'autres, cela m'enhardissoit davantage à faire mes Confessions, dont jamais je n'aurois à rougir devant personne. Je résolus donc de consacrer mes loisirs à bien exécuter cette entreprise, et je me mis à recueillir les lettres et papiers qui pouvoient guider ou réveiller ma mémoire, regrettant fort tout ce que j'avois déchiré, brûlé, perdu jusqu'alors.

Ce projet de retraite absolue, un des plus sensés que j'eusse jamais faits, étoit fortement empreint dans mon esprit, et déjà je travaillois à son exécution, quand le ciel, qui me préparoit une autre destinée, me jeta dans un nouveau tourbillon.

Montmorenci, cet ancien et beau patrimoine de l'illustre maison de ce nom, ne lui appartient plus depuis la confiscation. Il a passé, par la sœur du duc Henri, dans la maison de Condé, qui a changé le nom de Montmorenci en celui d'Enguien, et ce duché n'a d'autre château qu'une vieille tour, où l'on tient les archives, et où l'on reçoit les hommages des vassaux. Mais on voit à Montmorenci ou Enguien une maison particulière, bâtie par Croisat dit *le pauvre*, laquelle, ayant la magnificence des plus superbes châteaux, en mérite et en porte le nom. L'aspect imposant de ce

bel édifice, la terrasse sur laquelle il est bâti, sa vue, unique peut-être au monde, son vaste salon peint d'une excellente main, son jardin planté par le célèbre Le Nôtre; tout cela forme un tout, dont la majesté frappante a pourtant je ne sais quoi de simple, qui soutient et nourrit l'admiration*. M. le maréchal duc de Luxembourg, qui occupoit alors cette maison, venoit tous les ans dans ce pays, où jadis ses pères étoient les maîtres, passer en deux fois cinq ou six semaines, comme simple habitant, mais avec un éclat qui ne dégénéroit point de l'ancienne splendeur de sa maison. Au premier voyage qu'il y fit, depuis mon établissement à Montmorenci, monsieur et madame la maréchale envoyèrent un valet de chambre me faire compliment de leur part, et m'inviter à souper chez eux toutes les fois que cela me feroit plaisir. A chaque fois qu'ils revinrent, ils ne manquèrent point de réitérer le même compliment et la même invitation. Cela me rappeloit madame de Beuzenval m'envoyant dîner à l'office. Les temps étoient changés; mais j'étois demeuré le même. Je ne voulois point qu'on m'envoyât dîner à l'office, et je me souciois peu de la table des grands. J'aurois mieux aimé qu'ils me laissassent pour ce que j'étois, sans me fêter et sans m'avilir. Je répondis honnêtement et respectueusement aux politesses de monsieur et madame de Luxembourg; mais je n'acceptai point leurs offres; et, tant mes incommodités que mon humeur timide et mon embarras à parler, me faisant frémir à la seule idée de

* Cet édifice, acheté en 1816 par une compagnie de spécula teurs, a été entièrement démoli, et les bois du parc ont été abattus.

me présenter dans une assemblée de gens de la cour, je n'allai pas même au château faire une visite de remerciement, quoique je comprisse assez que c'étoit ce qu'on cherchoit, et que tout cet empressement étoit plutôt une affaire de curiosité que de bienveillance.

Cependant les avances continuèrent, et allèrent même en augmentant. Madame la comtesse de Boufflers, qui étoit fort liée avec madame la maréchale, étant venue à Montmorenci, envoya savoir de mes nouvelles, et me proposer de me venir voir. Je répondis comme je devois, mais je ne démarrai point. Au voyage de Pâques de l'année suivante 1759, le chevalier de Lorenzy, qui étoit de la cour de M. le prince de Conti et de la société de madame de Luxembourg, vint me voir plusieurs fois: nous fîmes connoissance; il me pressa d'aller au château: je n'en fis rien. Enfin, un après-midi que je ne songeois à rien moins, je vis arriver M. le maréchal de Luxembourg, suivi de cinq ou six personnes. Pour lors il n'y eut plus moyen de m'en dédire, et je ne pus éviter, sous peine d'être un arrogant et un malappris, de lui rendre sa visite, et d'aller faire ma cour à madame la maréchale, de la part de laquelle il m'avoit comblé des choses les plus obligeantes. Ainsi commencèrent, sous de funestes auspices, des liaisons dont je ne pus plus long-temps me défendre, mais qu'un pressentiment trop bien fondé me fit redouter jusqu'à ce que j'y fusse engagé.

Je craignois excessivement madame de Luxembourg. Je savois qu'elle étoit aimable. Je l'avois vue

plusieurs fois au spectacle, et chez madame Dupin, il y avoit dix ou douze ans, lorsqu'elle étoit duchesse de Boufflers, et qu'elle brilloit encore de sa première beauté. Mais elle passoit pour méchante; et dans une aussi grande dame, cette réputation me faisoit trembler. A peine l'eus-je vue, que je fus subjugué. Je la trouvai charmante, de ce charme à l'épreuve du temps, le plus fait pour agir sur mon cœur. Je m'attendois à lui trouver un entretien mordant et plein d'épigrammes. Ce n'étoit point cela, c'étoit beaucoup mieux. La conversation de madame de Luxembourg ne pétille pas d'esprit. Ce ne sont pas des saillies, et ce n'est pas même proprement de la finesse; mais c'est une délicatesse exquise, qui ne frappe jamais, et qui plaît toujours. Ses flatteries sont d'autant plus enivrantes qu'elles sont plus simples; on diroit qu'elles lui échappent sans qu'elle y pense, et que c'est son cœur qui s'épanche, uniquement parcequ'il est trop rempli. Je crus m'apercevoir, dès la première visite, que, malgré mon air gauche et mes lourdes phrases, je ne lui déplaisois pas. Toutes les femmes de la cour savent vous persuader cela, quand elles veulent, vrai ou non; mais toutes ne savent pas, comme madame de Luxembourg, vous rendre cette persuasion si douce qu'on ne s'avise plus d'en vouloir douter. Dès le premier jour, ma confiance en elle eût été aussi entière qu'elle ne tarda pas à le devenir, si madame la duchesse de Montmorenci sa belle-fille, jeune folle, assez maligne, et, je pense, un peu tracassière, ne se fût avisée de m'entreprendre, et tout au travers de force éloges de sa maman, et de feintes agaceries pour

son propre compte, ne m'eût mis en doute si je n'étois pas persiflé

Je me serois peut-être difficilement rassuré sur cette crainte auprès des deux dames, si les extrêmes bontés de monsieur le maréchal ne m'eussent confirmé que les leurs étoient sérieuses. Rien de plus surprenant, vu mon caractère timide, que la promptitude avec laquelle je le pris au mot, sur le pied d'égalité où il voulut se mettre avec moi, si ce n'est peut-être celle avec laquelle il me prit au mot lui-même, sur l'indépendance absolue dans laquelle je voulois vivre. Persuadés l'un et l'autre que j'avois raison d'être content de mon état et de n'en vouloir pas changer, ni lui ni madame de Luxembourg n'ont paru vouloir s'occuper un instant de ma bourse ou de ma fortune; quoique je ne pusse douter du tendre intérêt qu'ils prenoient à moi tous les deux, jamais ils ne m'ont proposé de place et ne m'ont offert leur crédit, si ce n'est une seule fois, que madame de Luxembourg parut desirer que je voulusse entrer à l'académie françoise. J'alléguai ma religion: elle me dit que ce n'étoit pas un obstacle, ou qu'elle s'engageoit à le lever. Je répondis que, quelque honneur que ce fût pour moi d'être membre d'un corps si illustre, ayant refusé à M. de Tressan, et en quelque sorte au roi de Pologne, d'entrer dans l'académie de Nanci, je ne pouvois plus honnêtement entrer dans aucune. Madame de Luxembourg n'insista pas, et il n'en fut plus reparlé. Cette simplicité de commerce avec de si grands seigneurs, et qui pouvoient tout en ma faveur, M. de Luxembourg étant et méritant bien d'être l'ami

particulier du roi, contraste bien singulièrement avec les continuels soucis, non moins importuns qu'officieux, des amis protecteurs que je venois de quitter, et qui cherchoient moins à me servir qu'à m'avilir.

Quand M. le maréchal m'étoit venu voir à Mont-Louis, je l'avois reçu avec peine, lui et sa suite, dans mon unique chambre, non parceque je fus obligé de le faire asseoir au milieu de mes assiettes sales et de mes pots cassés, mais parceque mon plancher pourri tomboit en ruine, et que je craignois que le poids de sa suite ne l'effondrât tout-à fait. Moins occupé de mon propre danger que de celui que l'affabilité de ce bon seigneur lui faisoit courir, je me hâtai de le tirer de là, pour le mener, malgré le froid qu'il faisoit encore, à mon donjon, tout ouvert et sans cheminée. Quand il y fut, je lui dis la raison qui m'avoit engagé à l'y conduire : il la redit à madame la maréchale, et l'un et l'autre me pressèrent, en attendant qu'on referoit mon plancher, d'accepter un logement au château, ou, si je l'aimois mieux, dans un édifice isolé, qui étoit au milieu du parc, et qu'on appeloit le petit château. Cette demeure enchantée mérite qu'on en parle.

Le parc ou jardin de Montmorenci n'est pas en plaine, comme celui de la Chevrette. Il est inégal, montueux, mêlé de collines et d'enfoncements, dont l'habile artiste a tiré parti pour varier les bosquets, les ornements, les eaux, les points de vue, et multiplier pour ainsi dire, à force d'art et de génie, un espace en lui-même assez resserré. Ce parc est couronné dans le haut par la terrasse et le château; dans

le bas il forme une gorge qui s'ouvre et s'élargit vers la vallée, et dont l'angle est rempli par une grande pièce d'eau. Entre l'orangerie qui occupe cet élargissement, et cette pièce d'eau entourée de coteaux bien décorés de bosquets et d'arbres, est le petit château dont j'ai parlé. Cet édifice et le terrain qui l'entoure appartenoient jadis au célèbre Le Brun, qui se plut à le bâtir et le décorer avec ce goût exquis d'ornements et d'architecture dont ce grand peintre s'étoit nourri. Ce château depuis lors a été rebâti, mais toujours sur le dessin du premier maître. Il est petit, simple, mais élégant. Comme il est dans un fond, entre le bassin de l'orangerie et la grande pièce d'eau, par conséquent sujet à l'humidité, on l'a percé dans son milieu, d'un péristyle à jour entre deux étages de colonnes, par lequel l'air jouant dans tout l'édifice le maintient sec, malgré sa situation. Quand on regarde ce bâtiment de la hauteur opposée qui lui fait perspective, il paroît absolument environné d'eau, et l'on croit voir une île enchantée, ou la plus jolie des trois îles Borromées, appelée *Isola bella*, dans le lac Majeur.

Ce fut dans cet édifice solitaire qu'on me donna le choix d'un des quatre appartements complets qu'il contient, outre le rez-de-chaussée, composé d'une salle de bal, d'une salle de billard, et d'une cuisine. Je pris le plus petit et le plus simple au-dessus de la cuisine, que j'eus aussi. Il étoit d'une propreté charmante, l'ameublement en étoit blanc et bleu. C'est dans cette profonde et délicieuse solitude qu'au milieu des bois et des eaux, aux concerts des oiseaux de toute espèce, au parfum de la fleur d'orange, je com-

posai dans une continuelle extase le cinquième livre de l'*Émile*, dont je dus en grande partie le coloris assez frais à la vive impression du local où je l'écrivois.

Avec quel empressement je courois tous les matins au lever du soleil respirer un air embaumé sur le péristyle ! Quel bon café au lait j'y prenois tête à tête avec ma Thérèse ! Ma chatte et mon chien nous faisoient compagnie. Ce seul cortége m'eût suffi pour toute ma vie, sans éprouver jamais un moment d'ennui. J'étois là dans le paradis terrestre ; j'y vivois avec autant d'innocence, et j'y goûtois le même bonheur.

Au voyage de juillet, monsieur et madame de Luxembourg me marquèrent tant d'attentions, et me firent tant de caresses, que, logé chez eux et comblé de leurs bontés, je ne pus moins faire que d'y répondre en les voyant assidument. Je ne les quittois presque point : j'allois le matin faire ma cour à madame la maréchale, j'y dînois ; j'allois l'après midi me promener avec M. le maréchal ; mais je n'y soupois pas, à cause du grand monde, et qu'on y soupoit trop tard pour moi. Jusqu'alors tout étoit convenable, et il n'y avoit point de mal encore, si j'avois su m'en tenir là. Mais je n'ai jamais su garder un milieu dans mes attachements, et remplir simplement des devoirs de société. J'ai toujours été tout ou rien ; bientôt je fus tout ; et me voyant fêté, gâté par des personnes de cette considération, je passai les bornes, et me pris pour eux d'une amitié qu'il n'est permis d'avoir que pour ses égaux. J'en mis toute la familiarité dans mes

manières, tandis qu'ils ne se relâchèrent jamais dans les leurs de la politesse à laquelle ils m'avoient accoutumé. Je n'ai pourtant jamais été trop à mon aise avec madame la maréchale. Quoique je ne fusse pas parfaitement rassuré sur son caractère, je le redoutois moins que son esprit. C'étoit par là surtout qu'elle m'en imposoit. Je savois qu'elle étoit difficile en conversations, et qu'elle avoit droit de l'être. Je savois que les femmes, et surtout les grandes dames, veulent absolument être amusées, qu'il vaudroit mieux les offenser que les ennuyer, et je jugeois, par ses commentaires sur ce qu'avoient dit les gens qui venoient de partir, de ce qu'elle devoit penser de mes balourdises. Je m'avisai d'un supplément, pour me sauver auprès d'elle l'embarras de parler; ce fut de lire. Elle avoit ouï parler de la *Julie;* elle savoit qu'on l'imprimoit; elle marqua de l'empressement de voir cet ouvrage; j'offris de le lui lire; elle accepta. Tous les matins je me rendois chez elle sur les dix heures; M. de Luxembourg y venoit: on fermoit la porte. Je lisois à côté de son lit, et je compassai si bien mes lectures, qu'il y en auroit eu pour tout le voyage, quand même il n'auroit pas été interrompu[1]. Le succès de cet expédient passa mon attente. Madame de Luxembourg s'engoua de la *Julie* et de son auteur; elle ne parloit que de moi, ne s'occupoit que de moi, me disoit des douceurs toute la journée, m'embrassoit dix fois le jour. Elle voulut que j'eusse toujours ma place à table à côté d'elle; et quand quelques

[1] La perte d'une grande bataille, qui affligea beaucoup le roi, força M. de Luxembourg de retourner précipitamment à la cour.

seigneurs vouloient prendre cette place, elle leur disoit que c'étoit la mienne, et les faisoit mettre ailleurs. On peut juger de l'impression que ces manières charmantes faisoient sur moi, que les moindres marques d'affection subjuguent. Je m'attachois réellement à elle, à proportion de l'attachement qu'elle me témoignoit. Toute ma crainte, en voyant cet engouement, et me sentant si peu d'agrément dans l'esprit pour le soutenir, étoit qu'il ne se changeât en dégoût, et malheureusement pour moi cette crainte ne fut que trop bien fondée.

Il falloit qu'il y eût une opposition naturelle entre son tour d'esprit et le mien, puisque indépendamment des foules de balourdises qui m'échappoient à chaque instant dans la conversation, dans mes lettres mêmes, et lorsque j'étois le mieux avec elle, il se trouvoit des choses qui lui déplaisoient, sans que je pusse imaginer pourquoi. Je n'en citerai qu'un exemple, et j'en pourrois citer vingt. Elle sut que je faisois pour madame d'Houdetot une copie de l'*Héloïse* à tant la page. Elle en voulut avoir une sur le même pied. Je la lui promis; et la mettant par là du nombre de mes pratiques, je lui écrivis quelque chose d'obligeant et d'honnête à ce sujet; du moins telle étoit mon intention*. Voici sa réponse, qui me fit tomber des nues.

A Versailles, ce mardi. (Liasse C, n° 43.)

« Je suis ravie, je suis contente; votre lettre m'a « fait un plaisir infini, et je me presse pour vous le « mander et pour vous en remercier.

* Voyez cette lettre dans la *Correspondance*, à la date du 29 octobre 1759. (N° 194.)

« Voici les propres termes de votre lettre : *Quoique « vous soyez sûrement une très bonne pratique, je me fais « quelque peine de prendre votre argent : régulièrement, « ce seroit à moi de payer le plaisir que j'aurois de tra- « vailler pour vous.* Je ne vous en dis pas davantage. « Je me plains de ce que vous ne me parlez jamais de « votre santé. Rien ne m'intéresse davantage. Je vous « aime de tout mon cœur; et c'est, je vous assure, « bien tristement que je vous le mande, car j'aurois « bien du plaisir à vous le dire moi-même. M. de « Luxembourg vous aime et vous embrasse de tout « son cœur. »

En recevant cette lettre, je me hâtai d'y répondre, en attendant plus ample examen, pour protester contre toute interprétation désobligeante*; et après m'être occupé quelques jours à cet examen, avec l'inquiétude qu'on peut concevoir, et toujours sans y rien comprendre, voici quelle fut enfin ma dernière réponse à ce sujet.

A Montmorenci, le 8 décembre 1759.

« Depuis ma dernière lettre, j'ai examiné cent et « cent fois le passage en question. Je l'ai considéré « par son sens propre et naturel; je l'ai considéré par « tous les sens qu'on peut lui donner, et je vous avoue, « madame la maréchale, que je ne sais plus si c'est « moi qui vous dois des excuses ou si ce n'est point « vous qui m'en devez. »

Il y a maintenant dix ans que ces lettres ont été écrites. J'y ai souvent repensé depuis ce temps-là; et

* Cette réponse n'est pas dans la Correspondance imprimée.

telle est encore aujourd'hui ma stupidité sur cet article, que je n'ai pu parvenir à sentir ce qu'elle avoit pu trouver dans ce passage, je ne dis pas d'offensant, mais même qui pût lui déplaire.

A propos de cet exemplaire manuscrit de l'*Héloïse* que voulut avoir madame de Luxembourg, je dois dire ici ce que j'imaginai pour lui donner quelque avantage marqué qui le distinguât de tout autre. J'avois écrit à part les aventures de milord Édouard, et j'avois balancé long-temps à les insérer, soit en entier, soit par extrait, dans cet ouvrage, où elles me paroissoient manquer. Je me déterminai enfin à les retrancher tout-à-fait, parceque, n'étant pas du ton de tout le reste, elles en auroient gâté la touchante simplicité. J'eus une autre raison bien plus forte, quand je connus madame de Luxembourg : c'est qu'il y avoit dans ces aventures une marquise romaine d'un caractère très odieux, dont quelques traits, sans lui être applicables, auroient pu lui être appliqués par ceux qui ne la connoissoient que de réputation. Je me félicitai donc beaucoup du parti que j'avois pris, et m'y confirmai. Mais dans l'ardent desir d'enrichir son exemplaire de quelque chose qui ne fût dans aucun autre, n'allai-je pas songer à ces malheureuses aventures, et former le projet d'en faire l'extrait pour l'y ajouter ? Projet insensé, dont on ne peut expliquer l'extravagance que par l'aveugle fatalité qui m'entraînoit à ma perte !

*Quos vult perdere Jupiter dementat* *.

* Jupiter ôte la raison à ceux dont il a décidé la perte. — Ce vers

J'eus la stupidité de faire cet extrait avec bien du soin, bien du travail, et de lui envoyer ce morceau comme la plus belle chose du monde; en la prévenant toutefois, comme il étoit vrai, que j'avois brûlé l'original, que l'extrait étoit pour elle seule, et ne seroit jamais vu de personne, à moins qu'elle ne le montrât elle-même : ce qui, loin de lui prouver ma prudence et ma discrétion, comme je croyois faire, n'étoit que l'avertir du jugement que je portois moi-même sur l'application des traits dont elle auroit pu s'offenser. Mon imbécillité fut telle, que je ne doutois pas qu'elle ne fût enchantée de mon procédé. Elle ne me fit pas là-dessus les grands compliments que j'en attendois, et jamais, à ma très grande surprise, elle ne me parla du cahier que je lui avois envoyé. Pour moi, toujours charmé de ma conduite dans cette affaire, ce ne fut que long-temps après que je jugeai, sur d'autres indices, de l'effet qu'elle avoit produit*.

ïambe dont Rousseau a transposé les mots, et qu'il ne cite pas entier,

*Quos Jupiter vult perdere, dementat priùs*,

se rencontre assez souvent dans les écrivains et commentateurs des seizième et dix-septième siècles, sans qu'aucun d'eux indique la source où il l'a puisé. Mais la pensée qu'il exprime se retrouve fréquemment dans les poëtes grecs, dans Homère, dans Pindare, dans Euripide. Voyez Duport (*Homeri Gnomologia*, 1660, p. 282). On en retrouve encore un exemple dans un ancien auteur tragique cité par l'orateur Lycurgue, dans sa harangue contre Léocrate, § 21. (*Note de M. Boissonade.*)

* M. de Musset observe avec beaucoup de raison, sur ce manuscrit des *Amours d'Édouard Bomston*, donné par Rousseau à madame de Luxembourg, que comme il n'existoit que celui-là, elle étoit maîtresse de le détruire. Or elle ne l'a pas seulement conservé

J'eus encore, en faveur de son manuscrit, une autre idée plus raisonnable, mais qui, par des effets plus éloignés, ne m'a guère été moins nuisible : tant tout concourt à l'œuvre de la destinée, quand elle appelle un homme au malheur. Je pensai d'orner ce manuscrit des dessins des estampes de la *Julie*, lesquels dessins se trouvèrent être du même format que le manuscrit. Je demandai à Coindet ses dessins, qui m'appartenoient à toutes sortes de titres, et d'autant plus que je lui avois abandonné le produit des planches, lesquelles eurent un grand débit. Coindet est aussi rusé que je le suis peu. A force de se faire demander ces dessins, il parvint à savoir ce que j'en voulois faire. Alors, sous prétexte d'ajouter quelques ornements à ces dessins, il se les fit laisser, et finit par les présenter lui-même.

*Ego versiculos feci, tulit alter honores.* *

Cela acheva de l'introduire à l'hôtel de Luxembourg sur un certain pied. Depuis mon établissement au petit château, il m'y venoit voir très souvent, et toujours dès le matin, surtout quand monsieur et madame de Luxembourg étoient à Montmorenci. Cela faisoit que, pour passer avec lui une journée, je

elle l'a communiqué aux éditeurs de Genève, dans l'édition desquels il a été imprimé pour la première fois, et qui ont déclaré le tenir de madame de Luxembourg elle-même. Cette dame n'a donc trouvé aucun rapport entre elle et la marquise dont il est question dans ces aventures, et à cet égard les conjectures de Rousseau n'ont aucun fondement.

* J'ai fait les vers, un autre en a recueilli l'honneur.

VIRGILE.

n'allois point au château. On me reprocha ces absences : j'en dis la raison. On me pressa d'amener M. Coindet; je le fis. C'étoit ce que le drôle avoit cherché. Ainsi, graces aux bontés excessives qu'on avoit pour moi, un commis de M. Thélusson, qui vouloit bien lui donner quelquefois sa table, quand il n'avoit personne à dîner, se trouva tout d'un coup admis à celle d'un maréchal de France, avec les princes, les duchesses, et tout ce qu'il y avoit de grand à la cour. Je n'oublierai jamais qu'un jour qu'il étoit obligé de retourner à Paris de bonne heure, M. le maréchal dit après le dîner à la compagnie : Allons nous promener sur le chemin de Saint-Denys; nous accompagnerons M. Coindet. Le pauvre garçon n'y tint pas; sa tête s'en alla tout-à-fait. Pour moi, j'avois le cœur si ému, que je ne pus dire un seul mot. Je suivois par-derrière, pleurant comme un enfant, et mourant d'envie de baiser les pas de ce bon maréchal. Mais la suite de cette histoire de copie m'a fait anticiper ici sur les temps. Reprenons-les dans leur ordre, autant que ma mémoire me le permettra.

Sitôt que la petite maison de Mont-Louis fut prête, je la fis meubler proprement, simplement, et retournai m'y établir; ne pouvant renoncer à cette loi que je m'étois faite, en quittant l'Hermitage, d'avoir toujours mon logement à moi : mais je ne pus me résoudre non plus à quitter mon appartement du petit château. J'en gardai la clef, et tenant beaucoup aux jolis déjeuners du péristyle, j'allois souvent y coucher, et j'y passois quelquefois deux ou trois jours, comme à une maison de campagne. J'étois peut-être alors le

particulier de l'Europe le mieux et le plus agréablement logé. Mon hôte, M. Mathas, qui étoit le meilleur homme du monde, m'avoit absolument laissé la direction des réparations de Mont-Louis, et voulut que je disposasse de ses ouvriers, sans même qu'il s'en mêlât. Je trouvai donc le moyen de me faire d'une seule chambre au premier, un appartement complet, composé d'une chambre, d'une antichambre, et d'une garde-robe. Au rez-de-chaussée étoient la cuisine et la chambre de Thérèse. Le donjon me servoit de cabinet, au moyen d'une bonne cloison vitrée et d'une cheminée qu'on y fit faire. Je m'amusai, quand j'y fus, à orner la terrasse qu'ombrageoient déjà deux rangs de jeunes tilleuls; j'y en fis ajouter deux, pour faire un cabinet de verdure; j'y fis poser une table et des bancs de pierre; je l'entourai de lilas, de seringat, de chévrefeuille; j'y fis faire une belle plate-bande de fleurs, parallèle aux deux rangs d'arbres; et cette terrasse, plus élevée que celle du château, dont la vue étoit du moins aussi belle, et sur laquelle j'avois apprivoisé des multitudes d'oiseaux, me servoit de salle de compagnie pour recevoir monsieur et madame de Luxembourg, M. le duc de Villeroy, M. le prince de Tingry, M. le marquis d'Armentières, madame la duchesse de Montmorenci, madame la duchesse de Boufflers, madame la comtesse de Valentinois, madame la comtesse de Boufflers, et d'autres personnes de ce rang, qui, du château, ne dédaignoient pas de faire, par une montée très fatigante, le pèlerinage de Mont-Louis. Je devois à la faveur de monsieur et de madame de Luxembourg toutes ces visites: je le sentois, et mon

cœur leur en faisoit bien l'hommage. C'est dans un de ces transports d'attendrissement, que je dis une fois à M. de Luxembourg en l'embrassant : Ah ! monsieur le maréchal, je haïssois les grands avant que de vous connoître, et je les hais davantage encore, depuis que vous me faites si bien sentir combien il leur seroit aisé de se faire adorer.

Au reste, j'interpelle tous ceux qui m'ont vu durant cette époque, s'ils se sont jamais aperçus que cet éclat m'ait un instant ébloui, que la vapeur de cet encens m'ait porté à la tête : s'ils m'ont vu moins uni dans mon maintien, moins simple dans mes manières, moins liant avec le peuple, moins familier avec mes voisins, moins prompt à rendre service à tout le monde, quand je l'ai pu, sans me rebuter jamais des importunités sans nombre, et souvent déraisonnables, dont j'étois sans cesse accablé. Si mon cœur m'attiroit au château de Montmorenci, par mon sincère attachement pour les maîtres, il me ramenoit de même à mon voisinage, goûter les douceurs de cette vie égale et simple, hors de laquelle il n'est point de bonheur pour moi. Thérèse avoit fait amitié avec la fille d'un maçon, mon voisin, nommé Pilleu; je la fis de même avec le père; et après avoir le matin dîné au château, non sans gêne, mais pour complaire à madame la maréchale, avec quel empressement je revenois le soir souper avec le bon-homme Pilleu et sa famille, tantôt chez lui, tantôt chez moi ! *

* L'auteur des *Lettres à Jennie*, publiées en juillet 1818, nous apprend que la fille de cet honnête homme existe encore. « Je me « suis quelquefois entretenu avec elle de Rousseau. Il étoit bon,

Outre ces deux logements, j'en eus bientôt un troisième à l'hôtel de Luxembourg, dont les maîtres me pressèrent si fort d'aller les y voir quelquefois, que j'y consentis, malgré mon aversion pour Paris, où je n'avois été, depuis ma retraite à l'Hermitage, que les deux seules fois dont j'ai parlé : encore n'y allois-je que les jours convenus, uniquement pour souper, et m'en retourner le lendemain matin. J'entrois et sortois par le jardin qui donnoit sur le boulevard; de sorte que je pouvois dire, avec la plus exacte vérité, que je n'avois pas mis le pied sur le pavé de Paris.

Au sein de cette prospérité passagère, se préparoit de loin la catastrophe qui devoit en marquer la fin. Peu de temps après mon retour à Mont-Louis, j'y fis, et bien malgré moi, comme à l'ordinaire, une nouvelle connoissance qui fait encore époque dans mon histoire. On jugera dans la suite si c'est en bien ou en mal. C'est madame la marquise de Verdelin, ma voisine, dont le mari venoit d'acheter une maison de campagne à Soisy, près de Montmorenci. Mademoiselle d'Ars, fille du comte d'Ars, homme de condition, mais pauvre, avoit épousé M. de Verdelin, vieux, laid, sourd, dur, brutal, jaloux, balafré, borgne, au demeurant bon-homme, quand on savoit le prendre; et possesseur de quinze à vingt mille livres de rentes,

« m'a-t-elle dit, envers tout le monde. Son caractère étoit méditatif « sans être triste : le soir des jours d'été, lorsque les jeunes filles et « les garçons du voisinage jouoient à la main-chaude, il venoit se « mêler quelquefois à ce divertissement. Il se plaisoit surtout à les « faire danser en chantant une ronde. Cette vieille fille m'en a ré- « pété plusieurs couplets dont elle se souvient encore. » (P. 52.)

auxquelles on la maria. Ce mignon, jurant, criant, grondant, tempêtant, et faisant pleurer sa femme toute la journée, finissoit par faire toujours ce qu'elle vouloit, et cela pour la faire enrager, attendu qu'elle savoit lui persuader que c'étoit lui qui le vouloit, et que c'étoit elle qui ne le vouloit pas. M. de Margency, dont j'ai parlé, étoit l'ami de madame, et devint celui de monsieur. Il y avoit quelques années qu'il leur avoit loué son château de Margency, près d'Eaubonne et d'Andilly, et ils y étoient précisément durant mes amours pour madame d'Houdetot. Madame d'Houdetot et madame de Verdelin se connoissoient par madame d'Aubeterre, leur commune amie; et comme le jardin de Margency étoit sur le passage de madame d'Houdetot pour aller au Mont-Olympe, sa promenade favorite, madame de Verdelin lui donna une clef pour passer. A la faveur de cette clef, j'y passois souvent avec elle: mais je n'aimois point les rencontres imprévues; et quand madame de Verdelin se trouvoit par hasard sur notre passage, je les laissois ensemble sans lui rien dire, et j'allois toujours devant. Ce procédé peu galant n'avoit pas dû me mettre en bon prédicament auprès d'elle. Cependant, quand elle fut à Soisy, elle ne laissa pas de me rechercher. Elle me vint voir plusieurs fois à Mont-Louis, sans me trouver; et voyant que je ne lui rendois pas sa visite, elle s'avisa, pour m'y forcer, de m'envoyer des pots de fleurs pour ma terrasse. Il fallut bien l'aller remercier: c'en fut assez. Nous voilà liés.

Cette liaison commença par être orageuse, comme toutes celles que je faisois malgré moi. Il n'y régna

même jamais un vrai calme. Le tour d'esprit de madame de Verdelin étoit par trop antipathique avec le mien. Les traits malins et les épigrammes partent chez elle avec tant de simplicité, qu'il faut une attention continuelle, et pour moi très fatigante, pour sentir quand on est persiflé. Une niaiserie, qui me revient, suffira pour en juger. Son frère venoit d'avoir le commandement d'une frégate en course contre les Anglois. Je parlois de la manière d'armer cette frégate, sans nuire à sa légèreté. Oui, dit-elle d'un ton tout uni, l'on ne prend de canons que ce qu'il en faut pour se battre. Je l'ai rarement ouï parler en bien de quelqu'un de ses amis absents, sans glisser quelque mot à leur charge. Ce qu'elle ne voyoit pas en mal, elle le voyoit en ridicule, et son ami Margency n'étoit pas excepté. Ce que je trouvois encore en elle d'insupportable, étoit la gêne continuelle de ses petits envois, de ses petits cadeaux, de ses petits billets, auxquels il falloit me battre les flancs pour répondre, et toujours nouveaux embarras pour remercier ou pour refuser. Cependant, à force de la voir, je finis par m'attacher à elle. Elle avoit ses chagrins, ainsi que moi. Les confidences réciproques nous rendirent intéressants nos tête-à-tête. Rien ne lie tant les cœurs que la douceur de pleurer ensemble. Nous nous cherchions pour nous consoler, et ce besoin m'a souvent fait passer sur beaucoup de choses. J'avois mis tant de dureté dans ma franchise avec elle, qu'après avoir montré quelquefois si peu d'estime pour son caractère, il falloit réellement en avoir beaucoup pour croire qu'elle pût sincèrement me pardonner. Voici un échantillon des

lettres que je lui ai quelquefois écrites, et dont il est à noter que jamais, dans aucune de ses réponses, elle n'a paru piquée en aucune façon.

A Montmorenci, le 5 novembre 1760.

« Vous me dites, madame, que vous ne vous êtes « pas bien expliquée, pour me faire entendre que je « m'explique mal. Vous me parlez de votre prétendue « bêtise, pour me faire sentir la mienne. Vous vous « vantez de n'être qu'une bonne femme, comme si « vous aviez peur d'être prise au mot, et vous me « faites des excuses pour m'apprendre que je vous en « dois. Oui, madame, je le sais bien, c'est moi qui suis « une bête, un bon-homme, et pis encore s'il est pos- « sible; c'est moi qui choisis mal mes termes, au gré « d'une belle dame françoise, qui fait autant d'atten- « tion aux paroles, et qui parle aussi bien que vous. « Mais considérez que je les prends dans le sens com- « mun de la langue, sans être au fait ou en souci des « honnêtes acceptions qu'on leur donne dans les ver- « tueuses sociétés de Paris. Si quelquefois mes expres- « sions sont équivoques, je tâche que ma conduite en « détermine le sens, etc. » Le reste de la lettre est à peu près sur le même ton. Voyez-en la réponse, liasse D, n° 41, et jugez de l'incroyable modération d'un cœur de femme, qui peut n'avoir pas plus de ressentiment d'une pareille lettre que cette réponse n'en laisse paroître, et qu'elle ne m'en a jamais témoigné. Coindet, entreprenant, hardi jusqu'à l'effronterie, et qui se tenoit à l'affût de tous mes amis, ne tarda pas à s'introduire en mon nom chez madame de Verdelin, et y

fut bientôt, à mon insu, plus familier que moi-même. C'étoit un singulier corps que ce Coindet. Il se présentoit de ma part chez toutes mes connoissances, s'y établissoit, y mangeoit sans façon. Transporté de zèle pour mon service, il ne parloit jamais de moi que les larmes aux yeux : mais quand il me venoit voir, il gardoit le plus profond silence sur toutes ces liaisons, et sur tout ce qu'il savoit devoir m'intéresser. Au lieu de me dire ce qu'il avoit appris, ou dit, ou vu, qui m'intéressoit, il m'écoutoit, m'interrogeoit même. Il ne savoit jamais rien de Paris, que ce que je lui en apprenois : enfin, quoique tout le monde me parlât de lui, jamais il ne me parloit de personne : il n'étoit secret et mystérieux qu'avec son ami. Mais laissons quant à présent Coindet et madame de Verdelin. Nous y reviendrons dans la suite.

Quelque temps après mon retour à Mont-Louis, La Tour, le peintre, vint m'y voir, et m'apporta mon portrait en pastel, qu'il avoit exposé au salon, il y avoit quelques années. Il avoit voulu me donner ce portrait, que je n'avois pas accepté. Mais madame d'Épinay, qui m'avoit donné le sien, et qui vouloit avoir celui-là, m'avoit engagé à le lui redemander. Il avoit pris du temps pour le retoucher. Dans cet intervalle, vint ma rupture avec madame d'Épinay ; je lui rendis son portrait ; et n'étant plus question de lui donner le mien, je le mis dans ma chambre au petit château. M. de Luxembourg l'y vit et le trouva bien ; je le lui offris, il l'accepta ; je le lui envoyai. Ils comprirent, lui et madame la maréchale, que je serois bien aise d'avoir les leurs. Ils les firent faire en mi-

niature, de très bonne main, les firent enchâsser dans une boîte à bonbons, de crystal de roche, montée en or, et m'en firent le cadeau d'une façon très galante, dont je fus enchanté. Madame de Luxembourg ne voulut jamais consentir que son portrait occupât le dessus de la boîte. Elle m'avoit reproché plusieurs fois que j'aimois mieux M. de Luxembourg qu'elle; et je ne m'en étois point défendu, parceque cela étoit vrai. Elle me témoigna bien galamment, mais bien clairement, par cette façon de placer son portrait, qu'elle n'oublioit pas cette préférence.

Je fis, à peu près dans ce même temps, une sottise qui ne contribua pas à me conserver ses bonnes graces. Quoique je ne connusse point du tout M. de Silhouette, et que je fusse peu porté à l'aimer, j'avois une grande opinion de son administration. Lorsqu'il commença d'appesantir sa main sur les financiers, je vis qu'il n'entamoit pas son opération dans un temps favorable; je n'en fis pas des vœux moins ardents pour son succès; et quand j'appris qu'il étoit déplacé, je lui écrivis dans mon étourderie la lettre suivante, qu'assurément je n'entreprends pas de justifier.

A Montmorenci, le 2 décembre 1759.

« Daignez, monsieur, recevoir l'hommage d'un soli-
« taire qui n'est pas connu de vous, mais qui vous
« estime par vos talents, qui vous respecte par votre
« administration, et qui vous a fait l'honneur de croire
« qu'elle ne vous resteroit pas long-temps. Ne pouvant
« sauver l'état qu'aux dépens de la capitale qui l'a
« perdu, vous avez bravé les cris des gagneurs d'ar-

« gent. En vous voyant écraser ces misérables, je « vous enviois votre place; en vous la voyant quitter « sans vous être démenti, je vous admire. Soyez con- « tent de vous, monsieur; elle vous laisse un honneur « dont vous jouirez long-temps sans concurrent. Les « malédictions des fripons font la gloire de l'homme « juste. » *

(1760.) — Madame de Luxembourg, qui savoit que j'avois écrit cette lettre, m'en parla au voyage de Pâques; je la lui montrai; elle en souhaita une copie, je la lui donnai : mais j'ignorois, en la lui donnant, qu'elle étoit un de ces gagneurs d'argent qui s'intéressoient aux sous-fermes, et qui avoient fait déplacer Silhouette. On eût dit, à toutes mes balourdises, que j'allois excitant à plaisir la haine d'une femme aimable et puissante, à laquelle, dans le vrai, je m'attachois davantage de jour en jour, et dont j'étois bien éloigné de vouloir m'attirer la disgrace, quoique je fisse, à force de gaucheries, tout ce qu'il falloit pour cela. Je crois qu'il est assez superflu d'avertir que c'est à elle que se rapporte l'histoire de l'opiat de M. Tronchin, dont j'ai parlé dans ma première partie ** : l'autre dame étoit madame de Mirepoix. Elles ne m'en ont jamais parlé, ni fait le moindre semblant de s'en souvenir, ni l'une ni l'autre; mais de présumer que madame de Luxembourg ait pu l'oublier réellement, c'est ce qui

* Rousseau se reproche cette lettre dans un autre ouvrage, mais sous un point de vue tout différent. « C'est peut-être, dit-il, la seule « chose répréhensible que j'aie écrite dans ma vie. » Voyez *Lettres de la Montagne*, Lettre IX.

** Livre III, tome I, p. 166.

me paroît bien difficile, quand même on ne sauroit rien des événements subséquents. Pour moi, je m'étourdissois sur l'effet de mes bêtises, par le témoignage que je me rendois de n'en avoir fait aucune à dessein de l'offenser; comme si jamais femme en pouvoit pardonner de pareilles, même avec la plus parfaite certitude que la volonté n'y a pas eu la moindre part.

Cependant, quoiqu'elle parût ne rien voir, ne rien sentir, et que je ne trouvasse encore ni diminution dans son empressement, ni changement dans ses manières, la continuation, l'augmentation même d'un pressentiment trop bien fondé, me faisoit trembler sans cesse que l'ennui ne succédât bientôt à cet engouement. Pouvois-je attendre d'une si grande dame une constance à l'épreuve de mon peu d'adresse à la soutenir? Je ne savois pas même lui cacher ce pressentiment sourd qui m'inquiétoit, et ne me rendoit que plus maussade. On en jugera par la lettre suivante, qui contient une bien singulière prédiction.

*N. B.* Cette lettre, sans date dans mon brouillon, est du mois d'octobre 1760 au plus tard.

« Que vos bontés sont cruelles! Pourquoi troubler « la paix d'un solitaire, qui renonçoit aux plaisirs de « la vie pour n'en plus sentir les ennuis? J'ai passé « mes jours à chercher en vain des attachements « solides. Je n'en ai pu former dans les conditions « auxquelles je pouvois atteindre; est-ce dans la vôtre « que j'en dois chercher? L'ambition ni l'intérêt ne « me tentent pas; je suis peu vain, peu craintif; je

« puis résister à tout, hors aux caresses. Pourquoi « m'attaquez-vous tous deux par un foible qu'il faut « vaincre, puisque dans la distance qui nous sépare, « les épanchements des cœurs sensibles ne doivent « pas rapprocher le mien de vous? La reconnoissance « suffira-t-elle pour un cœur qui ne connoît pas deux « manières de se donner, et ne se sent capable que « d'amitié? D'amitié, madame la maréchale! Ah! voilà « mon malheur! Il est beau à vous, à monsieur le « maréchal, d'employer ce terme: mais je suis insensé « de vous prendre au mot. Vous vous jouez, moi je « m'attache, et la fin du jeu me prépare de nouveaux « regrets. Que je hais tous vos titres, et que je vous « plains de les porter! Vous me semblez si dignes « de goûter les charmes de la vie privée! Que n'ha- « bitez-vous Clarens! J'irois y chercher le bonheur de « ma vie: mais le château de Montmorenci, mais « l'hôtel de Luxembourg! est-ce là qu'on doit voir « Jean-Jacques? Est-ce là qu'un ami de l'égalité doit « porter les affections d'un cœur sensible qui, payant « ainsi l'estime qu'on lui témoigne, croit rendre autant « qu'il reçoit? Vous êtes bonne et sensible aussi; je le « sais, je l'ai vu; j'ai regret de n'avoir pu plus tôt le « croire: mais dans le rang où vous êtes, dans votre « manière de vivre, rien ne peut faire une impression « durable, et tant d'objets nouveaux s'effacent si bien « mutuellement qu'aucun ne demeure. Vous m'ou- « blierez, madame, après m'avoir mis hors d'état de « vous imiter. Vous aurez beaucoup fait pour me « rendre malheureux, et pour être inexcusable. »

Je lui joignois là M. de Luxembourg, afin de ren-

dre le compliment moins dur pour elle ; car, au reste, je me sentois si sûr de lui, qu'il ne m'étoit pas même venu dans l'esprit une seule crainte sur la durée de son amitié. Rien de ce qui m'intimidoit de la part de madame la maréchale ne s'est un moment étendu jusqu'à lui. Je n'ai jamais eu la moindre défiance sur son caractère, que je savois être foible, mais sûr. Je ne craignois pas plus de sa part un réfroidissement, que je n'en attendois un attachement héroïque. La simplicité, la familiarité de nos manières l'un avec l'autre, marquoit combien nous comptions réciproquement sur nous. Nous avions raison tous deux : j'honorerai, je chérirai, tant que je vivrai, la mémoire de ce digne seigneur ; et quoi qu'on ait pu faire pour le détacher de moi, je suis aussi certain qu'il est mort mon ami, que si j'avois reçu son dernier soupir.

Au second voyage de Montmorenci, de l'année 1760, la lecture de la *Julie* étant finie, j'eus recours à celle de l'*Émile*, pour me soutenir auprès de madame de Luxembourg ; mais cela ne réussit pas si bien, soit que la matière fût moins de son goût, soit que tant de lecture l'ennuyât à la fin. Cependant, comme elle me reprochoit de me laisser duper par mes libraires, elle voulut que je lui laissasse le soin de faire imprimer cet ouvrage, afin d'en tirer un meilleur parti. J'y consentis, sous l'expresse condition qu'il ne s'imprimeroit point en France : et c'est sur quoi nous eûmes une longue dispute ; moi, prétendant que la permission tacite étoit impossible à obtenir, imprudente même à demander, et ne voulant point permettre autrement l'impression dans le

royaume; elle, soutenant que cela ne feroit pas même une difficulté à la censure, dans le système que le gouvernement avoit adopté. Elle trouva le moyen de faire entrer dans ses vues M. de Malesherbes, qui m'écrivit à ce sujet une longue lettre toute de sa main, pour me prouver que la *Profession de foi du Vicaire savoyard* étoit précisément une pièce faite pour avoir partout l'approbation du genre humain, et celle de la cour dans la circonstance. Je fus surpris de voir ce magistrat, toujours si craintif, devenir si coulant dans cette affaire. Comme l'impression d'un livre qu'il approuvoit étoit par cela seul légitime, je n'avois plus d'objection à faire contre celle de cet ouvrage. Cependant, par un scrupule extraordinaire, j'exigeai toujours que l'ouvrage s'imprimeroit en Hollande, et même par le libraire Néaulme, que je ne me contentai pas d'indiquer, mais que j'en prévins; consentant, au reste, que l'édition se fît au profit d'un libraire françois, et que, quand elle seroit faite, on la débitât, soit à Paris, soit où l'on voudroit, attendu que ce débit ne me regardoit pas. Voilà exactement ce qui fut convenu entre madame de Luxembourg et moi, après quoi je lui remis mon manuscrit.

Elle avoit amené à ce voyage sa petite-fille, mademoiselle de Boufflers, aujourd'hui madame la duchesse de Lauzun. Elle s'appeloit Amélie. C'étoit une charmante personne. Elle avoit vraiment une figure, une douceur, une timidité virginale. Rien de plus aimable et de plus intéressant que sa figure, rien de plus tendre et de plus chaste que les sentiments qu'elle inspiroit. D'ailleurs, c'étoit un enfant; elle n'avoit pas

onze ans. Madame la maréchale, qui la trouvoit trop timide, faisoit ses efforts pour l'animer. Elle me permit plusieurs fois de lui donner un baiser; ce que je fis avec ma maussaderie ordinaire. Au lieu des gentillesses qu'un autre eût dites à ma place, je restois là muet, interdit, et je ne sais lequel étoit le plus honteux, de la pauvre petite, ou de moi. Un jour je la rencontrai seule dans l'escalier du petit château : elle venoit de voir Thérèse, avec laquelle sa gouvernante étoit encore. Faute de savoir que lui dire, je lui proposai un baiser, que dans l'innocence de son cœur, elle ne refusa pas, en ayant reçu un le matin même, par l'ordre de sa grand'maman, et en sa présence. Le lendemain, lisant l'*Émile* au chevet de madame la maréchale, je tombai précisément sur un passage où je censure, avec raison, ce que j'avois fait la veille. Elle trouva la réflexion très juste, et dit là-dessus quelque chose de fort sensé, qui me fit rougir. Que je maudis mon incroyable bêtise, qui m'a si souvent donné l'air vil et coupable, quand je n'étois que sot et embarrassé! Bêtise qu'on prend même pour une fausse excuse dans un homme qu'on sait n'être pas sans esprit. Je puis jurer que dans ce baiser si répréhensible, ainsi que dans les autres, le cœur et les sens de mademoiselle Amélie n'étoient pas plus purs que les miens; et je puis jurer même que si, dans ce moment, j'avois pu éviter sa rencontre, je l'aurois fait; non qu'elle ne me fît grand plaisir à voir, mais par l'embarras de trouver en passant quelque mot agréable à lui dire. Comment se peut-il qu'un enfant même intimide un homme que le pouvoir des rois n'a

pas effrayé? Quel parti prendre ? Comment se conduire, dénué de tout impromptu dans l'esprit? Si je me force à parler aux gens que je rencontre, je dis une balourdise infailliblement : si je ne dis rien, je suis un misanthrope, un animal farouche, un ours. Une totale imbécillité m'eût été bien plus favorable : mais les talents dont j'ai manqué dans le monde ont fait les instruments de ma perte, des talents que j'eus à part moi.

A la fin de ce même voyage, madame de Luxembourg fit une bonne œuvre, à laquelle j'eus quelque part. Diderot ayant très imprudemment offensé madame la princesse de Robeck, fille de M. de Luxembourg, Palissot, qu'elle protégeoit, la vengea par la comédie des *Philosophes*, dans laquelle je fus tourné en ridicule, et Diderot extrêmement maltraité. L'auteur m'y ménagea davantage, moins, je pense, à cause de l'obligation qu'il m'avoit, que de peur de déplaire au père de sa protectrice, dont il savoit que j'étois aimé. Le libraire Duchesne, qu'alors je ne connoissois point, m'envoya cette pièce quand elle fut imprimée ; et je soupçonne que ce fut par l'ordre de Palissot, qui crut peut-être que je verrois avec plaisir déchirer un homme avec lequel j'avois rompu. Il se trompa fort. En rompant avec Diderot, que je croyois[a] moins méchant qu'indiscret et foible, j'ai toujours conservé dans l'ame de l'attachement pour lui, même de l'estime, et du respect pour notre ancienne amitié, que je sais avoir été long-temps aussi sincère de sa part que de la mienne. C'est tout autre chose avec

[a] VAR. . . . . . *que je savois moins.....*

Grimm, homme faux par caractère, qui ne m'aima jamais, qui n'est pas même capable d'aimer, et qui, de gaieté de cœur, sans aucun sujet de plainte, et seulement pour contenter sa noire jalousie, s'est fait, sous le masque, mon plus cruel calomniateur. Celui-ci n'est plus rien pour moi; l'autre sera toujours mon ancien ami. Mes entrailles s'émurent à la vue de cette odieuse pièce : je n'en pus supporter la lecture, et sans l'achever, je la renvoyai à Duchesne avec la lettre suivante :

A Montmorenci, le 21 mai 1760.

« En parcourant, monsieur, la pièce que vous « m'avez envoyée, j'ai frémi de m'y voir loué. Je n'ac- « cepte point cet horrible présent. Je suis persuadé « qu'en me l'envoyant, vous n'avez point voulu me « faire une injure ; mais vous ignorez, ou vous avez « oublié que j'ai eu l'honneur d'être l'ami d'un homme « respectable, indignement noirci et calomnié dans « ce libelle. »

Duchesne montra cette lettre. Diderot, qu'elle auroit dû toucher, s'en dépita. Son amour-propre ne put me pardonner la supériorité d'un procédé généreux, et je sus que sa femme se déchaînoit partout contre moi, avec une aigreur qui m'affectoit peu, sachant qu'elle étoit connue de tout le monde pour une harengère.

Diderot, à son tour, trouva un vengeur dans l'abbé Morellet, qui fit contre Palissot un petit écrit imité du Petit Prophète, et intitulé *la Vision*. Il offensa très imprudemment dans cet écrit madame de Robeck,

dont les amis le firent mettre à la Bastille : car pour elle, naturellement peu vindicative, et pour lors mourante, je suis persuadé qu'elle ne s'en mêla pas.

D'Alembert, qui étoit fort lié avec l'abbé Morellet, m'écrivit pour m'engager à prier madame de Luxembourg de solliciter sa liberté, lui promettant, en reconnoissance, des louanges dans l'*Encyclopédie*[1]. Voici ma réponse :

« Je n'ai pas attendu votre lettre, monsieur, pour « témoigner à madame la maréchale de Luxembourg « la peine que me faisoit la détention de l'abbé Mo- « rellet. Elle sait l'intérêt que j'y prends, elle saura « celui que vous y prenez, et il lui suffiroit, pour y « prendre intérêt elle-même, de savoir que c'est un « homme de mérite. Au surplus, quoiqu'elle et mon- « sieur le maréchal m'honorent d'une bienveillance « qui fait la consolation de ma vie, et que le nom de « votre ami soit près d'eux une recommandation pour « l'abbé Morellet, j'ignore jusqu'à quel point il leur « convient d'employer en cette occasion le crédit at- « taché à leur rang, et à la considération due à leurs « personnes. Je ne suis pas même persuadé que la « vengeance en question regarde madame la princesse « de Robeck autant que vous paroissez le croire ; et « quand cela seroit, on ne doit pas s'attendre que le « plaisir de la vengeance appartienne aux philoso- « phes exclusivement, et que quand ils voudront être « femmes, les femmes seront philosophes.

« Je vous rendrai compte de ce que m'aura dit ma-

[1] Cette lettre, avec plusieurs autres, a disparu à l'hôtel de Luxembourg, tandis que mes papiers y étoient en dépôt.

« dame de Luxembourg quand je lui aurai montré « votre lettre. En attendant, je crois la connoître assez « pour pouvoir vous assurer d'avance, que quand elle « auroit le plaisir de contribuer à l'élargissement de « l'abbé Morellet, elle n'accepteroit point le tribut de « reconnoissance que vous lui promettez dans l'*Ency-* « *clopédie*, quoiqu'elle s'en tînt honorée, parcequ'elle « ne fait pas le bien pour la louange, mais pour con- « tenter son bon cœur. »

Je n'épargnai rien pour exciter le zèle et la commisération de madame de Luxembourg en faveur du pauvre captif, et je réussis. Elle fit un voyage à Versailles, exprès pour voir M. le comte de Saint-Florentin; et ce voyage abrégea celui de Montmorenci, que monsieur le maréchal fut obligé de quitter en même temps, pour se rendre à Rouen, où le roi l'envoyoit comme gouverneur de Normandie, au sujet de quelques mouvements du parlement qu'on vouloit contenir. Voici la lettre que m'écrivit madame de Luxembourg, le surlendemain de son départ.

A Versailles, ce mercredi. (Liasse D, n° 23.)

« M. de Luxembourg est parti hier à six heures du « matin. Je ne sais pas encore si j'irai. J'attends de ses « nouvelles, parcequ'il ne sait pas lui-même combien « de temps il y sera. J'ai vu M. de Saint-Florentin, qui « est le mieux disposé pour l'abbé Morellet; mais il « y trouve des obstacles, dont il espère cependant « triompher à son premier travail avec le roi, qui sera « la semaine prochaine. J'ai demandé aussi en graces « qu'on ne l'exilât point, parcequ'il en étoit question;

« on vouloit l'envoyer à Nancy. Voilà, monsieur, ce « que j'ai pu obtenir; mais je vous promets que je ne « laisserai pas M. de Saint-Florentin en repos, que « l'affaire ne soit finie comme vous le desirez. Que je « vous dise donc à présent le chagrin que j'ai eu de « vous quitter sitôt; mais je me flatte que vous n'en « doutez pas. Je vous aime de tout mon cœur, et pour « toute ma vie. »

Quelques jours après, je reçus ce billet de d'Alembert, qui me donna une véritable joie.

Ce 1er août. (Liasse D, no 26.)

« Grace à vos soins, mon cher philosophe, l'abbé « est sorti de la Bastille, et sa détention n'aura point « d'autres suites. Il part pour la campagne, et vous « fait, ainsi que moi, mille remerciements et compli« ments. *Vale et me ama.* »

L'abbé m'écrivit aussi quelques jours après une lettre de remerciement (liasse D, no 29), qui ne me parut pas respirer une certaine effusion de cœur, et dans laquelle il sembloit exténuer en quelque sorte le service que je lui avois rendu; et à quelque temps de là, je trouvai que d'Alembert et lui m'avoient en quelque sorte, je ne dirai pas supplanté, mais succédé auprès de madame de Luxembourg, et que j'avois perdu près d'elle autant qu'ils avoient gagné. Cependant je suis bien éloigné de soupçonner l'abbé Morellet d'avoir contribué à ma disgrace; je l'estime trop pour cela. Quant à M. d'Alembert, je n'en dis rien ici: j'en reparlerai dans la suite.

J'eus dans le même temps une autre affaire, qui oc-

casiona la dernière lettre que j'ai écrite à M. de Voltaire: lettre dont il a jeté les hauts cris, comme d'une insulte abominable, mais qu'il n'a jamais montrée à personne. Je suppléerai ici à ce qu'il n'a pas voulu faire.

L'abbé Trublet, que je connoissois un peu, mais que j'avois très peu vu, m'écrivit le 13 juin 1760, (liasse D, n° 11), pour m'avertir que M. Formey, son ami et correspondant, avoit imprimé dans son journal ma lettre à M. de Voltaire sur le désastre de Lisbonne. L'abbé Trublet vouloit savoir comment cette impression s'étoit pu faire, et dans son tour d'esprit finet et jésuitique, me demandoit mon avis sur la réimpression de cette lettre, sans vouloir me dire le sien. Comme je hais souverainement les ruseurs de cette espèce, je lui fis les remerciements que je lui devois; mais j'y mis un ton dur qu'il sentit, et qui ne l'empêcha pas de me pateliner encore en deux ou trois lettres, jusqu'à ce qu'il sût tout ce qu'il avoit voulu savoir.

Je compris bien, quoi qu'en pût dire Trublet, que Formey n'avoit point trouvé cette lettre imprimée, et que la première impression en venoit de lui. Je le connoissois pour un effronté pillard, qui, sans façon, se faisoit un revenu des ouvrages des autres, quoiqu'il n'y eût pas mis encore l'impudence incroyable d'ôter d'un livre déjà publié le nom de l'auteur, d'y mettre le sien, et de le vendre à son profit[1]. Mais comment ce manuscrit lui étoit-il parvenu? C'étoit là la question, qui n'étoit pas difficile à résoudre, mais dont j'eus la

[1] C'est ainsi qu'il s'est, dans la suite, approprié l'*Émile*.

simplicité d'être embarrassé. Quoique Voltaire fût honoré par excès dans cette lettre, comme enfin, malgré ses procédés malhonnêtes, il eût été fondé à se plaindre, si je l'avois fait imprimer sans son aveu, je pris le parti de lui écrire à ce sujet. Voici cette seconde lettre, à laquelle il ne fit point de réponse, et dont, pour mettre sa brutalité plus à l'aise, il fit semblant d'être irrité jusqu'à la fureur.

A Montmorenci, le 17 juin 1760.

« Je ne pensois pas, monsieur, me trouver jamais « en correspondance avec vous. Mais apprenant que « la lettre que je vous écrivis en 1756, a été imprimée « à Berlin, je dois vous rendre compte de ma conduite « à cet égard, et je remplirai ce devoir avec vérité et « simplicité.

« Cette lettre vous ayant été réellement adressée, « n'étoit point destinée à l'impression. Je la commu- « niquai, sous condition, à trois personnes à qui les « droits de l'amitié ne me permettoient pas de rien « refuser de semblable, et à qui les mêmes droits per- « mettoient encore moins d'abuser de leur dépôt, en « violant leur promesse. Ces trois personnes sont, ma- « dame de Chenonceaux, belle-fille de madame Dupin, « madame la comtesse d'Houdetot, et un Allemand « nommé M. Grimm. Madame de Chenonceaux sou- « haitoit que cette lettre fût imprimée, et me demanda « mon consentement pour cela. Je lui dis qu'il dé- « pendoit du vôtre. Il vous fut demandé; vous le refu- « sâtes, et il n'en fut plus question.

« Cependant M. l'abbé Trublet, avec qui je n'ai

« nulle espèce de liaison, vient de m'écrire, par une « attention pleine d'honnêteté, qu'ayant reçu les « feuilles d'un Journal de M. Formey, il y avoit lu « cette même lettre, avec un avis dans lequel l'éditeur « dit, sous la date du 23 octobre 1759, qu'il l'a trou- « vée, il y a quelques semaines, chez les libraires de « Berlin, et que, comme c'est une de ces feuilles vo- « lantes qui disparoissent bientôt sans retour, il a cru « lui devoir donner place dans son Journal.

« Voilà, monsieur, tout ce que j'en sais. Il est très « sûr que jusqu'ici l'on n'avoit pas même ouï parler « à Paris de cette lettre. Il est très sûr que l'exem- « plaire, soit manuscrit, soit imprimé, tombé dans les « mains de M. Formey, n'a pu venir que de vous, ce « qui n'est pas vraisemblable, ou d'une des trois per- « sonnes que je viens de nommer. Enfin, il est très sûr « que les deux dames sont incapables d'une pareille « infidélité. Je n'en puis savoir davantage de ma re- « traite. Vous avez des correspondances au moyen « desquelles il vous seroit aisé, si la chose en valoit la « peine, de remonter à la source, et de vérifier le fait.

« Dans la même lettre, M. l'abbé Trublet me mar- « que qu'il tient la feuille en réserve, et ne la prêtera « point sans mon consentement, qu'assurément je ne « donnerai pas. Mais cet exemplaire peut n'être pas « le seul à Paris. Je souhaite, monsieur, que cette « lettre n'y soit pas imprimée, et je ferai de mon mieux « pour cela; mais si je ne pouvois éviter qu'elle le fût, « et qu'instruit à temps je pusse avoir la préférence, « alors je n'hésiterois pas à la faire imprimer moi- « même. Cela me paroît juste et naturel.

« Quant à votre réponse à la même lettre, elle « n'a été communiquée à personne, et vous pouvez « compter qu'elle ne sera point imprimée sans votre « aveu [1] qu'assurément je ne n'aurai point l'indiscré« tion de vous demander, sachant bien que ce qu'un « homme écrit à un autre, il ne l'écrit pas au public. « Mais si vous en vouliez faire une pour être publiée, « et me l'adresser, je vous promets de la joindre fidé« lement à ma lettre, et de n'y pas répliquer un seul « mot.

« Je ne vous aime point, monsieur; vous m'avez « fait les maux qui pouvoient m'être les plus sensi« bles, à moi votre disciple et votre enthousiaste. « Vous avez perdu Genève pour le prix de l'asile que « vous y avez reçu; vous avez aliéné de moi mes con« citoyens, pour le prix des applaudissements que je « vous ai prodigués parmi eux: c'est vous qui me « rendez le séjour de mon pays insupportable; c'est « vous qui me ferez mourir en terre étrangère, privé « de toutes les consolations des mourants, et jeté, « pour tout honneur, dans une voirie tandis que « tous les honneurs qu'un homme peut attendre vous « accompagneront dans mon pays. Je vous hais, enfin, « puisque vous l'avez voulu; mais je vous hais en « homme encore plus digne de vous aimer, si vous « l'aviez voulu. De tous les sentiments dont mon cœur « étoit pénétré pour vous, il n'y reste que l'admiration « qu'on ne peut refuser à votre beau génie, et l'amour

[1] Cela s'entend de son vivant et du mien; et assurément les plus exacts procédés, surtout avec un homme qui les foule tous aux pieds, n'en sauroient exiger davantage.

« de vos écrits. Si je ne puis honorer en vous que vos « talents, ce n'est pas ma faute. Je ne manquerai « jamais au respect qui leur est dû, ni aux procédés « que ce respect exige. Adieu, monsieur[1]. »

Au milieu de toutes ces petites tracasseries littéraires, qui me confirmoient de plus en plus dans ma résolution, je reçus le plus grand honneur que les lettres m'aient attiré, et auquel j'ai été le plus sensible, dans la visite que M. le prince de Conti daigna me faire par deux fois, l'une au petit château, et l'autre à Mont-Louis. Il choisit même toutes les deux fois le temps que madame de Luxembourg n'étoit pas à Montmorenci, afin de rendre plus manifeste qu'il n'y venoit que pour moi. Je n'ai jamais douté que je ne dusse les premières bontés de ce prince à madame de Luxembourg et à madame de Boufflers ; mais je ne

[1] On remarquera que depuis près de sept ans que cette lettre est écrite, je n'en ai parlé ni ne l'ai montrée à ame vivante. Il en a été de même des deux lettres que M. Hume me força l'été dernier de lui écrire, jusqu'à ce qu'il en ait fait le vacarme que chacun sait. Le mal que j'ai à dire de mes ennemis, je le leur dis en secret à eux-mêmes; pour le bien, quand il y en a, je le dis en public et de bon cœur*.

* Par le contenu de cette note si remarquable, on voit que Rousseau l'écrivit sur le brouillon de sa lettre vers la fin de 1766, peut-être le jour même qu'à l'occasion d'une lettre calomnieuse de Voltaire à son sujet, il écrivit ses *réponses aux questions de M. de Chauvel*. (Voy. la *Correspondance*, année 1766.)

Cette note et celle qui précède se trouvent dans l'édition de Genève (tom. XXXIII) et dans le Recueil de du Peyrou, où la lettre à Voltaire, indépendamment de son insertion dans les *Confessions*, est imprimée une seconde fois comme faisant partie de la *Correspondance*. Tous les éditeurs venus après se sont avec raison épargné la répétition de cette lettre, mais ont omis de reproduire ici les deux notes qui s'y rattachent.

doute pas non plus que je ne doive à ses propres sentiments et à moi-même, celles dont il n'a cessé de m'honorer depuis lors [1].

Comme mon appartement de Mont-Louis étoit très petit, et que la situation du donjon étoit charmante, j'y conduisis le prince, qui, pour comble de graces, voulut que j'eusse l'honneur de faire sa partie aux échecs. Je savois qu'il gagnoit le chevalier de Lorenzy, qui étoit plus fort que moi. Cependant, malgré les signes et les grimaces du chevalier et des assistants, que je ne fis pas semblant de voir, je gagnai les deux parties que nous jouâmes *. En finissant, je lui dis d'un ton respectueux, mais grave: Monseigneur, j'honore trop votre altesse sérénissime, pour ne la pas gagner toujours aux échecs. Ce grand prince, plein d'esprit et de lumières, et si digne de n'être pas adulé, sentit en effet, du moins je le pense, qu'il n'y avoit là que moi qui le traitasse en homme, et j'ai tout lieu de croire qu'il m'en a vraiment su bon gré.

Quand il m'en auroit su mauvais gré, je ne me reprocherois pas de n'avoir voulu le tromper en rien, et je n'ai pas assurément à me reprocher non plus d'avoir mal répondu dans mon cœur à ses bontés, mais bien d'y avoir répondu quelquefois de mauvaise grace, tandis qu'il mettoit lui-même une grace infinie dans la manière de me les marquer. Peu de jours après, il

[1] Remarquez la persévérance de cette aveugle et stupide confiance, au milieu de tous les traitements qui devoient le plus m'en désabusèr. Elle n'a cessé que depuis mon retour à Paris en 1770.

* Sept ans après, dans une lettre à du Peyrou, du 27 septembre 1767, il rappelle cette anecdote, et annonce avoir gagné au prince *trois parties de suite*.

me fit envoyer un panier de gibier, que je reçus comme je devois. A quelque temps de là, il m'en fit envoyer un autre; et l'un de ses officiers des chasses écrivit par ses ordres, que c'étoit de la chasse de son altesse, et du gibier tiré de sa propre main. Je le reçus encore; mais j'écrivis à madame de Boufflers que je n'en recevrois plus. Cette lettre fut généralement blâmée, et méritoit de l'être. Refuser des présents en gibier, d'un prince du sang, qui de plus met tant d'honnêteté dans l'envoi, est moins la délicatesse d'un homme fier qui veut conserver son indépendance, que la rusticité d'un mal appris qui se méconnoît. Je n'ai jamais relu cette lettre dans mon recueil, sans en rougir, et sans me reprocher de l'avoir écrite. Mais enfin, je n'ai pas entrepris mes *Confessions* pour taire mes sottises, et celle-là me révolte trop moi-même, pour qu'il me soit permis de la dissimuler.

Si je ne fis pas celle de devenir son rival, il s'en fallut peu: car alors madame de Boufflers étoit encore sa maîtresse, et je n'en savois rien. Elle me venoit voir assez souvent avec le chevalier de Lorenzy. Elle étoit belle et jeune encore; elle affectoit l'esprit romain, et moi je l'eus toujours romanesque; cela se tenoit d'assez près. Je faillis me prendre; je crois qu'elle le vit: le chevalier le vit aussi; du moins il m'en parla, et de manière à ne pas me décourager. Mais pour le coup, je fus sage, et il en étoit temps à cinquante ans. Plein de la leçon que je venois de donner aux barbons, dans ma lettre à d'Alembert, j'eus honte d'en profiter si mal moi-même; d'ailleurs, ap-

prenant ce que j'avois ignoré, il auroit fallu que la tête m'eût tourné pour porter si haut mes concurrences. Enfin, mal guéri peut-être encore de ma passion pour madame d'Houdetot, je sentis que plus rien ne la pouvoit remplacer dans mon cœur, et je fis mes adieux à l'amour pour le reste de ma vie. Au moment où j'écris ceci, je viens d'avoir d'une jeune femme, qui avoit ses vues, des agaceries [a] bien dangereuses, et avec des yeux bien inquiétants : mais si elle a fait semblant d'oublier mes douze lustres, pour moi, je m'en suis souvenu. Après m'être tiré de ce pas, je ne crains plus de chutes, et je réponds de moi pour le reste de mes jours.

Madame de Boufflers s'étant aperçue de l'émotion qu'elle m'avoit donnée, put s'apercevoir aussi que j'en avois triomphé. Je ne suis ni assez fou, ni assez vain pour croire avoir pu lui inspirer du goût à mon âge; mais sur certains propos qu'elle tint à Thérèse, j'ai cru lui avoir inspiré de la curiosité; si cela est, et qu'elle ne m'ait pas pardonné cette curiosité frustrée, il faut avouer que j'étois bien né pour être victime de mes foiblesses, puisque l'amour vainqueur me fut si funeste, et que l'amour vaincu me le fut encore plus.

Ici finit le recueil des lettres qui m'a servi de guide dans ces deux livres. Je ne vais plus marcher que sur la trace de mes souvenirs : mais ils sont tels dans cette cruelle époque, et la forte impression m'en est si bien restée, que, perdu dans la mer immense de mes mal-

[a] VAR...... *je viens d'avoir d'une jeune et belle personne des agaceries......*

heurs, je ne puis oublier les détails de mon premier naufrage, quoique ses suites ne m'offrent plus que des souvenirs confus. Ainsi, je puis marcher dans le livre suivant avec encore assez d'assurance. Si je vais plus loin, ce ne sera plus qu'en tâtonnant

FIN DU LIVRE DIXIÈME.

# LIVRE ONZIÈME.

(1761.)

Quoique la *Julie*, qui depuis long-temps étoit sous presse, ne parût point encore à la fin de 1760, elle commençoit à faire grand bruit. Madame de Luxembourg en avoit parlé à la cour, madame d'Houdetot à Paris. Cette dernière avoit même obtenu de moi, pour Saint-Lambert, la permission de la faire lire en manuscrit au roi de Pologne, qui en avoit été enchanté. Duclos, à qui je l'avois aussi fait lire, en avoit parlé à l'académie. Tout Paris étoit dans l'impatience de voir ce roman : les libraires de la rue Saint-Jacques et celui du Palais-Royal, étoient assiégés de gens qui en demandoient des nouvelles. Il parut enfin, et son succès, contre l'ordinaire, répondit à l'empressement avec lequel il avoit été attendu *. Madame la Dauphine, qui l'avoit lu des premières, en parla à M. de Luxembourg comme d'un ouvrage ravissant. Les sentiments furent partagés chez les gens de lettres : mais dans le monde, il n'y eut qu'un avis; et les femmes surtout s'enivrèrent et du livre et de l'auteur, au point qu'il y en avoit peu, même dans les hauts rangs, dont je

* Dans les premiers jours de sa publication, on le louoit à raison de douze sous par heure.

n'eusse fait la conquête, si je l'avois entrepris. J'ai de cela des preuves que je ne veux pas écrire, et qui, sans avoir eu besoin de l'expérience, autorisent mon opinion. Il est singulier que ce livre ait mieux réussi en France, que dans le reste de l'Europe, quoique les François, hommes et femmes, n'y soient pas fort bien traités. Tout au contraire de mon attente, son moindre succès fut en Suisse, et son plus grand à Paris. L'amitié, l'amour, la vertu, régnent-ils donc à Paris plus qu'ailleurs? Non, sans doute; mais il y régne encore ce sens exquis qui transporte le cœur à leur image, et qui nous fait chérir dans les autres les sentiments purs, tendres, honnêtes, que nous n'avons plus. La corruption désormais est partout la même: il n'existe plus ni mœurs, ni vertus en Europe; mais s'il existe encore quelque amour pour elles, c'est à Paris qu'on doit le chercher[1].

Il faut, à travers tant de préjugés et de passions factices, savoir bien analyser le cœur humain pour y démêler les vrais sentiments de la nature. Il faut une délicatesse de tact, qui ne s'acquiert que dans l'éducation du grand monde, pour sentir, si j'ose ainsi dire, les finesses de cœur dont cet ouvrage est rempli. Je mets sans crainte sa quatrième partie à côté de *la Princesse de Clèves*, et je dis que si ces deux morceaux n'eussent été lus qu'en province, on n'auroit jamais senti tout leur prix. Il ne faut donc pas s'étonner si le plus grand succès de ce livre fut à la cour. Il abonde en traits vifs, mais voilés, qui doivent y plaire, parcequ'on est plus exercé à les pénétrer. Il faut pourtant

[1] J'écrivois ceci en 1769.

ici distinguer encore. Cette lecture n'est assurément pas propre à cette sorte de gens d'esprit qui n'ont que la ruse, qui ne sont faits que pour pénétrer le mal, et qui ne voient rien du tout où il n'y a que du bien à voir. Si, par exemple, la *Julie* eût été publiée en certain pays que je pense, je suis sûr que personne n'en eût achevé la lecture, et qu'elle seroit morte en naissant.

J'ai rassemblé la plupart des lettres qui me furent écrites sur cet ouvrage, dans une liasse qui est entre les mains de madame de Nadaillac*. Si jamais ce recueil paroît, on y verra des choses bien singulières, et une opposition de jugement qui montre ce que c'est que d'avoir à faire au public. La chose qu'on y a le moins vue, et qui en fera toujours un ouvrage unique, est la simplicité du sujet et la chaîne de l'intérêt qui, concentré en trois personnes, se soutient durant six volumes, sans épisode, sans aventure romanesque, sans méchanceté d'aucune espèce, ni dans les personnages, ni dans les actions. Diderot a fait de grands compliments à Richardson sur la prodigieuse variété de ses tableaux et sur la multitude de ses personnages. Richardson a, en effet, le mérite de les avoir tous bien caractérisés : mais quant à leur nombre, il a cela de commun avec les plus insipides romanciers, qui suppléent à la stérilité de leurs idées à force de person-

* Madame de Nadaillac étoit abbesse de Gomer-Fontaine, abbaye de filles du diocèse de Rouen, située à peu de distance du château de Trye. C'est sans doute pendant son séjour en ce lieu que Rousseau avoit fait la connoissance de cette dame, et lui avoit confié les lettres dont il parle ici. Il a fait pour elle un morceau de musique sacrée, dont le manuscrit est déposé à la Bibliothèque royale.

nages et d'aventures. Il est aisé de réveiller l'attention, en présentant incessamment et des événements inouïs et de nouveaux visages, qui passent comme les figures de la lanterne magique : mais de soutenir toujours cette attention sur les mêmes objets, et sans aventures merveilleuses, cela, certainement, est plus difficile; et si, toute chose égale, la simplicité du sujet ajoute à la beauté de l'ouvrage, les romans de Richardson, supérieurs en tant d'autres choses *, ne sauroient, sur cet article, entrer en parallèle avec le mien. Il est mort, cependant, je le sais, et j'en sais la cause; mais il ressuscitera.

Toute ma crainte étoit qu'à force de simplicité ma marche ne fût ennuyeuse, et que je n'eusse pu nourrir assez l'intérêt pour le soutenir jusqu'au bout. Je fus rassuré par un fait qui, seul, m'a plus flatté que tous les compliments qu'a pu m'attirer cet ouvrage.

Il parut au commencement du carnaval. Un colporteur le porta à madame la princesse de Talmont [1], un jour de bal de l'Opéra. Après souper, elle se fit habiller pour y aller, et en attendant l'heure, elle se mit à lire le nouveau roman. A minuit, elle ordonna qu'on mît ses chevaux, et continua de lire. On vint lui dire que ses chevaux étoient mis; elle ne répondit rien. Ses gens, voyant qu'elle s'oublioit, vinrent l'avertir qu'il étoit deux heures. Rien ne presse encore, dit-elle en lisant toujours. Quelque temps après, sa montre

* Var....., *de Richardson, quoi que M. Diderot en ait pu dire; ne sauroient.....*

[1] Ce n'est pas elle, mais une autre dame dont j'ignore le nom; mais le fait m'a été assuré.

étant arrêtée, elle sonna pour savoir quelle heure il étoit. On lui dit qu'il étoit quatre heures. Cela étant, dit-elle, il est trop tard pour aller au bal; qu'on ôte mes chevaux. Elle se fit déshabiller, et passa le reste de la nuit à lire.

Depuis qu'on me raconta ce trait, j'ai toujours desiré de voir madame de Talmont, non seulement pour savoir d'elle-même s'il est exactement vrai, mais aussi parceque j'ai toujours cru qu'on ne pouvoit prendre un intérêt si vif à l'*Héloïse*, sans avoir ce sixième sens, ce sens moral, dont si peu de cœurs sont doués, et sans lequel nul ne sauroit entendre le mien.

Ce qui me rendit les femmes si favorables fut la persuasion où elles furent que j'avois écrit ma propre histoire, et que j'étois moi-même le héros de ce roman. Cette croyance étoit si bien établie, que madame de Polignac écrivit à madame de Verdelin, pour la prier de m'engager à lui laisser voir le portrait de Julie. Tout le monde étoit persuadé qu'on ne pouvoit exprimer si vivement des sentiments qu'on n'auroit point éprouvés, ni peindre ainsi les transports de l'amour, que d'après son propre cœur. En cela l'on avoit raison, et il est certain que j'écrivis ce roman dans les plus brûlantes extases; mais on se trompoit, en pensant qu'il avoit fallu des objets réels pour les produire: on étoit loin de concevoir à quel point je puis m'enflammer pour des êtres imaginaires. Sans quelques réminiscences de jeunesse et madame d'Houdetot, les amours que j'ai sentis et décrits n'auroient été qu'avec des Sylphides. Je ne voulus ni confirmer ni détruire une erreur qui m'étoit avantageuse. On peut voir dans la préface

en dialogue, que je fis imprimer à part, comment je laissai là-dessus le public en suspens. Les rigoristes disent que j'aurois dû déclarer la vérité tout rondement. Pour moi, je ne vois pas ce qui m'y pouvoit obliger, et je crois qu'il y auroit eu plus de bêtise que de franchise à cette déclaration faite sans nécessité.

A peu près dans le même temps parut *la Paix perpétuelle*, dont l'année précédente j'avois cédé le manuscrit à un certain M. de Bastide, auteur d'un journal appelé *le Monde*, dans lequel il vouloit, bon gré mal gré, fourrer tous mes manuscrits. Il étoit de la connoissance de M. Duclos, et vint en son nom me presser de lui aider à remplir *le Monde*. Il avoit ouï parler de la *Julie*, et vouloit que je la misse dans son journal : il vouloit que j'y misse l'*Émile;* il auroit voulu que j'y misse le *Contrat social*, s'il en eût soupçonné l'existence. Enfin, excédé de ses importunités, je pris le parti de lui céder pour douze louis mon extrait de *la Paix perpétuelle*. Notre accord étoit qu'il s'imprimeroit dans son journal ; mais sitôt qu'il fut propriétaire de ce manuscrit, il jugea à propos de le faire imprimer à part, avec quelques retranchements que le censeur exigea. Qu'eût-ce été, si j'y avois joint mon jugement sur cet ouvrage, dont très heureusement je ne parlai point à M. de Bastide, et qui n'entra point dans notre marché ! Ce jugement est encore en manuscrit parmi mes papiers. Si jamais il voit le jour, on y verra combien les plaisanteries et le ton suffisant de Voltaire à ce sujet m'ont dû faire rire, moi qui voyois si bien la portée de ce pauvre homme dans les matières politiques dont il se mêloit de parler.

Au milieu de mes succès dans le public, et de la faveur des dames, je me sentois déchoir à l'hôtel de Luxembourg, non pas auprès de monsieur le maréchal, qui sembloit même redoubler chaque jour de bontés et d'amitiés pour moi, mais auprès de madame la maréchale. Depuis que je n'avois plus rien à lui lire, son appartement m'étoit moins ouvert; et durant les voyages de Montmorenci, quoique je me présentasse assez exactement, je ne la voyois plus guère qu'à table. Ma place n'y étoit même plus aussi marquée à côté d'elle. Comme elle ne me l'offroit plus, qu'elle me parloit peu, et que je n'avois pas non plus grand'chose à lui dire, j'aimois autant prendre une autre place, où j'étois plus à mon aise, surtout le soir; car machinalement je prenois peu-à-peu l'habitude de me placer plus près de monsieur le maréchal.

A propos du soir, je me souviens d'avoir dit que je ne soupois pas au château, et cela étoit vrai dans le commencement de la connoissance; mais comme M. de Luxembourg ne dînoit point et ne se mettoit pas même à table, il arriva de là, qu'au bout de plusieurs mois, et déjà très familier dans la maison, je n'avois encore jamais mangé avec lui. Il eut la bonté d'en faire la remarque. Cela me détermina d'y souper quelquefois, quand il y avoit peu de monde; et je m'en trouvois très bien, vu qu'on dînoit presque en l'air, et comme on dit, sur le bout du banc: au lieu que le souper étoit très long, parcequ'on s'y reposoit avec plaisir, au retour d'une grande promenade; très bon, parceque M. de Luxembourg étoit gourmand; et très agréable, parceque madame de Luxembourg en

faisoit les honneurs à charmer. Sans cette explication, l'on entendroit difficilement la fin d'une lettre de M. de Luxembourg (liasse C, n° 36), où il me dit qu'il se rappelle avec délices nos promenades, surtout, ajoute-t-il, quand en rentrant les soirs dans la cour nous n'y trouvions point de traces de roues de carrosses, c'est que, comme on passoit tous les matins le rateau sur le sable de la cour, pour effacer les ornières, je jugeois, par le nombre de ces traces, du monde qui étoit survenu dans l'après-midi.

Cette année 1761 mit le comble aux pertes continuelles que fit ce bon seigneur, depuis que j'avois l'honneur[a] de le voir: comme si les maux que me préparoit la destinée eussent dû commencer par l'homme pour qui j'avois le plus d'attachement et qui en étoit le plus digne. La première année, il perdit sa sœur, madame la duchesse de Villeroy; la seconde, il perdit sa fille, madame la princesse de Robeck; la troisième, il perdit dans le duc de Montmorenci, son fils unique, et dans le comte de Luxembourg, son petit-fils, les seuls et derniers soutiens de sa branche et de son nom. Il supporta toutes ces pertes avec un courage apparent; mais son cœur ne cessa de saigner en dedans tout le reste de sa vie, et sa santé ne fit plus que décliner. La mort imprévue et tragique de son fils dut lui être d'autant plus sensible, qu'elle arriva précisément au moment où le roi venoit de lui accorder pour son fils, et de lui promettre pour son petit-fils, la survivance de sa charge de capitaine des Gardes du corps. Il eut la douleur de voir s'éteindre

[a] VAR.... *j'avois le bonheur de....*

peu-à-peu ce dernier enfant de la plus grande espérance, et cela par l'aveugle confiance de la mère au médecin, qui fit périr ce pauvre enfant d'inanition, avec des médecines pour toute nourriture. Hélas! si j'en eusse été cru, le grand-père et le petit-fils seroient tous deux encore en vie. Que ne dis-je point, que n'écrivis-je point à monsieur le maréchal, que de représentations ne fis-je point à madame de Montmorenci, sur le régime plus qu'austère que, sur la foi de son médecin, elle faisoit observer à son fils! Madame de Luxembourg, qui pensoit comme moi, ne vouloit point usurper l'autorité de la mère; M. de Luxembourg, homme doux et foible, n'aimoit point à contrarier. Madame de Montmorenci avoit dans Bordeu une foi dont son fils finit par être la victime. Que ce pauvre enfant étoit aise quand il pouvoit obtenir la permission de venir à Mont-Louis avec madame de Boufflers, demander à goûter à Thérèse, et mettre quelque aliment dans son estomac affamé! Combien je déplorois en moi-même les misères de la grandeur, quand je voyois cet unique héritier d'un si grand bien, d'un si grand nom, de tant de titres et de dignités, dévorer avec l'avidité d'un mendiant un pauvre petit morceau de pain! Enfin, j'eus beau dire et beau faire, le médecin triompha, et l'enfant mourut de faim.

La même confiance aux charlatans, qui fit périr le petit-fils, creusa le tombeau du grand-père, et il s'y joignit de plus la pusillanimité de vouloir se dissimuler les infirmités de l'âge. M. de Luxembourg avoit eu par intervalles quelque douleur au gros doigt du pied; il en eut une atteinte à Montmorenci, qui lui donna de

l'insomnie et un peu de fièvre. J'osai prononcer le mot de goutte; madame de Luxembourg me tança. Le valet de chambre chirurgien de monsieur le maréchal soutint que ce n'étoit pas la goutte, et se mit à panser la partie souffrante avec du baume tranquille. Malheureusement la douleur se calma; et quand elle revint, on ne manqua pas d'employer le même remède qui l'avoit calmée: la constitution s'altéra, les maux augmentèrent, et les remèdes en même raison. Madame de Luxembourg, qui vit bien enfin que c'étoit la goutte, s'opposa à cet insensé traitement. On se cacha d'elle, et M. de Luxembourg périt par sa faute au bout de quelques années, pour avoir voulu s'obstiner à guérir. Mais n'anticipons point de si loin sur les malheurs: combien j'en ai d'autres à narrer avant celui-là!

Il est singulier avec quelle fatalité tout ce que je pouvois dire et faire sembloit fait pour déplaire à madame de Luxembourg, lors même que j'avois le plus à cœur de conserver sa bienveillance. Les afflictions que M. de Luxembourg éprouvoit coup sur coup ne faisoient que m'attacher à lui davantage, et par conséquent à madame de Luxembourg: car ils m'ont toujours paru si sincèrement unis, que les sentiments qu'on avoit pour l'un s'étendoient nécessairement à l'autre. Monsieur le maréchal vieillissoit. Son assiduité à la cour, les soins qu'elle entraînoit, les chasses continuelles, la fatigue surtout du service durant son quartier, auroient demandé la vigueur d'un jeune homme, et je ne voyois plus rien qui pût soutenir la sienne dans cette carrière. Puisque ses dignités de-

voient être dispersées, et son nom éteint après lui, peu lui importoit de continuer une vie laborieuse, dont l'objet principal avoit été de ménager la faveur du prince à ses enfants. Un jour que nous n'étions que nous trois, et qu'il se plaignoit des fatigues de la cour en homme que ses pertes avoient découragé, j'osai lui parler de retraite, et lui donner le conseil que Cynéas donnoit à Pyrrhus. Il soupira, et ne répondit pas décisivement. Mais au premier moment où madame de Luxembourg me vit en particulier, elle me relança vivement sur ce conseil, qui me parut l'avoir alarmée. Elle ajouta une chose dont je sentis la justesse, et qui me fit renoncer à retoucher jamais la même corde: c'est que la longue habitude de vivre à la cour devenoit un vrai besoin, que c'étoit même en ce moment une dissipation pour M. de Luxembourg, et que la retraite que je lui conseillois seroit moins un repos pour lui qu'un exil, où l'oisiveté, l'ennui, la tristesse, achèveroient bientôt de le consumer. Quoiqu'elle dût voir qu'elle m'avoit persuadé, quoiqu'elle dût compter sur la promesse que je lui fis et que je lui tins, elle ne parut jamais bien tranquillisée à cet égard, et je me suis rappelé que depuis lors mes tête à tête avec monsieur le maréchal avoient été plus rares et presque toujours interrompus.

Tandis que ma balourdise et mon guignon me nuisoient ainsi de concert auprès d'elle, les gens qu'elle voyoit et qu'elle aimoit le plus ne m'y servoient pas. L'abbé de Boufflers surtout, jeune homme aussi brillant qu'il soit possible de l'être, ne me parut jamais bien disposé pour moi; et non seulement il est le seul

de la société de madame la maréchale qui ne m'ait jamais marqué la moindre attention, mais j'ai cru m'apercevoir qu'à tous les voyages qu'il fit à Montmorenci je perdois quelque chose auprès d'elle; et il est vrai que, sans même qu'il le voulût, c'étoit assez de sa seule présence: tant la grace et le sel de ses gentillesses appesantissoient encore mes lourds *spropositi*. Les deux premières années, il n'étoit presque pas venu à Montmorenci; et, par l'indulgence de madame la maréchale, je m'étois passablement soutenu: mais sitôt qu'il parut un peu de suite, je fus écrasé sans retour. J'aurois voulu me réfugier sous son aile, et faire en sorte qu'il me prît en amitié; mais la même maussaderie qui me faisoit un besoin de lui plaire m'empêcha d'y réussir; et ce que je fis pour cela maladroitement acheva de me perdre auprès de madame la maréchale, sans m'être utile auprès de lui. Avec autant d'esprit, il eût pu réussir à tout; mais l'impossibilité de s'appliquer, et le goût de la dissipation ne lui ont permis d'acquérir que des demi-talents en tout genre. En revanche, il en a beaucoup, et c'est tout ce qu'il faut dans le grand monde, où il veut briller. Il fait très bien de petits vers, écrit très bien de petites lettres, va jouaillant un peu du cistre, et barbouillant un peu de peinture au pastel. Il s'avisa de vouloir faire le portrait de madame de Luxembourg; ce portrait étoit horrible. Elle prétendoit qu'il ne lui ressembloit point du tout, et cela étoit vrai. Le traître d'abbé me consulta; et moi, comme un sot et comme un menteur, je dis que le portrait ressembloit. Je voulois cajoler l'abbé; mais je ne cajolois pas ma-

dame la maréchale, qui mit ce trait sur ses registres; et l'abbé, ayant fait son coup, se moqua de moi. J'appris, par ce succès de mon tardif coup d'essai, à ne plus me mêler de vouloir flagorner et flatter malgré Minerve.

Mon talent étoit de dire aux hommes des vérités utiles, mais dures, avec assez d'énergie et de courage; il falloit m'y tenir. Je n'étois point né, je ne dis pas pour flatter, mais pour louer. La maladresse des louanges que j'ai voulu donner m'a fait plus de mal que l'âpreté de mes censures. J'en ai à citer ici un exemple si terrible, que ses suites ont non seulement fait ma destinée pour le reste de ma vie, mais décideront peut-être de ma réputation dans toute la postérité.

Durant les voyages de Montmorenci, M. de Choiseul venoit quelquefois souper au château. Il y vint un jour que j'en sortois. On parla de moi: M. de Luxembourg lui conta mon histoire de Venise avec M. de Montaigu. M. de Choiseul dit que c'étoit dommage que j'eusse abandonné cette carrière, et que si j'y voulois rentrer, il ne demandoit pas mieux que de m'occuper. M. de Luxembourg me redit cela; j'y fus d'autant plus sensible, que je n'étois pas accoutumé d'être [a] gâté par les ministres, et il n'est pas sûr que, malgré mes résolutions, si ma santé m'eût permis d'y songer, j'eusse évité d'en faire de nouveau la folie. L'ambition n'eut jamais chez moi que les courts intervalles où toute autre passion me laissoit libre; mais un de ces intervalles eût suffi pour me

[a] VAR...... *que je n'avois pas accoutumé d'être.....*

rengager. Cette bonne intention de M. de Choiseul, m'affectionnant à lui, accrut l'estime que, sur quelques opérations de son ministère, j'avois conçue pour ses talents; et le pacte de famille, en particulier, me parut annoncer un homme d'état du premier ordre. Il gagnoit encore dans mon esprit au peu de cas que je faisois de ses prédécesseurs, sans excepter madame de Pompadour, que je regardois comme une façon de premier ministre; et quand le bruit courut que, d'elle ou de lui, l'un des deux expulseroit l'autre, je crus faire des vœux pour la gloire de la France, en en faisant pour que M. de Choiseul triomphât. Je m'étois senti de tout temps, pour madame de Pompadour, de l'antipathie, même quand, avant sa fortune, je l'avois vue chez madame de La Poplinière, portant encore le nom de madame d'Étioles. Depuis lors, j'avois été mécontent de son silence au sujet de Diderot, et de tous ses procédés par rapport à moi, tant au sujet des *Fêtes de Ramire* et des *Muses galantes*, qu'au sujet du *Devin du village*, qui ne m'avoit valu, dans aucun genre de produit, des avantages proportionnés à ses succès; et, dans toutes les occasions, je l'avois toujours trouvée très peu disposée à m'obliger: ce qui n'empêcha pas le chevalier de Lorenzy de me proposer de faire quelque chose à la louange de cette dame, en m'insinuant que cela pourroit m'être utile. Cette proposition m'indigna d'autant plus, que je vis bien qu'il ne la faisoit pas de son chef; sachant que cet homme, nul par lui-même, ne pense et n'agit que par l'impulsion d'autrui. Je sais trop peu me contraindre pour avoir pu lui cacher mon dédain pour sa

proposition, ni à personne mon peu de penchant pour la favorite ; elle le connoissoit, j'en étois sûr, et tout cela mêloit mon intérêt propre à mon inclination naturelle, dans les vœux que je faisois pour M. de Choiseul. Prévenu d'estime pour ses talents, qui étoient tout ce que je connoissois de lui, plein de reconnoissance pour sa bonne volonté, ignorant d'ailleurs totalement dans ma retraite ses goûts et sa manière de vivre, je le regardois d'avance comme le vengeur du public et le mien ; et mettant alors la dernière main au *Contral social*, j'y marquai, dans un seul trait, ce que je pensois des précédents ministères, et de celui qui commençoit à les éclipser *. Je manquai, dans cette occasion, à ma plus constante maxime ; et de plus, je ne songeai pas que, quand on veut louer ou blâmer fortement dans un même article, sans nommer les gens, il faut tellement approprier la louange à ceux qu'elle regarde, que le plus ombrageux amour-propre ne puisse y trouver de quiproquo. J'étois là-dessus dans une si folle sécurité, qu'il ne me vint pas même à l'esprit que quelqu'un pût prendre le change. On verra bientôt si j'eus raison.

Une de mes chances étoit d'avoir toujours dans mes liaisons des femmes auteurs. Je croyois, au moins parmi les grands, éviter cette chance. Point du tout : elle m'y suivit encore. Madame de Luxembourg ne fut pourtant jamais, que je sache, atteinte de cette manie ; mais madame la comtesse de Boufflers le fut. Elle fit une tragédie en prose, qui fut d'abord lue, promenée, et prônée dans la société de M. le prince

* Voyez le chapitre 6 du Livre III.

de Conti, et sur laquelle, non contente de tant d'éloges, elle voulut aussi me consulter pour avoir le mien. Elle l'eut, mais modéré, tel que le méritoit l'ouvrage. Elle eut, de plus, l'avertissement que je crus lui devoir, que sa pièce intitulée *l'Esclave généreux*, avoit un très grand rapport à une pièce angloise, assez peu connue, mais pourtant traduite, intitulée *Oroonoko*. Madame de Boufflers me remercia de l'avis, en m'assurant toutefois que sa pièce ne ressembloit point du tout à l'autre. Je n'ai jamais parlé de ce plagiat à personne au monde qu'à elle seule, et cela pour remplir un devoir qu'elle m'avoit imposé; cela ne m'a pas empêché de me rappeler souvent depuis lors le sort de celui que remplit Gil Blas près de l'archevêque prédicateur.

Outre l'abbé de Boufflers, qui ne m'aimoit pas, outre madame de Boufflers, auprès de laquelle j'avois des torts que jamais les femmes ni les auteurs ne pardonnent, tous les autres amis de madame la maréchale m'ont toujours paru peu disposés à être des miens, entre autres M. le président Hénault, lequel, enrôlé parmi les auteurs, n'étoit pas exempt de leurs défauts; entre autres aussi madame du Deffant et mademoiselle de Lespinasse, toutes deux en grande liaison avec Voltaire, et intimes amies de d'Alembert, avec lequel la dernière a même fini par vivre, s'entend en tout bien et en tout honneur; et cela ne peut même s'entendre autrement. J'avois d'abord commencé par m'intéresser fort à madame du Deffant, que la perte de ses yeux faisoit aux miens un objet de commisération: mais sa manière de vivre, si contraire

à la mienne, que l'heure du lever de l'un étoit presque celle du coucher de l'autre, sa passion sans bornes pour le petit bel esprit, l'importance qu'elle donnoit, soit en bien, soit en mal, aux moindres torche-culs qui paroissoient, le despotisme et l'emportement de ses oracles, son engouement outré pour ou contre toutes choses, qui ne lui permettoit de parler de rien qu'avec des convulsions, ses préjugés incroyables, son invincible obstination, l'enthousiasme de déraison où la portoit l'opiniâtreté de ses jugements passionnés; tout cela me rebuta bientôt des soins que je voulois lui rendre. Je la négligeai; elle s'en aperçut: c'en fut assez pour la mettre en fureur; et quoique je sentisse assez combien une femme de ce caractère pouvoit être à craindre, j'aimai mieux encore m'exposer au fléau de sa haine qu'à celui de son amitié.

Ce n'étoit pas assez d'avoir si peu d'amis dans la société de madame de Luxembourg, si je n'avois des ennemis dans sa famille. Je n'en eus qu'un, mais qui, par la position où je me trouve aujourd'hui, en vaut cent. Ce n'étoit assurément pas M. le duc de Villeroy son frère; car non seulement il m'étoit venu voir, mais il m'avoit invité plusieurs fois d'aller à Villeroy; et comme j'avois répondu à cette invitation avec autant de respect et d'honnêteté qu'il m'avoit été possible, partant de cette réponse vague comme d'un consentement, il avoit arrangé avec monsieur et madame de Luxembourg un voyage d'une quinzaine de jours dont je devois être, et qui me fut proposé. Comme les soins qu'exigeoit ma santé ne me permettoient pas alors de me déplacer sans risque, je priai

M. de Luxembourg de vouloir bien me dégager. On peut voir par sa réponse (liasse D, n° 3), que cela se fit de la meilleure grace du monde, et M. le duc de Villeroy ne m'en témoigna pas moins de bonté qu'auparavant. Son neveu et son héritier, le jeune marquis de Villeroy, ne participa pas à la bienveillance dont m'honoroit son oncle, ni aussi, je l'avoue, au respect que j'avois pour lui. Ses airs éventés me le rendirent insupportable, et mon air froid m'attira son aversion. Il fit même, un soir à table, une incartade dont je me tirai mal, parceque je suis bête, sans aucune présence d'esprit, et que la colère, au lieu d'aiguiser le peu que j'en ai, me l'ôte. J'avois un chien qu'on m'avoit donné tout jeune, presque à mon arrivée à l'Hermitage, et que j'avois alors appelé *Duc*. Ce chien, non beau, mais rare en son espèce, duquel j'avois fait mon compagnon, mon ami, et qui certainement méritoit mieux ce titre que la plupart de ceux qui l'ont pris, étoit devenu célèbre au château de Montmorenci, par son naturel aimant, sensible, et par l'attachement que nous avions l'un pour l'autre; mais, par une pusillanimité fort sotte, j'avois changé son nom en celui de *Turc*, comme s'il n'y avoit pas des multitudes de chiens qui s'appellent *Marquis*, sans qu'aucun marquis s'en fâche. Le marquis de Villeroy, qui sut ce changement de nom, me poussa tellement là-dessus, que je fus obligé de conter en pleine table ce que j'avois fait. Ce qu'il y avoit d'offensant pour le nom de duc, dans cette histoire, n'étoit pas tant de le lui avoir donné, que* de le lui avoir ôté. Le pis fut qu'il

* VAR.... *étoit moins de l'avoir donné à mon chien, que....*

y avoit là plusieurs ducs; M. de Luxembourg l'étoit, son fils l'étoit. Le marquis de Villeroy, fait pour le devenir, et qui l'est aujourd'hui, jouit avec une cruelle joie de l'embarras où il m'avoit mis, et de l'effet qu'avoit produit cet embarras. On m'assura le lendemain que sa tante l'avoit très vivement tancé là-dessus; et l'on peut juger si cette réprimande, en la supposant réelle, a dû beaucoup raccommoder mes affaires auprès de lui.

Je n'avois pour appui contre tout cela, tant à l'hôtel de Luxembourg qu'au Temple, que le seul chevalier de Lorenzy, qui fit profession d'être mon ami; mais il l'étoit encore plus de d'Alembert, à l'ombre duquel il passoit chez les femmes pour un grand géomètre. Il étoit d'ailleurs le sigisbée, ou plutôt le complaisant de madame la comtesse de Boufflers, très amie elle-même de d'Alembert, et le chevalier de Lorenzy n'avoit d'existence et ne pensoit que par elle. Ainsi, loin que j'eusse au-dehors quelque contre-poids à mon ineptie pour me soutenir auprès de madame de Luxembourg, tout ce qui l'approchoit sembloit concourir à me nuire dans son esprit. Cependant, outre l'*Émile* dont elle avoit voulu se charger, elle me donna dans le même temps une autre marque d'intérêt et de bienveillance, qui me fit croire que, même en s'ennuyant de moi, elle me conservoit et me conserveroit toujours l'amitié qu'elle m'avoit tant de fois promise pour toute la vie.

Sitôt que j'avois cru pouvoir compter sur ce sentiment de sa part, j'avois commencé par soulager mon cœur auprès d'elle de l'aveu de toutes mes fautes;

ayant pour maxime inviolable, avec mes amis, de me montrer à leurs yeux exactement tel que je suis, ni meilleur, ni pire. Je lui avois déclaré mes liaisons avec Thérèse, et tout ce qui en avoit résulté, sans omettre de quelle façon j'avois disposé de mes enfants. Elle avoit reçu mes confessions très bien, trop bien même, en m'épargnant les censures que je méritois; et ce qui m'émut surtout vivement, fut de voir les bontés qu'elle prodiguoit à Thérèse, lui faisant de petits cadeaux, l'envoyant chercher, l'exhortant à l'aller voir, la recevant avec cent caresses, et l'embrassant très souvent devant tout le monde. Cette pauvre fille étoit dans des transports de joie et de reconnoissance qu'assurément je partageois bien; les amitiés dont monsieur et madame de Luxembourg me combloient en elle, me touchant bien plus vivement encore que celles qu'ils me faisoient directement.

Pendant assez long-temps les choses en restèrent là: mais enfin madame la maréchale poussa la bonté jusqu'à vouloir retirer un de mes enfants. Elle savoit que j'avois fait mettre un chiffre dans les langes de l'aîné; elle me demanda le double de ce chiffre; je le lui donnai. Elle employa pour cette recherche La Roche, son valet de chambre et son homme de confiance, qui fit de vaines perquisitions, et ne trouva rien, quoique au bout de douze ou quatorze ans seulement; si les registres des Enfants-Trouvés étoient bien en ordre, ou que la recherche eût été bien faite, ce chiffre n'eût pas dû être introuvable. Quoi qu'il en soit, je fus moins fâché de ce mauvais succès que je

ne l'aurois été si j'avois suivi cet enfant[a] dès sa naissance. Si à l'aide du renseignement on m'eût présenté quelque enfant pour le mien, le doute, si ce l'étoit bien en effet, si on ne lui en substituoit point un autre, m'eût resserré le cœur par l'incertitude, et je n'aurois point goûté dans tout son charme le vrai sentiment de la nature : il a besoin, pour se soutenir, au moins durant l'enfance, d'être appuyé sur l'habitude. Le long éloignement d'un enfant qu'on ne connoît pas encore, affoiblit, anéantit enfin les sentiments paternels et maternels; et jamais on n'aimera celui qu'on a mis en nourrice comme celui qu'on a nourri sous ses yeux. La réflexion que je fais ici peut exténuer mes torts dans leurs effets, mais c'est en les aggravant dans leur source*.

Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que, par l'entremise de Thérèse, ce même La Roche fit connoissance avec madame Le Vasseur, que Grimm continuoit de tenir à Deuil, à la porte de la Chevrette, et tout près de Montmorenci. Quand je fus parti, ce fut par M. La Roche que je continuai de faire remettre à cette femme l'argent que je n'ai point cessé de lui envoyer, et je crois qu'il lui portoit aussi souvent des présents de la part de madame la maréchale; ainsi elle n'étoit sûrement pas à plaindre, quoiqu'elle se plaignît toujours. A l'égard de Grimm, comme je n'aime point à

[a] VAR. *si j'avois suivi des yeux cet enfant.....*

* L'aveu qu'il fait de ses fautes à madame de Luxembourg, et les recherches qui en ont été la suite, font la matière de la lettre touchante qu'il lui écrit le 12 juin 1761, et de celles des 20 juillet et 10 août suivants. Voyez la *Correspondance*.

parler des gens que je dois haïr, je n'en parlois jamais à madame de Luxembourg que malgré moi; mais elle me mit plusieurs fois sur son chapitre, sans me dire ce qu'elle en pensoit, et sans me laisser pénétrer jamais si cet homme étoit de ma connoissance ou non. Comme la réserve avec les gens qu'on aime, et qui n'en ont point avec nous, n'est pas de mon goût, surtout en ce qui les regarde, j'ai depuis lors pensé quelquefois à celle-là, mais seulement quand d'autres événements ont rendu cette réflexion naturelle.

Après avoir demeuré long-temps sans entendre parler de l'*Émile*, depuis que je l'avois remis à madame de Luxembourg, j'appris enfin que le marché en étoit conclu à Paris avec le libraire Duchesne, et par celui-ci avec le libraire Néaulme d'Amsterdam. Madame de Luxembourg m'envoya les deux doubles de mon traité avec Duchesne pour les signer. Je reconnus l'écriture pour être de la même main dont étoient celles des lettres de M. de Malesherbes qu'il ne m'écrivoit pas de sa propre main. Cette certitude que mon traité se faisoit de l'aveu et sous les yeux du magistrat, me le fit signer avec confiance. Duchesne me donnoit de ce manuscrit six mille francs, la moitié comptant, et, je crois, cent ou deux cents exemplaires. Après avoir signé les deux doubles, je les renvoyai tous deux à madame de Luxembourg, qui l'avoit ainsi desiré: elle en donna un à Duchesne, elle garda l'autre, au lieu de me le renvoyer, et je ne l'ai jamais revu.

La reconnoissance de monsieur et de madame de Luxembourg, en faisant quelque diversion à mon projet de retraite, ne m'y avoit pas fait renoncer. Même

au temps de ma plus grande faveur auprès de madame la maréchale, j'avois toujours senti qu'il n'y avoit que mon sincère attachement pour monsieur le maréchal et pour elle qui pût me rendre leurs entours supportables; et tout mon embarras étoit de concilier ce même attachement avec un genre de vie plus conforme à mon goût et moins contraire à ma santé, que cette gêne et ces soupers tenoient dans une altération continuelle, malgré tous les soins qu'on apportoit à ne pas m'exposer à la déranger: car sur ce point, comme sur tout autre, les attentions furent poussées aussi loin qu'il étoit possible; et, par exemple, tous les soirs après souper, monsieur le maréchal qui s'alloit coucher de bonne heure, ne manquoit jamais de m'emmener bon gré mal gré pour m'aller coucher. Ce ne fut que quelque temps avant ma catastrophe qu'il cessa, je ne sais pourquoi, d'avoir cette attention.

Avant même d'apercevoir le refroidissement de madame la maréchale, je desirois, pour ne m'y pas exposer, d'exécuter mon ancien projet; mais les moyens me manquant pour cela, je fus obligé d'attendre la conclusion du traité de l'*Émile*, et en attendant je mis la dernière main au *Contrat social*, et l'envoyai à Rey, fixant le prix de ce manuscrit à mille francs, qu'il me donna. Je ne dois peut-être pas omettre un petit fait qui regarde ledit manuscrit. Je le remis bien cacheté à Duvoisin, ministre du Pays-de-Vaud, et chapelain de l'hôtel de Hollande, qui me venoit voir quelquefois, et qui se chargea de l'envoyer à Rey, avec lequel il étoit en liaison. Ce manuscrit, écrit en menu caractère, étoit fort petit, et ne rem-

plissoit pas sa poche. Cependant, en passant la barrière, son paquet tomba, je ne sais comment, entre les mains des commis, qui l'ouvrirent, l'examinèrent, et le lui rendirent ensuite, quand il l'eut réclamé au nom de l'ambassadeur; ce qui le mit à portée de le lire lui-même, comme il me marqua naïvement avoir fait, avec force éloges de l'ouvrage, et pas un mot de critique ni de censure, se réservant sans doute d'être le vengeur du christianisme lorsque l'ouvrage auroit paru. Il recacheta le manuscrit, et l'envoya à Rey. Tel fut en substance le narré qu'il me fit dans la lettre où il me rendit compte de cette affaire, et c'est tout ce que j'en ai su.

Outre ces deux livres et mon *Dictionnaire de Musique*, auquel je travaillois toujours de temps en temps, j'avois quelques autres écrits de moindre importance, tous en état de paroître, et que je me proposois de donner encore, soit séparément, soit avec mon recueil général, si je l'entreprenois jamais. Le principal de ces écrits, dont la plupart sont encore en manuscrit dans les mains de du Peyrou, étoit un *Essai sur l'origine des langues*, que je fis lire à M. de Malesherbes et au chevalier de Lorenzy, qui m'en dit du bien. Je comptois que toutes ces productions rassemblées me vaudroient au moins, tous frais faits, un capital de huit à dix mille francs, que je voulois placer en rente viagère, tant sur ma tête que sur celle de Thérèse; après quoi nous irions, comme je l'ai dit, vivre ensemble au fond de quelque province, sans plus occuper le public de moi, et sans plus m'occuper moi-même d'autre chose que d'achever paisiblement

ma carrière en continuant de faire autour de moi tout le bien qu'il m'étoit possible, et d'écrire à loisir les Memoires que je méditois.

Tel étoit mon projet, dont la générosité de Rey, que je ne dois pas taire, vint faciliter encore l'exécution. Ce libraire, dont on me disoit tant de mal à Paris, est cependant, de tous ceux avec qui j'ai eu affaire, le seul dont j'aie eu toujours à me louer [1]. Nous étions à la vérité souvent en querelle sur l'exécution de mes ouvrages; il étoit étourdi, j'étois emporté. Mais en matière d'intérêt et de procédés qui s'y rapportent, quoique je n'aie jamais fait avec lui de traité en forme, je l'ai toujours trouvé plein d'exactitude et de probité. Il est même aussi le seul qui m'ait avoué franchement qu'il faisoit bien ses affaires avec moi; et souvent il m'a dit qu'il me devoit sa fortune, en offrant de m'en faire part. Ne pouvant exercer directement avec moi sa gratitude, il voulut me la témoigner au moins dans ma gouvernante, à laquelle il fit une pension viagère de trois cents francs, exprimant dans l'acte, que c'étoit en reconnoissance des avantages que je lui avois procurés. Il fit cela de lui à moi, sans ostentation, sans prétention, sans bruit; et si je n'en avois parlé le premier à tout le monde, personne n'en auroit rien su. Je fus si touché de ce procédé, que depuis lors je me suis attaché à Rey d'une amitié véritable. Quelque temps après, il me desira

[1] Quand j'écrivois ceci, j'étois bien loin encore d'imaginer, de concevoir, et de croire des fraudes que j'ai découvertes ensuite dans les impressions de mes écrits, et dont il a été forcé de convenir.

pour parrain d'un de ses enfants : j'y consentis ; et l'un de mes regrets dans la situation où l'on m'a réduit, est qu'on m'ait ôté tout moyen de rendre désormais mon attachement utile à ma filleule et à ses parents. Pourquoi, si sensible à la modeste générosité de ce libraire, le suis-je si peu aux bruyants empressements de tant de gens haut huppés, qui remplissent pompeusement l'univers du bien qu'ils disent m'avoir voulu faire, et dont je n'ai jamais rien senti? Est-ce leur faute, est-ce la mienne? Ne sont-ils que vains, ne suis-je qu'ingrat? Lecteur sensé, pesez, décidez; pour moi, je me tais.

Cette pension fut une grande ressource pour l'entretien de Thérèse, et un grand soulagement pour moi. Mais au reste, j'étois bien éloigné d'en tirer un profit direct pour moi-même, non plus que de tous les cadeaux qu'on lui faisoit. Elle a toujours disposé de tout elle-même. Quand je gardois son argent, je lui en tenois un fidèle compte, sans jamais en mettre un liard à notre commune dépense, même quand elle étoit plus riche que moi. *Ce qui est à moi est à nous*, lui disois-je ; *et ce qui est à toi est à toi.* Je n'ai jamais cessé de me conduire avec elle selon cette maxime que je lui ai souvent répétée. Ceux qui ont eu la bassesse de m'accuser de recevoir par ses mains ce que je refusois dans les miennes, jugeoient sans doute de mon cœur par les leurs, et me connoissoient bien mal. Je mangerois volontiers avec elle le pain qu'elle auroit gagné, jamais celui qu'elle auroit reçu. J'en appelle sur ce point à son témoignage, et dès à présent, et lorsque, selon le cours de la nature, elle

m'aura survécu. Malheureusement, elle est peu entendue en économie à tous égards, peu soigneuse et fort dépensière, non par vanité ni par gourmandise, mais par négligence uniquement. Nul n'est parfait ici-bas; et puisqu'il faut que ses excellentes qualités soient rachetées, j'aime mieux qu'elle ait des défauts que des vices, quoique ces défauts nous fassent peut-être encore plus de mal à tous deux. Les soins que j'ai pris pour elle, comme jadis pour maman, de lui accumuler quelque avance qui pût un jour lui servir de ressource, sont inimaginables; mais ce furent toujours des soins perdus. Jamais elles n'ont compté ni l'une ni l'autre avec elles-mêmes; et malgré tous mes efforts, tout est toujours parti à mesure qu'il est venu. Quelque simplement que Thérèse se mette, jamais la pension de Rey ne lui a suffi pour se niper, que je n'y aie encore suppléé du mien chaque année. Nous ne sommes pas faits, ni elle ni moi, pour être jamais riches, et je ne compte assurément pas cela parmi nos malheurs.

Le *Contrat social* s'imprimoit assez rapidement. Il n'en étoit pas de même de l'*Émile*, dont j'attendois la publication, pour exécuter la retraite que je méditois. Duchesne m'envoyoit de temps à autre des modèles d'impression pour choisir; quand j'avois choisi, au lieu de commencer, il m'en envoyoit encore d'autres. Quand enfin nous fûmes bien déterminés sur le format, sur le caractère, et qu'il avoit déjà plusieurs feuilles d'imprimées, sur quelque léger changement que je fis à une épreuve, il recommença tout, et au bout de six mois, nous nous trouvâmes moins avancés que le pre-

mier jour. Durant tous ces essais, je vis bien [a] que l'ouvrage s'imprimoit en France, ainsi qu'en Hollande; et qu'il s'en faisoit à-la-fois deux éditions. Que pouvois-je faire? Je n'étois plus maître de mon manuscrit. Loin d'avoir trempé dans l'édition de France, je m'y étois toujours opposé; mais enfin, puisque cette édition se faisoit bon gré malgré moi, et puisqu'elle servoit de modèle à l'autre, il falloit bien y jeter les yeux et voir les épreuves, pour ne pas laisser estropier et défigurer mon livre. D'ailleurs, l'ouvrage s'imprimoit tellement de l'aveu du magistrat, que c'étoit lui qui dirigeoit en quelque sorte l'entreprise, qu'il m'écrivoit très souvent, et qu'il me vint voir même à ce sujet, dans une occasion dont je vais parler à l'instant.

Tandis que Duchesne avançoit à pas de tortue, Néaulme, qu'il retenoit, avançoit encore plus lentement. On ne lui envoyoit pas fidèlement les feuilles à mesure qu'elles s'imprimoient. Il crut apercevoir de la mauvaise foi dans la manœuvre de Duchesne, c'est-à-dire de Guy, qui faisoit pour lui; et voyant qu'on n'exécutoit pas le traité, il m'écrivit lettres sur lettres pleines de doléances et de griefs, auxquels je pouvois encore moins remédier qu'à ceux que j'avois pour mon compte. Son ami Guérin, qui me voyoit alors fort souvent, me parloit incessamment de ce livre, mais toujours avec la plus grande réserve. Il savoit et ne savoit pas qu'on l'imprimoit en France; il savoit et ne savoit pas que le magistrat s'en mêlât: en me plaignant des embarras qu'alloit me donner ce livre, il sembloit m'accuser d'imprudence, sans vouloir jamais

[a] VAR. *je découvris que....*

dire en quoi elle consistoit; il biaisoit et tergiversoit sans cesse; il sembloit ne parler que pour me faire parler. Ma sécurité pour lors étoit si complète, que je riois du ton circonspect et mystérieux qu'il mettoit à cette affaire, comme d'un tic contracté chez les ministres et les magistrats, dont il fréquentoit assez les bureaux. Sûr d'être en régle à tous égards sur cet ouvrage, fortement persuadé qu'il avoit non seulement l'agrément et la protection du magistrat, mais même qu'il méritoit et qu'il avoit de même la faveur du ministre, je me félicitois de mon courage à bien faire, et je riois de mes pusillanimes amis, qui paroissoient s'inquiéter pour moi. Duclos fut de ce nombre, et j'avoue que ma confiance en sa droiture et en ses lumières eût pu m'alarmer à son exemple, si j'en avois eu moins dans l'utilité de l'ouvrage et dans la probité de ses patrons. Il me vint voir de chez M. Baille tandis que l'*Émile* étoit sous presse; il m'en parla. Je lui lus la profession de foi du Vicaire savoyard; il l'écouta très paisiblement, et, ce me semble, avec grand plaisir. Il me dit, quand j'eus fini : Quoi, citoyen! cela fait partie d'un livre qu'on imprime à Paris? Oui, lui dis-je, et l'on devroit l'imprimer au Louvre, par ordre du roi. J'en conviens, me dit-il; mais faites-moi le plaisir de ne dire à personne que vous m'ayez lu ce morceau. Cette frappante manière de s'exprimer me surprit sans m'effrayer. Je savois que Duclos voyoit beaucoup M. de Malesherbes. J'eus peine à concevoir comment il pensoit si différemment que lui sur le même objet.

Je vivois à Montmorenci depuis plus de quatre ans,

sans y avoir eu un seul jour de bonne santé. Quoique l'air y soit excellent, les eaux y sont mauvaises, et cela peut très bien être une des causes qui contribuoient à empirer mes maux habituels. Sur la fin de l'automne 1761, je tombai tout-à-fait malade, et je passai l'hiver entier dans des souffrances presque sans relâche. Le mal physique, augmenté par mille inquiétudes, me les rendit aussi plus sensibles. Depuis quelque temps, de sourds et tristes pressentiments me troubloient, sans que je susse à propos de quoi. Je recevois des lettres anonymes assez singulières, et même des lettres signées qui ne l'étoient guère moins. J'en reçus une d'un conseiller au parlement de Paris, qui, mécontent de la présente constitution des choses, et n'augurant pas bien des suites, me consultoit sur le choix d'un asile, à Genève ou en Suisse, pour s'y retirer avec sa famille. J'en reçus une de M. de...... président à mortier au parlement de......, lequel me proposoit de rédiger pour ce parlement, qui pour lors étoit mal avec la cour, des mémoires et remontrances; offrant de me fournir tous les documents et matériaux dont j'aurois besoin pour cela. Quand je souffre, je suis sujet à l'humeur. J'en avois en recevant ces lettres, j'en mis dans les réponses que j'y fis, refusant tout à plat ce qu'on me demandoit. Ce refus n'est assurément pas ce que je me reproche, puisque ces lettres pouvoient être des piéges de mes ennemis[1], et ce qu'on me demandoit étoit contraire à des principes dont je voulois moins me départir que jamais : mais pouvant refuser avec amé-

[1] Je savois, par exemple, que le président de..... étoit fort lié avec les encyclopédistes et les Holbachiens.

nité, je refusai avec dureté; et voilà en quoi j'eus tort.

On trouvera parmi mes papiers les deux lettres dont je viens de parler. Celle du conseiller ne me surprit pas absolument, parceque je pensois comme lui, et comme beaucoup d'autres, que la constitution déclinante menaçoit la France d'un prochain délabrement. Les désastres d'une guerre malheureuse *, qui tous venoient de la faute du gouvernement; l'incroyable désordre des finances, les tiraillements continuels de l'administration, partagée jusqu'alors entre deux ou trois ministres en guerre ouverte l'un avec l'autre, et qui pour se nuire mutuellement, abîmoient le royaume **; le mécontentement général du peuple et de tous les ordres de l'état; l'entêtement d'une femme obstinée, qui, sacrifiant toujours à ses goûts ses lumières, si tant est qu'elle en eût, écartoit presque toujours des emplois, les plus capables, pour placer ceux qui lui plaisoient le plus : tout concouroit à justifier la prévoyance du conseiller, et celle du public, et la mienne. Cette prévoyance me mit même plusieurs fois en balance si je ne chercherois pas moi-même un asile hors du royaume, avant les troubles qui sembloient le menacer; mais rassuré par ma petitesse et par mon humeur paisible, je crus que dans la solitude

* La guerre de sept ans.

** Machault, contrôleur-général, et le comte d'Argenson, ministre de la guerre, se battant, suivant l'expression du temps, *à coups de parlement et de clergé*, à quoi on peut ajouter le partage de la cour entre deux partis reconnoissant déja pour chefs, l'un, le duc d'Aiguillon, qui faisoit ou croyoit faire sa cour au dauphin; l'autre, le duc de Choiseul, alors comte de Stainville, courtisan de la favorite, madame de Pompadour.

où je voulois vivre, nul orage ne pouvoit pénétrer jusqu'à moi; fâché seulement que dans cet état de choses, M. de Luxembourg se prêtât à des commissions qui devoient le faire moins bien vouloir dans son gouvernement. J'aurois voulu qu'il s'y ménageât, à tout événement, une retraite, s'il arrivoit que la grande machine vînt à écrouler, comme cela paroissoit à craindre dans l'état actuel des choses; et il me paroît encore à présent indubitable que si toutes les rênes du gouvernement ne fussent enfin tombées dans une seule main *, la monarchie françoise seroit maintenant aux abois.

Tandis que mon état empiroit, l'impression de l'*Émile* se ralentissoit, et fut enfin tout-à-fait suspendue, sans que je pusse en apprendre la raison, sans que Guy daignât plus m'écrire ni me répondre, sans que je pusse avoir des nouvelles de personne, ni rien savoir de ce qui se passoit, M. de Malesherbes étant pour lors à la campagne. Jamais un malheur, quel qu'il soit, ne me trouble et ne m'abat, pourvu que je sache en quoi il consiste; mais mon penchant naturel est d'avoir peur des ténèbres : je redoute et je hais leur air noir; le mystère m'inquiète toujours, il est par trop antipathique avec mon naturel ouvert jusqu'à l'imprudence. L'aspect du monstre le plus hideux m'effraieroit peu, ce me semble; mais si j'entrevois de nuit une figure sous un drap blanc, j'aurai peur. Voilà donc mon imagination, qu'allumoit ce long silence, occupée à me tracer des fantômes. Plus j'avois à cœur la publication de mon dernier et meilleur ouvrage, plus je

* Le duc de Choiseul.

me tourmentois à chercher ce qui pouvoit l'accrocher; et toujours portant tout à l'extrême, dans la suspension de l'impression du livre, j'en croyois voir la suppression. Cependant, n'en pouvant imaginer ni la cause, ni la manière, je restois dans l'incertitude du monde la plus cruelle. J'écrivois lettres sur lettres à Guy, à M. de Malesherbes, à madame de Luxembourg; et les réponses ne venant point, ou ne venant pas quand je les attendois, je me troublois entièrement; je délirois. Malheureusement j'appris, dans le même temps, que le P. Griffet, jésuite, avoit parlé de l'*Émile* et en avoit même rapporté des passages. A l'instant mon imagination part comme un éclair, et me dévoile tout le mystère d'iniquité : j'en vis la marche aussi clairement, aussi sûrement que si elle m'eût été révélée. Je me figurai que les jésuites, furieux du ton méprisant sur lequel j'avois parlé des colléges, s'étoient emparés de mon ouvrage; que c'étoient eux qui en accrochoient l'édition; qu'instruits par Guérin, leur ami, de mon état présent, et prévoyant ma mort prochaine, dont je ne doutois pas, ils vouloient retarder l'impression jusqu'alors, dans le dessein de tronquer, d'altérer mon ouvrage, et de me prêter, pour remplir leurs vues, des sentiments différents des miens. Il est étonnant quelle foule de faits et de circonstances vint dans mon esprit se calquer sur cette folie, et lui donner un air de vraisemblance, que dis-je! m'y montrer l'évidence et la démonstration. Guérin étoit totalement livré aux jésuites, je le savois. Je leur attribuai toutes les avances d'amitié qu'il m'avoit faites; je me persuadai que c'étoit par leur impulsion

qu'il m'avoit pressé de traiter avec Néaulme; que par ledit Néaulme ils avoient eu les premières feuilles de mon ouvrage, qu'ils avoient ensuite trouvé le moyen d'en arrêter l'impression chez Duchesne; et peut-être de s'emparer de mon manuscrit, pour y travailler à leur aise, jusqu'à ce que ma mort les laissât libres de le publier travesti à leur mode. J'avois toujours senti, malgré le patelinage du P. Berthier, que les jésuites ne m'aimoient pas, non seulement comme encyclopédiste, mais parceque tous mes principes étoient encore plus opposés à leurs maximes et à leur crédit que l'incrédulité de mes confrères, puisque le fanatisme athée et le fanatisme dévot, se touchant par leur commune intolérance, peuvent même se réunir, comme ils ont fait à la Chine, et comme ils font contre moi; au lieu que la religion raisonnable et morale, ôtant tout pouvoir humain sur les consciences, ne laisse plus de ressource aux arbitres de ce pouvoir. Je savois que monsieur le chancelier étoit aussi fort ami des jésuites : je craignois que le fils, intimidé par le père, ne se vît forcé de leur abandonner l'ouvrage qu'il avoit protégé. Je croyois même voir l'effet de cet abandon dans les chicanes que l'on commençoit à me susciter sur les deux premiers volumes, où l'on exigeoit des cartons pour des riens; tandis que les deux autres volumes étoient, comme on ne l'ignoroit pas, remplis de choses si fortes, qu'il eût fallu les refondre en entier, en les censurant comme les deux premiers. Je savois de plus, et M. de Malesherbes me le dit lui-même, que l'abbé de Grave, qu'il avoit chargé de l'inspection de cette édition, étoit encore un autre par-

tisan des jésuites. Je ne voyois partout que jésuites, sans songer qu'à la veille d'être anéantis, et tout occupés de leur propre défense, ils avoient autre chose à faire que d'aller tracasser sur l'impression d'un livre où il ne s'agissoit pas d'eux. J'ai tort de dire *sans songer;* car j'y songeois très bien; et c'est même une objection que M. de Malesherbes eut soin de me faire sitôt qu'il fut instruit de ma vision: mais par un autre de ces travers d'un homme qui du fond de sa retraite veut juger du secret des grandes affaires, dont il ne sait rien, je ne voulus jamais croire que les jésuites fussent en danger, et je regardois le bruit qui s'en répandoit, comme un leurre de leur part pour endormir leurs adversaires. Leurs succès passés, qui ne s'étoient jamais démentis, me donnoient une si terrible idée de leur puissance, que je déplorois déjà l'avilissement du parlement. Je savois que M. de Choiseul avoit étudié chez les jésuites, que madame de Pompadour n'étoit point mal avec eux, et que leur ligue avec les favorites et les ministres avoit toujours paru avantageuse aux uns et aux autres contre leurs ennemis communs. La cour paroissoit ne se mêler de rien; et persuadé que si la société recevoit un jour quelque rude echec, ce ne seroit jamais le parlement qui seroit assez fort pour le lui porter, je tirois de cette inaction de la cour le fondement de leur confiance et l'augure de leur triomphe. Enfin, ne voyant dans tous les bruits du jour qu'une feinte et des piéges de leur part, et leur croyant dans leur sécurité du temps pour vaquer à tout, je ne doutois pas qu'ils n'écrasassent dans peu le jansénisme, et le parlement, et

les encyclopédistes, et tout ce qui n'auroit pas porté leur joug; et qu'enfin s'ils laissoient paroître mon livre, ce ne fût qu'après l'avoir transformé au point de s'en faire une arme, en se prévalant de mon nom pour surprendre mes lecteurs.

Je me sentois mourant; j'ai peine à comprendre comment cette extravagance ne m'acheva pas * : tant l'idée de ma mémoire déshonorée après moi, dans mon plus digne et meilleur livre, m'étoit effroyable. Jamais je n'ai tant craint de mourir; et je crois que, si j'étois mort dans ces circonstances, je serois mort désespéré. Aujourd'hui même, que je vois marcher sans obstacle à son exécution le plus noir, le plus affreux complot qui jamais ait été tramé contre la mémoire d'un homme, je mourrai beaucoup plus tranquille, certain de laisser dans mes écrits un témoignage de moi, qui triomphera tôt ou tard des complots des hommes.

(1762.)— M. de Malesherbes, temoin et confident

* Les lettres à M. Moultou, des 12 et 23 décembre 1761, et 30 mai 1762; à madame de Luxembourg, du 13 décembre 1761; et à M. de Malesherbes, du 23 décembre même année, sont les monuments de cette *extravagance* et du repentir par lequel il l'expia. Déjà cette malheureuse propension à la méfiance, cette fatale habileté à réunir et rapprocher les plus petites circonstances qui pouvoient faire naître ou augmenter ses soupçons, les justifier à ses yeux, puis les changer enfin en certitude, se fait remarquer en cette occasion. Elle fait présager au lecteur la triste destinée qui l'attendoit, lorsqu'une persécution réelle venant à éclater contre lui, et rendant habituelle cette disposition de son ame autrefois si expansive et si confiante, finiroit par la dénaturer en quelque sorte, et portant même atteinte à ses facultés mentales, ne permettroit presque plus sur ce point aucun retour de raison.

de mes agitations, se donna pour les calmer, des soins qui prouvent son inépuisable bonté de cœur. Madame de Luxembourg concourut à cette bonne œuvre, et fut plusieurs fois chez Duchesne, pour savoir à quoi en étoit cette édition. Enfin l'impression fut reprise et marcha plus rondement, sans que jamais j'aie pu savoir pourquoi elle avoit été suspendue. M. de Malesherbes prit la peine de venir à Montmorenci pour me tranquilliser : il en vint à bout; et ma parfaite confiance en sa droiture, l'ayant emporté sur l'égarement de ma pauvre tête, rendit efficace tout ce qu'il fit pour m'en ramener. Après ce qu'il avoit vu de mes angoisses et de mon délire, il étoit naturel qu'il me trouvât très à plaindre : aussi fit-il. Les propos incessamment rebattus de la cabale philosophique qui l'entouroit lui revinrent à l'esprit. Quand j'allai vivre à l'Hermitage, ils publièrent, comme je l'ai déjà dit, que je n'y tiendrois pas long-temps. Quand ils virent que je persévérois, ils dirent que c'étoit par obstination, par orgueil, par honte de m'en dédire ; mais que je m'y ennuyois à périr, et que je vivois très malheureux. M. de Malesherbes le crut et me l'écrivit; sensible à cette erreur dans un homme pour qui j'avois tant d'estime, je lui écrivis quatre lettres consécutives, où lui exposant les vrais motifs de ma conduite, je lui décrivis fidèlement mes goûts, mes penchants, mon caractère, et tout ce qui se passoit dans mon cœur. Ces quatre lettres faites sans brouillon, rapidement, à trait de plume, et sans même avoir été relues, sont peut-être la seule chose que j'aie écrite avec facilité dans toute ma vie; ce qui est bien éton-

nant, au milieu de mes souffrances et de l'extrême abattement où j'étois. Je gémissois, en me sentant défaillir, de penser que je laissois dans l'esprit des honnêtes gens une opinion de moi si peu juste; et, par l'esquisse tracée à la hâte dans ces quatre lettres, je tâchois de suppléer en quelque sorte aux mémoires que j'avois projetés. Ces lettres, qui plurent à M. de Malesherbes, et qu'il montra dans Paris, sont en quelque façon le sommaire de ce que j'expose ici plus en détail, et méritent à ce titre d'être conservées. On trouvera parmi mes papiers la copie qu'il en fit faire à ma prière, et qu'il m'envoya quelques années après.

La seule chose qui m'affligeoit désormais, dans l'opinion de ma mort prochaine, étoit de n'avoir aucun homme lettré de confiance, entre les mains duquel je pusse déposer mes papiers, pour en faire après moi le triage. Depuis mon voyage de Genève, je m'étois lié d'amitié avec Moultou; j'avois de l'inclination pour ce jeune homme, et j'aurois desiré qu'il vînt me fermer les yeux. Je lui marquai ce desir; et je crois qu'il auroit fait avec plaisir cet acte d'humanité, si ses affaires et sa famille le lui eussent permis. Privé de cette consolation, je voulus du moins lui marquer ma confiance, en lui envoyant la profession de foi du Vicaire avant la publication. Il en fut content; mais il ne me parut pas dans sa réponse partager la sécurité avec laquelle j'en attendois pour lors l'effet. Il desira d'avoir de moi quelque morceau que n'eût personne autre. Je lui envoyai une oraison funèbre du feu duc

d'Orléans, que j'avois faite pour l'abbé d'Arty*, et qui ne fut pas prononcée, parceque contre son attente, ce ne fut pas lui qui en fut chargé.

L'impression, après avoir été reprise, se continua, s'acheva même assez tranquillement, et j'y remarquai ceci de singulier, qu'après les cartons qu'on avoit sévèrement exigés pour les deux premiers volumes, on passa les deux derniers sans rien dire, et sans que leur contenu fît aucun obstacle à sa publication. J'eus pourtant encore quelque inquiétude que je ne dois pas passer sous silence. Après avoir eu peur des jésuites, j'eus peur des jansénistes et des philosophes. Ennemi de tout ce qui s'appelle parti, faction, cabale, je n'ai jamais rien attendu de bon des gens qui en sont. Les *Commères* avoient, depuis un temps, quitté leur ancienne demeure, et s'étoient établis tout à côté de moi; en sorte que de leur chambre on entendoit tout ce qui se disoit dans la mienne et sur ma terrasse, et que de leur jardin on pouvoit très aisément escalader le petit mur qui le séparoit de mon donjon. J'avois fait de ce donjon mon cabinet de travail, en sorte que j'y avois une table couverte d'épreuves et de feuilles de l'*Émile* et du *Contrat social;* et brochant ces feuilles à mesure qu'on me les envoyoit, j'avois là tous mes volumes long-temps avant qu'on les publiât. Mon étourderie, ma négligence, ma confiance en M. Mathas, dans le jardin duquel j'étois clos, faisoient que souvent, oubliant de fermer le soir mon donjon, je le trouvois le matin tout ouvert; ce qui ne m'eût guère

* Cet abbé d'Arty ne choisissoit pas mal ses *faiseurs*. Voltaire composa pour lui le *panégyrique de saint Louis*.

inquiété, si je n'avois cru remarquer du dérangement dans mes papiers. Après avoir fait plusieurs fois cette remarque, je devins plus soigneux de fermer le donjon. La serrure étoit mauvaise, la clef ne fermoit qu'à demi-tour. Devenu plus attentif, je trouvai un plus grand dérangement encore que quand je laissois tout ouvert. Enfin, un de mes volumes se trouva éclipsé pendant un jour et deux nuits, sans qu'il me fût possible de savoir ce qu'il étoit devenu jusqu'au matin du troisième jour, que je le retrouvai sur ma table. Je n'eus ni n'ai jamais eu de soupçon sur M. Mathas, ni sur son neveu, M. Dumoulin, sachant qu'ils m'aimoient l'un et l'autre, et prenant en eux toute confiance. Je commençois d'en avoir moins dans les *Commères*. Je savois que, quoique jansénistes, ils avoient quelque liaison avec d'Alembert et logeoient dans la même maison. Cela me donna quelque inquiétude et me rendit plus attentif. Je retirai mes papiers dans ma chambre, et je cessai tout-à-fait de voir ces gens-là, ayant su d'ailleurs qu'ils avoient fait parade, dans plusieurs maisons, du premier volume de l'*Émile* que j'avois eu l'imprudence de leur prêter. Quoiqu'ils continuassent d'être mes voisins jusqu'à mon départ, je n'ai plus eu de communication avec eux depuis lors.

Le *Contrat social* parut un mois ou deux avant l'*Émile*. Rey, dont j'avois toujours exigé qu'il n'introduiroit jamais furtivement en France aucun de mes livres, s'adressa au magistrat pour obtenir la permission de faire entrer celui-ci par Rouen, où il fit par mer son envoi. Rey n'eut aucune réponse: ses ballots

restèrent à Rouen plusieurs mois, au bout desquels on les lui renvoya, après avoir tenté de les confisquer; mais il fit tant de bruit, qu'on les lui rendit. Des curieux en tirèrent d'Amsterdam quelques exemplaires qui circulèrent avec peu de bruit. Mauléon, qui en avoit ouï parler et qui même en avoit vu quelque chose, m'en parla d'un ton mystérieux qui me surprit, et qui m'eût inquiété même, si certain d'être en régle à tous égards et de n'avoir nul reproche à me faire, je ne m'étois tranquillisé par ma grande maxime. Je ne doutois pas même que M. de Choiseul, déjà bien disposé pour moi, et sensible à l'éloge que mon estime pour lui m'en avoit fait faire dans cet ouvrage, ne me soutînt en cette occasion contre la malveillance de madame de Pompadour.

J'avois assurément lieu de compter alors, autant que jamais, sur les bontés de M. de Luxembourg et sur son appui dans le besoin: car jamais il ne me donna de marques d'amitié ni plus fréquentes, ni plus touchantes. Au voyage de Pâques, mon triste état ne me permettant pas d'aller au château, il ne manqua pas un seul jour de me venir voir; et enfin me voyant souffrir sans relâche, il fit tant qu'il me détermina à voir le frère Côme, l'envoya chercher, me l'amena lui-même, et eut le courage, rare certes et méritoire dans un grand seigneur, de rester chez moi durant l'opération, qui fut cruelle et longue. Il n'étoit pourtant question que d'être sondé; mais je n'avois jamais pu l'être, même par Morand, qui s'y prit à plusieurs fois, et toujours sans succès. Le frère Côme, qui avoit la main d'une adresse et d'une légèreté sans égale,

vint à bout enfin d'introduire une très petite algalie, après m'avoir beaucoup fait souffrir pendant plus de de deux heures, durant lesquelles je m'efforçai de retenir les plaintes, pour ne pas déchirer le cœur sensible du bon maréchal. Au premier examen, le frère Côme crut trouver une grosse pierre, et me le dit; au second, il ne la trouva plus. Après avoir récommencé une seconde et une troisième fois, avec un soin et une exactitude qui me firent trouver le temps fort long, il déclara qu'il n'y avoit point de pierre, mais que la prostate étoit squirrheuse et d'une grosseur surnaturelle; il trouva la vessie grande et en bon état, et finit par me déclarer que je souffrirois beaucoup, et que je vivrois long-temps. Si la seconde prédiction s'accomplit aussi bien que la première, mes maux ne sont pas prêts à finir.

C'est ainsi qu'après avoir été traité successivement pendant tant d'années, de vingt maux que je n'avois pas, je finis par savoir que ma maladie incurable, sans être mortelle, dureroit autant que moi. Mon imagination, réprimée par cette connoissance, ne me fit plus voir en perspective une mort cruelle dans les douleurs du calcul. Je cessai de craindre qu'un bout de bougie, qui s'étoit rompu dans l'urètre il y avoit long-temps, n'eût fait le noyau d'une pierre. Délivré des maux imaginaires, plus cruels pour moi que les maux réels, j'endurai plus paisiblement ces derniers. Il est constant que depuis ce temps j'ai beaucoup moins souffert de ma maladie que je n'avois fait jusqu'alors; et je ne me rappelle jamais que je dois ce

soulagement à M. de Luxembourg, sans m'attendrir de nouveau sur sa mémoire.

Revenu pour ainsi dire à la vie, et plus occupé que jamais du plan sur lequel j'en voulois passer le reste, je n'attendois, pour l'exécuter, que la publication de l'*Émile*. Je songeois à la Touraine, où j'avois déjà été, et qui me plaisoit beaucoup, tant pour la douceur du climat que pour celle des habitants.

> *La terra molle e lieta e dilettosa*
> *Simili a se gli abitator produce* *.

J'avois déjà parlé de mon projet à M. de Luxembourg, qui m'en avoit voulu détourner; je lui en reparlai derechef comme d'une chose résolue. Alors il me proposa le château de Merlou, à quinze lieues de Paris, comme un asile qui pouvoit me convenir, et dans lequel ils se feroient l'un et l'autre un plaisir de m'établir. Cette proposition me toucha et ne me déplut pas. Avant toute chose, il falloit voir le lieu; nous convînmes du jour, où monsieur le maréchal enverroit son valet de chambre avec une voiture, pour m'y conduire. Je me trouvai ce jour-là fort incommodé; il fallut remettre la partie, et les contre-temps qui survinrent m'empêchèrent de l'exécuter. Ayant appris depuis que la terre de Merlou n'étoit pas à monsieur le maréchal, mais à madame, je m'en consolai plus aisément de n'y être pas allé.

L'*Émile* parut enfin, sans que j'entendisse plus parler de cartons ni d'aucune difficulté. Avant sa pu-

* *Le pays est riant, agréable, d'une culture facile, et ses habitants lui ressemblent en tout point.* TASSO.

blication, monsieur le maréchal me redemanda toutes les lettres de M. de Malesherbes, qui se rapportoient à cet ouvrage. Ma grande confiance en tous les deux, ma profonde sécurité m'empêchèrent de réfléchir à ce qu'il [a] y avoit d'extraordinaire et même d'inquiétant dans cette demande. Je rendis les lettres, hors une ou deux, qui par mégarde étoient restées dans des livres. Quelque temps auparavant, M. de Malesherbes m'avoit marqué qu'il retireroit les lettres que j'avois écrites à Duchesne durant mes alarmes au sujet des jésuites, et il faut avouer que ces lettres ne faisoient pas grand honneur à ma raison. Mais je lui marquai qu'en nulle chose je ne voulois passer pour meilleur que je n'étois, et qu'il pouvoit lui laisser les lettres. J'ignore ce qu'il a fait.

La publication de ce livre ne se fit point avec cet éclat d'applaudissements qui suivoit celle de tous mes écrits. Jamais ouvrage n'eut de si grands éloges particuliers, ni si peu d'approbation publique. Ce que m'en dirent, ce que m'en écrivirent les gens les plus capables d'en juger, me confirma que c'étoit là le meilleur de mes écrits, ainsi que le plus important. Mais tout cela fut dit avec les précautions les plus bizarres, comme s'il eût importé de garder le secret du bien que l'on en pensoit. Madame de Boufflers, qui me marqua que l'auteur de ce livre méritoit des statues et les hommages de tous les humains, me pria sans façon, à la fin de son billet, de le lui renvoyer. d'Alembert, qui m'écrivit que cet ouvrage décidoit de ma supériorité, et devoit me mettre à la tête de tous les

[a] Var..... *de réfléchir sur ce qu'il.....*

gens de lettres, ne signa point sa lettre, quoiqu'il eût signé toutes celles qu'il m'avoit écrites jusqu'alors. Duclos, ami sûr, homme vrai, mais circonspect, et qui faisoit cas de ce livre, évita de m'en parler par écrit: la Condamine se jeta sur la Profession de foi, et battit la campagne; Clairaut se borna, dans sa lettre, au même morceau; mais il ne craignit pas d'exprimer l'émotion que sa lecture lui avoit donnée, et il me marqua, en propres termes, que cette lecture avoit réchauffé sa vieille ame : de tous ceux à qui j'avois envoyé mon livre, il fut le seul qui dit hautement et librement à tout le monde tout le bien qu'il en pensoit.

Mathas, à qui j'en avois donné aussi un exemplaire avant qu'il fût en vente, le prêta à M. de Blaire, conseiller au parlement, père de l'intendant de Strasbourg. M. de Blaire avoit une maison de campagne à Saint-Gratien, et Mathas, son ancienne connoissance, l'y alloit voir quelquefois quand il pouvoit aller. Il lui fit lire l'*Émile* avant qu'il fût public. En le lui rendant, M. de Blaire lui dit ces propres mots, qui me furent rendus le même jour : « M. Mathas, voilà un fort beau livre, mais dont il sera parlé dans peu, plus qu'il ne seroit à desirer pour l'auteur. » Quand il me rapporta ce propos, je ne fis qu'en rire, et je n'y vis que l'importance d'un homme de robe, qui met du mystère à tout. Tous les propos inquiétants qui me revinrent ne me firent pas plus d'impression; et loin de prévoir en aucune sorte la catastrophe à laquelle je touchois, certain de l'utilité, de la beauté de mon ouvrage; certain d'être en régle à tous égards ; cer-

tain, comme je croyois l'être, de tout le crédit de madame de Luxembourg, et même de la faveur du ministère, je m'applaudissois du parti que j'avois pris, de me retirer au milieu de mes triomphes, et lorsque je venois d'écraser tous mes envieux.

Une seule chose m'alarmoit dans la publication de ce livre, et cela, moins pour ma sûreté que pour l'acquit de mon cœur. A l'Hermitage, à Montmorenci, j'avois vu de près et avec indignation les vexations qu'un soin jaloux des plaisirs des princes fait exercer sur les malheureux paysans forcés de souffrir le dégât que le gibier fait dans leurs champs, sans oser se défendre qu'à force de bruit, et forcés de passer les nuits dans leurs féves et leurs pois, avec des chaudrons, des tambours, des sonnettes, pour écarter les sangliers. Témoin de la dureté barbare avec laquelle M. le comte de Charolois faisoit traiter ces pauvres gens, j'avois fait, vers la fin de l'*Émile*, une sortie sur cette cruauté. Autre infraction à mes maximes, qui n'est pas restée impunie. J'appris que les officiers de M. le prince de Conti n'en usoient guère moins durement sur ses terres; je tremblois que ce prince, pour lequel j'étois pénétré de respect et de reconnoissance, ne prît pour lui ce que l'humanité révoltée m'avoit fait dire pour son oncle, et ne s'en tînt offensé. Cependant, comme ma conscience me rassuroit pleinement sur cet article, je me tranquillisai sur son témoignage, et je fis bien. Du moins, je n'ai jamais appris que ce grand prince ait fait la moindre attention à ce passage, écrit long-temps avant que j'eusse l'honneur d'être connu de lui.

Peu de jours avant ou après la publication de mon

livre, car je ne me rappelle pas bien exactement le temps, parut un autre ouvrage sur le même sujet, tiré mot à mot de mon premier volume, hors quelques platises dont on avoit entremêlé cet extrait. Ce livre portoit le nom d'un Génevois, appelé Balexsert; et il étoit dit dans le titre, qu'il avoit remporté le prix à l'académie de Harlem. Je compris aisément que cette académie et ce prix étoient d'une création toute nouvelle, pour déguiser le plagiat aux yeux du public; mais je vis aussi qu'il y avoit à cela quelque intrigue antérieure, à laquelle je ne comprenois rien; soit par la communication de mon manuscrit, sans quoi ce vol n'auroit pu se faire; soit pour bâtir l'histoire de ce prétendu prix, à laquelle il avoit bien fallu donner quelque fondement. Ce n'est que bien des années après que sur un mot échappé à d'Ivernois, j'ai pénétré le mystère et entrevu ceux qui avoient mis en jeu le sieur Balexsert.

Les sourds mugissements qui précèdent l'orage commençoient à se faire entendre, et tous les gens un peu pénétrants virent bien qu'il se couvoit, au sujet de mon livre et de moi, quelque complot qui ne tarderoit pas d'éclater. Pour moi, ma sécurité, ma stupidité fut telle que, loin de prévoir mon malheur, je n'en soupçonnai pas même la cause, après en avoir ressenti l'effet. On commença par répandre avec assez d'adresse, qu'en sévissant contre les jésuites on ne pouvoit marquer une indulgence partiale pour les livres et les auteurs qui attaquoient la religion. On me reprochoit d'avoir mis mon nom à l'*Émile*, comme si je ne l'avois pas mis à tous mes autres écrits, auxquels

on n'avoit rien dit. Il sembloit qu'on craignît de se voir forcé à quelques démarches qu'on feroit à regret, mais que les circonstances rendoient nécessaires, et auxquelles mon imprudence avoit donné lieu. Ces bruits me parvinrent et ne m'inquiétèrent guère : il ne me vint pas même à l'esprit qu'il pût y avoir dans toute cette affaire la moindre chose qui me regardât personnellement, moi qui me sentois si parfaitement irréprochable, si bien appuyé, si bien en régle à tous égards, et qui ne craignois pas que madame de Luxembourg me laissât dans l'embarras, pour un tort qui, s'il existoit, étoit tout entier à elle seule. Mais sachant en pareil cas comme les choses se passent, et que l'usage est de sévir contre les libraires, en ménageant les auteurs, je n'étois pas sans inquiétude pour le pauvre Duchesne, si M. de Malesherbes venoit à l'abandonner*.

Je restai tranquille. Les bruits augmentèrent, et changèrent bientôt de ton. Le public, et surtout le parlement, sembloit s'irriter par ma tranquillité. Au bout de quelques jours la fermentation devint terrible; et les menaces, changeant d'objet, s'adressèrent directement à moi. On entendoit dire tout ouverte-

* C'est ici le lieu de faire connoître une *Déclaration* de Malesherbes relative à la publication de l'*Émile*, déclaration trouvée dans les papiers de Rousseau après sa mort, et dont il est étonnant que lui-même n'ait fait aucune mention dans ses *Confessions* ou ailleurs. Du Peyrou l'a jugée avec raison trop importante, comme pièce justificative, pour ne pas être connue du public, et l'a en conséquence fait imprimer à la suite de la seconde partie des *Confessions* dans l'édition dont nous suivons ici le texte. On trouvera cette Déclaration à la fin du présent Livre.

ment aux parlementaires qu'on n'avançoit rien à brûler les livres, et qu'il falloit brûler les auteurs[a]. Pour les libraires, on n'en parloit point. La première fois que ces propos, plus dignes d'un inquisiteur de Goa que d'un sénateur, me revinrent, je ne doutai point que ce ne fût une invention des Holbachiens pour tâcher de m'effrayer et de m'exciter à fuir. Je ris de cette puérile ruse, et je me disois, en me moquant d'eux, que, s'ils avoient su la vérité des choses, ils auroient cherché quelque autre moyen de me faire peur: mais la rumeur enfin devint telle, qu'il fut clair que c'étoit tout de bon. Monsieur et madame de Luxembourg avoient cette année avancé leur second voyage de Montmorenci, de sorte qu'ils y étoient au commencement de juin. J'y entendis très peu parler de mes nouveaux livres, malgré le bruit qu'ils faisoient à Paris, et les maîtres de la maison ne m'en parloient point du tout. Un matin cependant, que j'étois seul avec M. de Luxembourg, il me dit : Avez-vous parlé mal de M. de Choiseul dans le *Contrat social?* Moi! lui dis-je en reculant de surprise, non, je vous jure; mais j'en ai fait en revanche, et d'une plume qui n'est pas louangeuse, le plus bel éloge que jamais ministre ait reçu. Et tout de suite je lui rapportai le passage. Et dans l'*Émile?* reprit-il. Pas un mot, répondis-je; il n'y a pas un seul mot qui le regarde. Ah! dit-il avec plus de vivacité qu'il n'en avoit d'ordinaire, il falloit faire la même chose dans l'autre livre, ou être plus clair! J'ai cru l'être, ajoutai-je; je l'estimois assez pour cela.

[a] VAR..... *Qu'il falloit s'adresser directement aux auteurs. La première fois.....*

Il allait reprendre la parole; je le vis prêt à s'ouvrir; il se retint et se tut. Malheureuse politique de courtisan, qui dans les meilleurs cœurs domine l'amitié même!

Cette conversation, quoique courte, m'éclaira sur ma situation, du moins à certain égard, et me fit comprendre que c'étoit bien à moi qu'on en vouloit. Je déplorai cette inouïe fatalité qui tournoit à mon préjudice tout ce que je disois et faisois de bien. Cependant, me sentant pour plastron dans cette affaire madame de Luxembourg et M. de Malesherbes, je ne voyois pas comment on pouvoit s'y prendre pour les écarter et venir jusqu'à moi: car d'ailleurs, je sentis bien dès-lors qu'il ne seroit plus question d'équité ni de justice, et qu'on ne s'embarrasseroit pas d'examiner si j'avois réellement tort ou non. L'orage, cependant, grondoit de plus en plus. Il n'y avoit pas jusqu'à Néaulme qui, dans la diffusion de son bavardage, ne me montrât du regret de s'être mêlé de cet ouvrage, et la certitude où il paroissoit être du sort qui menaçoit le livre et l'auteur. Une chose pourtant me rassuroit toujours: je voyois madame de Luxembourg si tranquille, si contente, si riante même, qu'il falloit bien qu'elle fût sûre de son fait, pour n'avoir pas la moindre inquiétude à mon sujet, pour ne pas me dire un seul mot de commisération ni d'excuse, pour voir le tour que prendroit cette affaire, avec autant de sang froid que si elle ne s'en fût point mêlée, et qu'elle n'eût pas pris à moi le moindre intérêt. Ce qui me surprenoit étoit qu'elle ne me disoit rien du tout. Il me sembloit qu'elle auroit dû me dire quelque chose. Madame de Boufflers paroissoit moins tranquille. Elle

alloit et venoit avec un air d'agitation, se donnant beaucoup de mouvement, et m'assurant que M. le prince de Conti s'en donnoit beaucoup aussi pour parer le coup qui m'étoit préparé, et qu'elle attribuoit toujours aux circonstances présentes, dans lesquelles il importoit au parlement de ne pas se laisser accuser par les jésuites d'indifférence sur la religion. Elle paroissoit cependant peu compter sur le succès des démarches du prince et des siennes. Ses conversations, plus alarmantes que rassurantes, tendoient toutes à m'engager à la retraite, et elle me conseilloit toujours l'Angleterre, où elle m'offroit beaucoup d'amis, entre autres le célèbre Hume, qui étoit le sien depuis longtemps. Voyant que je persistois à rester tranquille, elle prit un tour plus capable de m'ébranler. Elle me fit entendre que si j'étois arrêté et interrogé, je me mettois dans la nécessité de nommer madame de Luxembourg, et que son amitié pour moi méritoit bien que je ne m'exposasse pas à la compromettre. Je répondis qu'en pareil cas elle pouvoit rester tranquille, et que je ne la compromettrois point. Elle répliqua que cette résolution étoit plus facile à prendre qu'à exécuter; et en cela elle avoit raison, surtout pour moi, bien déterminé à ne jamais me parjurer ni mentir devant les juges, quelque risque qu'il pût y avoir à dire la vérité.

Voyant que cette réflexion m'avoit fait quelque impression, sans cependant que je pusse me résoudre à fuir, elle me parla de la Bastille pour quelques semaines, comme d'un moyen de me soustraire à la juridiction du parlement, qui ne se mêle pas des pri-

sonniers d'état. Je n'objectai rien contre cette singulière grace, pourvu qu'elle ne fût pas sollicitée en mon nom. Comme elle ne m'en parla plus, j'ai jugé dans la suite qu'elle n'avoit proposé cette idée que pour me sonder, et qu'on n'avoit pas voulu d'un expédient qui finissoit tout.

Peu de jours après, monsieur le maréchal reçut du curé de Deuil, ami de Grimm et de madame d'Épinay, une lettre portant l'avis, qu'il disoit avoir eu de bonne part, que le parlement devoit procéder contre moi avec la dernière sévérité, et que tel jour, qu'il marqua, je serois décrété de prise de corps. Je jugeai cet avis de fabrique holbachique; je savois que le parlement étoit très attentif aux formes, et que c'étoit toutes les enfreindre que de commencer en cette occasion par un décret de prise de corps, avant de savoir juridiquement si j'avouois le livre, et si réellement j'en étois l'auteur. Il n'y a, disois-je à madame de Boufflers, que les crimes qui portent atteinte à la sûreté publique dont sur le simple indice on décrète les accusés de prise de corps, de peur qu'ils n'échappent au châtiment. Mais quand on veut punir un délit tel que le mien, qui mérite des honneurs et des récompenses, on procède contre le livre, et l'on évite autant qu'on peut de s'en prendre à l'auteur. Elle me fit à cela une distinction subtile, que j'ai oubliée, pour me prouver que c'étoit par faveur qu'on me décrétoit de prise de corps, au lieu de m'assigner pour être ouï. Le lendemain je reçus une lettre de Guy, qui me marquoit que, s'étant trouvé le même jour chez monsieur le procureur-général, il avoit vu sur son bureau le brouillon

d'un réquisitoire contre l'*Emile* et son auteur. Notez que ledit Guy étoit l'associé de Duchesne, qui avoit imprimé l'ouvrage, lequel, fort tranquille pour son propre compte, donnoit par charité cet avis à l'auteur. On peut juger combien tout cela me parut croyable! Il étoit si simple, si naturel qu'un libraire admis à l'audience de monsieur le procureur-général lût tranquillement les manuscrits et brouillons épars sur le bureau de ce magistrat! Madame de Boufflers et d'autres me confirmèrent la même chose. Sur les absurdités dont on me rebattoit incessamment les oreilles, j'étois tenté de croire que tout le monde étoit devenu fou.

Sentant bien qu'il y avoit sous tout cela quelque mystère qu'on ne vouloit pas me dire, j'attendois tranquillement l'événement, me reposant sur ma droiture et mon innocence en toute cette affaire, et trop heureux, quelque persécution qui dût m'attendre, d'être appelé à l'honneur de souffrir pour la vérité. Loin de craindre et de me tenir caché, j'allai tous les jours au château, et je faisois les après-midi ma promenade ordinaire. Le 8 juin, veille du décret, je la fis avec deux professeurs oratoriens, le P. Alamanni et le P. Mandard. Nous portâmes aux Champeaux un petit goûter que nous mangeâmes de grand appétit. Nous avions oublié des verres : nous y suppléâmes par des chalumeaux de seigle, avec lesquels nous aspirions le vin dans la bouteille, nous piquant de choisir des tuyaux bien larges, pour pomper à qui mieux mieux. Je n'ai de ma vie été si gai.

J'ai conté comment je perdis le sommeil dans ma

jeunesse. Depuis lors j'avois pris l'habitude de lire tous les soirs dans mon lit, jusqu'à ce que je sentisse mes yeux s'appesantir. Alors j'éteignois ma bougie, et je tâchois de m'assoupir quelques instants qui ne duroient guère. Ma lecture ordinaire du soir étoit la Bible, et je l'ai lue entière au moins cinq ou six fois de suite de cette façon. Ce soir-là, me trouvant plus éveillé qu'à l'ordinaire, je prolongeai plus long-temps ma lecture, et je lus tout entier le livre qui finit par le Lévite [a] d'Éphraïm, et qui, si je ne me trompe, est le livre des Juges; car je ne l'ai pas revu depuis ce temps-là. Cette histoire m'affecta beaucoup, et j'en étois occupé dans une espèce de rêve, quand tout-à coup j'en fus tiré par du bruit et de la lumière. Thérèse, qui la portoit, éclairoit M. La Roche, qui me voyant lever brusquement sur mon séant, me dit: Ne vous alarmez pas; c'est de la part de madame la maréchale, qui vous écrit et vous envoie une lettre de M. le prince de Conti. En effet, dans la lettre de madame de Luxembourg, je trouvai celle qu'un exprès de ce prince venoit de lui apporter, portant avis que, malgré tous ses efforts, on étoit déterminé à procéder contre moi à toute rigueur. La fermentation, lui marquoit-il, est extrême; rien ne peut parer le coup; la cour l'exige, le parlement le veut; à sept heures du matin il sera décrété de prise de corps, et l'on enverra sur-le-champ le saisir; j'ai obtenu qu'on ne le poursuivra pas s'il s'éloigne; mais s'il persiste à vouloir se laisser prendre, il sera pris. La Roche me conjura, de la part de madame la maréchale, de me lever et d'aller

[a] VAR..... *qui finit par l'histoire du Lévite....*

conférer avec elle. Il étoit deux heures; elle venoit de se coucher. Elle vous attend, ajouta-t-il, et ne veut pas s'endormir sans vous avoir vu. Je m'habillai à la hâte, et j'y courus.

Elle me parut agitée. C'étoit la première fois. Son trouble me toucha. Dans ce moment de surprise, au milieu de la nuit, je n'étois pas moi-même exempt d'émotion : mais en la voyant je m'oubliai moi-même pour ne penser qu'à elle et au triste rôle qu'elle alloit jouer, si je me laissois prendre; car, me sentant assez de courage pour ne dire jamais que la vérité, dût-elle me nuire et me perdre, je ne me sentois ni assez de présence d'esprit, ni assez d'adresse, ni peut-être assez de fermeté pour éviter de la compromettre[a] si j'étois vivement pressé. Cela me décida à sacrifier ma gloire à sa tranquillité, à faire pour elle, en cette occasion, ce que rien ne m'eût fait faire pour moi. Dans l'instant que ma résolution fut prise, je la lui déclarai, ne voulant point gâter le prix de mon sacrifice en le lui faisant acheter. Je suis certain qu'elle ne put se tromper sur mon motif; cependant elle ne me dit pas un mot qui marquât qu'elle y fût sensible. Je fus choqué de cette indifférence, au point de balancer à me rétracter : mais monsieur le maréchal survint; madame de Boufflers arriva de Paris quelques moments après. Ils firent ce qu'auroit dû faire madame de Luxembourg. Je me laissai flatter; j'eus honte de me dédire, et il ne fut plus question que du lieu de ma retraite et du temps de mon départ. M. de Luxembourg me proposa de rester chez lui quelques jours

[a] VAR..... *de compromettre madame de Luxembourg si.....*

incognito, pour délibérer et prendre mes mesures plus à loisir; je n'y consentis point, non plus qu'à la proposition d'aller secrétement au Temple. Je m'obstinai à vouloir partir dès le même jour, plutôt que de rester caché où que ce pût être.

Sentant que j'avois des ennemis secrets et puissants dans le royaume, je jugeai que, malgré mon attachement pour la France, j'en devois sortir pour assurer ma tranquillité. Mon premier mouvement fut de me retirer à Genève; mais un instant de réflexion suffit pour me dissuader de faire cette sottise. Je savois que le ministère de France, encore plus puissant à Genève qu'à Paris, ne me laisseroit pas plus en paix dans une de ces villes que dans l'autre, s'il avoit résolu de me tourmenter. Je savois que le *Discours sur l'Inégalité* avoit excité contre moi, dans le conseil, une haine d'autant plus dangereuse qu'il n'osoit la manifester. Je savois qu'en dernier lieu, quand *la Nouvelle Héloïse* parut, il s'étoit pressé de la défendre, à la sollicitation du docteur Tronchin; mais voyant que personne ne l'imitoit, pas même à Paris, il eut honte de cette étourderie, et retira la défense. Je ne doutois pas que, trouvant ici l'occasion plus favorable, il n'eût grand soin d'en profiter. Je savois que, malgré tous les beaux semblants, il régnoit contre moi, dans tous les cœurs génevois, une secréte jalousie, qui n'attendoit que l'occasion de s'assouvir. Néanmoins, l'amour de la patrie me rappeloit dans la mienne; et si j'avois pu me flatter d'y vivre en paix, je n'aurois pas balancé: mais l'honneur ni la raison ne me permettant pas de m'y réfugier comme un fu-

gitif, je pris le parti de m'en rapprocher seulement, et d'aller attendre en Suisse celui qu'on prendroit à Genève à mon égard. On verra bientôt que cette incertitude ne dura pas long-temps.

Madame de Boufflers désapprouva beaucoup cette résolution, et fit de nouveaux efforts pour m'engager à passer en Angleterre. Elle ne m'ébranla pas. Je n'ai jamais aimé l'Angleterre ni les Anglois ; et toute l'éloquence de madame de Boufflers, loin de vaincre ma répugnance, sembloit l'augmenter, sans que je susse pourquoi.

Décidé à partir le même jour, je fus dès le matin parti pour tout le monde; et La Roche, par qui j'envoyai chercher mes papiers, ne voulut pas dire à Thérèse elle-même si je l'étois ou ne l'étois pas. Depuis que j'avois résolu d'écrire un jour mes Mémoires, j'avois accumulé beaucoup de lettres et autres papiers, de sorte qu'il fallut plusieurs voyages. Une partie de ces papiers déjà triés furent mis à part, et je m'occupai le reste de la matinée à trier les autres, afin de n'emporter que ce qui pouvoit m'être utile, et brûler le reste. M. de Luxembourg voulut bien m'aider à ce travail, qui se trouva si long que nous ne pûmes achever dans la matinée, et je n'eus le temps de rien brûler. Monsieur le maréchal m'offrit de se charger du reste de ce triage, de brûler le rebut lui-même, sans s'en rapporter à qui que ce fût, et de m'envoyer tout ce qui auroit été mis à part. J'acceptai l'offre, fort aise d'être délivré de ce soin, pour pouvoir passer le peu d'heures qui me restoient avec des personnes si chères, que j'allois quitter pour jamais. Il prit la clef de

la chambre où je laissois ces papiers, et, à mon instante prière, il envoya chercher ma pauvre tante qui se consumoit dans la perplexité mortelle de ce que j'étois devenu, et de ce qu'elle alloit devenir, et attendant à chaque instant les huissiers, sans savoir comment se conduire et que leur répondre. La Roche l'amena au château, sans lui rien dire ; elle me croyoit déjà bien loin : en m'apercevant, elle perça l'air de ses cris, et se précipita dans mes bras. O amitié, rapport des cœurs, habitude, intimité ! Dans ce doux et cruel moment se rassemblèrent tant de jours de bonheur, de tendresse et de paix, passés ensemble, pour me faire mieux sentir le déchirement d'une première séparation, après nous être à peine perdus de vue un seul jour pendant près de dix-sept ans. Le maréchal, témoin de cet embrassement, ne put retenir ses larmes. Il nous laissa. Thérèse ne voulut plus me quitter. Je lui fis sentir l'inconvénient qu'elle me suivît en ce moment, et la nécessité qu'elle restât pour liquider mes effets et recueillir mon argent. Quand on décréte un homme de prise de corps, l'usage est de saisir ses papiers, de mettre le scellé sur ses effets, ou d'en faire l'inventaire, et d'y nommer un gardien. Il falloit bien qu'elle restât pour veiller à ce qui se passeroit, et tirer de tout le meilleur parti possible. Je lui promis qu'elle me rejoindroit dans peu : monsieur le maréchal confirma ma promesse ; mais je ne voulus jamais lui dire où j'allois, afin que, interrogée par ceux qui viendroient me saisir, elle pût protester avec vérité de son ignorance sur cet article. En l'embrassant au moment de nous quitter, je sentis en moi-même un mouvement

très extraordinaire, et je lui dis dans un transport, hélas! trop prophétique : Mon enfant, il faut t'armer de courage. Tu as partagé la prospérité de mes beaux jours ; il te reste, puisque tu le veux, à partager mes misères. N'attends plus qu'affronts et calamités à ma suite. Le sort que ce triste jour commence pour moi me poursuivra jusqu'à ma dernière heure.

Il ne me restoit plus qu'à songer au départ. Les huissiers avoient dû venir à dix heures. Il en étoit quatre après midi quand je partis, et ils n'étoient pas encore arrivés. Il avoit été décidé que je prendrois la poste. Je n'avois point de chaise ; monsieur le maréchal me fit présent d'un cabriolet, et me prêta des chevaux et un postillon jusqu'à la première poste, où, par les mesures qu'il avoit prises, on ne me fit aucune difficulté de me fournir des chevaux.

Comme je n'avois point dîné à table, et ne m'étois pas montré dans le château, les dames vinrent me dire adieu dans l'entre-sol, où j'avois passé la journée. Madame la maréchale m'embrassa plusieurs fois d'un air assez triste ; mais je ne sentis plus dans ces embrassements les étreintes de ceux qu'elle m'avoit prodigués, il y avoit deux ou trois ans. Madame de Boufflers m'embrassa aussi, et me dit de fort belles choses. Un embrassement qui me surprit davantage fut celui de madame de Mirepoix ; car elle étoit aussi là. Madame la maréchale de Mirepoix est une personne extrêmement froide, décente et réservée, et ne me paroît pas tout-à-fait exempte de la hauteur naturelle à la maison de Lorraine. Elle ne m'avoit jamais témoigné beaucoup d'attention. Soit que,

flatté d'un honneur auquel je ne m'attendois pas, je cherchasse à m'en augmenter le prix, soit qu'en effet elle eût mis dans cet embrassement un peu de cette commisération naturelle aux cœurs généreux, je trouvai dans son mouvement et dans son regard je ne sais quoi d'énergique qui me pénétra. Souvent, en y repensant, j'ai soupçonné dans la suite que, n'ignorant pas à quel sort j'étois condamné, elle n'avoit pu se défendre d'un moment d'attendrissement sur ma destinée.

Monsieur le maréchal n'ouvroit pas la bouche; il étoit pâle comme un mort. Il voulut absolument m'accompagner jusqu'à ma chaise qui m'attendoit à l'abreuvoir. Nous traversâmes tout le jardin sans dire un seul mot. J'avois une clef du parc, dont je me servis pour ouvrir la porte; après quoi, au lieu de remettre la clef dans ma poche, je la lui rendis sans mot dire. Il la prit avec une vivacité surprenante, à laquelle je n'ai pu m'empêcher de penser souvent depuis ce temps-là. Je n'ai guère eu dans ma vie d'instant plus amer que celui de cette séparation. L'embrassement fut long et muet: nous sentîmes l'un et l'autre que cet embrassement étoit un dernier adieu.

Entre la Barre et Montmorenci, je rencontrai dans un carrosse de remise quatre hommes en noir, qui me saluèrent en souriant. Sur ce que Thérèse m'a rapporté dans la suite de la figure des huissiers, de l'heure de leur arrivée, et de la façon dont ils se comportèrent, je n'ai point douté que ce ne fussent eux; surtout ayant appris dans la suite, qu'au lieu d'être

décrété à sept heures, comme on me l'avoit annoncé, je ne l'avois été qu'à midi. Il fallut traverser tout Paris. On n'est pas fort caché dans un cabriolet tout ouvert. Je vis dans les rues plusieurs personnes qui me saluèrent d'un air de connoissance, mais je n'en reconnus aucune. Le même soir je me détournai pour passer à Villeroy. A Lyon, les courriers doivent être menés au commandant. Cela pouvoit être embarrassant pour un homme qui ne vouloit ni mentir ni changer de nom. J'allois, avec une lettre de madame de Luxembourg, prier M. Villeroy de faire en sorte que je fusse exempté de cette corvée. M. de Villeroy me donna une lettre dont je ne fis point usage, parceque je ne passai pas à Lyon. Cette lettre est restée encore cachetée parmi mes papiers. Monsieur le duc me pressa beaucoup de coucher à Villeroy; mais j'aimai mieux reprendre la grande route, et je fis encore deux postes le même jour.

Ma chaise étoit rude, et j'étois trop incommodé pour pouvoir marcher à grandes journées. D'ailleurs, je n'avois pas l'air assez imposant pour me faire bien servir, et l'on sait qu'en France les chevaux de poste ne sentent la gaule que sur les épaules du postillon. En payant grassement les guides, je crus suppléer à la mine et au propos; ce fut encore pis. Ils me prirent pour un pied-plat, qui marchoit par commission, et qui couroit la poste pour la première fois de sa vie. Dès-lors je n'eus plus que des rosses, et je devins le jouet des postillons. Je finis comme j'aurois dû commencer, par prendre patience, ne rien dire, et aller comme il leur plut.

J'avois de quoi ne pas m'ennuyer en route, en me livrant aux réflexions qui se présentoient sur tout ce qui venoit de m'arriver; mais ce n'étoit là ni mon tour d'esprit, ni la pente de mon cœur. Il est étonnant avec quelle facilité j'oublie le mal passé, quelque récent qu'il puisse être. Autant sa prévoyance m'effraie et me trouble, tant que je le vois dans l'avenir, autant son souvenir me revient foiblement et s'éteint sans peine aussitôt qu'il est arrivé. Ma cruelle imagination, qui se tourmente sans cesse à prévenir les maux qui ne sont point encore, fait diversion à ma mémoire, et m'empêche de me rappeler ceux qui ne sont plus. Contre ce qui est fait, il n'y a plus de précautions à prendre; et il est inutile de s'en occuper. J'épuise en quelque façon mon malheur d'avance : plus j'ai souffert à le prévoir, plus j'ai de facilité à l'oublier; tandis qu'au contraire, sans cesse occupé de mon bonheur passé, je le rappelle et le rumine, pour ainsi dire, au point d'en jouir derechef quand je veux. C'est à cette heureuse disposition, je le sens, que je dois de n'avoir jamais connu cette humeur rancunière qui fermente dans un cœur vindicatif, par le souvenir continuel des offenses reçues, et qui le tourmente lui-même de tout le mal qu'il voudroit faire [a] à son ennemi. Naturellement emporté, j'ai senti la colère, la fureur même dans les premiers mouvements; mais jamais un desir de vengeance ne prit racine au-dedans de moi. Je m'occupe trop peu de l'offense, pour m'occuper beaucoup de l'offenseur. Je ne pense au mal que j'en ai reçu qu'à cause de celui que j'en peux recevoir

[a] VAR...... *qu'il voudroit rendre à.....*

encore; et si j'étois sûr qu'il ne m'en fît plus, celui qu'il m'a fait seroit à l'instant oublié. On nous prêche beaucoup le pardon des offenses: c'est une fort belle vertu sans doute, mais qui n'est pas à mon usage. J'ignore si mon cœur sauroit dominer sa haine, car il n'en a jamais senti, et je pense trop peu à mes ennemis, pour avoir le mérite de leur pardonner. Je ne dirai pas à quel point, pour me tourmenter, ils se tourmentent eux-mêmes. Je suis à leur merci, ils ont tout pouvoir, ils en usent. Il n'y a qu'une seule chose au-dessus de leur puissance, et dont je les défie: c'est en se tourmentant de moi, de me forcer à me tourmenter d'eux.

Dès le lendemain de mon départ, j'oubliai si parfaitement tout ce qui venoit de se passer, et le parlement, et madame de Pompadour, et M. de Choiseul, et Grimm, et d'Alembert, et leurs complots, et leurs complices, que je n'y aurois pas même repensé de tout mon voyage, sans les précautions dont j'étois obligé d'user. Un souvenir qui me vint au lieu de tout cela fut celui de ma dernière lecture, la veille de mon départ. Je me rappelai aussi les Idylles de Gessner, que son traducteur Huber m'avoit envoyées, il y avoit quelque temps. Ces deux idées me revinrent si bien et se mêlèrent de telle sorte dans mon esprit, que je voulus essayer de les réunir, en traitant à la manière de Gessner le sujet du *Lévite d'Éphraïm*. Ce style champêtre et naïf ne paroissoit guère propre à un sujet si atroce, et il n'étoit guère à présumer que ma situation présente me fournît des idées bien riantes pour l'égayer. Je tentai toutefois la chose, uniquement pour m'amu-

ser dans ma chaise et sans aucun espoir de succès. A peine eus-je essayé, que je fus étonné de l'aménité de mes idées, et de la facilité que j'éprouvois à les rendre. Je fis en trois jours les trois premiers chants de ce petit poème, que j'achevai dans la suite à Motiers; et je suis sûr de n'avoir rien fait en ma vie, où régne une douceur de mœurs plus attendrissante, un coloris plus frais, des peintures plus naïves, un costume plus exact, une plus antique simplicité en toute chose, et tout cela, malgré l'horreur du sujet, qui dans le fond est abominable; de sorte qu'outre tout le reste, j'eus encore le mérite de la difficulté vaincue. Le *Lévite d'Ephraïm*, s'il n'est pas le meilleur de mes ouvrages, en sera toujours le plus chéri. Jamais je ne l'ai relu, jamais je ne le relirai, sans sentir en dedans l'applaudissement d'un cœur sans fiel, qui loin de s'aigrir par ses malheurs s'en console avec lui-même, et trouve en soi de quoi s'en dédommager. Qu'on rassemble tous ces grands philosophes, si supérieurs dans leurs livres à l'adversité qu'ils n'éprouvèrent jamais; qu'on les mette dans une position pareille à la mienne, et que dans la première indignation de l'honneur outragé, on leur donne un pareil ouvrage à faire : on verra comment ils s'en tireront.

En partant de Montmorenci pour la Suisse, j'avois pris la résolution d'aller m'arrêter à Yverdun, chez mon bon vieux ami M. Roguin, qui s'y étoit retiré depuis quelques années, et qui m'avoit même invité à l'y aller voir. J'appris en route que Lyon faisoit un détour; cela m'évita d'y passer. Mais en revanche, il falloit passer par Besançon, place de guerre, et par

conséquent sujette au même inconvénient. Je m'avisai de gauchir, et de passer par Salins, sous prétexte d'aller voir M. de Mairan, neveu de M. Dupin, qui avoit un emploi à la saline, et qui m'avoit fait jadis force invitations de l'y aller voir. L'expédient me réussit; je ne trouvai point M. de Mairan: fort aise d'être dispensé de m'arrêter, je continuai ma route sans que personne me dît un mot.

En entrant sur le territoire de Berne, je fis arrêter; je descendis, je me prosternai, j'embrassai, je baisai la terre, et m'écriai dans mon transport: Ciel! protecteur de la vertu, je te loue, je touche une terre de liberté! C'est ainsi qu'aveugle et confiant dans mes espérances je me suis toujours passionné pour ce qui devoit faire mon malheur. Mon postillon, surpris, me crut fou; je remontai dans ma chaise, et peu d'heures après j'eus la joie aussi pure que vive de me sentir pressé dans les bras du respectable Roguin. Ah! respirons quelques instants chez ce digne hôte! J'ai besoin d'y reprendre du courage et des forces; je trouverai bientôt à les employer.

Ce n'est pas sans raison que je me suis étendu, dans le récit que je viens de faire, sur toutes les circonstances que j'ai pu me rappeler. Quoiqu'elles ne paroissent pas fort lumineuses, quand on tient une fois le fil de la trame, elles peuvent jeter du jour sur sa marche; et, par exemple, sans donner la première idée du problème que je vais proposer, elles aident beaucoup à le résoudre.

Supposons que, pour l'exécution du complot dont j'étois l'objet, mon éloignement fût absolument né-

cessaire, tout devoit, pour l'opérer, se passer à peu près comme il se passa; mais si sans me laisser épouvanter par l'ambassade nocturne de madame de Luxembourg et troubler par ses alarmes, j'avois continué de tenir ferme comme j'avois commencé, et qu'au lieu de rester au château je m'en fusse retourné dans mon lit dormir tranquillement la fraîche matinée, aurois-je également été décrété? Grande question, d'où dépend la solution de beaucoup d'autres, et pour l'examen de laquelle l'heure du décret comminatoire et celle du décret réel ne sont pas inutiles à remarquer. Exemple grossier, mais sensible, de l'importance des moindres détails dans l'exposé des faits dont on cherche les causes secrètes, pour les découvrir par induction.

---

# DECLARATION

TROUVÉE DANS LES PAPIERS DE ROUSSEAU APRÈS SA MORT.

(Voyez la note de la page 462.)

---

Quand M. Rousseau traita de son ouvrage intitulé, *Émile ou de l'Éducation*, ceux avec qui il conclut son marché lui dirent que leur intention étoit de le faire imprimer en Hollande. Un libraire, devenu possesseur du manuscrit, demanda la permission de le faire imprimer en France sans en avertir l'auteur. On lui nomma un censeur. Le censeur ayant examiné les premiers cahiers, donna une liste de quelques changements qu'il croyoit nécessaires. Cette liste fut communiquée à M. Rousseau, à qui on avoit appris quelque temps auparavant qu'on avoit commencé à imprimer son ouvrage à Paris.

Il déclara au magistrat chargé de la librairie, qu'il étoit inutile de faire des changements aux premiers cahiers, parceque la lecture de la suite feroit connoître que l'ouvrage entier ne pourroit jamais être permis en France. Il ajouta qu'il ne vouloit rien faire en fraude des lois, et qu'il n'avoit fait son livre que pour être imprimé en Hollande, où il croyoit qu'il pouvoit paroître sans contrevenir à la loi du pays.

Ce fut d'après cette déclaration, faite par M. Rousseau lui-même, que le censeur eut ordre de discontinuer l'examen et qu'on dit au libraire qu'il n'auroit jamais de permission. D'après ces faits, qui sont très certains et qui ne seront point désavoués, M. Rousseau peut assurer que si le livre intitulé *Émile ou de l'Éducation*, a été imprimé à Paris malgré les défenses, c'est sans son consentement, c'est à son insu,

et même qu'il a fait ce qui dépendoit de lui pour l'empêcher.

Les faits contenus dans ce Mémoire sont exactement vrais; et puisque M. Rousseau desire que je le lui certifie, c'est une satisfaction que je ne peux lui refuser.

A Paris, le 31 janvier 1766.

De Lamoignon de Malesherbes.

FIN DU TOME SECOND.





